

Un demi-siècle de Vie Alexandrine

DANS les pages qui vont suivre, nous nous sommes efforcés de grouper les principaux événements — mondains, sociaux, artistiques, musicaux, littéraires, scientifiques et économiques — qui de 1895 à nos jours ont plus particulièrement marqué la vie de notre Cité.

* * *

I. — Voici d'abord, la période qui va jusqu'en 1907 : *c'est l'époque dorée du théâtre Zizinia*. C'est en effet dans cet établissement qui eurent lieu les plus belles manifestations de la vie intellectuelle et mondaine, et où toutes les plus grandes célébrités se produisaient dans une atmosphère de haute élégance — Grâce aux mécènes des temps, ce théâtre était devenu le "cœur mondain et artistique de notre ville".

II. — Puis, c'est en 1907, l'année de crise. La débâcle financière emporte le "Zizinia". L'élite, sous les assauts de la crise, se disperse et notre Cité vivote jusqu'en 1914.

III. — 1914-1918 : première guerre mondiale. Une nouvelle façon de vivre apparaît en même temps que les premiers "nouveaux riches" — une vie trépidante et factice, basée sur un besoin de distractions forcé; c'est l'époque des "garçonnes", du "tango", du "shimmy".

IV. — Mais la guerre est finie, et c'est la période "d'entre-deux guerres" qui apparaît. Elle est plus proche de nous et nous l'avons plus ou moins, tous, vécue. Des idées nouvelles apparaissent, surtout dans le domaine social, donnant naissance à des systèmes qui vont bouleverser nos anciennes notions des choses et de gens, et soumettre les esprits à une tension telle qu'un conflit semble de plus en plus comme inévitable.

V. — Deuxième guerre mondiale ; époque actuelle.

* * *

Dans ces cinquante années de vie alexandrine, qui vont se dérouler sous vos yeux, avec les rythmes particuliers à chaque époque, dans ces nombreux souvenirs quelquefois tristes, mais le plus souvent amusants, peut-être parfois émotionnants, chacun retrouvera, c'est certain, quelques moments de sa jeunesse.

Que tous ces souvenirs — pris et cueillis uniquement dans les collections de "La Réforme" qui a essayé de faire revivre pour tous les Alexandrins quelques doux moments du passé — nous redisent notre amour pour notre belle Cité.



1895

Alexandrie, en Août 1895

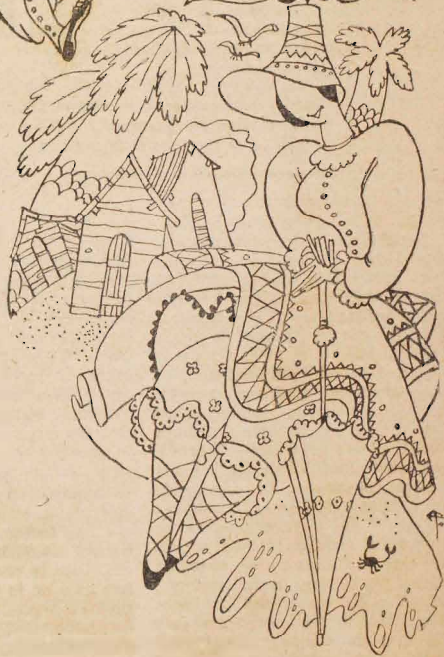
A tout seigneur..., et commençons, comme il se doit, par Alexandrie, perle des Lagides et reine incontestée de la Méditerranée. Comment vivait-elle, que faisait-elle, en quel suave et lointain langage parlait-elle aux cœurs et aux yeux, en ce beau soleil d'août 1895 ?

— De la vie encore et du mouvement. Ville d'affaires, Alexandrie sait résister à l'appel des grands vapeurs qui s'envolent vers l'Europe, la fraîcheur et la gaieté... Le vaste soleil d'août voit neiger les flocons du cotonnier et il faut être là pour surveiller la récolte précieuse... à la Bourse tout au moins... —

Le coton a tissé en quelques années le plus grand nombre des fortunes égyptiennes. Brusquement elles se développèrent comme ces nuages minuscules, invisibles presque sur l'horizon, puis qui, d'un coup, envahissent le ciel. Mais voici qu'un ennemi paraît, un petit ver de rien du tout vient ronger cette trame prospère... Il pullule dans les champs et les feuilles des journaux. Il pullule dans les champs et les feuilles des journaux. A lui les honneurs de l'interview, des grandes consultations savantes et des découvertes mirifiques.. On le palpe, on l'ausculte, on le drogue, on le charcute.

Cloîtrés par la force des choses, les habitants d'Alexandrie s'efforcent de se persuader que leur ville est le joyau de la Méditerranée... Le Caire... ah... Fi... un grand bourg, avec d'affreux quartiers, des monuments en ruines et des cimetières attristants. Mais, Alexandrie, ah... « Et tenez, me disait une fort jolie femme qui pose pour vivre dans l'intimité de Mommsen, ouvrez les auteurs anciens, lisez les poètes, lisez Théocrite. Jamais un mot du Caire... Toutes leurs faveurs vont à Alexandrie ? » — Je me suis bien gardé de lui en donner le pourquoi...

Les colonies essayées d'Athènes ont conservé les divinités de la métropole... Rendons hommage au génie imaginaire, et cherchons si possible un arbre où nous



abriter...» Vous trouverez cela sur la route de Ramleh » m'assure une personne bien informée.

La route de Ramleh... nom magique.. Les Alexandrins le prononcent d'une certaine façon qui impressionne. — Le Bois, Hyde Park, le Prater, le Zappeion, Ramleh... Peut-être conviendrait-il d'intervertir les termes ?

Et d'abord la route, un filon de houille au travers d'un plateau crayeux d'une aveuglante blancheur. A droite, à gauche, des dunes et puis des dunes encore. Sur le sol, du limon détrempé, visqueux et gluant. Par endroits, une échappée; la mer daigne se montrer, mais lointaine, quelconque, banale désespérement. Dans l'air, effluves exquis émanés de tanneries indigènes... ah... le décor prestigieux. Pourtant le promeneur le contemple imperturbable... Tant de conviction commande le respect.

Au bout de ce chemin' de calcaire, Ramleh et San-Stefano...

San-Stefano

Si beaucoup de fortunes doivent leur existence au coton, le casino San-Stefano lui est également redevable de sa création.

C'est par une rapide et habile transformation d'une fumieuse usine de tissage, que le Deauville alexandrin prit visage de Palace d'élégances, de grâces et de fêtes que nous lui avons connu.

Des mauvaises langues — et Dieu sait s'il y en a eu toutes — racontent que l'entrepreneur chargé de cette transformation avait, en consignait son chef-d'œuvre, oublié l'installation de... l'escalier conduisant aux étages supérieurs !

San-Stefano, le Deauville Egyptien, rendez-vous de toutes les élégances (oh... toutes ?). L'idéal du petit trou cher, prétentieux et d'une folichonnerie contestable... (Par exemple...) Déchirée par les brisants, la mer y sanglote sans fin ni trêve, non pas la plainte profonde de l'océan, mais un vagissement pénible et énervant comme une bouderie féminine. (C'est trop fort...). Des Paquets d'embruns s'envolent — l'air poisse, — le brume de l'ennui. En façade sur les Flots, aux confins du désert, se dégingandant un bâtiment hurluberlu, mi-hôpital, mi-gare ? On y attend toujours un train qui ne vient pas : celui de la gaieté. Usine jadis, la bâtisse se révèle casino par la vertu des inscriptions... Modifications insensibles d'ailleurs. On y faisait du tissu, maintenant on y fait du genre. Un genre spécial résultant griséâtre de malaise et de défiance de soi. Plage, toilettes, fortunes, tout en général sent le neuf.

Tout cela, au fond « c'est la faute au coton ».

J'étais arrivé muni d'une paire de lorgnettes marines, qui, si elles ne mettent pas la lune à un mètre, la rapprochent du moins sensiblement... — Hélas... j'attends encore l'apparition des divinités de la mer. — Le modèle de la plage vertueuse... — Les « Little girls » de six mois et au-dessous sont parquées dans une enceinte spéciale... — Vous comprenez bien que les mamans ou les grandes sœurs n'auraient garde d'exhiber le plus petit bout de leur personne... Elles font trottette très pudiquement derrière de vilaines baraques circu-

lares, égoïstes comme un harem... — Aphrodite livrée aux eunuques, quoi...

Et ne comptez pas sur « ces dames » pour reconforter votre œil boulevardier. L'espèce a disparu aussi totalement que l'hippopotame ou le crocodile. Quelques papyrus attestent cependant de son existence aux temps des Sheshon Hor et des premières dynasties Memphites. — « Mais alors me direz-vous ? — Alors, alors ? je ne sais trop... peut-être que... ou bien... surtout pas un mot à Oscar... »

La question n'intéresse, au demeurant, que le célibataire de passage.

« Les femmes de Memphis ont le cœur pitoyable, affirment les initiés. Dieu le veuille... — et je crois fort qu'il ne le veut pas... — Pitoyable ? il se peut : Accessible ? j'ai des doutes. On vit ici par tribus. Beaucoup d'improvisations, peu d'acquis. Rarement la note juste : trop de raideur ou trop de laissez-aller. — San Stefano rentrerait dans le ton le jour où ses habitués auraient l'esprit de lui donner franchement son caractère véritable d'établissement de famille. — A part un petit groupe de diplomates et quelques Anglais de passage, la clientèle ordinaire se compose de gens qui n'ont guère de secrets les uns pour les autres. Lorsqu'ils ne sont pas frères, ils sont cousins. Depuis l'enfance, leur vie s'est écoulée dans un parallélisme presque absolu. Pourquoi dès lors cette transformation subite et cette attitude de commande pour le seul motif qu'on se trouve aux bains de mers ?... »

Et les femmes ? Rendons grâce au ciel, elles réhabilitent San-Stéfano.

Le Phalère, Prinkipo, Ramleh, retenez cette trilogie, ô vous que possède la curiosité de cette belle race grecque, si fine d'ordinaire, si sculpturale parfois, si intéressante toujours... — Très perruches, c'est vrai, (Impertinent...) les jolies Alexandrines, trop souvent inconsistantes, lentes de sensations, légères de tout bagage sérieux, indifférentes d'arts, mais si séduisantes, si heureuses de vivre, si faciles à égayer. Leur conversation n'exige point chez le partenaire une débauche d'esprit ou un étalage varié de connaissances... — Ne les troublez pas en tirant sans crier gare un feu d'artifice de mots ; vous leur donneriez la migraine et ce serait dommage... — Ne sectionnez pas en mille fragments le cheveu de vos impressions : elles auraient le vertige... — Non... allez-y à la bonne franquette, servez des drôleries contestables, mais épicées, jonglez, pitrez, batelez... ce sera des débordements de joie délirante, des battements de mains, des rires infinis... — Si la vocation vous manque — n'est point Tabarin de salon qui veut, — pliez bagages et « Tournez au nord... vos moyens d'action ne trouveront emploi qu'au-dessus du quarantième degré de latitude boréale.

L'organisation de la famille rappelle celle des paysans du Maroc, de Tunisie ou d'Asie-Mineure. C'est un congrégat de colonies portant même nom, plus ou moins parentes, plus ou moins alliés. Telles ces ruches de passereaux groupées autour d'une souche commune. Chacun surveille et défend le voisin. Aussi, que je sache, jamais coucou audacieux n'est allé pondre ses œufs dans un nid de républicains... — Impossibilité absolue ? Non certes. Seulement il faut se sentir l'âme d'un Apache et déployer les ruses d'Oeil-de-Faucon ou du Grand Pélican. A l'âge de d'Artagnan, au temps de Madame Bonacieux, passe encore ; — à celui d'Athos... hum..

En résumé, à Ramleh serait un petit four crématore parfaitement odieux, si, dans la solitude des dunes voisines, Providence n'avait pas élevé des chapelles de recueillement. Elles ont pour architrave le ciel de cristal. — Lorsque, au-dessus de l'horizon, la lune monte grave, l'atmosphère s'emplit soudain d'une lumière rousse. On respire de l'or bruni ; les profils ont des simplicités bibliques, et, sur ce fond digne d'un Wan der Wolff on attend que se lève l'étoile conductrice de Melchior.

Au Théâtre Zizinia

Perpétuant des traditions millénaires d'un art toujours nouveau, Alexandrie a été la ville des aréopages et des théâtres. L'époque des masques et des coiffures antiques étant révolue, des salles modernes ont pris la place des gradins de marbre.

C'est pourquoi, il y aura bientôt cinquante ans, le théâtre Zizinia avait érigé ses splendeurs artistiques en notre ville.

Les plus beaux livrets, la meilleure musique, les plus grands artistes du monde, avaient été renfermés et sertis dans son écrin de pierre, d'or et de soie. Les alexandrins — critiques raffinés de naissance — appréciaient et commentaient le spectacle avec un goût parfait comme en témoignent ces deux comptes-rendus d'Aïda et de Manon.

AIDA

Vous avez tous, chers lecteurs, du moins je le suppose, été au collège, et là, vous avez sans doute, parmi les nombreux divertissements auxquels vous avez pris part, monté force grands chahuts. Toutefois ne les aurez-vous pas organisés sans une raison d'être quelconque, si injuste, et si ridicule qu'elle pût vous paraître. Vous aurez voulu de temps à autre, vous divertir de la piteuse mine que fait un pion en colère, ou vous payer la tête d'un grincheux professeur, auquel vous désiriez infliger une bonne leçon. Ces incidents de la vie de collège vous semblent tout naturel, et d'ailleurs ils sont très excusables et fort compréhensibles dans la personne d'un étudiant écervelé. Mais, ceci posé, que pensez-vous du potin insensé que ces beaux messieurs du paradis nous ont servi mardi soir,

en plein théâtre Zizinia durant presque toute la représentation d'Aïda ? Etait-ce une façon d'inaugurer notre saison théâtrale et d'encourager le zèle de nos artistes.

A ma grande ignorance, j'avoue que je n'y ai rien compris. Bien plus, je m'attendais à chaque instant à ce que nos vaillants policemen missent un peu d'ordre au sein d'un populé aussi exalté, mais contre toute attente, il n'en fut rien.

Bien plus, je vis de mon fauteuil, la parfaite sérénité qui régnait sur le visage des directeurs du théâtre et des chefs de police. J'ai regretté une seule chose ; c'était de n'avoir pas sur moi ma sirène, pour pouvoir mêler mon vacarme au leur, et les siffler à cœur joie. Toujours est-il que ce fait prouve une fois de plus combien on ignore la discipline à Alexandrie...

Le croirez-vous, lorsque j'entraï dans la salle du spectacle, je fus réel-

lement impressionné par le ravissant coup d'œil qu'offraient ce soir, les baignoires et les loges du Zizinia. Toutes nos jolies mondaines s'y étaient rendues et s'étaient fait un véritable point d'honneur de faire ressortir leurs charmes dans leurs fraîches toilettes de bal. Sous les feux de la lumière électrique savamment distribuée, chaque loge resplendissait, et nos yeux éblouis s'égarèrent de l'une à l'autre, sans pouvoir s'arrêter, sans pouvoir se lasser d'admirer les belles coiffures, les belles fleurs et les riches bijoux.

En un mot je serai encore au-dessus de la vérité en vous confirmant que la salle était splendide et que jusqu'ici Alexandrie n'a pas rassemblé sous le même toit une société aussi « Select » et aussi brillante. Et maintenant que vous dire de l'interprétation du chef-d'œuvre de Verdi ? Je me permettrai sur ce point de nombreuses réserves, non pas sur les talents des artistes que je ne mets pas en doute, mais sur l'émotion qui a envahi leurs cœurs et qui les a empêchés de produire leur effet. Madame Gabbi (ne pas confondre avec sa sœur, l'artiste renommée qui délecte l'Amérique), entre autres a été sensiblement émue au début de la représentation, mais au troisième et au quatrième acte, elle s'est vaillamment dominée pour recevoir les applaudissements du public.

Le ténor, le baryton, la basse et la contralto étaient quoiqu'on en dise, à la hauteur de leurs rôles, d'ailleurs ce n'est pas à leur première soirée qu'il faut les juger équitablement.

Au cours du premier ballet, la danse des nègres, plusieurs de nos petites danseuses ont perdu leurs « scarpettes » et, c'est ce qui a excité un peu l'hilarité du public. Je passe à mon second détail, et celui-là est peut-être un peu méchant ; j'ai remarqué que les costumes des choristes femmes au lieu d'être Egyptiens étaient ceux qu'ils portent ordinairement dans la « Cavalleria Rusticana »...

MANON

La représentation de Manon de Massenet a été fort brillante; je sais bien que la comparaison des deux troupes étant tout à fait à l'avantage de la troupe d'opéra comique, les spectateurs ont été heureux d'avoir l'occasion d'applaudir; je sais bien aussi que la musique exquise de l'auteur de Marie Madeleine et du Roi de Lahore était pour beaucoup dans l'accueil fait à Manon; mais le succès est indéniable et nous nous en réjouissons très franchement.

La traduction du livret de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille et l'adaptation Italienne ont reçu l'approbation du maître. Nous serait-il permis toutefois de regretter « les coupures » pratiquées un peu trop largement, selon nous, dans l'œuvre de Massenet. Il nous semble que la pièce y perd beaucoup. Mais il faut s'incliner puisque, paraît-il, il y a des raisons pour ne pas jouer en Italien ce que nous applaudissons en Français...

Manon est une des créations les plus Françaises, je dirais même les plus parisiennes des romans Français. Le rôle est fort difficile à jouer et il faut apporter un certain nombre de qualités qui ne sont pas celles de Mlle. Mettler Olga, chanteuse d'ailleurs fort adroite dont la voix habilement conduite produit certainement tout l'effet qu'elle peut donner et dont la physique est, ma foi, fort agréable. Mais Mlle. Mettler Olga n'est, à aucun point de vue, le personnage du rôle qu'elle remplit. Il lui manque cette pointe de fantaisie et de grâce sans laquelle Manon est incompréhensible. La charmante ensorcelleuse qui entraînait Des Grieux si facilement aux pires excès avait d'autres façons n'en doutez pas.

Le ténor, M. Mastrobuono, a une fort jolie voix. Il s'en sert avec adresse sans jamais forcer la note, ce qui n'est pas un mince éloge et il ne chevrotte pas trop, mais il est bien froid et bien empesé sans sa perruque

poudrée. Un peu plus d'ardeur ne nuirait pas dans l'interprétation de ce rôle. Quand on est Des Grieux et qu'on se permet des fantaisies de ce héros, d'ailleurs peu recommandable, encore faut-il mettre un peu de conviction. Est-ce Mlle Mettler Olga qui fige ainsi cet amoureux par trop transi ?

Des Grieux n'est pas un amoureux quelconque, c'est l'« amoureux de tous les temps et de tous les pays ». M. Mastrobuono semble absolument l'ignorer.

Lescaut, le cousin de Manon, est interprété par M. Broglio Luigi. La voix est bonne mais l'artiste manque de style et il ne phrase pas avec assez d'ampleur son air du premier acte, « ses recommandations » à Manon,

une des meilleures pages du rôle.

L'orchestre a eu sa part de succès. Son chef M. Vittorio Mingadi semble avoir pris plus d'autorité sur ses musiciens.

Le corps de ballet est bien médiocre, et il vaut mieux vraiment n'en pas parler.

Le public Alexandrin est difficile. La plupart des abonnés du Zizinia sont habitués aux scènes d'Europe. Ils voudraient retrouver ici les mêmes éléments d'attraction qu'à Paris ou à Milan. C'est peut-être trop demander. Pour juger équitablement une troupe, il faut se placer dans le cadre où elle est et l'on peut légitimement soutenir que, pour Alexandrie, la troupe de Zizinia, est fort au-dessus de la moyenne.



Au Cercle Khédivial

Il faudrait plusieurs volumes, pour traiter de l'effet bienfaisant de ces cercles selects d'Egypte, dans le développement de cette solide et cordiale amitié qui unissait, et unit toujours, les Egyptiens à leurs hôtes étrangers.

Voici le compte-rendu d'un bal au Cercle Khédivial.

* * *

Le bal du cercle Khédivial qui a eu lieu hier soir a été un vrai triomphe pour le comité tout entier et pour les deux commissaires MM. Philip et Paterson.

Les fleurs, les plantes vertes ont été disposées avec beaucoup d'art et transformaient les vastes salles du cercle en jardin d'hiver, mais le clou était la transformation de trois des salles en véritables salons, où le flirt élégant et de bonne compagnie, si chers aux Anglais, trouvaient un cadre ravissant.

La lumière électrique était tamisée par des transparents rouges, verts et

bleus selon les salles divisées en petits salons dont les plantes vertes et les fleurs formaient les principales clôtures. C'était un coup d'œil ravissant.

Il serait impossible de citer tous les assistants, nous remarquons cependant le général et Madame Henderson, le lieutenant colonel et Mme Barklie, M. et Mme de Longchamps, Vercamer, Harvey Pacha et Mme Harvey, M. et Mme Barker, M. et Mme Minotto, M. et Mme et Mesdemoiselles Moise Tilche, Mlle Padoa, M., Mme et Mesdemoiselles Cornich, E. Stross, Chakour bey et Mme Chakour, Cava-fy, le vice-consul d'Allemagne, la plupart des officiers de la garnison Britannique, du stationnaire anglais et l'état major du navire allemand, etc.

Les danses pleines d'animation ont duré jusqu'à une heure fort avancée. On a beaucoup admiré dans une danse nouvelle « le Washington Port » Mesdemoiselles Barker et Henderson et Mesdemoiselles Barker et Kornish. Les cavaliers étaient des officiers anglais.

La promenade du Vendredi

Au bon vieux temps, Paris avait ses dimanches, et Alexandrie ses vendredis.

Eparpillément soyeux de dentelles et de plumes... berlinoises, landaux et victorias... sourires d'amour derrière l'éventail... parades majestueuses... de l'allure... des richesses... des épanouissements de mondanité pure et vraie.

... Ah, les beaux vendredis de 1895 !

Novembre 1895

Après midi maussade, ciel brumeux, brise plutôt froide... La rencontre que je fais dès cinq heures, au commencement de l'avenue Rosette, de la frileuse et très gracieuse Bne. F. de M., de Mme J. M., et de Mme B.M. toutes trois blotties dans leurs coupés et se dirigeant vers la rue Chérif, ne me fait pas bien présager de la promenade...

Je me trompe... je suis dépassé par un trio de Grâces, conduit au grand trot par une Victoria... j'ai à peine le temps de distinguer Mmes M. S. et V... La troisième, mine intéressante et étrangère... très distinguée même. Qui peut-elle être ? Quelque échappée du boulevard Saint-Germain... Mme R. la salue de la fenêtre de son hôtel. Elle a froid, la croisée est fermée. Son lorgnon sied bien à ses grands yeux noirs. Très remarquée la raie droite de ses cheveux.

Mais voici Mme A.L. qui retourne déjà, ayant à ses côtés sa charmante bru dont le nom m'échappe. Elles ont froid... les boas les encombrent et leurs visages fouettés par la brise se montrent tout roses. Mr. G. Z. les salue.

Mme C.A., très Parisienne toujours, la suit de près, Milles S. ayant en face d'elles Mr J.-M. croisant cette dernière et s'en vont bravement vers la route de Ramleh.

Je vois deux têtes d'anges à une fenêtre... moqueuses cependant ; elles

semblent commenter la toilette, recherchée... irréprochable vraiment, de Mme X. qui passe à pied avec sa dame de compagnie. Elle est très remarquable... quoique elle ne remarque personne, suivie par Mlle R. également à pied, accompagnée de sa mère.

Décidément, il n'y a plus personne en promenade et la preuve... voici R. qui retourne. J'ai froid moi-même. Quel temps en vérité.

A vendredi prochain mon enquête. — Cocher... au cercle...

Décembre 1895

C'est en vérité désespérant... La promenade aurait-elle changée de jour. Nos mondaines vont-elles maintenant au Bois le mardi ou le jeudi ? car, en vérité, il n'y avait presque personne à la promenade d'hier. Cette promenade, je dois pourtant l'accomplir moi.

De la rue Sésostriis, côté Zervudachi, je m'engage dans la rue Chérif ; je croise déjà Mmes L. et V. Quoi, de retour déjà ? — Hélas, oui ; elles vont en visite. Ce temps brumeux est insupportable. — Et vous aussi, me chuchote une voix à l'oreille. Je me retourne vivement : c'est mon ami N. — Allons... vous allez venir avec moi.

— Non, je ne puis.

— A qui cet attelage superbe que passe ?

— A Tito Pacha...

— Et c'est Mme H. que je vois là ?

— Oui mais d'où sortez-vous ? me demande mon ami N. très agacé.

Pour toute réponse, je l'attire dans la voiture et nous voilà dans l'avenue Rosette.

Nous rencontrons et nous énumérons sur les doigts : Mme T. avec Mlle C. plus gracieuse qu jamais ; Mme MA C... chapeau velours capucine, dernier cri ; Mme N. et R. bey, Mme A. T., Mr. et Mme H. Pacha...

Nous sommes devant l'hôtel de M. le Comte M. de Z. — Ne trouvez-vous pas que cet hôtel est froid ?... comme un tombeau ? me demande N. avec une grimace.

— Il n'est pas habité ?

— Habité ou non, il a toujours le même aspect. Quant à moi je ne veux pas y être enterré, fait-il en se boutonnant comme s'il avait froid.

Je le trouve très impertinent ; mais notre conversation prend un autre cours devant les riants hôtels de M.F. de M. et de Mr. B., qui nous rappellent à tous deux d'heureux souvenirs.

— N'est-ce pas, Mme D.Z. qui passe avec Mme N. Bey ? me demande N.

— Oui, c'est elle en vérité, Chapeau, capote garnie velours orange... très remarquées... Mais je ne vois pas le trio de la semaine dernière, lui dis-je.

— Quel trio ? interroge N. en ajustant son monocle ; l'échappée du boulevard Saint-Germain ?

— L'échappée... ?

— Oui, celle qui était avec Mmes S. et V. vendredi dernier. Je l'ai vu hier... avec le même cortège. Ah... voilà Mlle E. en phaeton... teint rosé et charmante toujours.

Nous remarquons en ce même temps à pied Milles P. en demi deuil maintenant, sveltes et très distinguées ; un peu plus loin, Mlle R. s'avance, non moins gracieuse, accompagnée de son institutrice.

Mais c'est la fin de la promenade. Plus personne à l'horizon. Nous retournons ; près de la porte de Rosette, un attelage superbe nous croise. Le baron A. de M. conduit en personne. Une acquisition récente sans doute. Tous nos compliments... Très animée la rue Chérif Pacha.

Ras el Barr

*Ce n'est pas Juan les Pins,
mais une plage paisible et
douce, en l'an 1895.
Allons-y, voulez-vous ?*

Ras-el-Barr est une villégiature modeste et tranquille, enserrée entre les flots bleus de la Méditerranée et les ondes perlées du Nil.

C'est le commencement du Delta dont, en hiver, une grande partie est submergée par les eaux qui charrient, sur leur passage, tout vestige des villégiaturistes de la saison d'été. C'est donc un séjour sain et agréable. Rien du prétentieux appareil de San Stefano, point de lumière électrique, non plus celle du gaz. Ce n'est ni en smoking, ni en toilette chatoyante que l'on prend ses repas dans cette retraite paisible. Il y règne une simplicité que l'on ne trouve guère sur d'autres plages, et la vie qu'on y mène est affranchie de tout édifice et de toute convoitise.

Les habitations que l'on aménage à Ras-El-Barr sont des kiosques en bois ou des baraques en nattes, solidement conditionnées. Toutes ces maisonnettes se touchent les unes aux autres, et l'on organise, soit le jour, soit dans la soirée, des réunions auxquelles préside toujours la gaité d'une franche camaraderie.

Les fonctionnaires anglais font de la bicyclette.

Le public s' imagine peut-être que MM. Gorst et Palmer sont d'austères personnages, à la mine rébarbative, enfermés dans leurs cabinets de travail, étudiant et élucidant des questions économiques et sociales, dormant peu, se réveillant la nuit soudain pour prendre note, sur des carrés de papier, des pensées furtives entrevues dans leurs rêves, enfin, tout entiers au pays Egyptien et à l'Angleterre, et jamais à eux-mêmes.

Rien n'est moins vrai.

Ces Messieurs sont non seulement des Conseillers du Gouvernement Egyptien, mais les Sportmen les plus accomplis, les plus fins de siècle du Caire. Par exemple M. Palmer monte à bicyclette d'une manière qui ravit les promeneurs tous les après-midi à Ghézireh. En complet flanelle, chapeau feutre gris, souliers jaunes peaux de Russie, chaussettes noires, M. Palmer, dans cet accoutrement, et avec son allure dégagée, paraît à peine avoir trente ans.

Signes particuliers : nez grand et rouge, visage long, sourcils relevés, lèvres pinçées, moustaches rajeunissantes et coupées en brosse.

M. Gorst, lui, paraît, mieux en tilbury ; assis sur un siège élevé, il semble avoir le double de sa taille... qui n'est pas disgracieuse. Il croise souvent son ami Palmer à Ghézireh qui sourit à le voir si haut perché, le visage serein et dédaigneux. Ses vêtements sont d'habitude sombres, en revanche son visage est toujours souriant et son couvre-chef constamment en feutre gris. Signes particuliers petite bosse à prime perceptible, de beaux yeux gâtés par des lunettes mal assises, visage légèrement tordu, mais avenant et sympathique, moustaches coupées en brosse. Il semble avoir 25 ans.



Le Caire en été

*Parler du Caire en été ! Il faudrait Dante pour le faire,
à moins qu'une plume charitable et malicieuse à la fois
ne vienne s'en charger de si amusante façon.*

*Reportons - nous donc — en esprit bien entendu —
cinquante ans en arrière et savourons avec les lointains lecteurs
de ces lignes d'une autre époque, toute la douceur et le piquant
de la description.*

Très réellement, le Caire n'est lui-même qu'en été... L'hiver ramène l'invasion blanche et la banalité... Combien rares pourtant les fidèles que retiennent les fêtes du Khalig, du Mahmal et du Mouled-El-Nabi. La nuée des fonctionnaires cède aux sollicitations des vents étiens ; le vide se fait... Les rares Européens restés de plantation portent le stigmate des résignations obligatoires. Ombres mélancoliques, on les voit errer aux heures crépusculaires. Armées d'un mouchoir et d'un chasse-mouche, elles luttent contre les piqures des insectes et de l'ennui. Se promener... elles n'y songent même point... Que leur importe la chute immense

des tristesses du Karafat, les mélancoliques nocturnes du Sphinx, la décevance fugitive des polygones de la mosquée... La lumière ronge les âmes comme le calcaire. Mais aussi quelle patine lui doivent les monuments et les cœurs de granit... ?

A ces infortunés laissés pour compte administratifs, nulle autre ressource que les ombrages de l'Ezbekieh. Ils peuvent y dîner en plein air sous des arbres aux fleurs étranges, savourer deux fois par semaine la musique militaire anglaise et activer leurs digestions en absorbant les épices d'un ballet indécentement sveltes... La musique des bonnets de police est séduisante par le sérieux avec lequel elle se figure jouer ce que porte le

programme. Cela rappelle assez bien les orchestres des tripots de Hong-Kong, où chaque exécutant trouve moyen, de ne jamais lâcher son instrument tout en avalant du poisson salé. — De Vatel-Santi je ne dirai rien. Il y a certaines légendes nationales intangibles de nature... Santi est le Guillaume Tell de la cuisine Egyptienne. Mais, ô miracle... que vois-je? Trois jeunes personnes manifestement seules s'installent à des tables rapprochées...

Et de m'informer. L'une est Italienne, les autres Françaises. Après un exil de trois mois, rencontrer des compatriotes... J'éprouve une patriotique émotion. Mais combien sont décevantes les lois de l'offre et de la demande dans un pays où font prime quelques denrées spéciales... D'une statistique dressée entre le potage et le dessert, j'établis mélancoliquement que ma voisine de gauche entretient

des relations aussi optiques que familières avec un attaché du consulat, cinq éphèbes porteurs de fez, trois officiers Anglais en boléro de toile, trois vieux messieurs de style indéterminé, un Arménien et même un garçon d'hôtel...

Cet éclectisme me prouve qu'en dehors de la politique extérieure, la fusion des races n'est pas aussi chimérique que d'aucuns le prétendent. Par malheur, je suis un homme à préjugés...

Et tandis que, pour dissiper les affres de la déception, je m'intéressais aux ellipses d'immenses chauve-souris, mes yeux rencontrèrent une affiche : « Compagnia Italiana.— Orfeo. Musica del fu cavaliere Francesco Herbin. » — Oh... Oh... pensai-je, voilà qui est curieux... L'Italie inaugurerait-elle un second Léon Cavallo ? — A moins que « il cavaliere Francesco » ne soit tout simplement un surnom napolitain

d'Offenbach... — J'entre : théâtre en plein air, ballet : « Si j'étais roi de Bèotie. — Seulement « il cavaliere Francesco » ne s'avisera jamais de réclamer des droits d'auteurs, surtout à l'état de « fu » ? Les sclérats... ils ont même pris le soin de le tuer... Cela me rappelle certaine représentation du Valle, où j'acquis à prix d'or le droit d'assister à la « première » des trois mousquetaires... Il est vrai qu'en latin corrompu cela s'appelait : « I quattro amici... »

... Le Caire se fait de plus en plus morne. Les âniers ne vous harcèlent pas ; le mendiant aux yeux rongés oublie son éternelle plainte ; le bourgeois couche les oreilles et, la tête enca-puchonnée, symbolise le stoïcisme... Les ministres ont émigré à Alexandrie ; les diplomates ont suivi les ministres ; les gens qui se respectent ont suivi les diplomates. Suivons les gens qui se respectent...

Pas si Bête...

Le Français est né-malin, l'Alexandrin aussi.

Jugez-en par cette savoureuse improvisation poétique, pétillante d'un esprit tout particulier, où l'un de nos concitoyens d'il y a cinquante ans exhale la saine volubilité de l'époque.

Lucas, voulant épouser Madeleine,
Exigeait d'elle, avant le sacrement,
Un doux baiser, pour avoir seulement,
De son amour une preuve certaine.
Elle tint bon et refusa tout net.
Qu'arriva-t-il ? Le mariage fait,
Lucas lui dit, j'en jure sur mon âme ;
Si tu l'avais accordé, l'autre jour,
A mes désirs, ce doux baiser d'amour,
Je ne t'aurais jamais prise pour femme.
Oh ! grand merci, Lucas, de ton aveu,
Réplique lors la naïve épousée ;
N'étais si sottre, oui-dà, car, à ce jeu,
J'avais été trop souvent abusée.

P.R.



lorsque :
 les Don Juans
 portaient des
 moustaches
 conquérantes
 et
 que nos belles
 mondaines
 se promenaient
 en
 tandem



Le bon vieux temps ...



Toute la vie artistique et mondaine d'Alexandrie aboutissait à ce temps-là au Théâtre Zizinia et s'y reflétait... Il n'était question que d'artistes, d'opéras, de musique, d'appréciations et de critiques...

La première de Manon de Puccini fut agitée. Le public est mécontent de l'interprétation. Le critique de la « Réforme » aime mieux regarder la salle. C'est une grande première. Le coup d'oeil est féérique...

“Manon Lescaut” de Puccini

Après la Manon de Massenet, la Manon Lescaut de Puccini. Après la Gabbi, Hélas... la Salud, holà....

Les Alexandrins connaissent la partition du compositeur Italien et nous n'insisterons pas sur la valeur d'une œuvre tout à fait intéressante qui fait augurer du plus brillant avenir pour le jeune maître.

Mais nous étions venus, tous, avec l'espoir d'applaudir une primadonna, précédée d'ailleurs d'une grande réputation de cantatrice. Notre attente a été trompée, Mlle Salud Otton est fort jolie femme, mais elle est atteinte d'une affection spéciale des voies respiratoires qu'on appelle le chevrotement chronique.

En revanche, le ténor M. Mastrobuono, en passant de Massenet à Puccini, s'est dégélé complètement, c'est bien la même perruque poudrée, mais elle ne le tient plus enserré comme dans un étou.

Il remue, il marche, il vit et, vraiment, il ressemble à un amoureux. Son succès a été très vif, très mérité :

Le baryton M. Achille est aussi plus maître de lui sous le costume

de Lescaut. Il est le frère de Manon et non plus son cousin ce qui explique, sans doute, la liberté de son allure.

Belle salle, superbe salle, mais combien agités les couloirs !

Conciliabules et discussions.. Nous remarquons les membres de la commissions des fêtes, très entourés. Ils paraissent très mécontents.

J'aime mieux regarder la salle.

Dans la baignoire d'avant-scène au premier rang, M. et Mme Frederic Febvre auxquels les barons Jacques et Alfred de Menasce font, avec leur cordialité habituelle, les honneurs du théâtre.

Madame la baronne Jacques de Menasce est dans la baignoire contiguë, dans une délicieuse toilette vert d'eau. A côté d'elle, une charmante Parisienne Mlle Hackim, toilette crème, et sa mère, en velour noir.



Plus loin encore, M. et Mme Tamvaco. Cette dernière en robe blanche avec guirlande de rose rouge.

Puis Madame Romano, une figure du Titien, descendue de son cadre : toilette noire avec entre-deux de dentelles.

Comme je m'explique maintenant que le sympathique consul d'Italie tourne si souvent le dos à la scène...

Mmes Claude et César Aghion, la première en robe blanche, la seconde en jupe noire avec corsage, blouse en velours rouge avec bouillonnés de

dentelles. Presque de face, Madame Chakour Bey dans une délicieuse toilette rose pâle en mousseline de soie garnie de perles.

Du côté gauche de la scène, citons d'abord Mme Debourg en robe de crépon rose, corsage ouvert en pointe terminé par un simple bouquet de violettes. Cheveux artistement relevés avec une resplendissante aigrette de diamants.

Et maintenant, O Pacha... prête-moi ta plume et passe-moi quelques adjectifs pour dire les grâces enchantées de nos charmantes Alexandrines...

Mesdames Ralli et Michel Sinadino, toilettes vert d'eau et rose, Mesdemoiselles Socolis, Madame Victore Sinano, Madame Davies, Mlle Valen-

tine Lévi aussi simple que charmante dans une toilette de tulle rose.

Dans les premières loges, comment ne pas citer Mme Merciner, en robe noire pailletée du meilleur goût ; Mlle Casanéro, robe blanche brodée de perles.

Mais puis-je continuer ? je suis à court d'épithètes et vraiment j'admire encore.

Seulement je veux donner un prix et c'est le prix de diamants. Il revient de plein droit à Mme Tito Pacha. Si la belle Otéro venait à Alexandrie, la pauvre serait complètement éclipsée... aussi elle ne viendra pas, quoi que puisse faire et dire mon ami Raoul W....

FORTUNO.

Lohengrin

Wagner, avec sa nouvelle formule musicale, est difficile à comprendre. Le public du Caire et d'Alexandrie, habitué au bel canto, le trouve ennuyeux et incompréhensif...

A la veille d'une nouvelle expérience Mr. V. Nourrison publie dans « la Réforme » cette intéressante étude sur Wagner.

Voici tantôt trois ans que la troupe du Caire, de passage à Alexandrie, l'y a représenté pour la première fois. Le public, sauf quelques très rares exceptions, en resta tout effaré, et la « critique » musicale Alexandrine déclara que c'était « ennuyeux ».

Je fus, je crois, le seul à exprimer mon admiration, dans un article de la « Rivista Egiziana, signé H.

Cette année-ci, la troupe de M. Morvand en a donné au Caire trois ou quatre représentations qui, à en croire les journaux de la capitale, ont produit sur le public cairote les mêmes effets que sur le public Alexandrin en 1893.

Une nouvelle expérience va être tentée ici la semaine prochaine ; il est probable d'avance qu'elle aura le même résultat que les précédentes. Cela prouvera-t-il quelque chose contre Lohengrin ? Dira-t-on encore que « c'est ennuyeux » ? Pour nous, cela prouvera tout simplement que nos dilettanti, ou se disant tels, ont encore une longue distance à parcourir dans la direction de l'art vrai, avant de pouvoir apprécier à sa valeur cette partition splendide, qui leur semble incohérente, et qui est cependant une des plus claires du maître, une des plus accessibles à l'entendement moyen des foules.

Lohengrin en effet, est de 1849, c'est-à-dire d'un temps où Wagner, chef d'orchestre du théâtre de Dresde, cherche encore à introduire dans le vieux moule de l'opéra les réformes qu'il médite ; c'est alors que sont écrits « Tannhäuser » et « Lohengrin », qui sont donc encore des « opéras classiques ». C'est en exil que Wagner prendra pleine conscience de son génie et de sa mission ; alors il écrira « Les Maîtres Chanteurs », l'« Agneau des Nibelungen », « Parsifal », et sera vraiment réformateur. Partir en guerre contre les anti-wagnériens serait aujourd'hui mal employer son temps. La révolution apportée par le maître dans la composition du drame musical est acquise ; ses effets se feront sentir encore longtemps. Les ennemis du grand artiste s'emparant d'une phrase de lui mal comprise, croyaient se moquer en appelant sa musique « la musique de l'avenir ». Cet avenir, c'est aujourd'hui, et Wagner triomphe sur toute la ligne ; il n'y a pas un compositeur contemporain qui ne subisse l'ascendant de ses idées, et — ce qui vaut mieux — de sa musique. C'est à lui qu'on doit « Otello » et « Falstaff ».

Qu'est-ce, pour les adversaires ou simplement pour les indifférents, que le wagnérisme ? il consiste essentiellement en l'absence de « mélodies » (au pluriel...) et en un agencement bizarre du drame. Critique superficielle, qui ne rend compte de rien. Wagner n'a pas voulu réformer seulement l'appareil de l'opéra devenu un pur spectacle, un simple amusement ; il a voulu rendre à l'art la haute mission éducatrice qu'il avait chez les Grecs, et il a choisi pour cela le drame musical. Ce drame musical, Gluck avait tenté de le créer, mais en asservissant la musique aux paroles, il n'avait que retourné la question sans résoudre le problème. Mozart, infiniment plus musicien, avait continué l'œuvre de son illustre prédécesseur, et « Don Giovanni », ce parfait chef-d'œuvre, semblait l'avant dernier pas vers l'idéal entrevu. Mais Mozart mourut, et après lui l'œuvre fut abandonnée.

Wagner la reprit. Le grand révolutionnaire ne fait donc, au fond, que continuer Mozart, celui qu'il appelait « le suprême et divin génie », et c'est dans l'œuvre du maître de Salzbourg que sont les vraies origines de l'auteur de Lohengrin. Cela peut sembler paradoxal, et cependant rien n'est plus exact.

Loïn d'avoir violemment rompu avec le passé, Wagner ne fait que reprendre une poétique ancienne, mais en lui infusant une vie nouvelle par l'union intime (et non plus par la subordination de l'un à l'autre) de la parole et du chant, du chant et de l'orchestre, et sur tout en faisant profiter l'édifice dramatique, tel qu'il l'entendait des immenses ressources orchestrales légués par le maître des maîtres, Beethoven.

Cette évolution était fatale, car avec « Orphée » et « Alceste », avec « Don Giovanni », avec « le Freischütz », le drame musical réalisé par Gluck, Mozart et Weber avait atteint le point de perfection après lequel une forme d'art est épuisée et ne peut que disparaître ou se transformer. Gluck et Mozart avaient créé l'expression dramatique ; Weber avait apporté un nouvel élément, la couleur ; puis Beethoven était venu, qui avait apporté la symphonie à une hauteur qui n'a jamais été atteinte depuis lors, en lui donnant à exprimer toutes les passions, toutes les douleurs, toutes les expérances, tous les orages de l'âme humaine, et déjà même, dans la « Symphonie en Ré mineur » (avec chœurs), avait montré à quelle intensité d'émotion peut atteindre l'étroite union des masses orchestrales et des voix. Ce travail immense aboutit à Wagner et s'y résout. Ces éléments jusque là séparés vivant de leur vie individuelle, le maître s'en empare, les fond en une synthèse nouvelle, et en fait son drame lyrique, en lui donnant l'accent, la couleur de son pays, et lui faisant exprimer les aspirations de son temps. Il clôt le cycle de la musique ancienne et inaugure celle des temps nouveaux.

Obéissant à ce besoin de vérité, qui est le tourment et la joie des grands artistes, Wagner a dû briser — et a brisé — sans hésiter, tous les cadres factices, toutes les conventions scéniques jusqu'à lui docilement subies par tous les compositeurs. C'est pour cela qu'il a écrit ses drames lui-même, les

disposant suivant son optique particulière, sans autres soucis que la vérité dramatique. Cela fait, il a donné à ces créations de son imagination, par la musique, toute l'intensité de vie qu'elles pouvaient recevoir. Aussi ne les charge-t-elles d'exprimer que leurs passions individuelles, au moment voulu, jamais au hasard, ni avant ni après, et seulement quand l'action l'exige. Ces passions, simples au fond, mais complexes et personnelles dans leur formes, ne peuvent trouver leur expression que dans la mélodie, dans la phrase musicale vivante, variée, multiforme, pliée à toutes les nuances, à tous les caprices de l'émotion. Il faut donc que cette mélodie soit « libre », qu'elle puisse évoluer suivant les exigences passionnelles des êtres mis en conflit par le drame, et ne pourra donc se réaliser que dans sa plénitude, qu'en faisant éclater les formes artificielles où elle avait été longtemps emprisonnée. N'en déplaise aux amateurs d'opéra vulgaire, fait de pièces et de morceaux, la mélodie de Wagner est la vraie mélodie, révélatrice de tous les mouvements de la passion, fidèle miroir de la pensée du musicien, par lui insufflée aux créations de son génie. Prétendre que Wagner ignore la mélodie, lui qui a dit que la mélodie est l'âme de la musique, et le dire de Lohengrin, qu'elle abérration !... Qu'est-ce donc que la prière et le récit d'Elsa au premier acte, le duo d'Orthrude et de Telramund, la divine cantilène d'Elsa au balcon, le duo de Lohengrin et Elsa ? Comment donc appellerez-vous ces accents d'une inspiration si profonde et si tendre, si ce n'est, suivant vous, de la mélodie ?

En conservant à la phrase mélodique vocale ses vraies proportions et son vrai rôle, qui est d'exprimer des idées simples, Wagner s'est trouvé conduit à choisir l'orchestre aux cents voix pour lui confier, en quelque sorte, le commentaire perpétuel du drame. Symphoniste audacieux et génial, il a fait de son orchestre une sorte

de personnage à part, passionné et puissant, intimement mêlé au drame, et il résulte de cette conception une forme dramatique où l'action est tellement partagée entre la scène et l'orchestre, que tous deux ne sont plus qu'un ensemble indissoluble, une trame serrée allant de l'un à l'autre sans discontinuité. Dans l'admirable duo qui ouvre le second acte, où le pathétique le plus pénétrant est obtenu par des moyens d'une merveilleuse simplicité, écoutez les accents de cet orchestre qui vient jeter ses cris profonds au milieu des phrases désespérées qui s'échappent des lèvres des chanteurs... C'est dans des morceaux de ce genre que l'unité dramatique éclate avec une incomparable splendeur, une puissance inouïe qui s'empare de l'auditeur et le fait en quelque sorte devenir lui-même un acteur du drame.

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans cette musique, ce n'est pas la forme dont l'inspiration est revêtue, ni l'art merveilleux qui la manifeste : c'est la « qualité » de cette inspiration. Elle semble venir de très loin, d'une région mystérieuse et inaccessible ; elle est empreinte d'une couleur métaphysique, comme celle de Mozart et de Beethoven. Il semble qu'elle écarte un peu le voile qui nous cache l'essence à jamais insaisissable des choses, ce que nulle langue ne peut exprimer. Par moments, en l'écoutant, se montre un peu de l'au-delà. Extraordinaire évocatrice de l'invisible, elle est comme tissée de poésie et d'idéal.

C'est ce qui la rend incomparablement chère aux poètes, aux artistes, à tous ceux qui voient plus loin que les vulgaires réalités présentes, mais c'est justement aussi ce qui la rend si difficilement intelligible à la masse, qui ne vient demander au théâtre qu'un divertissement passager, une agréable titulation du sens acoustique, et qui se trouve gênée, humiliée, de ne pas comprendre cette langue admirable, si différente de la sienne.

V. NOURRISSON.



LA « Saison » au Caire et à Alexandrie jette un dernier éclat. Elle se marque par une recrudescence dans les dîners privés, matière à recherches exquises au point de vue culinaire, et plus encore à celui des arrangements du couvert.

Je rappelle en passant quelques combinaisons : rubans disposés en diagonale, se croisant d'un bout de la table à l'autre, et terminés par une touffe de violettes ou de mimosas ; l'apparition des mignonnes figurines de Saxe apportant leur grâce un peu mièvre au milieu de parterres fleuris disposés sur un chemin de table en satin liberty rose, bleu ou vieil or, entouré de guipure écarlate ; le mélange des fleurs et des fruits dans le surtout ; une longue glace étroite posée à plat sur la nappe en guise de chemin de table, et entourée d'une grosse ruche de mousseline de soie de couleur, ou d'une guirlande de fleurs ; les corbeilles et la lumière des flambeaux qui se reflètent sur cette glace sont du plus charmant effet ; enfin les tables de couleurs différentes lorsque le service se fait par petits couverts de six à dix convives au plus, disposition fort en faveur aujourd'hui lorsque les dimensions du home le permettent et qui est tout à l'avantage des causeurs, un peu effacés dans une réunion de vingt ou vingt-cinq dîneurs, où la conversation générale est presque impossible ; il est vrai qu'il reste la ressource d'un flirt délicat à ébaucher avec sa voisine, perspective assez souriante en somme.

Avant de quitter la question des réceptions, je signale une tentative nouvelle dans les manches si variées de la saison qui finit, et qui aura son application tout indiquée dans les toilettes de dîner et de concert : la manche tout à fait longue, couvrant même un peu le dessus de la main, adaptée au corsage en grand décolleté ; ceci par opposition aux robes de bal qui tendent de plus en plus à supprimer la manche pour la remplacer par un nuage mousseline de tulle et de dentelle ; les manches du soir longues se font généralement d'un seul morceau avec le drapé souple très ample et un peu bas sur le bras ; quelquefois aussi on laissera la couture de la manche entr'ouverte jusqu'au coude, de façon que le bras en se repliant fasse « bailler » la manche et apparaisse dans cette ouverture ; en ce cas il faut que la doublure de la manche soit aussi élégante que sa partie extérieure, et qu'elle se flo-

LA MODE

Quelles exquises fantaisies, les unes gracieuses, d'autres follement amusantes, n'évoque pas dans notre esprit la mode de l'époque, lorsque nos grand' mères cassaient plusieurs cordons avant de serrer les corsets !

conne de plissés très moelleux en tulle illusion. Ainsi une jupe de satin noir brodée d'une fine broderie de jais et acier le corsage en satin blanc largement décolleté, recouvert d'une blouse formant transparent en tulle noir pailleté de jais et d'acier autour du décolletage devant et derrière, sans passer sur les manches ; une garniture de roses sans feuilles, très pâles, manches longues en satin noir, fendues jusqu'au coude, et doublées

de satin rose entièrement voilé de tulle illusion rose ; ceinture de velours rose un peu vif, nouée carrément par derrière avec de grands pans jusqu'au bas de la traine.

Autre innovation, celle-ci un peu plus audacieuse : le tout petit manteau Henri III posé sur le corsage décolleté, qui donne un style très élégant à une robe de velours ou de beau damassé — ce genre excluant les étoffes sèches telles que le taffetas et la moire, et les tissus légers et transparents. Le premier bal de Mme X. a eu la primeur d'une très belle robe dans cette idée : jupe et corsage en velours bleu roi, le corsage drapé très ajusté avec une berthe en vieille guipure s'arrêtant à la manche ; petit collet attaché d'une épaule à l'autre, en velours entièrement constellé de paillettes d'acier bleuté, le manteau à un col se rabattant dans le dos de façon à laisser voir la doublure en satin turquois.

Les manches se composent d'une simple épaulette en velours pailleté et d'un volant de velours, également pailleté, posé très en-dessous de l'épaule qui reste à nu. Peut-être un peu théâtrale, cette toilette était cependant très distinguée et très seyante.

Marthe de Lancey.

Lettre de Ramleh

Qui ne voudrait faire une promenade à travers ce Ramleh de 1896 ?

Suivons donc, à cheval, la belle route ombragée et primitive qui, parmi les figuiers, les roseaux, les champs d'orge et les palmerais, nous mènera de Sidi-Gaber à Bacos. Nous aurons ainsi le loisir de méditer sur cette heureuse époque où les négligences municipales se bornaient au « dattier de Fleming » !

Si nous causions un peu de Ramleh. Chacun, j'imagine, y trouverait son compte ; les Ramlistes, parce qu'il est toujours intéressant d'entendre parler de soi, les Alexandrins, parce qu'ils ont fait de ce coin frais et gai le but favori de leur promenade. Revendiquer pour les premiers les soins d'édilité que l'on accorde à la ville, fera plaisir aux seconds ; de cette façon, comme dit l'autre, tout sera pour le mieux dans le meilleur des

mondes — l'autre, je me-hâte d'ajouter — c'est Voltaire.

Avant d'aborder en son propre ou son sale — chaque station, il sera bon de discuter des chemins qui y mènent, c'est donc là que nous nous promènerons aujourd'hui ; aussi bien, le Dimanche est consacré aux promenades. Tout le long de la route qui va de Sidi-Gaber à Bacos, vous pouvez faire cette réflexion, qui se renouvelle à chaque dix pas : si je

passais à cheval par là, pour certain, je m'y romprais la tête. — En effet, de chaque côté de la route, d'énormes branches d'accacia se séparent du tronc et vont vers le centre former berceau.

Comme coup d'œil, c'est pittoresque ; au point de vue pratique, c'est moins réussi. Là, déjà, la scie de l'émondeur aurait fort à faire ; espérons qu'on attendra quelque temps encore ; comme l'été amène pas mal de cavalier dans ces parages, l'un d'eux sera assez bon pour s'y rompre le cou. Le moment de l'amélioration signalée paraîtra, peut-être alors, propice. Voyez-vous, tout vient à point à qui sait attendre !

Mais, le chef-d'œuvre du genre se trouve en face de la gare de Flemming. Il y a là un prodige de force et d'équilibre, de *quilibre*, comme disait M.P. Bey dans le *Chapeau d'un Horloger*. Je l'ai photographié deux ou trois fois ; personne ne veut croire à mon cliché. C'est très embêtant, mais je suis forcé de dire que si je ne l'avais vu, de mes yeux vu, je n'y croirais point moi-même.

Il y a donc, juste en face de Flemming, un dattier, mais un dattier étrange. Comment tient-il sur sa base je n'en sais rien ; le fait est qu'il forme avec le sol, qui est la route, un angle de plus de 45 degrés et ni le vent, ni la tempête n'y peuvent rien.

Il doit vivre ainsi par la force de la persuasion, c'est pas Dieu possible autrement.

Or, ce dattier est laid, il est poussièreux, galeux. Chaque fois qu'on passe, il faut s'incliner très bas, sans cela gare au crâne, notre dattier n'en ferait qu'une bouillie... Pourquoi ne l'enlève-t-on pas ? Quel est le motif qui le fait demeurer là, immuable, tandis qu'un tas de bonnes choses s'en vont ? c'est incompréhensible !

Si la Municipalité y tient, au point de vue phénomène, je la rassure en lui disant qu'il pourra revivre dans la mémoire des hommes.

En effet, nul ne croit aujourd'hui ce que je raconte, le fait est trop tangible, mais une fois disparu, tout le monde ajoutera foi et je n'aurai plus honte de mes clichés. C'est peut-être un paradoxe que je défends là. Qui sait ? Pour la beauté du fait, il vaudrait la peine que l'on tentât l'aventure. Allons bons édiles, si ce n'est pas pour le crâne de mes concitoyens, que ce soit au moins pour mon talent de photographe, enlevez ce dattier !

Parunka.

Garden-Party

Une fête champêtre a été donnée à l'aérodrome... Oh pardon !... au... vélodrome du Rond-Point. Quel modernisme ! Recevoir ses invités sur un vélodrome !

Le Garden-Party organisé samedi au Vélodrome du Rond Point a eu un vrai succès.

Ce genre de fête mondaine qui réunit les attraites des divertissements du plein air, chers aux jeunes gens, avec les agréments des causeries intimes, pleines de laisser aller ; les joies du Lawn Tennis, avec les plaisirs de la danse, est encore une occasion pour nos mondaines de rivaliser d'élégance et de faire assaut de toilette.

La fête très select de samedi n'a pas fait mentir la tradition. Le Garden-Party est à cette époque de l'année le cadre le mieux approprié aux grandes réceptions.

Donné à l'occasion d'un heureux événement de famille, le Garden-Party de samedi a pris les proportions d'un événement alexandrin. Chacun était heureux de féliciter particulièrement les organisateurs et prenait part à la joie de deux familles dont les noms sont synonymes de munificence et de haute distinction.

Les honneurs de la réception étaient faits avec une grâce parfaite par Monsieur et Madame Aug. Luzzato ; M. et Madame Abr. Tilche ; M. et Mme Clément Suares, M. et Mme Maurice Aghion.

La jeune et charmante fiancée portait une délicieuse toilette blanche qui lui seyait à ravir.

Nous renonçons à citer toutes les toilettes des invités. Mais nous notons cependant Mme de Lacretelle, robe grise, capote de meilleur goût avec fleurs jaunes ; Mme Ambroise Zervudachi, d'une élégance remarquable, en robe noire ; Mme Félix de Ménasce, jolie robe vert d'eau ; Mme J. I. Aghion, dont la toilette printanière avec transparent vert d'eau a fait sensation ; Mme Maurice Naggair en linon bleu ; Mme Moïse J. Tilche en batiste saumon.

Citons encore Mesdames Jacques de Ménasce, comtesse Della Chiesa, A. Robino, Christian Sinano, Alfred Nahman, César Aghion, G. Stagni, F. Caprara, Lumbroso, M. Aghion, Soccoli, Jacques Suarès, B. & A. Aghion, Edwin Goar, Psalty, Claude Aghion, Pezzi.

Côté des jeunes filles : mesdemoiselles Alice Tilche, robe de batiste transparent vert d'eau, d'une élégance parfaite, mademoiselle Nicoloni, S. Rolo, Cornish, S. Tilche, Wilkinson, chapeau printanier exquis, Reeves, Luzzato, Sachs, Ravelli, Lévy, Caprara, Lumbroso, Anastasiadis, Franco.

Que d'omissions ! que d'oublis involontaires dois-je commettre !

Impossible de citer maintenant toutes les personnes connues que nous rencontrons. Nous remarquons cependant S.E. le Gouverneur d'Alexandrie et S.E. le sous-gouverneur, M. de Lacretelle, consul de France ; Romanò, consul d'Italie, baron Jacques de Ménasce, Rolo ; baron Alfred de Ménasce ; Ambroise Zervudachi ; E. et J. Pihà... mais il faudrait citer tout Alexandrie.

L'organisation, est-il utile de le dire, ne laissait rien à désirer, l'animation et la gaieté n'ont cessé de régner un instant.

La Partie de Lawn Tennis a réuni Mme Russi et mesdemoiselles Amic, Anastasiadis, Lumbroso.

Un buffet somptueux avait été dressé par les soins de la maison Albengo et Tramontina. Le fleuriste à la mode s'était surpassé pour la confection d'un magnifique parterre de fleurs rouges.

L'orchestre était dirigé par le professeur d'Ambrà.

À la nuit tombante on dansait encore.

Un assaut d'armes

Les fortes moustaches, terminées en pointes acérées, ne servent pas seulement à embrocher des cœurs. Elles prédisposent, paraît-il, au courage, au métier des armes et à une foule d'autres terribles choses.

C'est pourquoi l'assaut au fleuret et au sabre, organisé au Zizinia, ce samedi soir de l'an 1896, a connu le plus éclatant des succès.

Malgré l'absence regrettable de quelques tireurs, le grand assaut d'armes organisé par le professeur Polese, qui a eu lieu samedi soir au Zizinia, a eu un grand succès.

La salle était fort belle et toutes les loges étaient occupées. Nous remarquons Mme la baronne Jacques de Menasce, Mme Davis, Mme Romano, Mme Nicolas Sinadino, Mme M. Naggiar, Mme J. I. Aghion, Mme César Aghion, Mme Caprara, Mme Zervudachi, barons Jacques et Alfred de Menasce, P. Salvago, Sinadino, Davies, Comte Romano, Caprara, etc. etc...

Les escrimeurs sont : S.A. le prince Omar Toussoum Pacha, le président du cercle d'escrime du Caire, Bargigli bey président du cercle d'escrime d'Alexandrie, Poiley Bey.

S.E. Ismail Pacha Sabri gouverneur d'Alexandrie occupait la loge de S.A. le Khédive.

Une foule de notabilités de notre ville occupaient les autres loges et les fauteuils.

Le premier assaut au fleuret a mis en présence MM. C. Rodocanachi et le comte Zizinia. Bon assaut, force à peu près égale.

M. Aug. Alby un des bons tireurs de notre ville, se mesurait ensuite avec M. E. Cozzioni amateur Alexandrin. (Fleuret).

Jeu très correct de part et d'autre. L'avantage paraît rester à M. Alby, mais nous n'osons rien affirmer.

Le troisième assaut au sabre nous a valu une fort belle passe d'armes entre M. Mieli et le Dr. Funaro.

Les deux adversaires sont pleins de fougue et d'entrain. La victoire est

chaudement disputée, mais la belle reste au Docteur.

Quatrième assaut au fleuret : M. R. Chasseaud contre Ed. Bonnard (amateurs alexandrins).

C'est M. Chasseaud qui a l'avantage. Les deux joueurs montrent de réelles qualités.

M. B. Marulier et Baron Emile de Menasce (fleuret) sont deux excellents élèves. Ils tireront encore mieux quand ils sauront contenir leur ardeur.

Le clou de la première partie et de toute la séance était l'assaut entre le professeur Salon, du Caire, et le professeur Polese d'Alexandrie, au fleuret.

Les deux maîtres sont bien en armes très corrects l'un et l'autre, et belle allure, surtout le professeur Polese.

A quelques coups douteux près, nous comptons 9 coups à l'actif du professeur Salon et 7 au Professeur Polese.

Les dégagements de vitesse dessus et dessous du professeur Salon ont été remarquables.

Le professeur Polese a un jeu qui tient de l'école Italienne autant que de l'école française. Pas de sauts, pas de cris, très élégant. Ses coups droits sont excellents dans leur rapidité.

Le professeur Salon appartient absolument à l'école Française. Très calme, très maître de lui, marchant peu. Coups très simples, jeu très classique.

* * *

Des applaudissements unanimes saluent ce bel assaut.

La seconde partie a été également intéressante.

Pour commencer, un assaut à l'épée de combat entre M. le Baron Félix de Menasce et M. Alfred Nahman.

M. Nahman est gaucher et il tire très bien, mais il semble un peu gêné par la tactique de M. le Baron Félix de Menasce qui tire, selon le précepte de Jacob, à la partie qui se présente la première, c'est à dire à la main et au bras ; c'est vraiment le jeu d'épée car il s'agit avant tout de toucher l'adversaire avant d'être atteint.

Il vaut mieux être touché à la main que d'être touché au ventre, disait un des maîtres de l'épée, c'est le principe dont s'inspire évidemment M. le Baron Félix de Menasce.

M. Bonnard a tiré ensuite avec le professeur Salon (Fleuret) et il s'est très bien défendu contre son redoutable adversaire.

Nous avons eu ensuite un assaut au sabre entre M. le Dr. Funaro et M. A. Nahman. Le calme de M. Nahman tranche avec la fougue et l'ardeur du Dr. Funaro. De fort beaux coups à l'actif des tireurs.

M. Mieli s'est mesuré avec le professeur Polese, au sabre.

Le premier est d'une jolie force. Il a des coups remarquables, une grande sûreté, beaucoup de sang froid et d'agilité, mais son adversaire est vraiment un maître et son coup de la fin, menaçant dans la ligne haute, puis trompant le fer, pour frapper à la ceinture, a été exécuté admirablement.

M. R. Chasseaud a tiré ensuite contre M.C. Brès (fleuret) ; ce dernier a été désarmé plusieurs fois, mais il a certainement travaillé à bonne école.

Le dernier assaut a mis en présence MM. Mieli trois fois nommé, et M. le Dr. Norsa (sabre).

Très-mouvementé, très brillant, cet assaut, a clos dignement cette belle séance. Félicitons tous les tireurs et remercions-les.

Ils nous ont prouvé qu'il y a à Alexandrie une excellente école d'escrime dont les représentants peuvent lutter avec honneur contre les meilleurs maîtres d'Europe ce qu'ils ont déjà démontré, d'ailleurs.

Quant au professeur Polese, il a lieu d'être fier d'une pareille soirée.

L'excellente musique : la Banda Savoia, dirigée par le professeur Faiella, avait bien voulu prêter son gracieux concours à cette fête de l'escrime.

Une revue politique et humoristique :

Virgole! Virgolette!! Virgoloni!!!

L'évènement d'hier au soir — il y a si peu, d'évènements en ville — était la première représentation d'une revue, politique, humoristique, écrite par notre excellent confrère M.A. Prencipe.

Le titre très-bactériologique de cette revue « *Virgole, Virgolette, Virgoloni* » avait réveillé la curiosité des Alexandrins et, en effet, la salle de l'Alhambra était trop étroite pour le nombre des spectateurs.

La toile se lève sur le cabinet d'un philosophe, qu'on aurait pris pour un pasteur anglican, et qui nous apprend qu'il n'a pas encore trouvé la pierre philosophale du bonheur des hommes. Il s'en plaint à la Politique et à la Satire lorsque la Sagesse des peuples, représentée par Mme C. Villani, apparaît et l'invite à faire avec elle un petit tour dans le monde.

Ils partent et se retrouvent dans les nuages où la Sagesse des peuples présente au philosophe ses aides les plus puissants, la Presse et le Télégraphe. Et Presse et Télégraphe — tout le corps de ballet — dansent joyeusement.

Mais les nuages disparaissent, et voici le port d'Alexandrie avec vue du Palais de Ras-El-Tin. Le choléra vient d'éclater et on prend d'assaut les paquebots en partance ; la Sagesse des peuples n'est pas contente, et elle exprime son mécontentement en quelques couplets. Le philosophe fait la grimace. Un essaim de bacilles virgules vient danser la sarabande, qu'ils ont dansée dans toute l'Egypte et que l'on connaît.

Deuxième acte. Les grandes puissances et la Turquie sont réunis en Congrès. La Politique, la Satire, le philosophe et la Sagesse des peuples sont présents, mais cette dernière n'est pas encore contente, car les puissances ne l'écoutent pas. L'Abysinie et le Madagascar passent menaçant devant le congrès, qui avec une touchante unanimité refuse d'écouter les plaintes de la petite Candie.

Nous sommes au Madagascar. Des

amazones malgaches s'amuse à une danse guerrière, en attendant les troupes françaises, qui arrivent victorieuses, et tuent et se font tuer.. pour les entreprises coloniales.

Le port de Naples (?). Anglais et Italiens fraternisent... en dansant, car on vient de trouver l'équilibre de la Méditerranée. Et dans la joie universelle, des chanteurs de rues nous font entendre quelques jolies chansonnettes napolitaines.

Le troisième et dernier acte est consacré à la Grèce. C'est d'abord le retour du vainqueur des jeux Olympiques ; puis le triomphe de la cause des Crétois, et enfin, l'apothéose de l'Hellade, mère des peuples, le tout avec danses et balancements de drapaux.

Voilà ce que nous a donné M. Prencipe, et qui nous a valu une agréable soirée.

Tres gaie la musique de M.G. Herbin.

Match Cycliste

Tandis que des rois du cycle, comme Georget, Rice, Huret, Lesna, Marmande, Baurillon et Waller, soulevaient l'enthousiasme de l'Europe et de l'Amérique, des courses cyclistes s'organisaient également en Egypte, aux dernières années du XIXème siècle et au début du nôtre.

En 1896, l'Oriental Cycle a clôturé par un banquet officiel, à Port-Saïd, sa courses des 10.720 mètres.

* * *

Un match de bicyclistes a eu lieu mardi dernier, à Port-Saïd, entre Adamson et Tamburlini.

La distance à parcourir était de

10.720 m., soit huit tours de la piste de l'«Oriental Cycle».

Jusqu'au septième tour, les deux champions se maintenaient en ligne, mais dans un superbe emballement, M. Tamburlini a distancé, de près de cent mètres, M. Adamson et est arrivé bon premier.

De nombreux paris, avaient été engagés ; malgré l'heure matinale, quantité de spectateurs parmi lesquels se trouvait bon nombre de dames, assistaient à ce match sensationnel.

L'«Oriental Cycle» a, le même jour, fêté dans un banquet des plus réussis le succès de l'heureux vainqueur.



Les Courses

Voici, pour les amateurs de réunions hippiques, quelques souvenirs des courses en 1896.

A noter que, comme de nos jours, les épreuves se disputaient à Alexandrie et au Caire, sauf que les prix des meetings n'étaient que de mille piastres !

Courses

à l'Ibrahimiéh

Le style meeting, organisé par l'Alexandria Sporting Club, a eu lieu samedi avec son succès habituel, quoique le public, étant donnés les congés, ne fut pas très nombreux.

D'autre part, comme il y aura prochainement de grandes courses, les propriétaires d'écuries réservent leurs bons chevaux et n'ont fait courir avant-hier que des chevaux de second ordre.

Voici les résultats des différentes épreuves :

Premières courses.

The Kom-el-Ain Stakes de P.T. 1000. pour chevaux maiden arabes et nés dans le pays. Distance 1 mille.

1. *Suari* au Col. Brook, M. Michaelides.

2. *Marzouk* au prince O. Toussoun, Bonser.

0. *Starlight* au cap. Timins, M. Challenor.

0. *Mobrad III* au prince Moh. Ibrahim, Ali.

Après deux faux départs *Suari* prit la tête, mais il faillit la perdre dans la ligne droite, serré de près par *Marzouk*. Pour beaucoup de spectateurs la victoire appartenait sans conteste au cheval du Prince O. Toussoun. Mais le juge à notre grande surprise en a décidé autrement.

Pari mutuel 42-20.

Deuxième course.

The Newcomers Plate de P.T. 1.000 pour tous poneys arabes, n'ayant jamais gagné aucune course, les gymkanas exceptés. Distance 3 furlongs.

1. *Fleabite* au cap. Gordon, M. Challenor.

2. *Baharan* au prince Moh. Ibrahim, Ali.

0. *Little Saclawi* au prince O. Toussoun, Bonser.

0. *Abou Argoub* à Khalil pacha Kayat, Hassan.

Dans cette course les deux favoris étaient *Little Saclawi* et *Fleabite*. Ce dernier gagna de 4 longueurs.

Pari Mutuel 47-20.



Troisième course.

The Defichon Stakes de P.T. 1.000 pour galloways arabes. Distance 1 tour de piste.

1. *Black Beauty* à Khalil pacha Khayat. M. Michaelides.

2. *Darwich* au prince O. Toussoun, Bonser.

Dès le départ *Black Beauty* prit la tête et la garda pendant tout le parcours.

Pari Mutuel 37-20.

Quatrième Course.

The Malareeyeh Plate de P.T. 1.000 pour poneys maiden arabes et nés dans le pays. Distance 3/4 de mille.

1. *Starlight* au cap. Timins, cap. Venables.

2. *Mobrad III* au prince Moh. Ibrahim, Ali.

0. *Glegarry* au comte Cicogna, M. Challenor.

0. *Anzawi* à Khalil pacha Kayat. M. Michaelides.

0. *Shenou* au prince O. Toussoun, Bonser.

Très bon départ. Les chevaux se maintinrent en groupe et ce n'est que dans la ligne droite que *Starlight* devança ses concurrents de trois longueurs.

Pari mutuel 45-20.



Cinquième course.

The Veteran Stakes de P.T. 1.000. Handicap pour tous chevaux. Distance un tour de piste.

1. *Suari* au col. Brook, M. Michaelides.

2. *Omdéh* à Hassan Bey Mohsen, Thros bey.

Dans cette course devait courir aussi *Marzouk* mais au dernier moment il a été retiré. *Omdéh* se défendit fort bien, en serrant de près *Suari*, qui à l'arrivée n'avait qu'une demi-longueur d'avance.

Pari Mutuel : 27-20.



La partie de tennis



Encore une belle photo de l'époque dorée de nos grand'-parents... Ces élégants de la raquette viennent de terminer leur partie de tennis. Un spectateur s'est joint au groupe : il a pris tout de suite une pose de circonstance ! Remarquez la tenue du champion No. 1, en bretelles, et surtout l'accoutrement de nos belles sportives... — Ah ! si nos grand'mamans avaient connu le short !...





SA MAJESTÉ CARNAVAL

Le grand événement de 1897 c'est la fête du Carnaval.

*Comme un gourmet devant un beau buffet discute des finesse
culinaires, les amateurs d'art et de joie — et ils étaient très nom-
breux à l'époque — commentent les délices de l'imminente fête.*

AVANT-PROPOS

— Voulez-vous, cher Monsieur, me donner votre souscription pour le carnaval ?

— Oui, et de grand cœur. Je trouve que la ville d'Alexandrie n'offre pas beaucoup de distractions ; je me suis payé une loge au théâtre parce que mes moyens me le permettent, mais je comprends que les autres puissent s'amuser également et je suis prêt à souscrire pour les y aider.

Voilà une excellente réponse, tout à fait réjouissante pour un membre du comité du carnaval qui s'en va tout joyeux à travers la ville.

Voulez-vous, cher Monsieur, me donner votre souscription pour le carnaval ?

— Certainement non, Monsieur. C'est le petit commerce qui va profiter des fêtes du Carnaval, et le petit commerce ne nous a pas aidé pour le théâtre Zizinia.

Citez-moi donc un commerçant qui ait loué une loge au Zizinia ? Le pouvez-vous ? vous restez interdit ? je le comprends parfaitement.

Que les commerçants commencent par prendre un abonnement et nous verrons après.

Nous ne refuserions pas de nous amuser aussi, mais vous comprendrez que dans de pareilles conditions je ne puis rien donner.»

Cette fois le membre du comité du Carnaval fait la grimace. Il est bien forcé de convenir, en effet, qu'il y a peu de petits commerçants dans les loges du Zizinia, et qu'il n'y en a pas plus aux fauteuils d'orchestre.

Il bat en retraite, un peu honteux d'une pareille réception et, comme c'est un homme simple, il se creuse la tête pour savoir pourquoi les petits commerçants n'ont pas pris de loges au Zizinia.

Ce sera un sujet de concours pour les abonnés de la Réforme.

— Voulez-vous, cher Monsieur, me donner votre souscription pour le carnaval ?

— Y pensez-vous ? En un pareil moment ? Un Carnaval ? Mais vous êtes fou, Monsieur. Pour faire un carnaval, il faut être gai ; il faut avoir le cœur content et le Carnaval porte malheur !

— Le Carnaval porte malheur.. ? Je ne le savais pas, vraiment. Il me semble cependant que l'année dernière, nous avons eu le Choléra et que nous n'avions pas alors organisé de Corso.

— Vous avez peut-être raison, mais je dois vous avouer qu'à cette époque j'étais déjà parti pour mes affaires en Europe.

Mais je vous le dis et je vous répète : le Carnaval porte la guigne. D'ailleurs



un homme qui s'y connaît pour la part importante qu'il a prise aux précédentes fêtes me l'a dit encore hier : Rien n'est mauvais comme le Carnaval.

— La vérité, cher Monsieur, c'est que la gaité doit être spontanée ; elle doit sortir des pavés de la ville, pour ainsi dire. Ainsi, tenez, pour le théâtre, il n'y a pas eu la moindre hésitation : tout le monde a voulu souscrire et l'année prochaine nous pourrions

augmenter les prix des places sans inconvénient...

— Excusez-moi, monsieur, si je vous ai dérangé.

— A votre service.

Et le membre du Comité du Carnaval s'en va toujours aussi confus.

* * *

Retré chez lui il se livre à d'amères réflexions sur les imprudences des jeunes gens dont les têtes sont chaudes et l'esprit léger ; il se dit qu'il ferait peut-être bien de rester tranquillement chez lui sans rien faire, en contemplant les travaux de construction du quai du Port Est, ce qui lui promet une longue distraction.

Tout à coup, une idée lui vient à l'esprit ; il se lève comme un fou.

— J'ai trouvé, s'écrie-t-il, et il se précipite chez le président du comité des fêtes du Carnaval pour demander une assemblée générale et, dans cette réunion convoquée d'urgence, il lit la proposition suivante :

« Considérant que la gaieté ne peut se commander et quelle n'est pas dans le cœur des Alexandrins qui sont au moins aussi tristes que Werther ;

Considérant que le Carnaval porte la guigne ;

Considérant que les initiatives très louables prises jusqu'ici, ou à prendre dans l'avenir, doivent être soumises à un comité spécialement choisi parmi les personnes qui ont dépassé 70 ans.

Le carnaval de 1897 sera remplacé par une procession comprenant tous les petits commerçants d'Alexandrie qui viendront le dimanche 28 février, le lundi 1er Mars et le Mardi 2 Mars faire amende honorable de la coupable pensée qu'ils ont osé exprimer.

Ils seront pieds nus et s'agenouilleront devant le comité spécial des vieillards dont le président est désigné par la voix publique. Celui-ci après avoir répandu sur ces têtes imprudentes une certaine quantité de cendres, leur adressera une petite allocution de circonstance.

Dès à présent le Comité du Carnaval se déclare dissout et s'excuse d'avoir pensé à distraire un peu une population qui meurt à force de se tordre de rire.»

Et voilà.

Dr. RALPH.

Les Fêtes du Carnaval

Enfin, voici Carnaval lui-même. On l'attendait avec une impatience mal contenue.

Voici ses cortèges, ses rives, ses corsos, ses masques, ses confettis, son veglione, ses prix, ses danses, ses cris, ses chants.

Ne l'en va pas, mardi gras !

Hélas, de nos jours, il est bien parti.

* * *

Le roi Carnaval a fait son entrée samedi soir dans la ville d'Alexandrie.

Une bande de musiciens déguisés en pierrots, et un char du comité représentant la nacelle de Lohengrin avait été au-devant de celui qui doit être le maître de la cité pendant trois jours.

L'ensemble était complété par une bande de porteurs de lanternes et par quelques voitures de masques.

Le char manquait un peu d'éclairage, il faut le reconnaître, mais le cortège n'a pas moins mis beaucoup d'animation dans la ville.

Des feux de Bengale allumés de place en place, ont ajouté à l'effet du cortège.

Mais le Carnaval a réellement commencé hier dimanche.

Disons de suite que la gaieté et l'animation qui régnaient en ville ont démontré que le roi Carnaval n'avait nullement perdu de sa popularité à Alexandrie, malgré les sinistres prédictions qui ont parfois fait hésiter les plus dévoués.

Un grand mouvement s'est produit dans notre ville auquel a surtout participé le petit commerce qui n'a pas toujours l'occasion de faire d'aussi brillantes affaires.

Rien qu'à ce point de vue déjà, le carnaval de 1897 est, on peut le dire, absolument réussi.

Au reste, les membres du Comité, MM. Félix de Menasce et N. Abet, présidents, Lombardo bey, trésorier, Alfred de Menasce, Alfred Suarès, Prince, Adolphe Tilche et tous les membres du Comité ont rivalisé d'entrain dans l'organisation des fêtes.

Le comité avait fait construire seulement trois chars, dont deux pour la musique, laissant à l'initiative privée le soin de faire le reste. Quatre chars

et de nombreuses voitures se sont présentés par devant un jury composé de MM. Abet et Prince, membres du Comité, auxquels ont bien voulu s'adjoindre MM. F. Caprara, Samara et Victor Sinano.

La petite tribune du Comité avait été établie place des Consuls, en face du Saint-Mark's Building.

S.E. le sous-gouverneur et S.E. Harvey Pacha, qu'on ne saurait trop remercier pour le concours qu'ils ont bien voulu prêter au Comité, ont pris place dans la tribune.

Une fanfare saluait au passage les chars et les bandes de masques.

Le Corso a commencé un peu trop tôt, à trois heures, et avant la nuit les combattants étaient légèrement fatigués.

C'est que la bataille des coriandoli, des confettis, des serpents n'a pas cessé un instant entre les piétons, et les balcons d'une part, et les chars et les voitures d'autre part.

Nous devons signaler les balcons du Cercle de l'escrime décorés avec beaucoup de goût, la Compagnie du Gaz, les balcons Menasce, Rolo, Escoffier, Poilay, le Crédit Lyonnais, les loges de boni presque toutes occupées comme les centres principaux du mouvement.

A six heures 1/2 les chars et les balcons se sont éclairés des leurs des feux de Bengale et la dislocation a eu lieu.

Nous nous garderons bien de dire quel est à notre avis le plus beau char, mais ce que nous tenons à affirmer c'est que tous ont eu du succès.

LUNDI

Je ne dirai que peu de choses du bal d'enfants qui a eu lieu lundi à la Bourse Toussoum. Le Bal de la veille dans cette même salle, les dernières soirées du Zizinia, le bal du cercle Khédivial, l'annonce du veglione de mardi, tout cela avait empêché nombre de mamans d'accompagner leurs charmants enfants.

Dependant au point de vue bal le succès a été complet et c'était plaisir de voir toute cette jeunesse prendre sa part des réjouissances carnavalesques.

MARDI

Le Corso n'a commencé qu'à 4 heures et 1/2 et cette fois les voitures étaient très nombreuses, fort décorées, remplies de masques dont quelques-unes étaient fort amusantes.

Les balcons et les fenêtres de la rue Chérif Pacha, Tewfick et de la Place des Consuls, que le cortège a pu cette fois parcourir entièrement, regorgeaient de spectateurs.

La bataille des confettis, des serpents, des cotiandoli, des fleurs et d'autres projectiles n'a pas cessé un instant.

C'est vraiment là le clou de la fête.

A 6 heures les chars et les plus jolies voitures éclairés de feux de Bengale sont successivement entrés dans la rue Chérif Pacha, précédés et suivis de porteur de Mechalahs. Les musiques avaient mis pied à terre et jouaient d'entraînantes marches. La plupart des balcons étaient également illuminés. A ce moment, le coup d'œil était vraiment fort beau.

* * *

La voiture la plus amusante du Corso d'hier était certainement celle du « faux Comité » montée par des jeunes gens de notre ville qui ont plaisanté les membres du « vrai Comité » avec beaucoup d'esprit. Les membres du « faux Comité » étaient MM. A. Rodocanachi, G. Salama, E. Vincenzi, J. Brandt, A. Wilner, etc...

*C'est nous qui sommes le Comité.
Nous avons la cocarde sur le côté.
Sans nous le carnaval n'aurait pas existé.*

Et sans le carnaval nous ne serions pas distingués.

Des écriteaux portaient de burlesques inscriptions s'appliquant à tel ou tel membre du Comité des fêtes; telles les suivantes : « je sais aussi fort le cocher ».

— Le protecteur des Beaux-Arts.
” ” ” virgole, virgolette, virgolini.

— Je suis plein d'esprit.»

C'était drôle sans être méchant.

Une autre voiture était assez réussie; elle portait un « fiasco » avec le mot « complet ». C'était un diminutif de la parodie de la fameuse entrée d'Alexandrie qui fait rire encore ceux qui s'en souviennent.

Puisque nous sommes aux voitures, citons encore la « voiture réclame »,

très amusante, celle des clowns jaunes; une autre à fleurs bleues et blanches etc...

La mascarade des *paghiacci* était tout à fait réussie.

* * *

Pour les chars très peu nombreux cette année, car le comité n'avait donné aucune subvention, le plus beau était certainement la « Palette » monté par des membres du Cercle d'Escrime, puis la « Malle des Indes » et enfin le « Phare » et la « Salle à manger » qui s'est ensuite transformée en salle de bal.

Voici la liste des prix décernés :

CHARS

1er Prix — La Palette.

2me Prix — La Malle des Indes.

3ème Prix — a été partagé entre le Phare et la Salle à manger.

PRIX D'ORIGINALITÉ

150 francs à la mascarade : *I paghiacci*, l'Opéra de Leoncavallo.

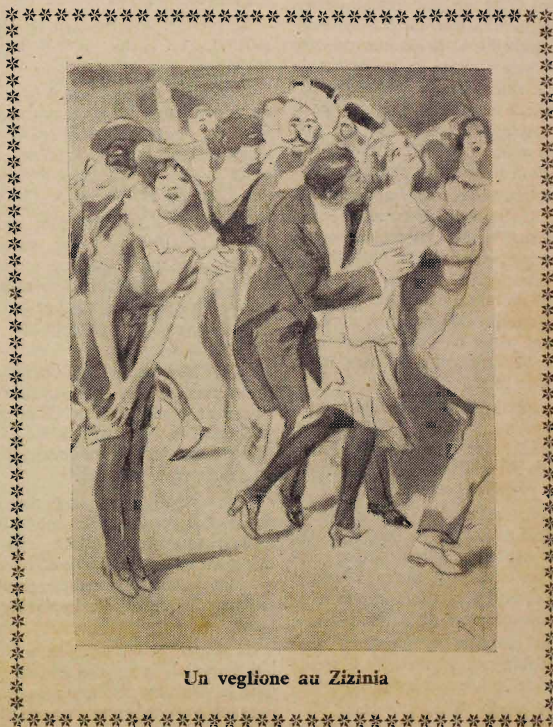
Le Jury était composé de MM. Abet, Prencipe, Robino, F. Caprara et Samara.

LE VEGLIONE

Le veglione a eu un énorme succès, toutes les loges étaient louées à l'avance par la plus haute société de notre ville.

Sur la scène on avait disposé le décor du second acte de *La Bohème*, et le café-restaurant Momus fonctionnait pour de bon. Souper sur la scène, à la place où la tendre Mendiroz recoulevait avec Rodolphe.

Les entrées des masques parfaitement réglées et très amusantes ont donné une animation extraordinaire au bal qui n'a pris fin que ce matin.



Un veglione au Zizinia

Première représentation de la "Bohème" au Théâtre Zizinia

Comment le chef-d'œuvre de Puccini
fut accueilli par le public alexandrin.

Le public du Théâtre Zizinia a accueilli avec une faveur marquée *La Bohème* de Puccini qui arrivait ici précédée d'une grande renommée.

Quelle que soit l'opinion que je puisse avoir sur les causes de ce succès, je dois le constater et non le contester. C'est un fait brutal devant lequel je m'incline. *La Bohème* a été bien accueillie et le quatuor du troisième acte a excité les transports de la salle entière. On a pleuré au quatrième acte, à la mort de la pauvre Mimi, et beaucoup de personnes ont pris plaisir au mouvement du second acte et surtout au duo d'amour du premier.

Les artistes ont été rappelés à la fin de chaque acte ; le maestro Cimini également, et dans les couloirs on ne s'abordait qu'avec l'air joyeux de personnes qui ont la satisfaction d'avoir rencontré une œuvre musicale de compréhension facile et dont ils peuvent parler en toute assurance et qu'ils peuvent entendre sans avoir mal à la tête.

La musique doit produire une impression sur l'âme des foules, et je confesse que le maestro Puccini a conquis Alexandrie du premier coup, à la première audition.

Les uns ont dit que *La Bohème* était un chef-d'œuvre ; les autres, que c'était une œuvre splendide, quelques uns, que c'était une œuvre estimable et de second ordre, fort inférieure à la *Manon Lescaut* du même auteur.

Mais ces derniers formaient une infime minorité perdue dans le tourbillon de la joie générale.

Rari nantes in gurgite vasto.

Je tiens beaucoup à insister sur le grand succès de *La Bohème*, parce que je considère que c'est mon devoir de journaliste et puisque je ne partage pas l'opinion générale, je veux dire ce que les personnes auxquelles je fais allusion disaient, pour justifier leur bravos.

Le premier acte contient un bijou musical, c'est le duo entre Rodolphe et Mimi.

Le second qui se passe à la porte du café Momus rend le mouvement et les bruits de la rue avec un relief, une intensité, une polychromie réjouissante. Il amuse les yeux, et il est très gai. C'est un tour de force musical.

Le troisième acte qui nous transporte à la barrière d'Enfer, car il ne faut pas que j'oublie que nous sommes à Paris, est d'un réalisme puissant dans sa première partie, le quatuor qui en forme la seconde partie touche au sublime.

Quant au quatrième acte, ceux qui prétendent qu'il est d'une orchestration rudimentaire ont tort parce que pour faire mourir Mimi, le musicien ne devait pas faire trop de bruit. Il est d'un pathétique achevé.

Ces jugements ne sont pas les miens et je pourrais aisément mettre un nom sous chaque phrase, mais il m'a paru qu'ils méritaient d'être reproduits parce qu'ils expliquent suffisamment la fougue des applaudissements.

La plupart de nos amis, et la foule qui emplissait le théâtre Zizinia ont jugé la première audition ; quant à nous, nous avons besoin d'un peu plus

de temps que cela, et surtout d'une seconde audition, pour parler sérieusement d'une œuvre comme *La Bohème* qui, à l'instar de *Cavalleria Rusticana* fera sans doute son tour du monde après son tour d'Italie.

Mais en revanche je puis parler de l'interprétation de l'opéra de Puccini et en dire de suite tout le bien que j'en ai pensé moi-même.

Au premier rang il faut placer Mlle Mendiroz, la touchante et délicate Mimi.

Je ne dis pas que Mlle Mendiroz ait le moins du monde le physique du rôle. Même au dernier acte je ne puis la prendre pour une malheureuse jeune fille minée par la phthisie, mais quelle voix charmante, quelle pureté et quelle sûreté dans l'émission du son.

Mlle Mendiroz a encore une qualité fort nécessaire dans *La Bohème* ; elle sait jouer et c'est réellement en comédienne qu'elle rend son rôle.

Mlle Berthe Cimini était chargée du rôle de Musette. Un peu enrhumée, elle n'avait pas hier tous ses moyens, mais elle a couragement lutté et elle est restée victorieuse. La silhouette est élégante et fine, l'attitude parfaite et la voix a des notes d'un charme qui pénètre et émeut.

Mlle Cimini appartient à une famille d'artistes et on le constate immédiatement. Elle a l'habitude de la scène, et elle a montré par ses toilettes — habiles résurrections — qu'elle avait autant de goût que de talent.

Rodolphe, c'est M. Matassini. Nous avons ainsi entendu notre premier ténor de notre seconde troupe dans trois pièces, et cette fois il a pu donner tout ce qu'il était capable de donner.

L'épreuve lui a été favorable. Cependant M. Matassini n'est pas un comédien. Il a bien chanté, mais il n'a pas bien joué.

La Bohème est bien lancée. J'espère que les Alexandrins qui possèdent une des meilleures troupes qu'on puisse avoir, un chef d'orchestre de premier ordre, un directeur sympathique entre tous, qui a déjà monté deux pièces entièrement nouvelles, sauront reconnaître de tels efforts artistiques.

Une Fête Mondaine au Caire

La matinée théâtrale organisée par M. Ambrose Sinadino dans sa résidence d'Ismaïliéh a eu, hier, le meilleur succès.

Certes nous étions habitués depuis longtemps aux surprises que l'ingéniosité et le goût de l'impresario-homme du monde nous réservent chaque année. Faire du nouveau, offrir de l'inédit était difficile, on en conviendra, et cependant le problème a été résolu : je vais essayer, sans grand espoir, de réussir à vous dire comment.

Le cadre, vous le connaissez sans doute, car le nombre de ceux qui ont passé par la demeure de M. Ambrose Sinadino est considérable. C'est vraiment là que sont les coulisses de la vie mondaine et même de la vie politique au Caire. Mais ce n'est pas seulement cela, c'est encore la maison hospitalière entre toutes à ceux qui ont besoin de conseils et d'appui.

Mais passons, car je risquerais, en insistant, de ne plus être invité pour les fêtes à venir.

A quatre heures et demie, la foule des invités emplit le grand salon, transformé en salle de spectacle.

Nous remarquons Lord et Lady Cromer, M. et Mme Cogodan, Sir Elwin Palmer et Lady Palmer, les princes Hussein, Saïd, Halim. Djemil Toussoum Pacha, Osman Fadel, Gelaï bey, LL.EE. Mazloum Pacha, Abani Pacha, Mohamed Pacha Chérif, Boghos Pacha Nubar, le prince d'Arenberg, etc., etc...mais je m'arrête, car on va commencer.

Un mot cependant des toilettes qui égayent la salle de leurs nuances harmonieuses. Les conversations, pleines d'entrain, viennent de cesser. Le régisseur général a frappé les trois coups. Le rideau se lève.

* * *

Le spectacle commence par les ombres chinoises. Les scènes se succèdent rapidement au milieu des éclats de rire et des applaudissements. Il y a vraiment des silhouettes extraordinaires de ressemblance et le caricaturiste a souligné avec infiniment d'esprit le trait caractéristique de chaque physionomie.

Le régisseur, pour cette partie du programme, est M. Nubar Inuné qui tout le monde félicite.

Passons maintenant au morceau de résistance, *Fête de Noël*, fantaisie en deux tableaux.

Vous me permettrez de vous présenter les artistes. Le plus jeune n'a pas plus de trois ans, et le plus âgé n'a pas encore sa majorité, je vous assure.

La gravité de nos artistes est en raison inverse de leur âge. Plus ils sont petits, plus ils sont sérieux et consciencieux. Rien ne peut rendre, par exemple, le calme de M. Nini Cattaoui, de Mlle J. Garstin et de Mlle J. Cattaoui.

Mais n'anticipons pas, comme on dit dans les romans feuilletons.

La toile se lève et nous sommes dans un paysage céleste. Des enfants blonds et roses dorment au milieu de nuages blancs, dans des vêtements blancs. C'est une symphonie virgineale exquise, un rêve charmant. Les dormeurs sont plus jolies les unes que les autres, et nous les citons toutes, ce sont Mesdemoiselles J. D'Abro, Adda, J. Cattaoui, H. Garstin, Boghos Nubar, V. Palmer et Mlle Rees, (Mademoiselle Bonbon) la jeune commère si vous voulez bien.

Des projections électriques aux reflets versicolores tombent sur les gracieux bébés, les auréolant de reflets mystérieux. C'est une féerie. L'assistance est sous le charme ; on admire, on retient son souffle.

Le second tableau nous ramène sur la terre. Au fond, une cathédrale à la flèche élançée dont les vitraux étincellent, sur la scène un superbe arbre de Noël entouré d'un groupe charmant de jeunes filles et d'enfants. Dans le fond de la scène mesdemoiselles M. de Martino et Polly Sinadino, en costume pompadour bleu, et mesdemoiselles Maskens et Mog en costumes roses. Au pied de l'arbre de Noël les clowns : MM. Adda, Aslan, André et Nini Cattaoui et P. Dilberoglu. Costumes ravissants ; puis les poupées sur les côtés de la scène : Mesdemoiselles J. d'Abro, Adda, J. Cattaoui, H. Garstin, Boghos Nubar et V. Palmer déjà nommées.

L'immobilité est complète, absolue. Il fait nuit encore lorsque le bonhomme Noël paraît enfin. Il conduit Mlle Bonbon (Mlle Rees) sur le devant de la scène en lui cachant les yeux.

Fiat lux : la lumière se fait. Mlle Bonbon éblouie regarde, et père Noël la conduit devant le beau bébé de droite (Mlle Garstin), puis devant la japonaise de gauche Mlle J. Cattaoui.

Elle prend les petites mains des poupées dans les siennes, mais ce sont bien des poupées, de vraies poupées car le bras retombe automatiquement sans qu'un sourire ait plissé la lèvre moqueuse du petit personnage.

Quels artistes ! Comme tout ce petit monde a bien compris les intentions de l'auteur.

La fée Bonbon s'avance vers les clowns. Même impassibilité... ou à peu près.

* * *

Mais le tableau change grâce au pouvoir de ce bon Noël (M. Rodd).

Les poupées s'animent et dansent comme doivent danser les poupées dans le monde béni des enfants.

Vient ensuite le Menuet dansé par Mesdemoiselles Maskens, Mog de Martino et P. Sinadino.

Que dirais-je ? C'est la distinction même et la fraîcheur idéale du printemps de la vie.

Enfin les clowns s'avancent et dansent le pas des tambourins. C'est un succès complet. Il faut voir ces cinq petits bonhommes se retourner brusquement pour regagner leur place, alignés comme des grenadiers à la parade.

Grand pas final par toute la troupe. Apothéose, Rideau... et c'est fini. Déjà ? dit-on.

Mais que de choses nous avons oublié ! D'abord les chœurs, car il y a des chœurs qui chantent dans les coulisses. Madame Ralli a bien voulu se charger des soli et à sa voix pure fait merveille.

L'orchestre excellent mérite également sa part d'éloges. Il a exécuté le rêve de Thais (Hérodiade), le Noël d'Augusta Holmès, quelques airs de la fameuse fée des poupées, et enfin une délicieuse rêverie de M. Nicolas Sinadino, un des frères du maître de la maison. C'est un vrai artiste.

Citons encore M. Ralli qui a dessiné un programme charmant et les maquettes des décors. Enfin pour ne rien omettre ajoutons que le maestro Samara avait dirigé les répétitions d'orchestre.

YORICK.

Un Dimanche à Héliouan

La ligne ferroviaire Le Caire-Héliouan vient à peine d'être inaugurée.

Beaucoup d'excursionnistes et de promeneurs se dirigent donc vers la saine banlieue cairote.

Tout nouveau, tout beau, dit-on.

Je continue ma promenade.

Cette fois, il ne s'agit plus de tramways, mais de railways.

J'arrive à Bab-El-Louk, vous savez, ce quartier jadis mort et morne, où la vapeur vient de ressusciter. Me voici à la gare. Trois heures à peine. La foule envahit tout : les abords, les guichets, les quais. Le train est pris d'assaut ; on se bouscule, on s'interpelle, on rit et l'on s'installe le plus commodément qu'on peut. Les wagons s'ébranlent et enfilent des quartiers où l'on aperçoit, de chaque côté de la voie, des moitiés de masures, qu'on a dû éventrer pour jeter là un chemin. Déjà de nombreuses brèches sont réparées, d'élégantes constructions européennes remplacent les misérables huttes où tant de générations ont végété. Aux ruelles sombres, humides, désertes, honteuses, ont succédé des boulevards bordés de vraies maisons. Premier bienfait dont on est redevable au chemin de fer de Héliouan. Je croyais connaître le Caire, je ne le connais plus.

L'attention s'est arrêtée pendant quelques années devant les nouveaux quartiers qui se sont élevés au centre même de la ville. On se déplace aux alentours, et partout le décor est nouveau. C'est une autre ville, d'autres faubourgs, d'autres environs. Le train file toujours, dépassant le Vieux-Caire, Sayeda-Zénab et Saint-Georges. Le panorama s'agrandit et devient merveilleux. A gauche, un massif de calcaire recouvert de sable, dont les dernières pentes prennent des formes inattendues. Retournez-vous, le rocher sur lequel est assise la citadelle, se découpe, à l'horizon clair. En avant c'est une vision de rochers abrupts, de criques, de carrières, le tout saupoudré de sable. C'est

l'aridité nue, avec des réverbérations brûlantes. Rien qui rappelle la vie.

A droite contraste merveilleux. De la végétation partout, avec, au loin, des bosquets, de palmiers. Puis, tout près un fleuve tranquille, des bateaux, et, dans le fond, par de là les rives toutes verdoyantes, entre des silhouettes d'arbres, des masures rangées en file et sur tout cela, un grand ciel bleu, argenté et doux, d'une limpidité, d'une transparence idéale, de la lumière, de la vie encore, de la vie toujours.

Au milieu de ces paysages, d'une sérénité tout antique, des pyramides se dressent comme un exemple de puissance et de merveilleuse grandeur. Combien elles paraissent solennelles, éclairées par le soleil couchant, ou par les cieus embrasés des dernières clartés du soleil disparu !

On est encore sous l'impression de décors éblouissants, que déjà Héliouan apparaît. Halte ! nous y sommes. Je suis la foule, au hasard, me fiant au flair des majorités. C'est ainsi que je me trouve au parc du grand hôtel.

Dieu ! en ai-je entendu parler de cet hôtel, de son casino, de son parc, de ses attractions multiples ? Je ne crois guère aux réclames. C'est pour cela sans doute que j'ai mis tant de nonchalance à suivre le mouvement.

Les mille voix de dame Réclame parlaient de choses superbes. Eh bien, ma parole, c'est mieux que cela encore. Je m'emballe, je veux tout voir... J'examine l'hôtel. C'est vraiment bien ; on devine, du dehors, que l'intérieur doit être complet. Bien qu'il ne faille pas juger les gens — ni les hôtels — sur la mine, je constate que, cette fois, les apparences ne sont pas trompeuses. Voilà des terrasses garnies de touristes installés

dans leurs chaises, devant les tables, comme on en voit dans les hôtels de tout premier ordre. Les salons sont grandioses, luxueux, de ces mêmes qualificatifs j'étiqueterai la salle à manger, les salles de jeux, les fumeurs, les chambres. Sommes-nous dans quelque hôtel somptueux de Nice, de Naples, du Caire ? Vraiment, on ne se douterait pas que cette magnifique résidence estivale, hivernale et balnéaire est située dans une ville que, jusqu'à ces dernières années, l'on appelait la ville tombeau.

C'était alors, un sanatorium où les santés les plus mal hypothéquées se réfugiaient en désespoir de cause et de guérison.

Il y a maintenant de quoi régénérer et distraire les plus taciturnes. Voulez-vous passer une charmante journée dominicale ? Allez à Héliouan. Voulez-vous la santé, Messieurs, à l'instar d'une préparation quelconque ? Allez encore à Héliouan. D'un côté, hôtel délicieux, où les palais les plus difficiles trouvent cuisine savoureuse et fine. De l'autre, établissement thermal parfait, où les personnes même bien portantes ne dédaignent pas de se plonger dans les eaux sulfureuses claires, limpides, d'un goût légèrement salé, comme celle d'Uriage ou d'Aix en Savoie. Température 30° centigrades. Ajoutez-à tous ces avantages un air sec, du calme, du confortable, de la gaîté, et vous concluez que point n'est besoin d'aller à mille lieues pour soigner certaines maladies, quand, à nos portes, nous pouvons trouver aussi bien, mieux peut-être. Mais ces eaux sulfureuses de Héliouan ont déjà de la vogue.

De nombreux malades en connaissent le chemin. Vous souvenez-vous combien, il y a une douzaine d'années, elles étaient abandonnées. Le gouvernement, pour ne pas laisser périliter une si bonne affaire, s'était lui-même chargé d'exploiter ces bains. Il n'y a pas bien longtemps, ces mêmes bains ont été concédés au propriétaire du Grand Hôtel. Depuis, gourmets et malades s'associent à la même table et s'en trouvent bien. Un va-et-vient continuel donne à la ville une exceptionnelle animation.

Et cette ligne le Caire-Héliouan, qui, jadis, ne valait pas un clou, rapporte aujourd'hui de gros bénéfices. Oh, certes, je n'en suis pas jaloux ; je fais mieux : j'en profite. Je ne regrette qu'une chose c'est d'avoir tant tardé à constater *de visu* tout le bien que l'on disait de cette intelligente entreprise.

Notez qu'actuellement, Hélovan la délaissée, la nécropole, comme on disait autrefois, est non seulement une ville élégante, de gracieuse tournure, pleine d'attraits; mais encore une source de richesses industrielles. Le trafic de ce railway a porté la prospérité partout.

C'est encore une véritable résurrection que j'enregistre avec infiniment de plaisir.

Tandis que je me livre à ces réflexions en parcourant la ville, j'entends de joyeuses fanfares qui jettent leurs notes gaies, entraînantes dans le Kioske du Grand Hôtel.

Je retourne en ce centre d'attractions.

Les terrasses sont pleines de visiteurs et de charmantes toilettes; les hauts de forme, les demi-melons coïtoient les tarbouches et se saluent entre eux. On s'amuse ferme. La nuit est venue et l'on reste longtemps encore sous un ciel magnifiquement étoilé, et plein d'enchantements.

J'y retournerai, et vous convie fraternellement à ces belles fêtes dominicales.

YORICK.

Un Grand Mariage

Le Fils de Haider Pacha, ancien Ministre, Ahmed bey Midhat, Secrétaire particulier du Ministre des Affaires Etrangères, a épousé hier au Caire, la seconde fille de feu Chérif Pacha, ancien Président du Conseil, sœur de Mohamed Pacha Chérif, Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère des affaires étrangères.

Depuis trois semaines la résidence de Chérif Pacha se préparait à recevoir des hôtes nombreux qui seraient conviés à cette solennité nuptiale. La Cour d'honneur au milieu de laquelle s'élevaient de brillants massifs de roses avait été sacrifiée. Les roses durent disparaître et la cour elle-même se transforma en une immense Tente Orientale dont l'illumination devait être une véritable merveille. Au milieu de chaque massif s'élevait une estrade sur laquelle devaient prendre place les musiciens et chanteurs arabes les plus renommés, et à leur tête le célèbre Abdou. Une musique indigène avait été installée à l'entrée de la résidence, sur l'Avenue Des Ministères, afin de saluer d'un air de circonstance l'arrivée des invités de distinction.

Un dîner officiel auquel avaient été conviés les Princes, le Ghazi Moukhtar Pacha, les Ministres, les Sous-Secrétaires d'Etat, les Hauts fonctionnaires civils et militaires, les Agents diplomatiques, les officiers supérieurs de l'armée d'occupation, fut servi dans la grande salle à manger dépendant de l'aile du Palais qui forme le Salamlek.

Les dispositions avaient été prises pour permettre l'accès des voitures

dans la Cour d'honneur, sans porter le moindre trouble parmi les nombreux auditeurs des musiques indigènes. Indépendamment de ces orchestres, la musique d'un régiment égyptien avait été envoyée par le Ministère de la Guerre.

Les invités descendaient de voiture, au pied de l'escalier en fer à cheval conduisant au Salamlek.

Les dames s'arrêtaient au seuil des appartements du harem où elles étaient introduites par les eunuques de service.

A partir de 10 heures, les voitures commencèrent à affluer, et pendant une grande demi-heure, les maîtres de cérémonie virent défiler devant eux tout ce que le Caire contient d'illustre.

Le palais, les Ministères, les administrations mixtes, la magistrature, le monde diplomatique et consulaire, l'armée, la finance, l'industrie, le commerce tout ce qui constitue les forces vivantes de l'Egypte, était là.

Voulez-vous des noms au hasard de nos souvenirs? Nous citerons: le prince Méhémet Ali Pacha, frère du Khédive, le prince Hussein Pacha, tous les jeunes princes de la famille Khédiviale; le Ghazi Moukhtar Pacha, Moustapha Pacha Fahmy, Fakhry Pacha, Ibrahim Pacha Fouad, Boutros Pacha, Mazloum Pacha, Abani Pacha, Sir Elwin Palmer, Ibrahim Pacha Néghib, Tigrane Pacha, Emin Pacha Sid Ahmed, Yacoub Artin Pacha, Zohrab Pacha, M. Dawkins Gorst, M. Scott, Rundle Pacha, Zuri Pacha, Boinet Bey, Nubar Iunés

bey, Touchard bey, le corps diplomatique au grand complet, M. Koyander, Lord Cromer, M. Cogordan, M. Maskens, M. de Villebois, M. Penfield, M. Otsberg, M. Tuguni, M. le Baron de Heidler, le Comte Metternich, M. Alenzo, tout le corps Consulaire, M. Money, M. Louis, M. Yonine, le Comte Zalusky, M. Morana, M. Caprara, M. Ambroise Sinadino, quelques membres de la Presse, M. R. Suarès, M. F. Suarès, M. M. Cattaoui, M. Clémento, Gallini bey, Adib bey, Bairam bey, Monttram effendi, tout le Personnel du Ministère des Affaires Etrangères, des officiers de l'armée d'occupation, Bolhem bey, Bulaboys bey, Aphtonides bey, M. P. Sorbier, Halton Pacha, M. Pietri, M. Bernardi, M. Molhein, M. Alston, M. Piot bey, M. Polak, Skander Dimitri bey, J. de Martino, Ermolli bey, Sossick bey; le palais était brillamment représenté par Mah-moud Choukri Pacha, Hassan Pacha Assem, Thurneyssen bey, Ahmed Chéfik bey, Mahmoud Pacha Fehmy, Brewster bey, etc....

Chérif Pacha faisait les honneurs de sa résidence avec une affabilité parfaite.

A onze heures, un buffet exquis dont le menu était signé: *Georges Neucovich*, et c'est par centaine que les invités purent prendre part à un excellent souper froid, servi au champagne, ou arrosé par les crus les plus savoureux.

Le Cinématographe

C'est la première machine des frères Lumière qui fonctionne dans une chambre de café... (Zarani, je crois).

Voici le programme du mois de décembre 1897.

* * *

La Place de l'Opéra à Paris, pendant les fêtes Franco-Russes, la Badoise, le président de la République à Lyon, les chutes du Niagara, descente des voyageurs du Pont de Brooklyn, à New-York, Guillaume II et Nicolas III à Breslau, Sortie des ouvriers de l'Usine Lumière à Lyon, La Plage à Nice, Le roi et la Reine d'Italie à Monza, Joueurs de cartes arrosés.

Prix : P.T. 5 et 3.

A la demande générale: le Couronnement du Tsar.

Un Cham-el-Nessim Triste !...

Il y a quelque chose de tout à fait insolite dans l'ordre des choses établies.

Le Cham-El-Nessim a été favorisé par un temps exécrable et le vent souffle terriblement soulevant des nuages de poussières. Ce n'est pas de jeu, comme disent les enfants et je crois que si j'interrogeais le savant directeur de l'observatoire d'Alexandrie il faudrait remonter très haut dans l'histoire des variations de la température pour qu'il me trouve un précédent.

La saison n'est pas bonne et le malaise est partout.

L'année dernière nous avions le Choléra ; cette année nous avons la guerre qui a une si profonde répercussion sur l'Egypte.

La stagnation des affaires se prolonge, et rien ne fait prévoir une reprise sérieuse. De toutes les contrées du monde, en dehors des deux pays en lutte, c'est certainement l'Egypte qui se ressentira le plus profondément de la guerre turco-grecque.

Mais à côté des dommages matériels très sensibles, quelle inquiétude chez tous ceux qui ont un ami, un parent, un fils à l'armée.

Que la guerre soit maudite !

Un peu de justice aurait suffi pour éviter tous ces désastres et l'Europe n'a rien voulu entendre.

Mais ce n'est pas de politique que je veux parler ici et je m'y entends fort mal, sans doute, puisque je n'arrive pas à comprendre ce qu'il y a d'admirable dans la conduite des puissances concertantes, très déconcertantes pour ma faible intelligence.

Je laisse donc de côté, ayant signalé ce qui est de mon domaine, la situation qui résulte de ce conflit sanglant.

On n'est pas gai ici et vraiment il n'y a pas de quoi l'être.

* * *

La gaieté ne se commande pas, et ce n'est pas se hasarder beaucoup que d'ajouter qu'elle n'est pas de saison puisque Cham-El-Nessim lui-même a manqué son entrée.

Je me suis promené néanmoins à travers la ville et la campagne, avec mon ennui, sous un ciel plus morne que moi et grelottant dans mon complet gris clair que j'inaugurais en cette solennelle occasion.

Le soir, je me suis dirigé vers le seul théâtre ouvert en ce moment, et j'ai

entendu chanter des artistes remplis de bonnes intentions et j'ai vu un ballet d'une somptuosité orientale, gigoté par une foule de jeunes personnes qui, le sourire aux lèvres, évoluait avec une désinvolture entraînant, avec aussi peu de jupons que possible.

C'était un spectacle qui aurait dû m'égayer, et je l'avoue cependant, je suis resté morose.

J'avais essayé tout d'abord de pénétrer dans les coulisses du théâtre. En tout bien tout honneur, croyez-le, je voulais présenter mes hommages à la première danseuse. La porte était fermée. Je m'informai au contrôle, et là on me dit que les ordres les plus sévères avaient été donnés pour empêcher l'accès du sanctuaire aux profanes.

— Peut-être faut-il être abonné ? insinuai-je doucement.

— Non Monsieur, abonné ou non l'entrée des coulisses est strictement interdite.

C'est une bonne mesure après tout, qui doit rassurer les familles, mais ce que j'étais vexé !...

Un mien ami voulut bien me faire quelques confidences sur nos dansesuses. Il paraît que ces jeunes personnes ont toute été couronnées comme rosières, et que le directeur de la troupe les a spécialement choisies de façon à ne pas amener trop d'émotion parmi les jeunes effendis.

Ily a réussi complètement d'ailleurs. Elles sont gardées par... leur vertu.

Où sont les beaux temps de la Morosini, de la Canti, dite « grande secousse » et de la femme ténor qui n'avait de grave, assure-t-on, que les notes de sa voix. Envoyés les oiseaux ! Hélas, qui inspirera désormais les poètes locaux ? A qui dédier les vers de 14 pieds qui font mes délices, et qui sont la preuve de l'emballement le plus irréfléchi et le plus sincère chez un vrai poète ?

Désormais nous avons un théâtre moral. La femme en permettra l'accès à son mari, bien certaine de n'y rien perdre.

N'empêche que j'ai fini par me dérider, et par joindre mes frénétiques applaudissements à ceux de la foule.

Je retournerai au théâtre Abbas, et je vous engage à faire comme moi. C'est une bonne soirée à passer.

Seulement l'année prochaine j'espère que la direction de ce théâtre,

qui est décidée à tous les sacrifices, recrutera le corps de ballet, non parmi les lauréates, mais parmi les retouquées du concours des prix de vertu.

* * *

Il n'y a pas à dire, on aime la vertu au théâtre et on assure que l'année prochaine notre comité imposera à l'imprésario la clause formelle de n'engager que des artistes mariées ou accompagnées. Les ténors seront spécialement gardés à vue, et le membre du comité qui sera de semaine répondra de l'organe fragile de l'artiste.

On logera tous les chanteurs dans une pension de famille où la surveillance sera facile et la nourriture rafraichissante.

Quant aux comédiens, on leur laissera un peu plus de liberté, mais leur engagement sera rompu à la moindre incartade. Les soirs où ils joueront *Amants*, *Les Denis-Vierges*, *la Douleureuse*, ils seront seulement soumis à deux ou trois interrogatoires de nuit, faits par des personnages des deux sexes.

* * *

Avez-vous été au vélodrome du Rond-point ? Non. Alors vous n'êtes pas dans le train. Il y a seulement dix ans — un siècle — du *pchut* et du *vlan*, je me contenterai de dire que c'est là que réside le mouvement mondain, et ce ne sont ni les bicyclettes, ni les lawns-tennis, ni les écrivains dernier cri qui me démentiront.

La bicyclette est à la mode en Egypte il n'y a pas à dire, et si, à l'exemple de mes confrères de Paris, je dressais la liste des pédaleuses et des pédaleurs, vous seriez tous, tant que vous êtes, honteux ou honteux — ça dépend — de ne pas gonfler votre pneu.

Sur cette liste on trouverait, du côté du sexe fort, des banquiers, des hauts fonctionnaires, des avocats, des médecins, des industriels, des farnietistes. Le corps diplomatique seul paraît assez tiède, mais il suffit d'un seul qui commence, pour entraîner les autres. Quant à la magistrature, il faut y renoncer à peu près définitivement.

Maintenant que nous avons des cyclistes, il faut espérer qu'on pensera à faire des routes. Si on voulait seulement mettre en état la route du canal Mahmoudieh...

Une autre fois, je vous décrirai les toilettes de nos cycle-women. Ce que je puis vous dire c'est que la jupe longue domine. C'est le genre sérieux qui l'emporte, et c'est toujours comme ça que ça commence. On verra plus tard.

L'INDUSTRIE DE LA BIÈRE

EN EGYPTE

La Réforme avait deux ans lorsque, en 1897, les Ramliotes (c'est ainsi qu'on appelait alors les Ramlistes) virent s'élever au milieu des collines désertiques d'Ibrahimieh, la première Fabrique de bière en Egypte, la « Crown Brewery », que le public baptisa d'office « Brasserie de l'Ibrahimieh », appellation qui lui est restée jusqu'à nos jours.

En 1903, une deuxième Fabrique, la Brasserie Bomonti, s'installait à Karmous (Alexandrie) et une troisième, la Brasserie des Pyramides, à Guizeh (Le Caire). Ces deux Brasseries constituent l'actuelle S.A. des Bières Bomonti & Pyramides qui, dans la suite, a doté aussi l'Industrie Egyptienne d'une Rizerie et d'une Malterie modernes.

Commencée avec des capitaux qui, pour l'ensemble des deux affaires, n'excédaient pas 30.000 livres, l'industrie de la Bière s'est développée au cours de ce siècle jusqu'à représenter un capital de 330.000 livres qui a permis l'installation d'Usines modèles, produisant une bière excellente, fournissant leur gagne-pain à plusieurs centaines d'ouvriers et rapportant annuellement au Trésor Egyptien une fraction non négligeable du budget de l'Etat.

Ayant pour principal souci la perfectionnement de leur outillage et la constante amélioration de leurs produits, les Brasseries Egyptiennes, qui, aussitôt après l'autre guerre, avaient organisé l'unification de leurs ventes, créaient, vers 1933, leur produit de luxe, la **Bière**

Stella qui acquit d'emblée la faveur du public.

Ce public difficile, pour qui les bières importées offraient un attrait particulier, ne tarda pas à se rendre compte, en effet, qu'indépendamment de l'avantage d'être servie toute fraîche, à sa sortie même des caves, c'est-à-dire avec toute sa richesse en vitamines, la Stella rivalisait comme qualité avec les meilleures bières européennes de l'époque. Nous disons bien « de l'époque », car ce serait faire injure à la Stella que de la comparer aux bières plutôt « pauvres » que les circonstances obligent la plupart des pays belligérants à produire en ce moment. Et, malgré les difficultés sans nombre que les Brasseries Egyptiennes rencontrent à tout instant, aussi bien pour s'approvisionner en matières premières que pour s'assurer du bon choix de celles-ci, la Stella réussit le tour de force de maintenir sa qualité supérieure, tout en quintuplant son chiffre de production d'avant guerre.

C'est ainsi qu'en même temps qu'elles font face aux fortes demandes de l'Armée, les Brasseries Egyptiennes arrivent à ravitailler, sinon à satiété du moins dans une ample mesure, les Etablissements Publics, en réservant le solde de leur production à leur clientèle privée, qui, si elle n'arrive pas à boire aujourd'hui la « Stella » à sa soif, se console en pensant que cette privation momentanée contribue au bien-être des Artisans de l'imminente Victoire.

LA PROMENADE



A ce temps-là, nos
élégantes se promenaient
en voiture rue Rosette,
à la porte dite No. 3 et
sur la route de Ramleh...

Chère Madame puis-je avoir le plaisir
et l'honneur de vous accompagner ? Comme
cette robe d'une si belle simplicité vous va bien...
et comme vous êtes jolie, ce matin, madame...



Après la promenade dominicale le bon
papa barbu ramène la famille au bercail...





Les Plaisirs d'Alexandrie

Les Alexandrins se plaignent... Ils ne sont jamais contents. C'est une vieille maladie qu'ils garderont jusqu'en 1944 !

Et pourtant, en relisant ces vieilles pages jaunies par le temps, nous estimons qu'ils ont franchement tort de se plaindre...

Le Zizinia, San Stefano, Fêtes mondaines, bals, réceptions, Soirées musicales, la Duse... que cherchent-ils de mieux ces vieux grognons de 1898 ?

* * *

En terminant l'analyse du mémoire si intéressant du Dr. Botti sur l'Alexandrie Antique, un confrère écrit :

« Et dire que cette puissante ville des Ptolémées est tombée maintenant au rang des villes commerciales les moins pourvues de distractions sur la Méditerranée. »

Notre confrère est sévère, mais est-il tout à fait juste ?

Examinons donc.

Nous avons à l'heure actuelle quatre théâtres à Alexandrie : Le Zizinia, le théâtre Abbas, l'Alhambra et l'Alcazar. Il y a même un ou deux théâtres construits en planches, et plusieurs cafés-concerts.

Le Zizinia n'ouvre officiellement ses portes que les mois d'Hiver, mais il occupe les Alexandrins pendant tout l'été. Il y a des gens qui passent ainsi l'hiver à critiquer tout ce qu'on a, et l'été à médire tout ce qu'on aura.

Si on réfléchit qu'il n'y a guère à Alexandrie que cinq ou six mille

personnes susceptibles d'aller au théâtre, on conviendra que nous ne sommes pas complètement déshérités sous le rapport des théâtres.

Nous avons deux très belles salles d'été qui pourraient nous procurer d'aimables divertissements, si leurs directeurs voulaient bien ne pas nous offrir des troupes recrutées sans aucun discernement. Nous avons ensuite une société sportive : courses de chevaux, courses de bicyclettes, tir aux pigeons.

Sur une des places publiques, un ou deux orchestres jouent tous les quatre fois par semaine les morceaux les plus entraînants de leur répertoire.

Nous avons un cercle de l'escrime, avec un maître excellent ; puis deux grands cercles internationaux, sans compter un cercle Français, un cercle Italien et deux cercles Grecs.

Nous avons le Casino San-Stefano, si vivant, si gai, si bien organisé. Pour les petites bourses il y a le Mex et le Canal Mahmoudieh.

Ceux qui aiment les conférences peuvent en réclamer à l'Atheneum.

Si on veut lire, on peut aller à la Bibliothèque Municipale, si on aime les choses antiques, il y a un musée très intéressant.

Dans un grand nombre de maisons, on joue la comédie ; dans beaucoup d'autres on joue la musique, et des amateurs ont fondé la société du quatuor dont les auditions de plus en plus suivies.



On a fondé les « Petits Trétaux » qui, bientôt, donneront signe de vie, et une société musicale qui a déjà donné deux concerts à ses associés.

Il y a la Bourse Khédiviale enfin, où tout s'élabore, se discute.

La Bourse c'est Alexandrie même.

On y fait du coton, des graines et des valeurs, mais on y mêle toujours autre chose : politique, musique, art dramatique, questions sportives.

* * *

Tout cela n'est donc rien ?

Je sais bien qu'il manque de superbes boulevards ombragés d'arbres séculaires ; il manque des établissements analogues à ceux des grandes villes d'Europe : restaurants, cafés, etc... etc...

Mais une ville a toujours les cafés qui lui conviennent.

Il n'y en a pas d'autres, parce qu'ils « ne conviennent » pas aux goûts de la population.

Pas de distractions ? Mais il n'y a que ça !

Entendons-nous cependant.

On a les cafés qu'on mérite ; on a les instruments de plaisir adaptés aux mœurs du pays.

Songez-donc, mon sévère confrère, contemplateur des temps actuels, que la ville d'Alexandrie, si immense qu'elle paraisse, si grande qu'elle soit et si peuplée, n'est en réalité qu'une petite ville, une toute petite ville de six mille habitants qui ont parfois des désirs et des goûts de provinciaux, mais qui ont toujours des aspirations de citadins des grandes capitales.

Ce public aime ce qui est beau et ce qui est bien, il se trompe parfois, s'engoue facilement de tel ou tel artiste, mais il n'est pas exclusif. Il est sincère.

Ce qui compromet parfois son jugement c'est le désir de ne pas paraître mal informé aux yeux de quelques critiques insupportables, de ces mouches du coche, qui se brûlent les ailes aux lumières des théâtres d'étrés dès qu'elles veulent essayer de voler.

Les distractions, on peut les avoir de suite, car on a sous la main tous les éléments nécessaires.

Dites-moi seulement dans quelle ville de six mille habitants auriez-vous un théâtre comme le Zizinia ?

L'Alexandrie des Ptolémées est morte assurément, mais l'Alexandrie actuelle ne mérite pas cet excès d'indignité.

R.C.

La Vie Mondaine au Casino



Le Casino San Stefano était à ce temps-là très en vogue... C'était « l'endroit chic » de nos jolies mondaines d'autrefois... On y allait en train et c'était vraiment un long voyage! Chaque jour nos coquettes prenaient le thé au son d'un orchestre classique et flirtaient au bord de l'eau...

Cette photo a été prise un dimanche matin, sur la terrasse du Casino en l'an de grâce 1898...



LE QUAI VOTÉ !

Une séance extraordinaire de la Commission Municipale

Nous sommes heureux d'annoncer les premiers une bonne nouvelle aux Alexandrins.

Sur rapport supplémentaire des ingénieurs du Gouvernement le quai au rivage est accepté, et la décision prise par la Commission Municipale sera donc exécutée.

Le procès-verbal de la séance extraordinaire tenue hier soir par la Commission Municipale, et qui nous a été rapporté par un rédacteur occasionnel, mettra nos lecteurs au courant de la question et des motifs qui ont inspiré Chakour bey en cette circonstance.

COMMISSION MUNICIPALE

Séance extraordinaire du 26 Janvier

(Compte Rendu du Président)

M. le président déclare qu'il a cru devoir prendre sur lui de convoquer la Commission municipale, en raison d'incidents sur lesquels il va s'expliquer et qui font l'objet du présent rapport qui, s'il est approuvé par la Commission, sera envoyé au gouvernement.

M. Ambroise Ralli, prend place au fauteuil de la présidence. Il donne la parole à Chakour Bey, directeur général.

M. le Directeur demande d'abord aux conseillers présents l'engagement

de garder provisoirement le silence sur les solutions qu'il va proposer soit qu'elles soient adoptées, soit même qu'elles soient repoussées. Il désire aboutir, et dans ces conditions, il est inutile que, par des communications déplacées faites à la presse, des questions les plus importantes pour l'avenir d'Alexandrie, deviennent un terrain d'escrime pour journalistes.

D'autre part, il est convenable d'attendre la décision que prendra le ministère en présence d'un vote nouveau (assentiment général).

Messieurs,

Vous devez comprendre que mon premier soin en présence du temps qui sévit à Alexandrie a été de me rendre compte par moi-même de l'état des rues de la ville, connaître l'étendue du mal afin d'y porter un prompt remède. Accompagné de M. le Directeur du service de l'entretien, et de MM. Ambroise Ralli et Tambacopoulo je me suis livré à une inspection minutieuse, qui m'a conduit d'ailleurs à des conclusions que j'aurai l'honneur de formuler dans un grand rapport.

Mon attention fut attirée sur l'état des rues bordant le rivage du Port-Est et je me trouvai, une fois sur les bords de la mer, en présence d'un spectacle vraiment superbe. Les flots écumeux battaient le rivage tandis que le vent furieux, soufflant avec une terrible intensité, nous enveloppait dans ses tourbillons.

Au large des vagues hautes comme des maisons semblaient nous menacer tandis qu'impuissantes elles venaient mourir au rivage presque à nos pieds.

Mais ce tableau, je ne crains pas de le dire, fut pour moi un trait de lumière. J'aurais un quai ne résistera à la puissance de la mer.

Je fis immédiatement prévenir télégraphiquement M. l'ingénieur en chef du gouvernement, et le lendemain, c'est à dire hier, à l'extrémité de la pointe des Bains dit de Cléopâtre, se trouvaient réunis les ingénieurs éminents dont les rapports avaient jeté un vif éclat sur cette troublante question du quai.

Je dois l'avouer, Messieurs, parce qu'il ne m'en coûte jamais de reconnaître que je me suis trompé (très-bien, très-bien). — (Une voix : c'est vrai). Je m'aperçus que je ne connaissais pas le Port-Est par le mauvais temps. L'ingénieur en chef du gouvernement, qui avait recueilli seulement jusqu'ici les impressions de nos ingénieurs, fut également surpris, et une conférence eut lieu à laquelle voulut bien prendre part M. Ambroise Ralli.

* * *

M. le Président remercie le directeur de la Municipalité de son travail. Comme lui, il a été frappé de l'état de la mer pendant les mauvais temps dans le Port-Est. Il y avait longtemps que M. Ambroise Ralli avait observé cet état de choses ; mais sur les déclarations des services techniques il n'avait pas cru devoir insister.

Il se félicite d'autant plus de l'attitude du directeur général de la Municipalité et de la solution à laquelle il s'est arrêté, qu'elle n'est inspirée que par l'étude des faits. C'est la meilleure réponse aux attaques...

M. le Directeur. — Je vous en prie, n'insistez pas, je ne lis jamais les journaux.

M. Ambroise Ralli. — Moi non plus, d'ailleurs ; je n'insisterai donc pas, mais je propose à nos collègues

de passer au vote sur vos propositions. Si elles sont adoptées, elles auront un vif retentissement parmi les Alexandrins.

Quelques membres prennent ensuite la parole.

Les conclusions du rapport du Directeur général sont approuvées à l'unanimité moins une voix.

La séance est levée.

Nous ne pouvons résister au plaisir de féliciter, à notre tour, Chakour bey. Il ne lit jamais les journaux, tout le monde le sait, mais s'il lit la *Réforme* d'aujourd'hui, qu'il y trouve l'expression de notre admiration.

C'est si rare de voir un homme qui s'est trompé, reconnaître loyalement ses torts.

Dr. Ralph.

La Taxe du 2 %

Le quai est voté et les alexandrins payeront en 1898 une taxe de 2 %... taxe qu'ils continueront à payer jusqu'à 1944... taxe qu'Alexandrie payera ad vitam æternam !...

A PROPOS DES IMPOTS NOUVEAUX

Nous recevons la lettre suivante que nous publions, sans en changer une seule syllabe, en la faisant suivre de notre réponse.

Monsieur le Directeur,

C'est en mon nom personnel, et en qualité d'habitant de Bulkley que je viens vous poser la question suivante :

La taxe de 2% sur les loyers à percevoir des locataires concerne-t-elle également les habitants de Ramleh ?

J'habite devant la mer, et je n'ai pas besoin du quai promenade dont on parle tant. Je trouverais un peu extraordinaire d'être contraint de

payer un supplément de taxe pour que les barbarins et les bonnes d'enfants aillent se délasser sur le quai du Port-Est.

Nous ne sommes pas éclairés ; nous n'avons pas de routes et à peine de rues ; nous n'avons pas d'égouts ; nous n'avons pas d'eau partout, et nulle part, d'eau filtrée, et nous serions un peu étonné de voir que les travaux d'assainissement de la ville soient supportés aussi par les Ramlistes.

Nous comprenons fort bien que la ville construise ses égouts et ses filtres, dont nous profiterons peut-être aussi, mais nous avouons que nous sommes surpris de cette passion subite pour une promenade au bord de la mer, alors qu'une route partant de la gare de Ramleh et se dirigeant vers San-Stefano serait une des plus belles promenades du monde.

Agréez, etc...

Nous répondons à notre correspondant que la ville et sa banlieue forment un tout, et que les taxes doivent être payées par tous !

On refuse les Nouvelles Banknotes !

On fait courir le bruit que certaines caisses refusent les nouveaux billets de banque.

J'avertis charitablement les porteurs de ces bank-notes que mes guichets sont ouverts et que je les accepterai avec reconnaissance en échange de tout service ayant trait au genre d'affaires de ma maison.

Rien autre de nouveau en bourse. Pour les cotons, cours ordinaire, Sans changement

Et la baisse est stationnaire :

Merci, Maman !

Markets, Tramways, Bank, Eaux, pour clore,

Tout est pareil ;

Seul le blé monte, monte encore. Monte... au soleil.

La Vie Chère !

Même en 1898 on se plaignait de la vie chère !

Et dire que les pommes étaient alors à 5 millièmes l'oke.

On se plaint que le commerce ne va pas : on a tort.

Mon cuisinier vient de m'apporter deux citrons pour une piastre, une oke de pommes pour six piastres, une oke de raisins pour cinq piastres et autant de noisettes vertes pour huit piastres ou un franc.

Or, je lis dans l'Officiel de ce jour, à la première page, s'il vous plaît, un procès-verbal, dressé à la Douane le 29 Juillet 1898, et par lequel messieurs les négociants intéressés dans le commerce d'importation des fruits ont établi le tarif dont on extrait ce qui suit :

Citrons d'Italie	60 m/ms	les 100
Pomme	5 »	le kilo
Raisins de Syrie	6 »	»
Noisettes vertes	10 »	»

Il n'y a pas besoin d'être contrôleur à la caisse de la dette publique, avec cent mille Francs d'appointement, pour calculer que les marchands de fruits gagnent encore dans les *trois à quatre cents pour cent*, en déduisant même les fruits gâtés.

Et l'on se plaint que le commerce ne va pas !

Qu'est-ce qu'ils veulent donc de plus les marchands de pommes ?

Voyez, je vous prie, le No. 86 du *Journal Officiel*, vingt-cinquième année, si vous voulez mes chers lecteurs, vous faire une juste idée des souffrances du commerce Alexandrin !

Une représentation d'amateurs

Le programme portait : représentation d'amateurs au profit de l'orphelinat des religieuses du Bon Pasteur et des Sœurs Franciscaines sous le Haut patronage de S.A. la Khédiviah-mère et de S.A. le Khédivé, organisé par lady Cromer, Mesdames Van der Does de Villebois, Koyander, Maskens, Cogordan, Tugini, Harrison.

Quelle plus belle œuvre, quel plus puissant patronage, quelles plus gracieuses organisatrices !

Ajoutez à cela le concours du grand metteur en scène, de l'indispensable impresario du grand monde, qui semble défier l'impossible, et qui trouve moyen de faire toujours du nouveau comme s'il y en avait encore au monde.

Et avec lui, ses aides-de-camp ordinaires et extraordinaires, ses musiciens, ses dessinateurs, ses danseurs, ses artistes et ses poètes.

Ses artistes... quel impresario en a jamais eu de semblables, sauf dans les cours de l'ancien temps.



A partir de 8 heures 1/2 du soir les équipages arrivent en foule. On pénètre dans le jardin de l'Ezbékieh par l'entrée faisant face au théâtre de l'Opéra.

Devant le coquet théâtre du jardin, un immense velum est dressé formant grande tente, et les arrivants sont reçus par les dames organisatrices.

Là aussi, est dressé un buffet bien garni, qui n'a guère chômé. On vend des fleurs, des serpents, des confettis, tandis que des dames quêteuses tendent leurs aumonières aux généreux gentlemen — combien heureux.

Nous pénétrons dans la salle, et c'est un enchantement. Peu à peu les loges, les fauteuils se sont garnis, et tout ce que le Caire compte de notabilités est là.

C'est le moment de passer la revue de « High-Life » cairote si vous ne le connaissez pas, car tous sont là, ce qui nous dispense d'une énumération. Le coup d'œil est vraiment surprenant.

Nos mondaines avaient fait assaut de toilettes ; les fleurs, les diamants et les perles accumulées à plaisir ne faisaient — miracle étonnant — que mieux ressortir la beauté des lignes sculpturales, l'éclat des yeux et la grâce souveraine des attitudes.

On frappe les trois coups, et, après une ouverture entraînante jouée par un orchestre excellent, on commence par une comédie anglaise *Uncle's Will*, jouée par Madame Rennel Rodd et par Messieurs Rennell Rodd et J.L. Gorst.

Madame Rodd, ravissante en sa jolie toilette rose, a obtenu un très grand succès. Elle a été applaudie à outrance. Nos compliments à MM. Rennell Rodd et Gorst qui ont été parfaits de nature. La diplomatie et l'administration mènent à tout, décidément.

Entr'acte et voici la pièce de résistance qui commence :

Le titre : *Olla Podrida*. C'est un mélange, une macédoine, un cadre, un prétexte. C'est tout cela et encore ceci : c'est charmant, c'est exquis, c'est drôle, c'est fantastique, c'est féérique, étourdissant, éblouissant.

J'allais oublier que c'est une revue aussi dont la Commère est Madame Imblon, si finement spirituelle, les compères M. Jacques Cattaoui et M. Nubar Innès.

C'est un rêve des *mille et une nuits* que la fête va faire avec nous et pour nous, rêve que Madame Imblon, délicate et parisienne, va ponctuer de ses couplets railleurs.

Quant à M. Nubar Innès, il chante aussi avec une voix de ténor... et il danse à rendre jalouses Mauri et Subra, Dinah, Porro et Lovati !



Aux danses succèdent un assaut d'escrime, puis des monologues et des tableaux vivants, et enfin des pierrots et des pierrettes qui engagent avec la salle une bataille de fleurs, de confetti, de serpents, folle et inenarrable, pleine de gaieté et d'entrain qui clôt cette soirée unique.

Les danses ont toutes très bien réussies.

D'abord un menuet joliment dansé par Madame Cattaoui.

Ensuite une gavotte ravissantement esquissée par Madame Cattaoui, Michel Nègrepointe, Mesdemoiselles Thérèse et Polly Sinadino.

Je vous ai déjà signalé le pas chinois dansé par Madame la Comtesse de Sérionne.

L'assaut d'escrime se place là. Il fut entre M. Dawkins et le comte de Sérionne.

C'est un intermède de haut goût, car les deux tireurs sont des escrimeurs de première force et d'une parfaite correction.

Puis M. Matrat, l'excellent artiste de la troupe de la Comédie Française dont on a apprécié, chaque jour davantage le talent de diseur, nous dit « un monsieur qui bégaie », et « un monsieur qui n'aime rien ».

On en rit aux larmes.



Casino de San-Stefano

Comme on devait s'y attendre, le retour de Luigi Steinschneider a été le signal d'une série de fêtes, dont la première a eu lieu hier dimanche.

Il s'agissait d'une fête des fleurs, avec défilés de bicyclettes fleuries.

Des prix devaient être décernés aux plus belles bicyclettes. Une foule énorme se pressait au Casino décoré de drapeaux et d'oriflammes de toutes nations.

Un comité d'amateurs composé de MM. Marliano, M. Ruzé, Takla bey, L. Vivante, R. Canivet a décerné les prix suivants :

- 1er Prix M. Henri Spagna,
- 2ème » M. Henri Zahar,
- 3ème » M. Magnin,
- 4ème » M. Emilio Bertuzzi.

La fête aurait été encore plus brillante si un accident regrettable de la machine électrique n'avait interrompu le défilé et la bataille des fleurs.

Mais Luigi, aidé de M. Nicolas Sabbag, prendra sa revanche dimanche prochain...



LA collection de « La Réforme » nous a permis de reconstituer les détails de la cérémonie d'inauguration du premier tramway à Alexandrie en 1898. La voici :

« Enfin nous avons des tramways et, comme au Caire, nous avons des tramways électriques et l'on peut affirmer que ce n'est pas sans tribulations, sans discussions plus ou moins irritantes et sans tracasseries. Mais j'imagine que lorsque le directeur général M. Tivoli s'est assis dans la première voiture en face de S.A. le Khédivé, il avait oublié tous les ennuis des jours précédents.

« La présence de S.A. le Khédivé a fait un grand plaisir à tous. Indigènes et européens sont heureux de voir le jeune souverain s'intéresser au développement économique du pays, et à toutes les entreprises qui peuvent accroître le bien-être de tous. Aussi a-t-on fait une véritable manifestation lorsque Son Altesse est arrivée à 4 heures 1/2 précises sur la place de Ste. Catherine et les acclamations et les applaudissements ont éclaté fort chaleureux quand le tram partit emportant le Khédivé Abbas Helmi.

* * *

« Les invitations avaient été fort peu nombreuses, étant donné le caractère strictement officiel de la fête. Les personnes invitées appartenaient exclusivement au monde officiel, à l'administration et à la presse. Quatre voitures toutes reluisantes, parées et fleuries comme des mariées avaient été mises à la disposition des invités. Elles étaient ornées, en outre, de drapeaux égyptiens et français.

« Nous ne ferons pas l'énumération des personnages que nous trouvons réunis et qui tentent de se grouper sympathiquement dans chacune des voitures.

Comment fut le première

« Citons cependant parmi les membres du corps diplomatique et consulaire : MM. Boutiron, ministre de France p.i., Pierre Girard, consul, de Coppet, vice-consul, Haggar, premier drogman du consulat de France, M. de Villiers, consul de Russie, Cav. Burdese, vice-consul d'Italie, Spagnolo, consul d'Espagne, etc., etc. Nous avons remarqué aussi S.E. Ismail Sabri, gouverneur d'Alexandrie, accompagné de S.E. le sous-gouverneur et de M. Beneducci, et S.E. Emin Pacha Fikri, ancien gouverneur, directeur du la Daira Sanieh.

« La police était placée sous les ordres du major Cippolaro qui avait pris les mesures les mieux comprises pour le maintien de la circulation. Hâtons-nous de dire que cette première journée s'est passée sans incident. Le Personnel de la Compagnie est d'ailleurs de tout premier ordre au point de vue technique.

« Le Cortège s'est rendu à l'abattoir du Mex. Là les voitures ont fait halte et sont reparties pour Karmous, où se trouve l'usine de la Compagnie. A M. Tivoli et aux ingénieurs MM. Legrand et Daujat, les plus vives félicitations. On a bu à la prospérité de l'entreprise.

« S.A. le Khédivé a eu la bonté de témoigner à M. Tivoli, Directeur Général, son entière satisfaction sur la marche des tramways. Il s'est fort intéressé aux détails techniques qui lui ont été donnés par l'ingénieur M. Daujat, et Il a trouvé l'installation supérieure sous tous les points de vue à celle du Caire.

« Ajoutons que S.E. Ghazi Moukhtar Pacha, haut commissaire ottoman, s'était rendu directement à l'usine qu'il a visitée avec S.A. le Khédivé.

« La cérémonie a pris fin à 6 heures et les voitures électriques ont ramené les invités, tous enchantés, au point de départ, c'est à dire place Ste Catherine. S.A. le Khédivé était parti en voiture et Il a retrouvé le train- kiosque à la station Nouzha ».

auguré Tramway d'Alexandrie

* * *

La suite de la collection nous apprend que, dès le lendemain, les trams transportaient une moyenne de 60 personnes par voiture — soit 20 de plus que le nombre maximum prévu — et qu'un pick-pocket avait « soulagé » (déjà!) son voisin de sa chaîne et de sa montre en or.

Et la chronique de l'époque précise que les trams partaient chaque dix minutes de diverses stations.

Cela pour la ville.

Mais à Ramleh — comme le nom l'indique (Ramla qui signifie sable) c'était une vieille locomotive avec deux ou trois voitures qui effectuait le transport des banlieusards, à heure fixe, jusqu'à 1903 date à laquelle on procéda à l'électrification de la ligne qui connut un succès énorme et fit d'une vaste région désertique une banlieue ravissante et des plus prospères.

Le réseau de Ramleh a été enlevé à la Compagnie le 1er janvier 1929 par arrêté du Gouverneur d'Alexandrie (à cette époque Hussein Sabri pacha) agissant en qualité de Président de la Commission Municipale, représentant la Municipalité, autorité concédante.

Le procès intenté par la Compagnie contre la Municipalité n'est pas encore définitivement tranché.

Le réseau de la ville a fait de gros progrès et a enregistré des améliorations appréciables; depuis le début de la guerre, la Compagnie a réalisé des prodiges pour que le matériel disponible puisse continuer à faire face à un service d'une intensité inimaginable.

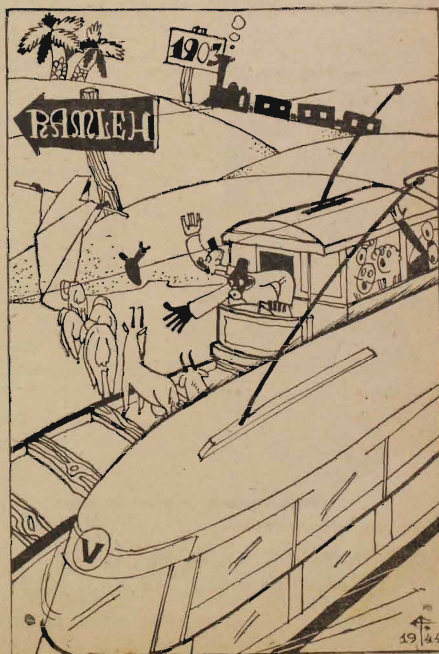
Le rapport de la Compagnie pour l'exercice 1941-1942 mentionne le transport de 35.000.000 de voyageurs et celui de 1942-1943 en mentionne plus de 45 millions.

* * *

Aujourd'hui, les trams transportent des centaines de milliers de personnes par jour et il est incontestable que leur création a permis à la ville d'Alexandrie de devenir ce qu'elle est : une grande ville moderne commerciale et industrielle. C'est, en très grande partie, aux tramways que nous devons le développement prodigieux des quartiers éloignés et qui étaient isolés du centre comme aussi la création de nombreuses industries dans des localités qui eussent été inaccessibles sans la rapidité et la fréquence des moyens de transport.

De nos jours, on ne conçoit pas une grande ville moderne sans trams ou métros et, à ce titre, Alexandrie n'a rien à envier aux principaux centres européens.

Avant de terminer ces lignes, nous nous devons de rendre hommage au Conseil d'Administration et à la Direction de la Compagnie.



*Le plongeon
de la Sirène 1899 !*



— Mon chou, fais attention,
l'eau est froide...



— Maman, viens-tu m'aider à mettre
ce sacré corset?

— Que tu es belle ma fille ! Ce qu'il
sera heureux ton mari !

La Mode au temps jadis



*Lorsque nos coquettes
ne connaissaient pas encore
la gaine scandale !*





UNE FÊTE MONDAINE

Chez M. Benachi.

En cette hospitalière et somptueuse demeure du quartier grec, une fête comme nous n'en voyons que trop rarement à Alexandrie, et même en Egypte, a été donnée, pour la plus grande joie des invités, chez M. et Mme Benachi.

Ces invités, il nous serait difficile de les citer. Le tout Alexandrie select était là...

Le maître et la maîtresse de maison recevaient avec leur amabilité coutumière.

Les toilettes étaient ravissantes ; comme au Bal de Mohamed Aly. Le blanc dominait.

Voici quelques-unes, au hasard : Madame Benachi, en velours noir, Madame Davis toilette blanche, recouverte de dentelles, avec une touffe de violettes de Parme au corsage.

Madame Delta, délicieuse toilette blanche.

Mesdemoiselles Benachi et Choremi, charmantes en robes blanches.

Madame Zervudachi, en rose tendre, très tendre.

Madame Ambroise Zervudachi robe pompadour peinte à la main.

Madame Michel Sinadino, en blanc.

Madame Christian Sinano, en jaune.

Mme Michalla, en rose.

Mme Charles Zogheb, en blanc.

Mme Kingsbury, en blanc, avec un superbe collier de perles.

Mme la Comtesse Sitto, en blanc avec une garniture noire.

Madame Victor Sinano, en velours noir.

Madame Jacques I. Aghion, délicate toilette blanche et noir.

Madame John Rodocanachi, en rose.

Madame Michel Negrepointe, en noir, avec cuirasse de jais.

Madame Edwin Goar, en satin rose.

Madame Marcelle Tilche, toilette recouverte de dentelles noires.

Mesdemoiselles Berthe et Jeanne Padoa, ravissantes en leurs fraîches toilettes vert et rose.

Mademoiselle Socoli, en blanc.

Mademoiselle Caravia, en bleu.

Mais je m'arrête, désolé de ne pouvoir tout citer.

On a dansé dans le vaste hall de l'hôtel et dans les salons attenants, superbement décorés.

Au premier étage, un souper exquis, où Rougier s'était surpassé, a été servi par petites tables.



A 6 heures on dansait encore sans que personne ait songé à partir.

On gardera longtemps à Alexandrie le souvenir de cette fête magnifique.

Eleonora Duse en Egypte

Encore un événement sensationnel dans le monde du théâtre alexandrin ! La Duse, l'incomparable Duse joue au Zizinia. C'est une grande première. Le compte-rendu est signé R. Canivet.

THÉÂTRE ZIZINIA.

LA FEMME DE CLAUDE

Pièce en trois actes

d'ALEXANDRE DUMAS FILS

Alexandre Dumas dans ses notes sur *La Femme de Claude* pour l'édition dite des comédiens, s'exprime ainsi :

« A vrai dire, en écrivant *La femme de Claude* je n'ai pas voulu faire ce qu'on appelle une pièce de théâtre ; j'ai voulu tenter de dire par le théâtre quelque chose de particulier, d'intime, de profond.

Le public n'a pas voulu m'écouter. C'était son droit ; n'en parlons plus. A la lecture, quelques personnes certainement s'étonneront de cet insuccès. »

Lè grand écrivain ajoutait :

« La pièce n'a jamais été reprise en France. Elle est jouée assez souvent en Autriche, m'a-t-on dit, et ce dont je suis certain, c'est qu'elle est au répertoire en Italie, mais seulement grâce au merveilleux talent de la Duse, qui est la Desclée de Turin, de Florence, de Venise et de Rome. »

La pièce a cependant été reprise depuis lors en France, mais elle n'a jamais pu fournir beaucoup de représentations, malgré l'incontestable talent de Madame Sarah Bernhardt qui avait été tentée par ce rôle de Césarine, créé par Desclée, et qu'Eleonora Duse a joué hier au Zizinia.

La pièce, a dit l'auteur, est « une œuvre symbolique » et je conseille fort aux amateurs de théâtre de lire la lettre de Dumas à M. Cuvillier-Fleury, réponse d'un maître à un simple critique, publiée en matière de préface.

Oeuvre symbolique, peut-être, si l'on

considère seulement quelques uns des personnages ; mais œuvre humaine, si l'on ne tient compte que du rôle de Césarine.

— Desclée, raconte Dumas, avait très peur, j'avais beau lui dire qu'il



Eleonora Duse

n'y avait dans cette pièce de danger que pour l'auteur, elle tremblait pour elle-même. Quoiqu'il arrive de moi, lui disais-je, ce sera un triomphe pour vous. C'était moi qui avais raison. »

C'est certainement ce caractère d'humanité qui fait que Mme Eleonora Duse a choisi cette pièce, et l'a gardée dans son répertoire.

Tout le monde fait des conférences ou prêche, seule Césarine vit d'une vie si intense, qu'elle illumine de réalité cette atmosphère de symbolisme. Femme adultère, mère criminelle, espionne, tout ce que vous voudrez, mais femme jusqu'aux moelles, et jusqu'au bout des ongles.

Il faut pour jouer ce rôle une Desclée ou une Duse.

Mais il y a bien d'autres rôles où l'humanité débordé, pourquoi choisir celui-là ? Voici : celui-là est fait de chair et de sang, et il évolue au milieu d'entités : devoir, conscience, patrie, qui écrasent, broient et tuent. C'est le symbolisme qui opprime la réalité, et Césarine est proprement une anarchiste de l'amour.

Césarine est un monstre, a-t-on dit. C'est selon Dumas, la bête qui lutte contre la conscience (Claude Ruper) et contre la politique (Cantagnac). C'est bien possible, mais quand on a entendu le second acte, on reconnaît que la bête est une bête de sang, et même de pur-sang.

Inutile d'analyser, d'entrer dans les détails, de souligner les invraisemblances, il suffit d'écouter cette scène où la femme adultère, rentrée dans le foyer après « avoir exploité les mœurs, les lois, les sacrements, la nature » va tenter — « triomphe pour son orgueil, régal pour ses sens » — de se faire aimer de nouveau par son mari.

Vous connaissez sans doute la situation. Claude Ruper est un savant. Il travaille dans les explosifs avec un jeune élève — son fils d'adoption, Antonin. Césarine, « La femme de Claude » a quitté le domicile conjugal. Cette femme a contrainst les lois, les mœurs, les sacrements, jusqu'à la nature, à se fausser, à s'avouer esclave et à prévariquer en sa faveur. Abattue par la maladie, ayant vu la mort de près, elle revient, après avoir obtenu l'absolution du prêtre, pour reprendre des forces et un point d'appui dont elle a besoin. « Ce n'est pas du repentir, c'est de l'hygiène. »

Mais quelqu'un connaît ses crimes, c'est Cantagnac, agent secret de l'étranger qui veut, grâce à elle, obtenir, acheter ou voler le secret des découvertes du mari, aujourd'hui désabusé et hautainement méprisant. Il se fait connaître de Césarine, et, après une explication où il fallait tout le savoir-faire d'Alexandre Dumas, il commande en maître. Elle obéira.

Césarine veut séduire son mari ; elle n'y réussit pas ; alors elle se fait

livrer, par Antonin qui l'aime, la clef du coffre-fort où le mémoire de Claude Ruper est enfermé. Au moment où elle va fuir, elle est abattue d'un coup de fusil comme un animal mal-faisant par son mari. C'est l'application de la formule fameuse en 1873 : *tue-la*.

Eh bien, dans ce second acte, Madame Duse a tellement bien compris le rôle comme je l'indique, que personne ne songe un instant au symbolisme de la pièce. même après avoir lu la préface de Dumas. Cette femme qui tombe à genoux devant l'homme qu'elle a indignement trompé est bien une créature humaine. Elle est de la race des grandes amoureuses et des grands coupables. Femme de Claude soit, mais femme quand même, avant tout.

Elle joue un rôle, « elle tente l'impossible », elle aime vraiment, ne fût-ce qu'une minute, et par là, elle est à jamais sacrée.

Madame Duse a été incomparable dans ce second acte. Tour à tour attirante, prenante, enveloppante, attachante, elle sourit, elle pleure, elle sanglote, elle menace. Elle nous a donné une vraie, une grande sensation d'art.

Elle parle italien, avec un accent très pur, paraît-il, ce qui est difficilement appréciable pour un étranger, mais ce que je sais bien, c'est que par la magie du génie nous comprenons tous, non pas les mots eux-mêmes, mais les sentiments qu'ils expriment et les nuances mêmes de ces sentiments, et pour ma part si on m'avait arraché au charme en me demandant en quelle langue l'admirable artiste parlait, j'aurais certainement répondu : « Mais en Français, je pense, car je l'entends. »

Et si on m'avait demandé encore : quel âge a donc cette femme, j'aurais répondu, je ne sais car elle est la jeunesse même, et j'ai compris l'enthousiasme du public spécial d'artistes parisiens, si blasé cependant, qui rappelait quatorze fois Mme Duse entre ce second acte de la *Femme de Claude*, et toute la salle du Zizinia composée d'un public ultra-select a partagé cette fois encore l'avis des parisiens.

A côté de Mme Eleonora Duse il convient de féliciter, tout particulièrement MM. Carlo Rosaspina, qui joue le rôle de Claude Ruper, le justicier, et M. Ettore Mazzanti, qui réussit à sauver à force d'adresse, le rôle profondément antipathique de Cantagnac.

Ce sont là d'excellents artistes. Citons encore M. Galiani (Antonin). Le mérite de cette troupe, c'est que ces artistes sont habitués à jouer ensemble et que le mouvement général est donné par Mme Eleonora Duse.

Il y a là un effet fort intéressant à observer. Personne dans la troupe n'a une valeur comparable à celle de la protagoniste, et cependant rien ne jure, rien ou à peu près rien ne détonne. Ceci n'est pas rare dans les troupes italiennes, mais comme nous n'avons pas été gâtés sous ce rapport par les compagnies précédentes, françaises ou italiennes, nous avons été, nous l'avouons, fort surpris.

R.C.



Le Prince Héritier à Alexandrie

La fête en l'honneur du prince héritier a été donnée le soir à la Place Mohamed Aly.

Elle a été très brillante, très réussie, et restera longtemps dans le souvenir des Alexandrins. Ahmed Yehia bey, l'organisateur de cette fête, ayant appris le passage de S.E. le Khédivé à Alexandrie, a été lui présenter à la gare les respectueux hommages des habitants, et lui exprimer toute leur joie de l'heureuse naissance du prince héritier.

S.A. le Khédivé, sollicité également d'honorer la fête de sa présence, a dit combien il était touché de ces marques de dévouement, et a exprimé tous ses regrets de ne pouvoir assister lui-même à la fête, obligé qu'il était de rentrer au Caire. Il a délégué pour le représenter Abdel-Halim Assem pacha, son aide de camp, et Mahmoud Choukry pacha, nazir du bureau Turc ; lesquels accompagnés de S.E. le gouverneur n'ont quitté la fête qu'à onze heures moins le quart.

A partir de sept heures du soir, et pendant toute la nuit, la ville a présenté une animation extraordinaire. La rue Chérif Pacha tout entière était pavoisée, et de nombreuses maisons particulières, édifices publics et administrations, avaient illuminé. Nous citerons notamment la Compagnie Générale des Tramways, la Compagnie du Gaz, la Bourse Khédiviale, le Crédit-Lyonnais, la Banque Ottomane, l'Anglo-Egyptian Bank, la

Banque d'Egypte, les maisons Stein, le Cercle Français, le Cercle Italien, etc... etc....

Une des décorations les plus brillantes et les plus réussies de la Place Mohamed Aly était certainement celle de la maison d'électricité bien connue Eugène Nahman & Cie. La façade extérieure était tout éclairée des lampes électriques à incandescence. A l'intérieur du magasin, toutes les machines étaient en mouvement, des lampes à arc à profusion éclairaient les vitrines, et leur lumière éclatante était d'un effet véritablement magique.

Place Mohamed Aly, le coup d'œil était vraiment féérique. Sous le gigantesque arc de triomphe élevé au centre de la place et où des rafraichissements ont été abondamment servis, se tenaient les personnages officiels, le président et les membres de la Commission municipale, et un grand nombre de notabilités égyptiennes et de toutes les colonies.

Les feux d'artifice ont été tirés à neuf heures du soir, et ont eu un grand succès. Pendant toute la durée de la fête, la musique du 2ème bataillon des troupes Egyptiennes, venue tout exprès du Caire, a exécuté les meilleurs morceaux de son répertoire. Il y avait aussi la musique indigène « Mizmar Baladi » de Damiette.

Les personnages officiels ne se sont retirés qu'à onze heures moins le quart. A leur départ on a joué l'hymne du Khédivé et l'hymne du Prince Héritier.

Nous devons tous nos remerciements à l'habile et intelligent organisateur de cette belle fête Ahmad Yehia Bey, qui a su réunir autour de lui les concours les plus précieux et les plus dévoués.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'Ahmad Yehia bey nous procure ce plaisir, et toujours avec le même succès.

Nous remercions également Harrington bey, commandant de la Police, qui a dirigé lui-même un service d'ordre très bien organisé, Mr. François Bourgeois Directeur de la Compagnie du Gaz, M. Dominique Pedicchio, chef électricien, M. Boccoets, ingénieur en chef de la même Compagnie, et une foule d'autres encore, que faute de place nous ne pouvons nommer ici, mais à qui nous exprimons au nom de la ville d'Alexandrie toute notre gratitude.

Il est officiellement annoncé que le nom de Mohamed Abdel Moncim (Dieu donné) a été donné au petit prince héritier.

Au Théâtre Zizinia

Après Eleonore Duse... Ermete Novelli... la Salle du Zizinia, debout, frémissante, acclame le grand acteur italien.

NOVELLI

dans "Papa Lebonnard"

Si grand qu'est peut-être le succès d'Ermete Novelli au Caire, il a certainement été dépassé par celui que le grand artiste a remporté à Alexandrie, Samedi soir, dans le *Père Lebonnard*, et hier Dimanche, dans *«Dramma nuovo»*.

Le Père Lebonnard est une comédie en 4 actes en vers, présentée, reçue et répétée à la Comédie Française, puis rendue à son auteur M. Jean Aicard, et enfin représentée à l'ancien théâtre Libre le 21 octobre 1889.

A cette époque Antoine donnait à ses abonnés deux représentations seulement de chaque pièce, car il n'avait pas de salle entièrement à sa disposition.

C'était le beau temps du théâtre libre dont le nom semble si peu compris ici où il sert à couvrir parfois de bien singulières marchandises.

On jouait des pièces de Porto-Riche, de Lucien-Descave, de Jean Julien, d'Ancey, de Curel et de quelques autres encore. On y donnait *«La Puissance des Ténèbres»* de Tolstoï que traduisait Metenier et Pawlovsky, et enfin quelques-uns des drames d'Ibsen.

Comment M. Jean Aicard apportait-il sa pièce à Antoine, et comment celui-ci la joua-t-il ?

Antoine voulut évidemment faire preuve d'indépendance artistique, car la pièce en elle-même ne répondait nullement aux préoccupations et aux visées artistiques des fondateurs du Théâtre Libre.

M. Jean Aicard appartient à la Littérature officielle, c'est un poète, un vrai poète, lauréat de l'Académie Française.

Il avait été joué à l'Odéon, et même à l'Académie Française.

Il était de ceux dont on disait : « Il sera de l'Académie. »

Les « jeunes », qui tentaient d'apporter aux formules théâtrales un rajeunissement nécessaire, n'avaient pas grand chose de commun avec l'auteur de *Smilis* et de *Miette et Noré*.

Mais la Comédie Française avait commis l'inconvenance d'interrompre les répétitions, et de rendre le manuscrit à l'auteur. C'était désormais une victime à venger.

* * *

Revenons à *Papa Lebonnard*.

Lebonnard est un brave homme éconduit par sa femme, bafoué par son fils, un jeune gonmieux (c'était l'expression à cette époque), adorant sa femme, sa fille, son fils, ses amis, etc... etc... Il a fait fortune par le travail, et s'en glorifie.

A notre gré ce brave Chrysale est bien un peu trop résigné, mais dès le commencement de la pièce, nous comprenons que ce n'est pas pour rien que ce digne homme est si mal traité par sa femme et par son fils.

Lebonnard veut marier sa fille à un jeune docteur qu'elle aime.

Le jeune docteur révèle à Lebonnard le divorce qui vient de le proclamer fils naturel aux yeux du monde.

« Qu'importe, répond le brave homme, si ma fille vous aime. »

Et il développe la thèse de l'irresponsabilité des enfants, avec des arguments est une émotion telle, qu'on prévoit un drame poignant dans la vie de cet honnête travailleur.

La situation se tend ; Mme Lebonnard et son fils Robert se mettent en opposition violente contre Lebonnard et Jeanne.

Robert déclare que jamais il n'accepterait pour beau-frère un enfant

naturel, déshonoré par ses parents. Il réédite les impitoyables arguments du monde... « tais-toi », lui dit Lebonnard qu'un mot semble étrangler, tais-toi de peur qu'un jour tout cela ne tombe sur ta tête ».

Coûte que coûte, il faut en finir. Le bonheur de sa fille est en jeu, devenu aussi résolu et énergique qu'il était jadis faible et chétif, Lebonnard transformé va brusquer le dénouement.

A sa femme, qui essaye de le dominer encore, il réplique : « moins que personne vous devez parler, je sais tout, vous m'avez trompé, Robert n'est pas mon fils ! »

Nous tombons, en plein drame, et l'action, déjà violente, atteint à un paroxysme ibsénien quand Robert attiré par le bruit, sans en connaître le motif, prend parti pour sa mère, s'oublie jusqu'à injurier Lebonnard, et reçoit enfin en plein cœur la terrible vérité : « Tais-toi bêtard ! »

Mais Lebonnard pardonne : les enfants ne sont pas responsables des fautes des parents.

Telle est cette pièce fort peu révolutionnaire.

Elle est intéressante, et Novelli y est admirable.

Il faut voir avec quel art de préparation, il « pose » son personnage. On pressent qu'il y a quelque chose qui étouffe cet homme si bon, si vertueux, si tendre. On attend le mot vengeur et quand il éclate, cinglant au visage le bâtarde orgueilleux et l'épouse adultère, il y a une telle concentration de révolte, un tel sentiment de justice dans le merveilleux artiste que le « tais-toi bêtard » ne semble pas trop fort.

C'est bien cela qu'il fallait dire.

* * *

Hier soir, dans *«Dramma Nuovo»*, nous avons connu tout ce que l'honneur tragique peut produire au théâtre.

La pièce espagnole de M. Tamayo y Baus est une pièce très bien faite ; elle est rapide, logique et profondément humaine. C'est l'histoire de la *Femme de Tabarin* et des *Paillasses* ; mais il y a une étude profonde du caractère de l'artiste, mari trompé et jaloux, et il y a un troisième acte qui, joué par Novelli, est certainement ce que nous avons vu de plus émouvant au théâtre. Émouvant n'est pas tout à fait le mot. C'est plus encore, car cette épouvante

qui secoue le spectateur qui ne peut plus distinguer si c'est Yorik qui devient fou, et qui se demande si c'est Novelli lui-même qui, subitement est atteint par le terrible mal.

Tout concourt à l'illusion, et tout est réglé avec un soin minutieux et particulier.

C'est en scène qu'on remet à l'artiste un billet contenant le nom de l'amant de sa femme, et alors, tandis que le souffleur s'agitte désespérément, essayant de faire rentrer le vieil artiste dans son rôle, le malheureux se crispe, se tord, ses yeux s'a-

grandissent hagards et gonflés de larmes, sa voix éclate, il rugit comme un animal blessé, ou il se redresse secoué par la rage, et au paroxysme de la folie, il tue le coupable.

La salle du Zizinia était hier debout frémissante acclamant Novelli, et ce fut une ovation comme jamais je n'en ai vue au théâtre.

Ceux qui ne peuvent pas aller entendre Novelli sont à plaindre, mais ce qui le peuvent et qui ne vont pas au Zizinia en ce moment, perdent une des plus profondes sensations artistiques qu'il soit possible d'éprouver.

notre part et sa gloire rejaillit sur notre Patrie et sur tous les Italiens. Ces lauriers que tout le monde apporte à Novelli, démontrent que, dans notre époque, aux tendances plutôt utilitaires, l'Italie est toujours restée la terre bénie des beaux-arts.

« J'ai aussi un reproche à adresser à Novelli. C'est celui de rester trop peu parmi nous.

Puis M. Moriondo fait allusion à la brochure sur Ermete Novelli due au fils du grand artiste et qui raconte sa vie, ses luttes, son labeur obstiné.

Feuilletez cet album, dit M. Moriondo, et vous verrez que Novelli déjà célèbre comme « caratterista » voulut devenir un tragique par la puissance de sa volonté. Dans les deux genres, il est également applaudi.

« Novelli a suivi les traces de ces myriades d'artistes dont l'Italie a le droit d'être fière, les Modéna, les Salvini, les Rossi.

« Il est de la race des Roscius, l'ami et le maître de Ciceron, dont le grand orateur romain disait :

« Roscius était si excellent qu'il n'aurait jamais dû quitter la scène ».

« C'est en pensant à Roscius que je lève mon verre à celui que, par un jeu de mots que vous me pardonnez, je vous prie d'appeler le nouveau Roscius, à *Roscio Novello*.

Chakour répond en ces termes éloquentes au discours de M. Moriondo :

Monsieur le Président,

Messieurs, Monsieur le Commandeur,

Bien avant que vous n'arriviez dans notre pays, votre réputation vous y avait précédé, ainsi que l'écho des applaudissements que vous avez recueillis de partout. Mais quelque succès que vous ayez remportés, quelque enthousiasme que vous ayez inspirés, je ne crois — et me rapporte à cet effet, à vous même, Monsieur le Commandeur — que nulle part vous n'avez trouvé un accueil plus cordial et plus chaleureux que le nôtre. C'est que vous nous avez remués, comme nous ne l'avons jamais été, c'est que vous nous avez fait éprouver la plus profonde impression artistique que nous ayons jamais ressentie, nous faisant passer du rire aux larmes, de l'émotion à l'angoisse, de la joie à l'épouvante, toujours varié dans les sujets les plus différents, mais toujours vous, c'est-à-dire toujours naturel, toujours humain, toujours vrai.

(discours incomplet).

Le banquet offert en l'honneur de l'illustre artiste Novelli au Cercle italien

Hier soir, a eu lieu dans le superbe local du Cercle Italien, admirablement décoré, le banquet offert à l'illustre artiste Novelli.

A la table d'honneur avaient pris place, aux côtés d'Ermete Novelli, MM. Romano, consul d'Italie, Moriondo, président, Sabetta, vice-consul, et tout le personnel du Consulat, ainsi que tous les membres du cercle.

Tous les notables de la colonie étaient présents.

Le dîner a été parfait comme ordonnance, et le menu, dont l'exécution avait été confiée à Rougier, était exquis.

Le voici d'ailleurs :

Zuppa agli asparagi
Bocconcini alle ostriche
Filetto di pesce ghiacciato
(Barbera)
Costolette d'agnello alla Ristori
(Bianco secco)
Crostata di quaglie
Fegato d'oca in gelatina
Dindieette arrosto
(Barolo)
Insalata Moscovita
Pisellini Verdi
Pesche Regina Margherita
(Sacco spumante)
Spumone alla Veneziana
Frutta.

La série des toasts commença lorsque le spumante fut versé dans les coupes, et MM. Moriondo, Chakour bey, Romano, Novelli, Dr. Botti, Dr. de Semo, Dini, R. Canivet et Debono prirent successivement la parole.

M. Moriondo, président du cercle, ouvre la série des toasts.

Nous nous excusons à l'avance de rendre si imparfaitement cette brillante allocution :

L'honorable conseiller s'est exprimé ainsi :

« Je commence par remercier toutes les personnes qui ont bien voulu accepter l'invitation que nous leur avons adressée.

« Tout d'abord le Consul et tout le corps consulaire qui sont ici en famille ;

« Puis le directeur général de la municipalité Chakour bey, qui a voulu donner aux Italiens d'Alexandrie une preuve nouvelle de sa sympathie.

« Les représentants de la presse locale qui, en cette circonstance, ont tenu à affirmer l'intérêt qu'ils portent à la cause de l'Italie.

« Ce triple devoir accompli, je dois remercier, en votre nom à tous, le héros de cette fête, le commandeur Ermete Novelli d'avoir bien voulu accepter d'assister à notre modeste banquet.

« Nous les remercions d'être venu dans ce pays nous faire goûter les beautés de notre langue, et l'art sublime dans lequel il est passé maître. La réputation glorieuse de Novelli avait déjà eu son écho retentissant sur les rives du Nil, mais nous désirions le voir et l'entendre, et nous devons lui être reconnaissants d'avoir donné satisfaction à notre désir, car les lauriers internationaux, si je puis m'exprimer ainsi, nous en prenons



Pluie de Juin et voirie

Il pleut, il pleut bergère,
Rentre tes blancs moutons...
Laissons, laissons, ma chèrè,
Arroser nos cotons...

Il est vrai que je n'ai que douze ans d'Egypte ; mais je n'avais jamais vu la pluie au mois de Juin.

La pluie nous aurait rendu un fier service en chassant à la mer les petits dépôts d'ordures que les balayeurs s'obstinent à laisser toute la journée le long des trottoirs.

A ce propos, pourquoi y a-t-il tant d'hésitation du côté de la Municipalité, à faire pour Alexandria ce que fait pour Brives-la-Gaillarde ce Conseil de cette intelligente cité.

Là, le service est unifié, comme la Dette en Egypte, des voitures passent matin et soir, agitant une clochette à ressort fixée près du cocher. Lorsqu'ils entendent cette cloche, les domestiques descendent les ordures ménagères dans un seau de zinc et le préposé verse les seaux dans sa caisse, pendant qu'un aide ramasse avec une pelle tous les petits tas indépendants qu'il trouve derrière les bornes ou aux coins des trottoirs.

Le bon vieux temps !

En dehors de notre « admirable sang froid », de nos théâtres d'été, de notre élégant canotage et de notre prochaine exposition photographique, il y a encore une chose que l'Europe pourrait nous envier et qui m'empêche, moi, de prendre le bateau pour d'autres lieux...

C'est le bon marché incroyable de la glace.

Je viens de la voir affichée, à dix paras l'oke, dix petits paras ! Cela fait 8 okes, ou dix kilos... pour 25 centimes, soit un peu plus d'un centime la livre, quand pareil poids de beurre coûte 200 fois plus — c'est-à-dire 2 francs environ.

Et notez qu'à ce prix-là, les fabricants doivent encore gagner. Mon Dieu, avec un peu d'argent ! quelle fortune on a donc pu faire dans la glace, quand on la vendait une piastre l'oke !

Je n'ai jamais aussi amèrement regretté d'avoir vu fondre la mienne — la fortune, pas la glace !

Non, je ne peux décidément pas quitter une ville où les allumettes sont à un centime la boîte, et la glace à un centime la livre ! les deux extrêmes au même prix !

Sans compter le soleil pour rien, et le reste pour pas grand'chose !



Le Sporting Club

L'Alexandria Sporting Club est déjà à ce temps-là le rendez-vous select de notre ville.

On vient de lui donner un nouveau drapeau.

* * *

Dans la réunion du comité qui a eu lieu à l'Alexandria Sporting Club, samedi dernier il a été décidé :

Que pendant l'été les fonctions de secrétaire honoraire soient remplies par le lieutenant Clayton — celles de clerc des bourses par M. E. Barker, jusqu'à l'expiration du congé pris par les titulaires de ces postes.

Que les cotisations des membres soient reçues en monnaie égyptienne au lieu de monnaie anglaise, et cela pour faciliter les comptes de l'administration.

Le paragraphe suivant a été ajouté à l'article 17 des statuts du club :

Les jeunes gens, non mariés, âgés de 18 ans, dont le père serait membre du Club, pourront devenir membres moyennant une cotisation annuelle de 100 P.T.

Il a été constaté que le nombre actuel des membres s'élève à 225, tandis que l'année dernière le Club n'en comptait que 107.

Le nouveau drapeau du Club portera désormais un croissant et des étoiles en substitution de la couronne.

Il a été décidé aussi de donner une nouvelle couche de peinture à toutes les constructions du Club, et de tenir la piste à l'état d'être louée.

Les courses de samedi

Les courses de Samedi ont eu le succès habituel des réunions organisées par l'Alexandria Sporting Club. Beaucoup de monde, surtout beaucoup de dames en fraîches toilettes.

S.A. le Khédivé est arrivé à 4 heures, et a été reçu par le Général Lane, Hassan bey Mohsen, MM. Sinano, M. Sinadine et par d'autres membres du Comité du Club.

Son Altesse a reçu à sa tribune plusieurs dames, et est restée aux courses jusqu'à 7 heures. Elle en est partie, accompagnée par S.E. le Gouverneur d'Alexandrie. Un incident pendant les courses : Le cheval à tandem de M. Zervudachi (la voiture était vide) est parti à fond de train le long de la piste. Il a été arrêté par des militaires de police anglaise à cheval. *Aucun accident.*



Premier de l'An Musulman

Premier Moharrem de l'année Musulmane, 1317ème de l'Hégire.

En ce jour, ton *Premier de l'an*, Egypte laisse-moi te dire,
Avec mon ordinaire élan,
Tout ce que ton amour m'inspire.

Pour de toi faire un grand pays,
Ma chère patrie adoptive,
Je ne souhaite à ton Khédivé
Que de voir Ses vœux obéis.
A toi, joie et prospérité,
Exubérance à tes familles,

A tes conscrits force et santé...
(D'autres strophes se suivent, en de mêmes vœux.)

PANGLOSS.

Le Bal de S.A. le Khédive au Palais de Ras-el-Tine

Le bal donné hier soir par S.A. le Khédive au Palais de Ras-El-Tin a été splendide.

Les invités commencèrent à arriver à 10 heures précises.

À l'ouverture du Bal, l'affluence des arrivants et des gracieuses invitées était telle qu'à peine pouvait-on circuler ; mais successivement des groupes se sont formés dans les divers salons, et les danses se sont organisées avec un entrain persistant.

Les invités étaient reçus au bas du grand escalier d'honneur par les maîtres de cérémonies de S.A. le Khédive.

Il serait trop long de décrire les beautés décoratives de l'intérieur du Palais, il nous suffit de dire que, vers 11 h., quand le bal battait son plein, le coup d'œil était vraiment féerique.

Nous n'entreprendrons pas assurément de faire une description minutieuse et détaillée de cette prestigieuse soirée ; nous aurions beaucoup à dire pour exprimer l'excellente impression que nous avons emportée de cette fête si brillante, si belle et si complètement réussie.

Parmi les invités nous avons remarqué les Princes de la Famille

Khédiviale, les Ministres, les Hauts-Commissaires Impériaux Ottomans, les Agents diplomatiques et Consuls généraux, les Consuls, les sous-secrétaires d'Etat, les Conseillers Financiers, le Général Lane, Commandant des troupes d'occupation, le Commandant du « Ruppert » et les officiers, le Commandant en chef de l'armée d'occupation, les chefs des administrations de l'Etat, plusieurs notables égyptiens et européens, les délégués du Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire, les Conseillers Municipaux, etc. Deux musiques se faisaient entendre alternativement.

Un magnifique buffet a été ouvert à minuit.

Nous renonçons à citer les noms, et décrire les toilettes des dames et demoiselles assistant à la fête, la tâche étant trop délicate.

Le bal a pris fin à 2 h. 45.



Elégantes en ballade....

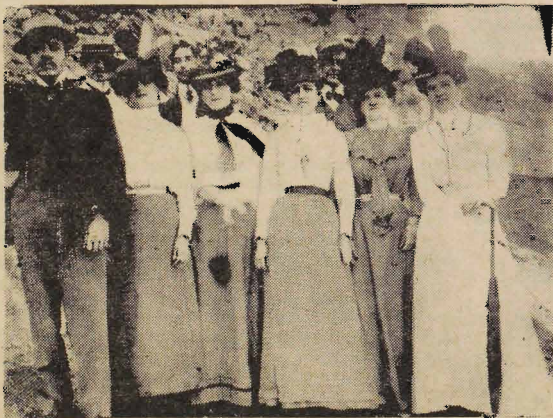


Photo prise à Ramleh par un beau dimanche ensoleillé....

ALEXANDRIE = CAIRE !

Les Alexandrins ont toujours eu la passion des revues-mondaines. La note amusante d'alors était la lutte sourde engagée entre Le Caire et Alexandrie à propos du théâtre.

Tel est le titre de la charmante et spirituelle revue jouée et chantée ce matin chez Madame Th. Ralli par Mlle Carmen Darlot, MM. Léon Christian et Albert Félix.

On se disputait à l'avance les invitations et c'est devant un public ultra select qu'a eu lieu le « great event » de la saison.

Notons Prince Méhemed Aly, princesse Ratzwill, Mazloum Pacha, Aslan Pacha, Tigrane Pacha, Izzet Pacha, Comte et Comtesse Escharnouska, Della Somda, M. et Mme Sérionne, Mlles de Lesseps. etc... etc...

On a beaucoup applaudi et le succès a été très vif.

Voici pour nos lecteurs les couplets pour les *Deux Comités* (Alexandrie-Le Caire) qui ont été chantés très gentiment par Mlle Carmen Darlot, sur l'air « Le Sergent Briquemolle et son camarade » :

Un beau jour le Caire
Baillant à claquer
Dit : que pourrais-je bien faire ?
Pour me dérider ?
Faisons du Théat.
Quelque chose d'inédit ;
Alexandrie fait
La même chose que lui.

Bref on inaugure
Un grand Comité
Dans lequel figure,
La haute société.
Anglais, Italiens,
Pacha, effendis ;
Alexandrie fait
La même chose que lui.

La bonne harmonie
Tout d'abord régna
Et par sympathie,
Tout le monde s'accorda,
Le Caire applaudit
Massert et Thierry
Alexandrie fit
La même chose que lui.

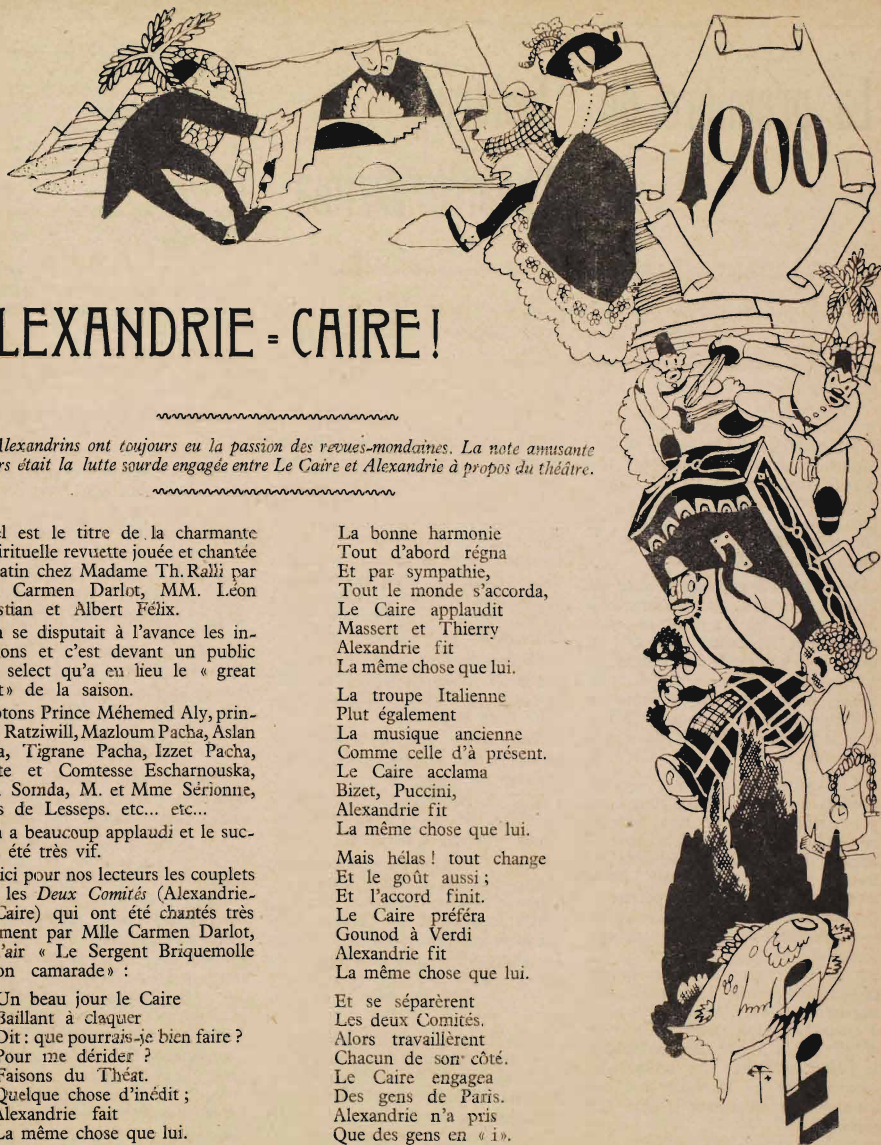
La troupe Italienne
Plut également
La musique ancienne
Comme celle d'à présent.
Le Caire acclama
Bizet, Puccini,
Alexandrie fit
La même chose que lui.

Mais hélas ! tout change
Et le goût aussi ;
Et l'accord finit.
Le Caire préfèra
Gounod à Verdi
Alexandrie fit
La même chose que lui.

Et se séparèrent
Les deux Comités.
Alors travaillèrent
Chacun de son côté.
Le Caire engagea
Des gens de Paris.
Alexandrie n'a pris
Que des gens en « i ».

Il s'irait tout facile
De tout arranger
Afin que les deux villes
Puissent fusionner.
Le Caire satisfait
Et tout le monde aussi.
Alexandrie ferait
La même chose que lui.

Le Chant en Français
Convienndrait très bien.
Les gestes seront faits
En pur Italien.
Le Caire l'an prochain,
Procèderait ainsi.
Alexandrie ferait
La même chose que lui.



La première de "Fedora" au Théâtre Zizinia

Le Zizinia présente pour la première fois en
Égypte «Fedora» du M^o Giordano.

La première de Fedora a eu lieu samedi et il m'a paru que la très grande majorité du public prenait un intérêt extrême au drame fort bien interprété par les artistes et très soigneusement mis en scène par l'administration du Zizinia.

Je n'ai pas à raconter le sujet de Fedora, non plus que la façon dont M. Arturo Colautti a réduit le drame de Sardou, représenté pour la première fois au théâtre de Vaudeville, à Paris, le 11 Décembre 1882 avec Sarah Bernhardt dans le rôle de l'héroïne et ensuite au Lyrico de Milan sous la forme nouvelle, le 17 décembre 1898.

Les quatre actes de M. Victorin Sardou ont été réduits en trois actes par Arturo Colautti. Nos lecteurs en ont lu l'analyse complète vendredi dernier. Le seul défaut de cette réduction est que le caractère de Fedora n'est pas assez expliqué au spectateur. La transition entre la haine et l'amour — qui faisait déjà le sujet du plus beau drame de Sardou, la *Haine* — est un peu brusque. Les personnages épisodiques perdent tout relief, toute importance ! Mais M. Colautti avait à obéir à d'autres nécessités que de développer la psychologie de Fedora. Il fallait condenser une action déjà rapide, pour un musicien qui demandait des situations et non des analyses.

M. Arturo Colautti a pleinement réussi et le drame ne laisse pas un seul instant le spectateur indifférent. Ce ne sont ni les développements ni les longueurs dont on peut se plaindre !

Au reste Sardou envoyait le lendemain de la première représentation à Sonzogno le télégramme suivant :

Félicitation et remerciement à Colautti et artistes. Suis bien heureux du grand succès du maître Giordano.

On conviendra qu'il était bon juge en la matière. Au reste pas plus pour *Patrie* que pour *Fedora* ou la *Tosca* le célèbre écrivain dramatique n'abdique jamais son droit de censure et de contrôle. Si la pièce est jouée c'est qu'il a donné son approbation complète au livret tiré de son œuvre.

J'insiste sur les mérites de la réduction de M. Colautti parce que l'intérêt principal de *Fedora* réside certainement dans le poème.

Nous avons dit qu'il fallait au musicien des situations et non des analyses de caractères.

Mais ces situations peuvent former une suite de tableau, ou bien elles procèdent d'une conception générale.

Dans Tannhauser, par exemple, le musicien et le poète mettent en présence l'amour charnel et terrestre, c'est un conflit, un combat, une lutte qui se poursuit jusqu'au dénouement. Les situations du poème forment des épisodes de ce thème que le musicien développe avec les sources de son génie.

Dans *Fedora* y avait-il une idée dont un musicien de large envergure pouvait s'inspirer ? Il me semble que l'on peut répondre par l'affirmative. Cette opposition de l'amour et de la haine, puis cette fusion de ces deux sentiments, constituaient un thème qu'il était possible de traiter complètement.

Je n'insiste pas autrement et je laisse à chacun le soin de répondre aux questions que je ne fais qu'effleurer et qui, doivent selon moi, servir de critérium pour juger une œuvre d'art.

La musique de M. Umberto Giordano plaît ; elle a eu du succès. Voilà ce qui nous dispense d'insister longuement. C'est ainsi que nos modernes écrivent. C'est aussi loin de Verdi que de Wagner, c'est autre chose, mais fort intéressant et nullement fatigant à l'auditeur.

Au premier acte la musique est sobre, ne s'écartant pas du sujet, elle est rapide et vibrante.

Le second acte forme deux parties. La première qui est très gaie, animée et passionnée ; la seconde dramatique et passionnante.

C'est là surtout que M. Giordano a montré ses qualités très belles de mélodiste.

Le duo de la première partie chanté sans le secours de l'orchestre tandis qu'un pianiste joue un nocturne fort réussi, puis tout le duo de la seconde partie, me paraissent tous deux les plus belles pages de la partition.

Rien que pour ce second acte il faut voir Fedora.

Le troisième, court comme le premier, contient de fort jolies choses du plus heureux effet, telle la phrase du chevrier qui revient à travers les tortures morales de la malheureuse Fedora comme un appel de la nature dans le sein de laquelle elle va s'abîmer pour ne plus souffrir, ayant trop aimé...

non torna più.

Mademoiselle Strakosh sait parfaitement chanter et elle a composé son rôle en comédienne consommée.

Si j'ajoute que la voix est pure et étendue, que le style est distingué et si enfin je constate que la nature a traité en prodigue la Fedora que nous possédons, la Mimi et Manon que nous aurons bientôt, j'aurais suffisamment expliqué, je crois, les causes du grand succès de femme, de tragédienne et de chanteuse remportée par Mademoiselle Febea Strakosh.

M. Matassini mérite tous nos compliments. Il a été tout à fait supérieur à lui-même dans ce rôle très dramatique, c'est une création qui lui fait le plus grand honneur.

A vrai dire *Fedora* n'est qu'un long duo et en dehors de Fedora il n'y a pas grand chose à dire ou à chanter pour les autres artistes.

M. Gialdani conduit avec son talent habituel l'excellent orchestre. Il a contribué pour sa part au succès général.

Le coup classique

Si beaucoup de coûtures, dans la façon de vivre de nos concitoyens, ont changé depuis cinquante ans, les méthodes employées par les voleurs et les pick-pockets n'ont guère varié.

Notre directeur M. Raoul Canivet raconte ici comment une bande de petits malandrins lui a « refait » sa montre.

Si jamais vous rencontrez, à un coin de rue, un groupe formé de deux petits garçons collés contre un magasin et de 4 ou 5 autres discutant au bord du trottoir, ne laissant entre eux qu'un espace de 60 à 80 centimètres, n'allez jamais, pour l'amour de Dieu, vous engager dans ce détroit. Il pourrait en cuire à votre poche. C'est ce qui m'est arrivé ce soir. Comme je traversais un pareil piège tendu à l'angle des rues du Ramleh et Averoff, vers les 5 heures et demie de relevée, ma montre a été cueillie au passage, et je ne m'en suis aperçu qu'en arrivant à l'imprimerie; trop tard, hélas! car la souricière s'était déjà envolée ainsi que je pus m'en convaincre cinq minutes après.

Enfin si on la porte vendre à quel que honnête horloger de nos lecteurs, je le prévient que le no. 21.955 figure dans la première cuvette.

C'est égal, cela fait un drôle d'effet de se trouver subitement séparé d'une compagnie de 20 ans, compagnie de jour et de nuit, ne quittant mon gousset, côté du cœur, que pour mon oreiller, — et réciproquement.

Je vais écrire là-dessus une élégie, et, vu la dureté des temps, remplacer ce bijou par un oignon nikelé à 40 piastres. Grandeur et Décadence!



Les bruits de la rue

Ils ont toujours été les mêmes: orgues de barbarie, tintamarre des marchands d'arghissous, etc... etc ...

La chasse aux orgues de barbarie, organisée par notre police sur les plaintes unanimes du public, paraît enfin avoir porté ses fruits. C'est au point que quelques grincheux, — il y en a toujours, — trouvent même qu'elle a fait trop de zèle et regrettent les moulins à musique, tout au moins aux heures de la sieste.

Il y aurait un moyen de tout concilier, ce serait d'adapter un petit orgue à l'avant de nos tramways et de remplacer les coups de trompe par des fragments de mélodies populaires. Les passants ne s'en plaindraient pas du tout et les voyageurs, assourdis par l'uniformité de la note actuellement donnée par ces soufflets, jouiraient au moins d'un peu d'harmonie, même interrompue.

Dans les quartiers où c'est la tringle qui résonne au lieu de la trompe, rien n'empêcherait d'installer les *arghissouiers* à côté des *watmen*; le tintement des soucoupes de cuivre, ou crotales, imite à s'y méprendre les avertissements du tram, et ce cumul aurait l'avantage de fondre les deux tintamarres, c'est-à-dire d'en économiser un, sans nuire au petit commerce local.

Marchands Ambulants

De tout temps, les consommateurs installés aux devantures des cafés étaient et sont assaillis par l'emmyeise et grouillante procession des marchands ambulants.

Comme il faisait pas mal de poussière aujourd'hui, j'ai voulu m'installer à l'intérieur d'un café pour savourer à mon aise une page historique de l'*Egyptian Gazette*, que l'on venait de me signaler, et j'ai bravement commencé à lire la « lettre d'un Hellène. »

Malheureusement j'avais compté sans les intrus, c'est-à-dire sans les *mercantis* de toute nature qui, nullement soucieux de la crise du coton, profitent de toute occasion pour écouler leurs marchandises portatives.

On m'a simultanément ou successivement offert pendant que je cherchais en vain à déguster mon morceau, arrosé d'un solide *whisky and soda*, une série d'objets dont je me suis amusé à noter la nomenclature en marge du journal en question. Si cela a fait des vers, je n'en suis pas cause, croyez-le bien, et c'est tout à fait machinalement que je les ai notés :

On m'a donc offert au café :
Caviar et pâte de nafé,
Des caillès, du porc frais, des fraises,
Du miel, des épingles anglaises,
Des mandarines, des chapons,
Des crevettes, des saucissons,
Des réveille-matin, des dattes,
Des *promesses* et des patates,
Des boutargues, un éventail,
Figues, pastilles du séraïl,
Des jasmins et des violettes,
Du loucoum et des tartarettes,
Des cigares et des biscuits,
Porte-cigarettes en buis,
Et des faisans, et des bananes,
Des lorgnons, parasols et cannes,
Des langoustes, du lait caillé,
Un martin-pêcheur empaillé,
Eau de Botot, parfumeries,
Canifs, cédrats, photographies,
Enfin tant d'*articles divers*
Que j'en eus la tête à l'envers,
Comme quand je monte à bicyclette
Et ne pus finir... *L'autre article.*

Le Progrès

Il n'y a pas à dire, l'Égypte est entrée définitivement dans la voie du progrès. On y marche même à pas de géant.

Je pourrais en donner comme preuve l'augmentation du nombre des journaux et revues littéraires et scientifiques, la convocation d'un premier congrès médical qui sera suivi de plusieurs autres, mais il me suffira de rappeler deux faits qui, j'ose le dire, dominent tout ; le chiffre des aliénés augmente tellement qu'il faut créer un asile à Alexandrie, et le nombre des chiens enragés se multiplie sans cesse, de telle sorte qu'il faudra bientôt agrandir, puis créer des succursales à l'Institut antirabique du Caire que dirige avec tant d'autorité et de dévouement le Dr. Tonin.

Quand la folie se développe chez les hommes, et que la rage gagne les chiens, c'est un signe de progrès.

On pourra consulter, d'ailleurs, l'extrait du rapport du Dr. Warnock, le médecin en chef de l'hospice des aliénés de l'Abassieh, pour être convaincu de la réalité de ces faits.

La rage chez les chiens, comme la folie chez l'homme, sont bien ententes des importations européennes, ce qui démontre encore mieux la justesse de notre appréciation.



Les Ministres au Casino

Un de nos confrères se montre scandalisé de ce que les communiqués relatifs aux réunions du Conseil des ministres mentionnent qu'elles se tiennent « au Casino de San Stefano ».

« Ne conçoit-on pas qu'il y a quelque chose de ridicule dans ces avis d'une réunion des membres du gouvernement dans un casino de station balnéaire, entre deux bals ou deux concerts. On en ferait un joli vaudeville « Nos ministres au Casino ! »

Nous accueillerons avec plaisir et nous applaudirons le joli vaudeville que notre confrère devrait bien écrire, ne fût-ce que pour nous procurer l'occasion de rire un peu pour nous consoler du terrible été que nous venons de passer.

Je lui recommande tout particulièrement une scène à faire : celle des trois individus dont la grâce a été rejetée

par les ministres réunis... au Casino, et qui vont être pendus lundi, mardi et mercredi au Caire. Un pendu par jour ! Chaque fois, sur une place différente !

Quelle noce, mes enfants, pour les pauvres gens qui manquent de spectacles et qui ont besoin de bons exemples.

« Fait au Casino de San Stefano, » n'est pas une formule banale, en l'espèce !

Quant aux trois bandits qui vont se balancer dans l'espace, qu'importe l'endroit où fut signé leur billet de sortie de ce bas monde, si le geste est beau et la mort rapide.

Ils gígoteront leur dernière contredanse et quand ils auront lancé leur dernière jambe en l'air, c'est dans l'infini qu'ils seront entrés.

NOTRE SIÈCLE VIENT DE NAÎTRE

De quoi demain sera-t-il fait ?
Ce sera le siècle des luttes, des inventions, des idées nouvelles et des guerres !

Au début de 1901, une des plus belles figures romantiques du XIX^e siècle disparaît : Giuseppe Verdi, l'homme qui a donné à sa musique, à sa vie, à ses personnages et à son cœur ce lyrisme puissant, sincère et humain... qui ne mourra jamais !

1901 : notre siècle vient de naître...

VERDI

La Mort de Giuseppe Verdi



Giuseppe Verdi

28 Janvier 1901... Mort de Verdi. « La Réforme » lui consacre toute la première page. Cantet écrit : « C'est une des plus nobles et plus belles figures de l'Italie qui s'éteint... » D'ailleurs, d'après les dépêches, le deuil est universel.

La Société Artistique du Zizimia télégraphie : « Consternés de la perte de l'immortel maître, participons de tout cœur à ce deuil mondial... »

Grande soirée commémorative au Théâtre Zizimia. Au fond de la scène, un grand portrait de Verdi entouré de drapeaux italiens. Orchestre renforcé : 80 musiciens. Direction vigoureuse, précise, autoritaire de Pomé. Délire

dans la salle. Tous les morceaux symphoniques sont bissés... Dans la salle tous les consuls, autorités et notabilités. Soirée inoubliable...

Devant ce succès, M. Sinadino, Président de la Société Artistique, lance les concerts symphoniques. Le Mo. Pomé, pour la première fois, y dirigera la Pastorale de Beethoven. Et dans un de ses programmes, l'excellent chef d'orchestre intercalera aussi une « Réverie » de ce même Sinadino... qui est — dit « La Réforme » de 1901 — pour beaucoup dans le développement de la musique classique à Alexandrie...

L'homme qui vient de s'éteindre à Milan, après une longue et sereine agonie est une des plus nobles et des plus belles figures de l'Italie contemporaine.

Il appartenait à l'Italie des Cavour, des Victor-Emmanuel, des Mazzini, des Garibaldi. Comme eux il voulait l'Italie libre et affranchie ; comme eux il voulait l'Italie unifiée et, comme eux aussi, il combattit pour ses idées avec ses moyens d'action particuliers.

Il fut l'artiste qu'il fallait à une époque troublée et presque révolutionnaire. Il fut grand parmi les grands parce qu'il était aussi un homme de son pays et de son temps. Son idéal fut celui de ses contemporains, et il trouva pour faire vibrer l'âme des foules des accents émuvent jusqu'aux larmes, entraînant jusqu'à l'héroïsme.

En art on peut dire qu'il personnifia l'Italie, et son nom, formé des cinq initiales de la devise Victor Emmanuel, roi d'Italie, fut pendant longtemps le cri de ralliement des patriotes.

Les premières représentations de ses œuvres jusqu'en 1849 furent des manifestations politiques.

Au chœur des Lombardi : « *O mia patria si bella e perduta* », comme dans maints passages d'*Ernani* et de *Luisa Miller*, succède celle de *Rigoletto*, de *Trubatore*, de la *Traviata* et enfin celle d'*Aïda*, d'*Otello* et de *Falstaff*.

Verdi a longtemps régné en maître et sans rival sur tous les théâtres d'Italie, et on pourrait dire sur tous les théâtres du monde. Mais, chose merveilleuse, le Maître ne se reposa jamais et jusqu'à son dernier jour on peut le dire, il se modifia. A la trilogie des Lombardi, d'*Ernani* et de *Luisa Miller*, succède celle de *Rigoletto*, de *Trubatore*, de la *Traviata* et enfin celle d'*Aïda*, d'*Otello* et de *Falstaff*.

Partout où l'art a éveillé un écho si léger soit-il le nom de Verdi est vénéré et acclamé et le deuil de l'Italie est un deuil universel.

Verdi est mort. Encore un nouveau deuil en perspective, un nouveau deuil pour l'art, pour sa patrie italienne, et pour toutes ses autres patries, l'Égypte comprise qui va avoir à pleurer l'immortel auteur d'*Aïda*.

C'est une pure gloire qui s'éteint, et pour celle-là, du moins, il n'y aura ni larmes de commande, ni pleurs de crocodile.

RAOUL CANIVET.

La Saison Artistique en 1901

Pendant que les Alexandrins apprennent à apprécier Beethoven, Wagner, et les grands classiques, la guerre continue au Transvaal, la Reine Victoria meurt, le coton retombe à 12 tallaris, la peste se déclare à Alexandrie, on continue à critiquer le service des trains et l'inefficace Municipalité, tandis que les savoureuses « bavaroises » resteront toujours très en vogue, après le spectacle, qui finit toujours « et à la grâce de Dieu » vers les deux heures du matin...



.... La « Société Artistique » organise une saison de Comédie Française au Zizinia (Suger, Jane Hading, P. Magnier) et une « saison lyrique » au Théâtre Khédivial (avec le célèbre chef-d'orchestre Pomé).

Vers Février il y a chassé-croisé. L'Opéra vient au Zizinia et la Comédie va au Khédivial. Cette saison semble assez intéressante quoique le niveau artistique pour l'Opéra reste au-dessous de cette merveilleuse et unique année de 1897... Wagner est à la mode...

Nourrison dans une nouvelle série d'articles explique la nouvelle manière de la musique allemande et analyse toutes ses Œuvres... La Première de Walkyrie sous l'impétueuse direction de Pomé n'a pas le succès escompté... On ne comprend pas encore Wagner...

Tannhauser obtient un peu plus les faveurs du public. Mais on lui préfère tout de même Pêcheurs de Perles, Aïda, Bohème, Otello.

Vedettes de la troupe : Renaud, Casset, Pacary, Boussa, etc...

« La Walkyrie » au Zizinia

A mon avis il faut remercier le comité de la Société artistique d'avoir eu le courage de monter la Walkyrie. L'œuvre, sans être réellement de compréhension difficile, paraît longue à un public qui vient au théâtre, surtout pour se distraire, et cela malgré les coupures ordinaires et extraordinaires qu'il a fallu pratiquer à travers cette partition superbe.

Le public d'Alexandrie n'a pas accepté du premier coup *Lohengrin* ; peu à peu cependant il est arrivé à aimer cette musique jadis considérée comme incompréhensible, aujourd'hui entrée dans la mémoire de chacun et entendue chaque année avec un nouveau plaisir à travers les diverses interprétations qui nous ont été offertes : Grani, Borgatti et enfin Cossira.

Pour *Tannhauser* qui est à bien des égards, quoiqu'en pensent certaines gens, d'une conception plus difficile à saisir, on est arrivé à un degré intermédiaire entre l'admiration et l'indifférence, malgré Renaud et, l'année dernière, malgré Ancona qu'on ne saurait oublier.

Il m'a paru que la grande, la très grande majorité du public écoutait la *Walkyrie* avec une attention réellement méritoire. On sentait qu'on se trouvait en présence d'une œuvre générale.

Mais encore une fois, nous dira-t-on, est-ce pour faire l'éducation du public que nous avons une saison théâtrale ? Nous nous garderons bien de discuter la question, nous bornant à constater que partout on joue les œuvres de Wagner et partout elles ont un succès croissant, partout elles excitent l'admiration des foules, après avoir retenu la seule attention des dilettanti. Il est donc tout naturel que le comité de la Société artistique songe à suivre ce mouvement. C'est ainsi que *Lohengrin* est entré au répertoire de nos saisons théâtrales et personne ne s'en plaint.

Il est vrai que la *Walkyrie* demanderait une mise en scène et des décors que l'on ne peut avoir ici ; il est donc d'ajouter qu'une partition de ce genre exigerait, pour être parfaitement exécutée, de nombreuses répétitions d'orchestre et d'ensemble.

Mais il faut se contenter de ce que l'on a, ne pouvant avoir ce que l'on souhaite, et étant donné les conditions dans lesquelles la seconde partie de la tétralogie des Niebelungs nous était offerte, on ne peut que louer le comité, la direction, les artistes, l'orchestre et le metteur en scène de l'effort réalisé.

A nous avons étudié l'œuvre, nous l'avons analysée scène par scène, il n'y a donc plus à y revenir.

L'interprétation est généralement bonne et parfois supérieure.

Mademoiselle Armande Bourgeois qui a chanté le rôle de *Brunchilde* à l'Opéra possède toutes les traditions du rôle. Elle a l'accent tragique qui convient à cette héroïne du cycle Wagnérien, et sa voix puissante se mesure sans difficultés aux sonorités éclatantes d'une orchestration à richesse inouïe.

Elle lance le cri de guerre des Walkyries d'une si fulgurante étrangeté avec une sûreté remarquable. Sa grande scène avec Wotan, puis son dialogue avec Siegmund au second acte et la scène splendide du troisième acte, où elle tente d'obtenir son pardon, ou tout au moins une atténuation à la peine sévère qui la frappe, ont été rendus par elle avec un talent tout à fait supérieur. Le rôle de *Brunchilde* est pour Mademoiselle Bourgeois une véritable création.

Tous nos compliments à Madame Pacary qui a interprété avec un grand succès le rôle poétique de Sieglinde.

M. Sentein, que la maladie tenait éloigné de la scène a chanté le rôle de Wotan en artiste consciencieux et sûr de lui-même. Comme Mlle Bourgeois, M. Sentein connaissait la partition de la *Walkyrie* qu'il avait chanté à Lyon. Le public du Zizinia ne lui a pas ménagé ses applaudissements et il les méritait. Nous sommes heureux d'avoir pu apprécier l'excellent artiste avant son départ et nous regrettons très vivement que la maladie qui l'a atteint et dont il est guéri aujourd'hui nous ait privé de l'applaudir plus souvent.

M. Casset est un Siegmund fort convenable.

M. Boussa et Mademoiselle Rossi font de leur mieux.

Les Walkyries ont peu de choses à chanter dans la partition telle que nous l'avons entendue hier. Nous ne le regrettons pas trop.

L'orchestre a été égal à lui-même sous la conduite de son chef M. Pomé, dont l'énergie est très appréciée. On comprend qu'il soit difficile de nuancer une pareille musique au bout de si peu de répétitions, mais on reconnaîtra que tout ce qu'il était possible d'obtenir, M. Pomé l'a obtenu des artistes qu'il a conduit une fois de plus à la victoire.

La mise en scène est soignée, nous en complimentons M. Speck et la direction.

Ramleh s'étend vers l'Est....

Il y a quelques jours, nous parlions de l'excellent guide de Ramleh, dont le Dr. Pecnik vient de nous donner une édition française.

Le Dr. Pecnik nous envoie à ce sujet une lettre qui ne manque pas d'intérêt et qui soulève certaines questions qui méritent l'attention publique.

Tout d'abord je tiens à répondre à une accusation assez facilement répétée et qui consiste à dire que la commission municipale n'a rien fait pour Ramleh. C'est une exagération évidente et les habitants de certains quartiers de notre ville sont moins bien traités à l'heure actuelle que les Ramlistes.

Mais il reste beaucoup à faire, c'est également évident.

On doit tenir compte, quand on critique l'œuvre de la municipalité, de ce fait que Ramleh s'étend sans cesse toujours plus loin vers l'Est. Les anciennes agglomérations semblables à des troncs touffus semblent avoir jeté des rameaux dans toutes les directions et le plus souvent au hasard.

Le type de l'ancien Ramleh est Bacos, centre commercial de la banlieue alexandrine. Il faut bien convenir que pour mettre cette station en règle avec toutes les lois de l'hygiène moderne, il y faudrait des sommes considérables.

Mais les services sanitaires surveillent avec soin le bazar qui est tenu aussi proprement que possible. Là comme partout, dans les anciennes

stations de Ramleh, on ne s'est pas occupé d'établir une canalisation et c'est au sol que l'on confie les immondices et les eaux sales.

Quand on songe que la ville d'Alexandrie n'aura son collecteur général que dans cinq années et qu'il faudra attendre dix ans pour voir réaliser complètement le système du « tout à l'égout » on ne peut s'étonner que Ramleh n'ait pas encore ses déversoirs vers la mer.

En ce qui concerne les nouveaux quartiers, on a beaucoup fait, nous semble-t-il, et le Tanzim municipal n'est pas resté inactif.

Des rues ont été tracées, régulières et suffisamment larges et les propriétaires, avant de bâtir, sont forcés de soumettre les plans des constructions nouvelles.

Toujours les automobiles.

C'est une véritable croisade qui commence contre les automobiles en France où est né ce nouveau mode de locomotion.

Certains conseils généraux ont voté des vœux tendant à faire limiter la vitesse des teuf-teuf et, dans de nombreuses communes, les maires ont pris des arrêtés vraiment draconiens.

Trop est trop, c'est évident, et il faudra bientôt instituer une ligue pour la défense des automobilistes contre les habitants des campagnes et des villes et ce sera un curieux spectacle d'entendre les orateurs soutenir avec éloquence le droit à l'écrasement de ses semblables.

Pourquoi les chevaux, les voitures, les omnibus, les tramways, les locomotives auraient-elles seules le droit de passer sur le corps des humains ?

Pour l'écrasé, qu'importe la nature du véhicule ? qu'il soit mu par la vapeur ou par l'électricité ou qu'un quadrupède lui imprime le mouvement, le geste est semblable !

En Egypte le goût des automobiles se développe, et sur la route de Ramleh, on rencontre chaque jour plusieurs voitures ou phaétons que le pétrole anime.

Il y avait une seule automobile à moteur électrique, elle constituait le seul actif d'une faillite retentissante.

Nos automobiles ont eu aussi leurs accidents. Nous en avons assez parlé pour n'y pas revenir, mais l'anecdote que nous avons racontée nous prouve qu'il n'y a pas que chez nous où il y a deux poids et deux mesures en ce qui concerne les automobilistes.

La vitesse des automobiles a un inconvénient pour les dames qui les montent. Il est impossible de retenir son chapeau à cause du vent qui l'enlève, de telle sorte qu'il faut sans cesse tenir son couvre-chef pour ne pas le perdre. Ça doit être bien gênant, mais ce n'est pas disgracieux du tout. C'est le geste classique de la femme qui porte l'urne sur la tête et qui la soutient d'un bras gracieusement arrondi.

Il faut trouver une coiffure spéciale si elle n'existe déjà.

Que penserait-on, par exemple, d'un canotier en toile cirée comme les matelots ? Ce n'est pas très joli, mais c'est solide et ça défie le vent !

L'Égypte Intellectuelle

Où sont les joutes littéraires de jadis ? Douce et paisible époque où quelques phrases, mal ou bien comprises, d'un article quelconque, agitaient les encriers et les plumes !

De nos jours, on a bien autre chose à dire.

C'est bien dommage !

Je reçois le numéro du *Lotus* qui vient de paraître et j'en suis réellement charmé. Voilà une revue bien comprise, éclectique surtout et répondant bien, par conséquent, à l'opinion de ce pays.

Un rédacteur anonyme qui me paraît profondément désabusé s'exerce sur la question de savoir s'il y a une Égypte intellectuelle.

Notre directeur avait écrit : « il y a une Égypte intellectuelle, quoiqu'on en dise, et malgré les sarcasmes des imbéciles, l'opposition sourde des envieux et l'opposition avouée et nette des réactionnaires de toutes les doctrines, cette Égypte là donne des preuves manifestes de sa vitalité. »

Là dessus notre ami Braun, l'aimable et sympathique directeur des *Bluettes* avait mis en doute l'existence de cette Égypte intellectuelle. « Elle n'existe pas encore ; elle est peut-être sur le point de se constituer, mais en tous cas elle n'a pas donné de preuves manifestes de sa vitalité. »

Le « désabusé » du *Lotus* nous expose qu'il ne peut pas y avoir d'Égypte intellectuelle parce qu'il n'y a ici ni unité de race, ni par conséquent d'unité de langue. Il n'y a pas d'Égypte intellectuelle parce qu'il n'y a pas assez d'Européens et que M. Braun et M. Canivet étant français ne songent qu'aux Français.

J'aurais, pour ma part, bien des choses à répondre à cet article qui témoigne surtout d'un mauvais esto-

mac, mais c'est l'affaire de mon directeur : je me contenterai de présenter deux observations : la première c'est que le « désabusé » du *Lotus* écrit en français dans une revue entièrement rédigée en français.

Si Braun et Canivet ont tort parce qu'ils ne s'occupent que d'une infime minorité, le « désabusé » du *Lotus* a tort également de se servir d'une langue qu'il manie fort bien mais qui n'est comprise que de quelques milliers d'individus.

La seconde observation c'est que la directrice du *Lotus*, la toute charmante Madame de Avierino devrait de suite suspendre la publication d'une revue qui s'occupe de littérature, d'art et de poésie.

S'il n'y a pas une Égypte intellectuelle, comme le croit M. Canivet, à quoi bon écrire ?

Il est vrai que le « désabusé » du *Lotus* a habilement tourné la difficulté et il écrit pour rassurer sans doute sa directrice :

« Est-ce une raison pour jeter le manche après la cognée, nous croiser les bras et regarder l'eau couler ? En aucune façon. Nous le voudrions, d'ailleurs, que nous ne le pourrions plus. Si le but est chimérique, la route qui nous y conduit est intéressante. Les alchimistes du moyen âge qui cherchaient la pierre philosophale, ne l'ont pas trouvée, mais leur œuvre n'a point été pour cela inutile ; chemin faisant, ils ont préparé la voie à la chimie moderne. Marchons dans

notre voie à nous, sans défaillance, et continuons à travailler. C'est encore la façon la moins fatigante d'occuper son temps. Ne nous laissons pas de jeter aux quatre vents la bonne semence, sans nous inquiéter de savoir dans quel terrain elle tombera. Quand bien même, sur un arde, il n'en germerait que quelques graines, c'est assez ; notre labeur n'aura pas été perdu ».

C'est fort bien dit et nous souscrivons à cette conclusion un peu inattendue, mais rassurante tout de même pour nous tous qui essayons de créer un milieu intellectuel.

Seulement la conclusion n'est pas celle que nous attendions après ces prémices.

L'inconséquence se rencontre dans les cerveaux les plus sains et nous ne nous étonnons pas de l'article du « désabusé » du *Lotus* qui, sans prendre la peine de s'informer, lance en terminant une lourde flèche à l'Université populaire libre contre laquelle, en somme, l'article est dirigé. L'Université ne s'en portera pas plus mal, je l'espère ; si elle doit partager le sort de telle autre société littéraire, nous nous en consolons sans maudire personne ; si une autre institution se fonde ayant l'instruction populaire pour but, la tolérance pour principe directeur, nous l'aiderons de toutes nos forces « sans nous inquiéter de savoir dans quel terrain » tombera la semence.

Seulement nous chercherons des semeurs moins sceptiques et plus encourageants que le « désabusé » du *Lotus*.

R. C.



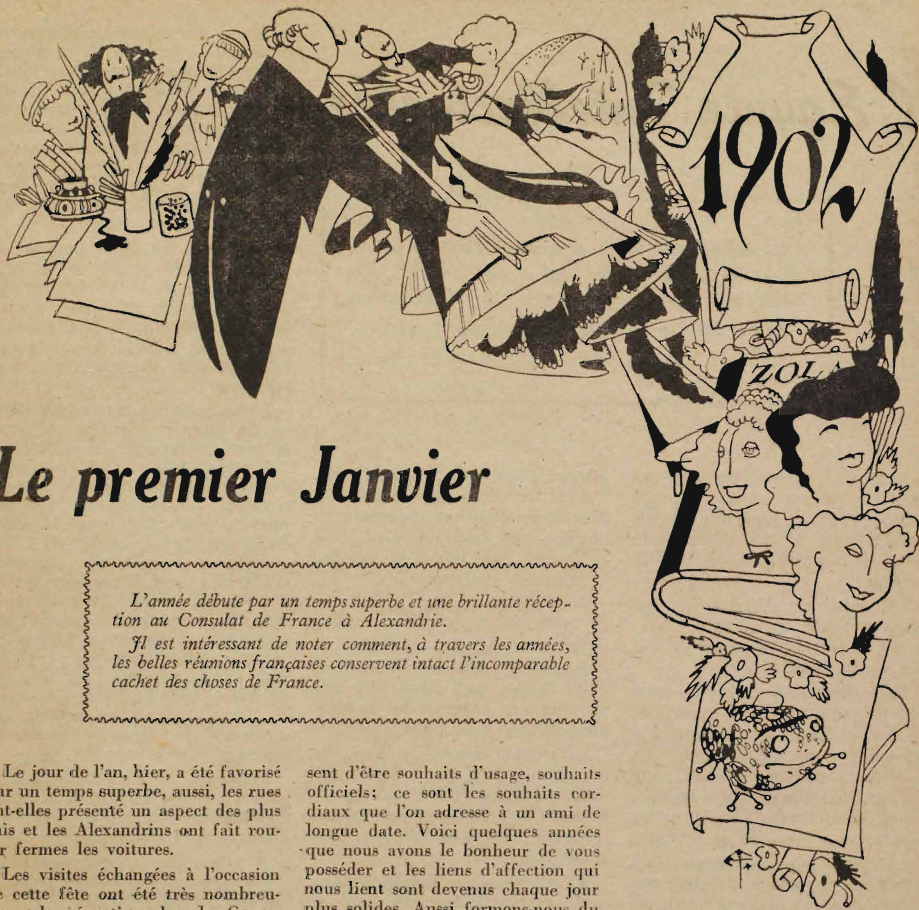
En attendant préparons-nous à l'année nouvelle et rêvons.

Rêvons que le monde deviendra meilleur et les hommes moins féroces.

Si on pouvait ne plus verser le sang humain pour faire triompher la civilisation !

Si on trouvait un autre procédé que le massacre des hommes, des femmes et des enfants pour persuader aux sauvages que les gens civilisés le sont réellement...

Rêvons !



Le premier Janvier

L'année débute par un temps superbe et une brillante réception au Consulat de France à Alexandrie.

Il est intéressant de noter comment, à travers les années, les belles réunions françaises conservent intact l'incomparable cachet des choses de France.

Le jour de l'an, hier, a été favorisé par un temps superbe, aussi, les rues ont-elles présenté un aspect des plus gais et les Alexandrins ont fait rouler fermes les voitures.

Les visites échangées à l'occasion de cette fête ont été très nombreuses, et les réceptions dans les Consuls ont été très animées.

La colonie française, ayant à sa tête MM. Bourgeois, premier député, était réunie hier matin au Consulat à l'occasion de la Nouvelle Année.

M. Pierre Girard, consul, assisté de tout le personnel du consulat recevait.

M. Bourgeois au nom de la colonie a prononcé les paroles suivantes que nous reproduisons car elles sont vibrantes de patriotisme :

Monsieur le Consul,

« Je vous apporte à l'occasion de l'année nouvelle les souhaits de la colonie française. S'adressant à vous, Monsieur le Consul, ces souhaits ces-

sent d'être souhaits d'usage, souhaits officiels; ce sont les souhaits cordiaux que l'on adresse à un ami de longue date. Voici quelques années que nous avons le bonheur de vous posséder et les liens d'affection qui nous lient sont devenus chaque jour plus solides. Aussi formons-nous du fond du cœur les vœux les plus sincères pour votre bonheur et pour celui des vôtres.

Mais si nous participons à l'existence du pays, nous vivons aussi de notre vie propre. Nous avons nos joies; nous avons aussi nos douleurs. À l'aube d'une nouvelle année nous nous retournons un instant vers le passé; ce passé a été marqué de bien des jours sombres. De bons Français, de braves gens, de travail et d'autres encore, nous ont quittés pour toujours. Mais ces pertes douloureuses ne doivent nous laisser que de mâles regrets. Les vides que les morts ont laissés se remplissent, la colonie, réunie en ce jour autour de vous, se presse aussi nombreuse que

jamais; elle est toujours aussi vaillante, et, suivant l'antique mythe hellène qu'un de nos compatriotes de grand talent a rappelé dans le cours de l'an passé, la torche tombée des mains défaillantes des chers disparus, a été ressaisie par des mains plus jeunes. La course au flambeau de l'humanité continue, toujours plus ardente. À l'aurore d'une année nouvelle, sans oublier les leçons du passé et les exemples de ceux qui nous ont précédés, nous tournons avec confiance nos regards vers la fée gracieuse et charmante qui entr'ouvre en nous souriant les voiles de l'avenir et que nous appelons l'Espérance ».

La saison artistique 1902 ou Alexandrie contre le Caire

Il y a la guerre. Oh, une innocente petite guerre artistique. M. Raoul Canivet dirige les opérations de son quartier-général de « La Réforme ». Il est pour la bonne cause, celle d'Alexandrie, contre les journaux du Caire. L'enjeu de la lutte apparaîtra dans ces lignes.

Cette saison 1902 nous montrera un désaccord assez sérieux au point de vue artistique entre Alexandrie et le Caire et cette « certaine animosité » et « antipathie sans raison » qui persistent d'ailleurs encore à l'état latent entre les deux villes.

La Société du Zizimia avait passé sa troupe d'opéra au Khédivial du Caire pendant que son théâtre était occupé par une tournée de Comédies Françaises, tournée qui ne s'avèrera pas dans l'ensemble très brillante..

La Troupe d'Opéra, avec comme chef d'orchestre Pomé (sa troisième année d'Egypte) reçoit un accueil désastreux au Caire. On blâme, on boycotte, on ridiculise, on siffle. La première « d'Iris » de Mascagni dont la critique Cairote ne retiendra que « le nom qui est très joli... » condamnera, sans pitié, la partition « mauvaise, monotone, bruyante, vulgaire de Mascagni et l'interprétation qui était au dessous de tout ? » A la première de « Lohengrin » il y eut des murmures dans la salle et la plupart des spectateurs prirent la fuite abandonnant ce malheureux chevalier et son cygne à leur triste sorts.

Les journaux cairotés tapent très dur sur l'Opéra et mettent en doute la valeur et le goût de la Société Artistique du Zizimia. Les polémiques commencent.

Canivet part en guerre : « Ne décourageons pas cette valeureuse Société — écrit-il — car la critique est aisée mais l'art difficile... On parle alors de cabale, de parti-pris, d'incompréhension, d'ignorance musicales. Alexandrie attend avec impatience l'arrivée de la troupe pour juger... »

Parmi les vedettes, on trouve les noms de Mlle. Pandolfini, Giraud et Tita Ruffo.

On débute avec Tosca : C'est lundi 27 Janvier 1902.

La salle du Zizimia est bondée : Très belles toilettes, le tout Alexandrie officiel et mondain est là. Electricité dans l'air.

C'est un triomphe. Du délire. Les rappels ne se comptent pas. Pandolfini, Giraud, Tita Ruffo et Pomé sont frénétiquement applaudis. On crie dans la salle : A bas le Caire. Vive Alexandrie. Vive l'Opéra....

La Réforme, le lendemain, écrit : « Nous ne dirons rien. La vraie critique se fait à la Bourse, autour de la Corbeille et entre les cours... »

Et les boursiers, ce matin-là, ne chantèrent paraît-il que des louanges pour la Troupe et la Société Artistique...

Signalons le succès précédent de « Aïda » avec Mme. Guerrini et Tita Ruffo « qui se fera une très belle situation au Théâtre » dit « La Réforme ».

Succès de « Iris » dont le prélude est bissé.

Inoubliable « Fédora » avec Pandolfini et Giraud.

Triomphe d'« Othello ». Succès plutôt froid de « Samson et Dalila ».

Mais c'est la « Bohème » qui aura la plus grande attention du public... On la donne cinq fois et toujours avec le même succès, le même enthousiasme, la même émotion... Puccini a ses fidèles... et « La Réforme » ajoute : « Suivons la foule... et vive donc la Bohème ». Interprétation idéale : Pandolfini, Giraud, Tita Ruffo...

La saison se termine par une brillante commémoration du centenaire de Victor Hugo, avec la collaboration des colonies française, grecque, italienne et anglaise. Poèmes, fragments d'œuvres du célèbre poète, orchestre et chant. Clon de la soirée :

L'hymne à Victor Hugo de Saint-Saëns dirigé par l'auteur. Soirée essentiellement réussie.

De ces souvenirs de 1902... deux points n'ont pas changé. 1) L'antipathie entre Alexandrie et le Caire : goûts différents, manière de voir opposée ; 2) les potins et la critique à la Bourse qui continuent toujours...

Et plus ça change... plus c'est la même chose.

Les Concerts Populaires

Douce époque où l'on trouvait le temps d'assister à un concert de musique classique.

Nous sommes encore bien loin de l'affreux jazz et de ses dérivés tapageurs.

Je rappelle aux lecteurs de la *Réforme* que le premier concert populaire organisé par la Société Artistique d'Egypte aura lieu demain dimanche sous la direction du maestro Pomé.

Ce n'est pas une simple réclame que je me permets d'insérer à cette place, je vous prie de le croire.

Je suis convaincu que notre public Alexandrin a tout à gagner à ces concerts du dimanche qui dans tous les pays du monde réussissent si bien.

Pendant la saison théâtrale ce serait un véritable plaisir pour nous. On pourrait consacrer un concert de musique classique où l'on ferait connaissance avec les grands maîtres. On pourrait consacrer un concert aux maîtres italiens, un autre aux français, un autre aux allemands, etc. On pourrait....

Mais d'abord il faut que le concert de demain réussisse. Il faut que notre public montre par son empressement qu'il aime vraiment la musique ; il faut qu'il soutienne une tentative purement artistique.

J'ajoute que le prix des places est très réduit puisque pour 5 piastres tarif on peut avoir un fauteuil d'orchestre et que les loges sont à des prix très abordables, soit 30, 60 et 40 piastres.

Nous avons déjà donné le programme du concert de demain. On le trouvera encore une fois aujourd'hui.

Nos lecteurs n'ont pas d'excuse valable pour ne pas venir. Ils sont prévenus et archi-prévenus.

EMILE ZOLA

Emile Zola vient de mourir...

A ce temps-là « l'art » de Zola était très discuté, contesté et combattu. Raoul Canivet, en un court plaidoyer, défend admirablement l'œuvre littéraire du grand disparu...

« Moi, voici trente ans que, tous les matins, avant de me mettre au travail, j'avale mon crapaud, en ouvrant les sept ou huit journaux qui m'attendent sur ma table. Je suis sûr qu'il y est, je parcours vivement de l'œil les colonnes, et il est rare que je ne le trouve pas. Attaque grossière, légende injurieuse, bordée de sottises ou de mensonges, le crapaud s'y étale, dans ce journal-ci, quand il n'est pas dans ce journal-là. Et je l'avale complaisamment ».

Zola est mort et dans ce journal-ci —, si ce n'est pas dans ce journal-là, le crapaud vénimeux s'étalera bavant l'injure, la calomnie, la diffamation.

Zola mort en pleine production littéraire est un esprit d'une telle envergure, il a tenu une si grande place dans le monde des idées, il fut un si extraordinaire lutteur que, même devant sa tombe, la bataille continuera.

Il faut s'attendre à tout, car tout sera discuté, contesté, vilipendé comme aux beaux jours de *l'Assommoir*, de *Mes haines* et de *l'accuse*.

Partout et toujours Zola fut d'ailleurs un révolutionnaire.

Personne n'a excité plus de haines qu'Emile Zola. Il a eu cette gloire de posséder des ennemis féroces, irréconciliables qui à toutes occasions sont tombés sur lui comme des forcenés.

Rendons lui cet hommage qu'il a toujours tenu tête à l'adversaire sans jamais reculer d'une ligne, calme en apparence, imperturbable et d'une hauteur de dédain que rien n'égale.

Ses réponses sont des coups de boutoir terribles ; quelques-unes sont devenues légendaires et resteront comme des modèles du genre.

Révolutionnaire, il le fut dès qu'il écrivit ses premiers « salons » au *Figaro* ; révolutionnaire il le fut encore lorsqu'il écrivit l'espèce d'avertissement qu'on lit en tête des *Rougon Macquart* ; révolutionnaire il le fut encore lorsque croyant à l'innocence d'un condamné il souleva le monde par sa parole enflammée.

Il disparaît après un labeur énorme et dans les titres de ses dernières œuvres se résument son *credo* : Travail, Vérité, Justice.

Le travail il l'a pratiqué depuis sa jeunesse, luttant parfois contre la faim.

La vérité ! Ce fut le souci de sa vie et c'est la vérité en tout qu'il chercha.

En art et en littérature d'abord.

En face du romantisme agonisant, Zola créa le naturalisme.

On a beaucoup épilogué et M. Brunetière s'est donné la peine de démontrer que Zola, en dernière analyse, n'était qu'un des derniers romantiques.

Zola ne l'a pas nié et s'il apportait un mot nouveau, il se défendait

d'être « un novateur ayant dans sa poche une invention ».

« J'ai trouvé la formule naturaliste au dix-huitième siècle, écrivait-il ; je l'ai montrée magnifiquement appliquée, dans notre littérature nationale, par Stendhal et Balzac ; j'ai dit que notre roman actuel continuait les œuvres des maîtres et j'ai cité, au premier rang, MM. Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet. Dès lors où a-t-on pu voir que j'inventais une théorie à mon usage particulier ?

«Quelle est la formule nouvelle? Cette formule c'est celle de la science moderne appliquée à la littérature. Le naturalisme, c'est Diderot, Rousseau, Balzac, Stendhal, vingt autres encore...»

«Le naturalisme c'est tout écrivain qui le voulant ou non, emploie la formule scientifique, reprend l'étude du monde par l'observation et l'analyse en niant l'absolu, l'idéal révélé et irrationnel».

Le modèle c'est la vie et Zola y revient sans cesse ;

«J'ai mis ma foi en la vie, je la crois éternellement bonne, l'unique ouvrière de la santé et de la force. Elle seule est féconde, elle seule travaille à la Cité de demain. Si je m'entêtais dans la règle étroite du positivisme c'est qu'elle est la garde-fou de la démente des esprits, de cet idéalisme qui verse si aisément aux pires perversions, aux plus mortels dangers sociaux.

«Les peuples meurent quand ils n'aiment plus la vie, quand ils vont par les ténèbres, hurlant à la mort, dans l'effolement du mystère ; seuls, les braves gens font le plus de vérité qu'ils peuvent, donnent leur effort jusqu'au bout, comme les arbres donnent les fruits sains et naturels de la terre ; et il n'est pas de meilleurs citoyens».

Ces lignes écrites tout récemment, c'est la doctrine que Zola professait dès le jour où il écrivit.

Dans ses articles au *Messageur de l'Europe*, une revue de St. Pétersbourg, il disait il y a plus de 25 ans :

« A notre époque, il n'y a plus qu'une question de tempérament : les uns ont le cerveau ainsi bâti qu'ils trouvent plus large et plus sain de reprendre les antiques rêves, de voir le monde dans un affolement cérébral, dans la vision de leurs nerfs détraqués ; les autres estiment que le seul état de santé et de grandeur possible, pour un individu comme pour une nation, est de toucher enfin du doigt les réalités, d'asseoir notre intelligence et nos affaires humaines sur le domaine du vrai. Ceux-là sont les poètes lyriques ; ceux-ci sont les écrivains naturalistes. Et l'avenir dépendra du choix que les générations vont faire entre les deux voies ».

L'expression est tellement moulée sur la pensée qu'elle se reproduit presque identique après vingt cinq ans de luttes, de polémiques et de travail.

Travail, vérité et justice, voilà ce que Zola a glorifié.

C'est à la jeunesse qu'il s'est sans cesse adressé.

A toutes les époques de sa vie, c'est vers elle qu'il s'est tourné et pour terminer ces notes trop hâtives il me semble que je ne saurais mieux faire qu'en rappelant ce que disait celui qui n'est plus :

« O jeunesse laisse moi te louer et t'aimer comme il convient.

« Tu es la joie, le parfum, l'espoir de la vie, tout ce que le bouton promet et que la fleur donnera. Tu es la santé, tu es la beauté, tu es le bonheur, tu es le début du livre, la première page charmante qu'on lit sans fatigue, l'aube de la journée où le cœur se lève gaiement, tu es ce qui commence, ce qui ravit et ce qui semble ne devoir pas finir.

« Je ne regrette que toi, ô jeunesse, et de mes vieux désirs fourbus,

il n'en demeure plus qu'un, hélas ! impossible à contenter, celui de te revivre. Ah ! oui, recommencer, être fort, être agile, être sain, courir encore les campagnes, boire aux fontaines des routes, se sentir le cœur chaud et la main prompte, dans la passion de tout conquérir ! Vouloir ouvrir les bras tout grands et prendre le monde !

« Il n'est d'œuvre que de toi, même les plus naïves, les plus imparfaites. Qu'importe que tu sois l'ignorante et la maladroite, si tu mets dans ton œuvre l'âme de tes vingt ans, la flamme de ta passion et de ta sincérité ! Chez tout écrivain, il n'est qu'une œuvre vraie et vivace, celle jaillie de ton sang jeune. Plus tard on devient parfois un grand homme, mais on ne retrouve jamais l'heure unique des lilas d'avril et des roses de mai.

« Il n'est d'amour que de toi, toi seule a les yeux purs, la bouche fraîche, la peau de fleur, le baiser qui sent bon ! Ah ! la femme jeune qui passe dans l'élanement fin de son corps, avec sa nuque délicieuse, pleine d'odeurs légères, avec son cou rond comme une tour d'ivoire avec sa face claire et riante d'une limpidité d'eau de source où les hommes rêvent de se désaltérer sans fin ! Il n'est que toi ô jeunesse, qu'on doit aimer ».

Et ma pensée après avoir relu cette prière à la jeunesse s'est reportée au dénouement de *Travail*, la mort de Luc que les enfants entourent :

« Les autres s'étaient rapprochés, il aurait voulu avoir les bras assez longs, pour tous les prendre et les serrer tous sur son cœur. C'était à eux qu'il confiait l'avenir, il leur léguait son œuvre, comme à des forces nouvelles qui devrait la revivre et l'élargir sans fin. Toujours il s'en était remis aux enfants, aux générations futures, pour achever l'œuvre du bonheur. Et ces chers enfants nés de lui, et dont il était si tendrement entouré, dans la paix sereine de sa

dernière heure, quel testament de justice, de vérité et de bonté il leur laissait, avec quelle passion il faisait d'eux les exécuteurs de son rêve : l'humanité de plus en plus libérée, heureuse ! »

C'est sur ce mot que nous devons finir.

R. C.

Spéculation sur le terrain

A cette époque c'est en direction de Moharrem-bey que s'étendait la ville d'Alexandrie. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on se tournera vers Ramleh.

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs, désireux de faire une bonne affaire, les terrains des Champs-Élysées, dans le quartier de Moharrem bey, à Alexandrie.

Tous ceux qui ont placé leurs capitaux dans les terrains ont rapidement fait fortune.

Les occasions deviennent de plus en plus rares dans les grandes villes, notamment à Alexandrie et au Caire.

Le quartier de Moharrem-Bey est un des plus salubres d'Alexandrie et il a été à peu près épargné par l'épidémie cholérique. Il est desservi par les tramways et la tête de ligne est précisément au milieu des terrains à vendre.

Ajoutons que l'on accorde toutes les facilités de paiement.

Pour les renseignements on peut s'adresser à MM. Rolo et figli.

Nous nous chargeons d'envoyer des plans de lotissement à ceux de nos lecteurs qui nous en feront la demande.



Plaisirs d'Alexandrie

*Les Alexandrins ont toujours éprouvé un faible pour la poésie, ou, plus simplement les rimes.
Voici quelques fantaisies rimées d'il y a quarante ans.*

La promenade d'Hiver

Vers cinq heures suivant l'habitude
Les voitures se dirigent en tas
A la promenade sans lassitude
Où les femmes exhibent leurs appas.

Les victorias à cocher maigre,
Les victorias à cocher gras,
Les victorias à cocher nègre,
Roulent sur les dalles à grand fracas.

Une fois qu'on a passé la Porte
On entend les modulations
D'la trompe du tram qui apporte
Un trac fou et des émotions.

On voit des ânes chargés d'égumes
Des buffles lourds et nonchalants
Des chameaux qui sans amertume
Près de nous vont déambulant.

Sous l'œil bienveillant de chaotiques
On s'fait des saluts disséqueurs
Les messieurs ont des airs ganches,
Et les dames font la bouche en cœur.

Les unes se regardent en chien d'faience
Les autres d'un p'lit air protecteur
Mais toutes débinent sans indulgence
Elles goûtent alors le vrai bonheur.

Côté des hommes c'est la même chose:
Ils bavent sur n'importe quoi
Faut pas qu'leur langue s'ankilose
De ce jeu, font un vrai tournoi

Leur chapeau s'élève suivant la classe
A laquelle appartient l'salâ
Pour les femmes selon sa grâce,
Le salut doit être gradué.

Y en a qui s'tiennent dans leur voiture
Les pieds sur le...dos du cocher;
Toute cette petite progéniture
Donne une rude envie d'la moucher.

Le vent fait baisser toutes les têtes
Qu'on beaucoup d'plumes et d'fleurs

Il fait tourner ces girouettes
Dans un meli-mélo confus.

Mais hélas rien ne décourage,
On va... jusqu'à Sidi Gaber.
Des terres Podieux fumage
Met tous les cœurs à l'envers.

Y a bien les Courses, le Sporting
Où s'rémoussent les gens très 'chic'
Ils jouent au tennis au flirting,
Mais c'n'est pas pour l'petit public.

Le dimanche matin

Le dimanche matin c'est l'usage
Comme on n'va pas à son bureau
Et qu'on abandonne et le courtage
Et des affaires le dur fardeau.

On s'écure, des pieds à la tête,
On met son complet flamant neuf,
On s'apprête à faire une conquête
Surtout à faire un effet bœuf

On s'bachonne plus qu'd'habitude
On noue sa cravat' spécial'ment
On retape sa décrépitude
A p'ûts coups d'fer scrupuleusement

Muni de tous ses avantages
On s'en va dans la rue Chérif.
Examiner les étalages
Et boire des apéritifs

Tout en potinant à son aise
Et en se bourrant de petits beurres
C'est là, qu'on fait, ne vous déplaîse,
Un vrai poireau pendant deux heures

A voir ce monde qui pérore
On se demande: qu'y a-t-il ?
Un nouveau moulin, ou encore
L'verdîct d'un tribunal subtil ?
Non, on attend la fin d'la messe,
En discutant sur tous les tons
Pendant qu'des gosses vendent des

«promesses»

En criant comme des barytons,
Les belles Madames le plus souvent
Pour faire admirer leur toilette
Au milieu d'la messe seulement
Arrivent et gagnent leur banquette.

Mais au dehors c'est une horde
De mendiants affreux et geignants
Qui vous harcèlent sans démorde
Montrant des moignons régnants.

C'est le jour où la confusion
Prend les proportions les plus belles,
Ça met un peu d'animation
Et d'la griserie dans les cervelles

On voit des robes étincelantes
Qui vous font clignoter les yeux
Quant aux chapeaux des pénitentes
Yassalam, ce qu'ils sont joyeux.

Le thé de madame

«Comment ça va ? bonjour ma chère»
Toujours on commence en Français :
«L'humidité me désespère»
«Prenez du thé ? » «Merci jamais »

Après, c'est un profond silence,
Toutes les dames assises en rond,
Pour se donner un'contenance
Comptent les mouches du plafond.

D'autres se torillent sur leur chaise
En examinant leur carnet;
La patronne pas à son aise,
Se pressure le crèvelet.

Enfin ell'trouve quelque chose,
Et c'est un vrai soulagement,
Quand elle demande, non sans pose,
«Comptez-vous partir prochain'ment?»

La glace est brisée, je vous jure,
Et allez donc! les v'la parties
On parle de villégiature.

Celles qui trouvent que c'est trop vert
S'en iront à San Stefano
On y est très bien, c'est pas cher
Et puis...on flirt... au Casino.
«Mon mari, dit une visitense
Compte se soigner à Vichy;
Comme je suis peu voyageuse,
Je préfère voir la Place Clichy».

En rougissant une jolie brune
Nous raconte en catimini
Le comble de son infortune,
Elle part pour Montecatini.

Chacun dit son mot et sa ville,
Sa maladie ou son plaisir.
Les unes vont soigner leur bile,
Les autres tâcher de s'aimer.

On fait, alors, des tas d'visites,
C'est le supplice habituel;
Les dissertations favorites,
C'est le voyage providentiel.

«Ah vraiment vous partez ma chère ?
Est-ce que vous allez à Paris ? ?
«Je dois aller voir ma lingère
«Commander des dessous exquis».

A nos Jeunes amis...

Français jusqu'au bout des ongles, comme le disait Allais, Raoul Canicot adresse avec sa fougue patriotique coutumière, des paroles d'encouragement à quelques jeunes amis de la France.

* * *

On a prétendu que l'Égypte ne pouvait pas avoir une culture intellectuelle spéciale car elle n'en possédait pas les éléments fondamentaux. Il n'y a pas ici de traditions nationales et les langues qu'on parle sont trop nombreuses pour créer un milieu favorable à l'éclosion des œuvres d'art.

A cela on pourrait objecter que précisément la littérature et l'art deviennent de plus en plus internationaux. Il n'y a plus une seule nation monopolisant quoique ce soit et si le prix Nobel pour la littérature a été attribué à Sully Prudhomme on pouvait tout aussi bien défendre et on a défendu, en effet, les candidatures de Tolstoy, d'Ibsen, d'Echegaray, de Hauptman, de Mistral, de d'Annunzio, de Freitag, d'Ossip Lourié, de Nolo et de Bjornson : on a eu tort de ne pas soutenir celle de Carducci et la liste aurait pu être allongée. Cherchez à quelles nationalités appartiennent ces maîtres de la pensée moderne.

Quels sont les musiciens qui triomphent à Paris, à côté de Gounod, de Saint-Saëns, de Massenet, de Charpentier ? C'est Verdi, Wagner, c'est même Puccini.

A quel pays appartient Boldini et Sergent ?

Faut-il encore rappeler qu'un des chroniqueurs parisiens les plus renommés, un mort d'avant hier, Albert Wolff, était berlinois.

Enfin n'est-ce pas à Paris que

l'on vient d'élever un monument à l'Allemand Henri Heine ?

Mais il faut une langue pour penser, et, pour créer un milieu intellectuel, il faut qu'un certain nombre de personnes pensent dans cette langue quelle que soit d'ailleurs leur nationalité; pour créer un milieu intellectuel le nombre n'est pas nécessaire; les idées n'ont rien à faire avec le suffrage universel et ce furent toujours les minorités qui gouvernèrent le monde.

Or, cette langue existe en Égypte, créant réellement une unité intellectuelle et cette langue est la langue française, instrument de clarté et de précision admirable; c'est en langue française que la *Nouvelle Revue* est écrite, et parmi ces jeunes rédacteurs bien peu sont français croyons-vous. C'est cependant en français qu'ils pensent et qu'ils écrivent et il me semble que si nos compatriotes doivent trouver là un motif de plus pour aider de si méritoires efforts, les autres colonies n'en doivent pas prendre ombrage.

Le tout, voyez-vous, est de penser et comme il se trouve que c'est la langue française qui est la plus répandue comme instrument intellectuel, il n'y a pas à s'en fâcher. Que chacun apporte la matière première, sur laquelle vont travailler ces jeunes gens et c'est à l'aide de la langue française que nous aurons l'essence des littératures étrangères distillée par des cerveaux de jeunes Égyptiens.

Et puis on ne trouve pas tous les jours un grand écrivain, et si l'Égypte n'en a pas produit encore, ce n'est pas une raison pour désespérer.

Bon courage donc à nos jeunes amis. Ils luttent pour un idéal; c'est une preuve d'intellectualité certaine.

R. C.

LE REVEILLON

On a dansé chez le baron et la baronne Jacques de Menasce.

Riches toilettes, bonne humeur et buffets d'autrefois.

* * *

On a fêté joyeusement la fin de l'année 1901 chez le Baron et la Baronne Jacques de Menasce qui avaient réuni à cette occasion leurs parents et leurs amis.

Inutile de dire qu'on a dansé avec entrain jusqu'au matin.

A minuit précise le buffet fut ouvert et le champagne coula à flots en l'honneur de l'année qui commençait.

La gaité n'a cessé de régner et on voyait que chacun s'amusait franchement et sans arrière pensée.

Plusieurs toasts furent portés à la santé des amphitryons, en l'honneur des nouveaux mariés auxquels chacun exprima de nouveau ses vœux de bonheur.

Parmi les personnes présentes nous avons aperçu S.E. le gouverneur, le sous-gouverneur, Chakour bey, Mme. la générale Lane, M. et Mme. Pierre Girard, M. et Mme. Gould, M. et Mme. Michalla bey, M. Alexandre Sursock, Baron et Baronne de Menasce, M. et Mme. A. Padoa bey, M. et Mme. Charles de Zogheb, M. et Mme. Jacques Aghion, M. et Mme. A. Luzzato, M. le Dr. et Mme. Ruffer, M. et Mme. M. Tilche, M. de Tschodi, M. et Mme. M. Naggiar.

N'oublions pas de mentionner l'essaim de jolies et charmantes jeunes filles Mesdemoiselles Debourg, Tamvaco, Padoa, Goar, Garzoni, Suarès, Casanera, Sursock, Ismalum, Pihla, Sacks, Sasson, etc.

Toutes nos plus charmantes mondaines rivalisaient d'élégance. Les jolies toilettes étaient trop nombreuses pour qu'il nous soit possible d'en citer quelques unes.

La baronne Jacques de Menasce secondée par la Baronne Emile de Menasce recevait avec sa coutumière amabilité les nombreux invités qui avaient tenu à venir leur apporter leur vœu de bonne année.



Les Fêtes

C'est aujourd'hui que se terminent, ou à peu près, les fêtes qui précèdent et qui suivent l'avènement de l'année nouvelle.

Nous en profitons pour adresser à nos abonnés et à nos lecteurs, nos vœux et nos souhaits.

Ce ne sont pas les fêtes qui manquent en Egypte et, par un sentiment de convenance que chacun comprendra, nous serions disposés à prendre part aux grandes fêtes de chacune des colonies importantes. Ce n'est pas pratique, d'abord parce qu'il faudrait une entente générale dans la presse, entente qui a été jusqu'ici impossible; ensuite parce que si la multiplicité des congés fait la joie des uns, elle ne fait pas toujours celle de tous ceux qui travaillent à la journée et qui, parfois, comme à la fin de décembre, sont restés deux journées sans travailler, c'est-à-dire sans rien gagner.

Conseiller aux gens de se réjouir est facile lorsque ceux à qui on s'adresse ont la poche bien garnie; mais c'est avec amère dérision lorsque la semaine déjà maigre, est rendue plus pénible encore par le chômage des fêtes.

Ce sont des considérations qu'il faut rappeler parfois à l'attention des heureux de ce monde, précisément en ces jours d'allégresse universelle.

En revanche, il y a dans notre ville d'Alexandrie, une foule de gens qui appellent et bénissent les fêtes:

ce sont ceux qui reçoivent des bakchiches.

Il n'y a jamais assez de jours de l'an pour cette catégorie-là, et je crois bien que chaque année le nombre de ceux qui affirment leur droit aux étrennes devient plus grand.

Du matin au soir, il faut avoir la main à la poche. Partir au Caire ou s'enfermer chez soi est une voie de salut, mais on vous repince au retour, et on ne peut pas se séparer du monde par économie.

Le malheur, c'est que plus on donne, plus on doit donner, et plus le nombre des quémandeurs augmente.

A cet égard je voudrais citer deux exemples réellement typiques.

Le lendemain du jour de l'an, je recevais la visite d'un barbarin fort bien vêtu, évidemment en tourné de recettes. Après m'être fait traduire ce qu'il demandait, j'appris qu'il était au service d'un avocat et que je lui devais des étrennes pour cette raison que la *Réforme* étant désignée pour les publications légales, il m'apportait les communications du maître!

C'était déjà d'un joli tonneau.

Il y eut mieux. Un autre barbarin me demanda un bakchich à titre d'un de mes abonnés.

Devant ma stupéfaction mal dissi-

mulée, il me baragouina en français de barbarie:

— Patron à moi donne bakchich à ton porteur: tu dois bakchich à moi, son domestique!

Voyez-vous d'ici, tous les barbarins des avocats et des abonnés venant demander leur bakchich?

Les fêtes sont bientôt passées et chacun se remettra demain au travail, plus ardent que jamais dans la lutte pour la vie.

Que l'on ne pense pas surtout avoir payé sa dette aux malheureux parce que l'on a donné beaucoup de bakchiches aux mendians de toutes les catégories.

Mais les Alexandrins n'ont pas besoin de leçons et de conseils à cet égard, et insister serait malséant.

Bonne fête à tous, heureuse année, et que le sentiment de la solidarité humaine s'affermisse dans les âmes!

R. C.



Bal d'Enfants

« Combien j'ai douce souvenance ! » s'écriait le poète.

A la lecture de ce compte-rendu d'un bal d'enfants de 1903, plusieurs de nos concitoyens se souviendront de l'heureux temps de leur enfance.

Le bal d'enfants donné dimanche au nom de la toute mignonne Germaine Aghion par M. et Mme. Jacques I. Aghion dans leur hôtel de l'avenue Rosette a été très réussi.

Mlle Germaine recevait ses jeunes amis et elle avait fort à faire, nous a raconté le reporter attardé qui nous renseigne. Elle était ravissante dans son costume de Reine d'Autriche.

Nous ne nous hasarderons certainement pas à décrire tous les costumes des invités, une simple énumération nous est seule permise et la voici :

Mlle Adrienne Aghion, (Anne d'Autriche) ; M. Charles de Menasse (Napoléon) ; M. Georges de Menasse (Mousquetaire) ; M. Maxime Piha, (Chat Botté) ; M. Gabriel J. Aghion, (Empereur) ; M. Théodore Karam (Berger Watteau Louis XV) ; M. Adrien Suarès, (Général de l'Empire) ; Mlle Nelly Zanamiri (Zingara) ; M. André Cattau, (Ménéstrel) ; M. Henri Cattani (Ménéstrel) ; Joseph Cattau, (Marquis) ; Mlle Marthe Suarès (diablette) ; Monsieur Egon Kornfeld, (Page) ; M. Albert Korn-

feld, (Ballerin) ; Mlle Dora Davies, (Pierrette à la mode) ; M. Thomey Davies, (Pierrot à la mode) ; M. Renaud Morrison, (Valet de Cœur) ; M. Gustave Zagdoun, (Oreste dans la Belle Hellène) ; Frédérie Saks, (Garde Française Louis XV) ; Mlle Marie Rose Lévi, (Fiorella la Brune) ; Mlle Edith Castro, (folie) ; Mlle Alexandra Sinadino, (Bouquetière) ; Mlle Andrée Aghion, (Prince Charmant) ; M. Victor Aghion (pêcheur) ; M. Tea Tilche, (Esmeralda) ; Ida Tilche, (Papillon) ; M. Max Rolo, (Prince-charmant) ; M. Victor Nahman, (clown Bergère) ; M. Robert Nahman, (clown Bergère) ; M. Aristide Papageorges, (cordon Bleu) ; Mlle Marie Sinano, (japonaise) ; John Socolis, (Copurchie) Jacques Naggar, (clown) ; Auguste Naggar, (Page) ; Christine Pally, (Marquise) ; Jeanne Pally, (Papillon) ; M. Odette Soria, (Papillon) ; M. Henri Soria, (Abbé de Cour) ; Mlle Lio Ralli, (Marguerite) ; Mlle Ivette Aghion, (Esmeralda) ; M. James Aghion, (Copurchie) ; Mlle Scanavi, (Carmen) ; Mlle Reinzian, (Rose Pompon) ; Mlle Julie Rallik (Bergère Watteau) ; Mlle Julie Pringo, (folie), M. Joseph Suarès, (Copurchie) ; Georges Piha, (Sais) ; M. Jacques Ed. Suarès, (Pierrot) ; M. Robert Suarès, (Pierrot) ; M. Gustave V. Nahman, (Soudanais) ; Monsieur David Nahman, (Soudanais) ; M. Christophe Tchudi, (Pierrot) ; M. Albert Aghion, (Copurchie) ; M. Cosi Zervudachi, (ange) ; M. Angélique Zervudachi, (Qate Greemany) ; Mlles Berthe Tilche, (Pêcheur Napolitain) ; Mlle Nelly Tilche, (Dalla) ; M. Georges Tilche, (Cupidon) ; Mlle Andrée Tilche, (Mme Sans-Gêne) ; M. Paul Zervudachi, (Berger d'Arcadie) ; Mlle Catherine Zervudachi, (Modiste Empire) ; Mlle Camille Romano, (Marie Antoinette) ; M. Termon Romano (Louis XV) ; M. Raymond Tuby, (Copurchie) ; M. Jacob Tuby, (Mariée), Mlle Alice Tuby, (Mariée) ; Monsieur Joseph Tuby, (Copurchie), Mlle Rose Tuby, (fée) ; Mlle Louise de Humboldt, (Espagnole) ; Mlle Jeanne Zukar, (Jardinière), Mlle Edith Aghion, (Boule de neige) ; M. Fernand Aghion, (Marquis) ; Paul Welfing (Tambour Major) ; Mlle Isabelle Sursock, (Marquise Daw) ; Mlle Loulou Israel, (Bédouine) ; Mlle Céline Goar, (Almée) ; Mlle Rose Aghion, (Merveilleuse) ; Mlle Marie Aghion, (Bohémienne) ; Max Piha, (Incroyable) ; Eveline Israël ; (Merveilleuse Empire) ; Char-

les Sasson, (Aiglon) ; Mlle Sasson, (Papillon) ; Mlles Kingham, (danseuse et fée).

Les danses fort bien réglées, se sont succédées avec un entrain « endiable » et on nous assure que tous les seigneurs, et toutes les grandes dames y compris Bonaparte lui-même ont oublié leur grandeur, et fraternisé avec les pierrots, les pierrettes, et même les diabliesses devant le buffet exquis.

La fête s'est terminée par un coïllon venu de Paris, avec des accessoires ravissants, qui a obtenu un succès complet.

Madame Jacques Aghion avec sa grâce coutumière et M. J. Aghion recevaient les mamans et même beaucoup de papas venus pour admirer les chers petits.

En somme, fête qui comptera dans le souvenir de tout ce petit monde, admirable et mutin qui nous cause tant de tourments et nous donne tant de joies.



La traite des blanches !

J'ai déjà eu l'occasion, lors de la vente à Port-Said, d'une femme à Est. 6: de parler de la traite des blanches. Je retourne aujourd'hui à ce thème, l'âme complètement navrée devant les actions de certaines personnes qui font trafic de tout.

En dépit des lois multiples et successives que tous les pays ont décrétées, en dépit du stigmate d'infamie qui s'imprime sur le front de ceux qui marchandent la chair humaine, en dépit des efforts méritoires que les prosélytes du féminisme ont héroïquement tentés, il se trouve des hommes sans conscience qui continuent, comme aux époques les plus barbares du moyen âge, à considérer la traite des blanches comme une branche de commerce.

Partez-vous cette année?

Joyeux départs d'antan, dans la douceur d'un beau voyage !

C'est la question que bientôt chacun posera à ses amis et connaissances :

— Partez-vous cette année?

La réponse varie naturellement ; c'est oui ou c'est non.

Côté oui :

— Oui, certainement je pars.

— En famille, naturellement?

— Oui, j'avais d'abord hésité à emmener tous les miens, mais ma femme ne veut pas se séparer de ses enfants et moi je ne puis pas vivre sans ma famille.

— Oh! je comprends ça, c'est si naturel!

C'est naturel, mais très coûteux. Comme vous le savez, mon petit dernier est encore sur les bras de sa nourrice, ma dernière fille est à peine sevrée, et tout bien compté nous sommes onze personnes avec la gouvernante, la nourrice, la bonne et la femme de chambre de ma femme.

— C'est beaucoup.

— Oui, c'est beaucoup, mais c'est si bon la famille!

Il n'y a que dans les hôtels que c'est vraiment gênant, d'autant que ma femme ne peut pas rester en place.

— Comment faites-vous alors?

— Oh! c'est bien simple. Ma femme va à Carlsbad avec ma fille aînée.

Ma seconde fille, et deux de mes fils se rendent à Abano, avec la gouvernante. Mon fils aîné va à Montecatini avec sa tante.

— Et vous?

— Ah! moi, je vais à Paris, comme tous les ans.

Côté non :

— Non certes je ne pars pas. Je reste.

— Je comprends ça. Où est-on mieux qu'à Alexandrie l'été?

— C'est absolument ce que j'ai fait entendre à ma femme.

— Elle a entendu?

— Pas tout de suite, mais elle y est venue. Vous comprenez, mon

cher, que j'en ai assez de Paris, de Milan, de Rome et de Vienne. C'est toujours la même chose.

— Oui, tandis qu'ici...

— Ici, c'est comme partout, mais j'ai pris un abonnement à l'Alhambra et une maison à Ramleh. Moi, j'aime le théâtre, et précisément à Paris tous les théâtres sont terminés pendant l'été. Alors vous comprenez...

— Parfaitement.

Il y a des variantes dans la réponse. Comme le personnage d'un vaudeville déjà ancien, nous avons le citadin qui ne veut pas avouer qu'il ne part pas en Europe. Il a peur d'être déshonoré auprès de cette bonne Madame X... qui racontera des histoires et fera des potins.

Alors il dit qu'il partira, mais très tard, quand on pourra jouir de Paris, toujours si chaud en été.

Et puis il y a tant de dangers à affronter désormais à l'étranger...

Il y a des grèves partout; on charge le peuple dans les rues; on arrête à tort et à travers.

Il y a des tremblements de terre, des secousses, des cyclones; des tempêtes.

Enfin, il y a aussi des épidémies à redouter.

En dehors de ces catégories, il y a l'Alexandrin qui ne part jamais et qui se trouverait le plus malheureux des hommes s'il perdait la vue du Phare et de la côte du Mex.

Le nombre de ces endurecis est très grand, pour ma part j'en connais plusieurs dans ce cas.

Les conversations sur le départ ont parfois une allure plus générale.

— On partira beaucoup cette année.

Le plus drôle, c'est que le premier affirme que l'on partira beaucoup parce que l'on est resté beaucoup l'année passée, tandis que le second affirme que l'on partira très peu parce que l'on est parti beaucoup l'année dernière.

Au fond, la statistique démontre que le niveau des départs est sensiblement égal chaque année.

Ce fait toujours un sujet de conversation.

Autre fait digne de remarque, c'est que tous ceux qui s'en vont, reviennent dans cette bonne ville d'Alexandrie avec un nouveau plaisir... sauf de rares exceptions, bien entendu.



En entrant à Alexandrie

1903 ! 1945 ! Et l'on continue à parler toujours de l'état pitoyable de notre ville !

* * *

L'entrée de la ville par le débarcadère du port se présente dans un état pitoyable. Les grands dépôts de bois ont accaparé tout, sans aucun ordre, et l'étranger se fera une triste idée du pays au milieu de cette immense forêt de bois coupé.

Ne pourrait-on pas obliger les propriétaires de ces dépôts de respecter les trottoirs des rues et d'enfermer leurs marchandises par un grillage convenable ?

Et les rues par lesquelles cet étranger est obligé de passer pour entrer en ville ! Il y a la grande artère qui conduit vers le Caracol Labbane et qui est à peine présentable ; mais nos cochers, qui cherchent le raccourci, prennent les petites rues derrière l'okelle Karam, pour entrer dans la Secca Ghedida, et ces ruelles, sans pavages, pleines de poussières pendant l'été, et de boue pendant l'hiver, ont un aspect lamentable sous tous les rapports.

Si nous poussons plus loin, dans la même direction, nous nous trouvons au milieu du quartier du Fort-Napoléon. Entre les rues Karasta, d'Anastassi et Secca Ghedida il y a un carré au pied de la Colline du Fort-Napoléon, qui se présente sous un aspect vraiment repoussant : Huttes servant à tous les métiers, sable, dépôts de toute espèce, voilà le contenu de ce carré qui se trouve au milieu d'un grand quartier et à l'entrée de la ville.

Ne pourrait-on pas transformer ce carré en un petit parc qui embellira le quartier déshérité et pourtant digne d'intérêt ? Et que dire des ruines abandonnées de la rue de France, en face de l'établissement Galetti ?

Et les terrains vagues qui servent de dépotoir aux quartiers environnants ? Il y a, entre le Rond Point et la route de Ramleh, un terrain vague qu'on emploie à cet effet, malgré qu'il se trouve au commencement de nos deux grandes promenades : la route de Ramleh et celle du Canal, et tant d'autres en ville et dans les proches environs !

Alexandrie nouvelle

Qu'aurait dit le journaliste de 1903 à l'aspect de l'Alexandrie actuelle ?

Déjà, de son temps, il regardait avec amour et fierté sa transformation.

* * *

Alexandrie nouvelle se dessine. Partout, des changements opérés ou des changements qui s'opèrent, et nous serons bientôt dans une autre ville toute différente de celle que nous connaissions.

Supposez quelqu'un qui, parti depuis quatre ou cinq années, revienne ici dans un an. Il ne reconnaîtra rien de la ville ancienne. Le quai, les trams, les routes nouvelles, les maisons baroques, la disparition de la tour Romaine, tout contribuera à le dérouter et il n'est pas certain qu'il n'aïlle jusqu'à douter s'il est vraiment débarqué dans sa vieille Alexandrie.

— O ma vieille Alexandrie, dirait-il, que t'a-t-on fait ? Et est-ce toi cette ville inconnue où je reviens et ne retrouve rien de mes souvenirs et de mes décors familiers. Quelle fi-

vre, quelle manie jamais a pu occasionner un tel changement de fonds en comble, si bien que je ne te reconnais plus, ô ma vieille, ô ma vieille Alexandrie... »

En déclamant, il s'en ira par les routes, et tâchera en désespoir de cause de reprendre ses habitudes oubliées. Il entrera dans le premier café venu et demandera les journaux.

Les journaux seront unanimes à lui apprendre que tout est en désordre, que les administrations ne marchent pas, que les sociétés syndicales exploitent leurs actionnaires, que toutes les décisions traînent à l'infini, et, en un mot, que les vieilles habitudes des gens d'Égypte n'ont guère changé de ce côté-là.

Notre héros fera sans doute la simple réflexion suivante toujours sur le ton déclamatoire de feu Jérémie :

— Alexandrie, Alexandrie, tu es comme les serpents. Tu changes de peau, mais ton âme est restée la même et je te reconnais à ce signe, Alexandrie !



Sortie de Bal : 1903....

THÉÂTRE D'AMATEURS



La Tour de Nesle, de Gaillardet et Alexandre Dumas, représenté au Théâtre Abbas Hilmi le samedi 31 octobre 1903 par une troupe d'amateurs : Mme Pontet, Mlle Dascot et MM. Abiad, Jauffret, Cachard, Brillet, Ventura, etc.

L'organisation de la soirée avait été confiée à MM. Georges Abiad, Georges Cachard et Ph. Sarkis.

M. Georges Abiad après les représentations données au Théâtre Abbas, part pour l'Europe aux frais du Khédive pour apprendre la comédie française avec le grand artiste Sylvain. Il deviendra le grand tragédien que vous connaissez.

* * *

A propos de cette soirée d'amateurs nous lisons dans la « Réforme » :

LA TOUR DE NESLE

La grande soirée de gala organisée par la société « Réunion des Familles » au théâtre Khédivial Abbas Hilmi, a eu un brillant succès. A l'entrée de M. Pierre Girard, consul de France, la musique a joué la Marseillaise ; puis M. Hazan a prononcé un petit discours pour exposer aux assistants le but de la société.

La représentation elle-même a été fort réussie ; la plupart des acteurs se sont avantageusement acquittés de leurs rôles. Parmi les plus applaudis, citons Mme Pontet dans le rôle de Marguerite de Bourgogne, M. G. Abiad dans celui de Buridan, M. Jauffret dans celui de Gaultier Daulnay et M. Brillet dans celui de Savoisy.

La pièce commencée un peu tard a été terminée assez avant dans la nuit mais les assistants ne s'en sont certes pas retirés moins satisfaits. La fête a été, à tous égards, un succès pour la Société.





ESSOR

Voici l'agréable programme d'un hiver alexandrin de jadis.

Comme on le voit, il est bien chargé, bien ordonné, tout à l'honneur de nos doyens.

Les Alexandrins n'auront pas à se plaindre cet hiver. Dans trois théâtres ils auront des représentations d'opéra: Au Zizinia, au théâtre Abbas et même à l'Alhambra.

Au Zizinia, l'exquise Angelica Pandolfini, une jeune gloire; au théâtre Abbas, Gemma Bellincioni, une gloire chevromée; au théâtre Alhambra Apostolu, un ténor qui eut de grands succès et qui en aura encore sans doute.

En outre Silvain, un des représentants du grand art classique français viendra ouvrir la saison dramatique. Il jouera des pièces en vers, où il excelle, car personne mieux que lui, sauf Monnet Sully, n'incarne avec plus de vigueur et de talent les grands rôles du répertoire. Entendre dire le vers français comme il doit être dit, est un plaisir fort rare pour les Alexandrins. Silvain le leur donnera sans qu'ils aient besoin de prendre le bateau. Enfin la Société Artistique, ou plutôt son délégué ordinaire et extraordinaire recruté en ce moment les artistes de comédie qui seront présentés au jugement des connaisseurs du Caire et d'Alexandrie.

Les Alexandrins ont, d'ailleurs leurs auteurs. Nous avons applaudi un fragment d'un opéra de M. Nicolas Sinadino, nous l'entendrons tout entier, espérons-le. Nous avons en un acte du maestro Gianni-Galetti; nous aurons, souhaitons-le, une œuvre de plus grande envergure. Le maestro



PREMIER DE L'AN

Premier de l'An; congé sur toute la ligne; je devrais donc le prendre aussi de vous, et poser mon mirilton, après vous avoir adressé ces simples souhaits:

Bonne journée,
Et bonne année,
Bonne santé
Hiver, été,
Ciel sans orages
Et sans nuages
Profonds sommeils
Et gais réveils,
Ni maladie
Ni tragédie !

Amusez-vous,
Faites les fous,
Beaucoup de joie
D'or et de soie,
Point de soucis
Sous vos sourcils,
Mains toujours blanches,
Dents toujours franches,
Oeil clair, teint frais,
Amour et... Paix !

ARTISTIQUE

Colella se réserve, mais peut-être un jour ou l'autre voudra-t-il bien apporter sa contribution.

Au point de vue de l'art dramatique, on m'a signalé les essais tout à fait intéressants d'un jeune écrivain italien dont une pièce a été jouée par la Société Ernesto Rossi.

Il n'y a pas jusqu'au genre un peu inférieur des Revues, qui ne florisse parmi nous. Nous serons, pour cette saison, à la troisième, ou à la quatrième de ce soir!

Quant aux acteurs, on en trouve, et la société Rossi peut présenter un ensemble excellent et quelques artistes de valeur. Une société artistique française vient de naître, et pour son coup d'essai, a joué *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau. Si ce coup d'essai n'a pas été un coup de maître, il fut très honorable du moins; nos jeunes amis iront entendre Silvain, et ils mesureront l'effort qu'il leur faut accomplir.

Puisqu'il y a un mouvement artistique indéniabie, puisque nos concitoyens aiment avec tant de passion le théâtre et les artistes, pourquoi la Société Artistique d'Egypte ne se prêterait-elle pas chaque année à l'organisation d'un concours entre les auteurs égyptiens?

On a dit, et tout à fait à tort, que les pièces d'auteurs du pays jouées au Zizinia et au Khédivial n'avaient en cette bonne fortune que parce qu'elles étaient signées par un membre du Comité.

Nous savons de bonne source que les membres les plus influents du comité seraient arbitres. Si la pièce était jugée digne d'être représentée,

elle serait interprétée par la troupe de comédie au Zizinia et au Khédivia.

La société artistique d'Egypte est subventionnée par l'Etat; elle reçoit une allocation de la Municipalité, elle est donc jusqu'à un certain point officielle. Encourager les tentatives littéraires et artistiques des auteurs égyptiens, rentre donc parfaitement dans le programme qu'elle doit s'imposer.

Encore une fois, elle y est disposée, nous en avons la certitude.

Silvain dans Louis XI

Après Coquelin, voici le grand Silvain qui déclame au Zizinia.

Les Alexandrins lui réservent un accueil des plus chaleureux.

Il est fort difficile d'écrire sans se répéter, sur un grand artiste qui joue cinq rôles différents pendant cinq soirées consécutives. Je ne me lasse pas d'applaudir, mais je crains d'abuser de la patience de nos lecteurs en disant toujours la même chose. Comme c'est toujours la même chose, il faut me pardonner. Silvain a été admirable dans « Louis XI » : il a été fêté, rappelé, acclamé; il a fait frissonner la salle entière au 4e. acte; il l'a angoissé et terrifié au 5e. acte, quand il est sorti du tombeau pour remettre la main sur la couronne de France.

Jamais encore nous n'avions vu de si belles et de si franches ovations à un grand artiste et nous sommes ravis, car, ici, il s'agit vraiment de notre art national.

Il faudrait, pour bien rendre les sensations éprouvées par nous et par tous les spectateurs, analyser la pièce de Casimir Delavigne et montrer les grandes qualités qu'elle possède, les raisons qu'elle renferme d'attirer les foules et de les secouer. De grands artistes ont été tentés par ce rôle de Louis XI et c'est une preuve que « l'Homme qui l'a fait qu'on tue » Casimir Delavigne est, quoi qu'en pensent les classificateurs de genre et d'espèce, un homme de théâtre et parfois même un poète.

Jules Lemaitre, il y a quelques années déjà, a montré combien était

excessif l'ostracisme dont on prétendait frapper celui qui eut pour principal tort d'être opposé, en 1830, comme un rival de Hugo et qui disparut dans le rayonnement du Maître.

Nous ne suivrons pas Jules Lemaitre, non plus que Sarcey, non plus que Larroumet qui présentèrent fort l'auteur de *Louis XI*, des *Enfants d'Edouard* et de *Marino Faliero*. Il nous suffit de constater que malgré ses défauts, l'œuvre que Silvain anime de son souffle puissant est encore plus jeune que telle de ces pièces que nous avons récemment entendues, qui ne sont jeunes que par la date de leur naissance et qui tombent en poussière avant d'avoir vieilli.

Il y a dans « Louis XI » un 4e. acte superbement théâtral et un 5e. acte encore fort bon et extraordinairement émouvant.

Le drame historique est démodé, dira-t-on, soit, mais celui-là nous donne un Louis XI qui sera d'assez près la vérité historique.

Silvain a composé ce rôle avec une vérité et une puissance incomparable; il l'a creusé en psychologue; il l'a rendu avec un éclat supérieur.

Ajoutez à cela que personne aujourd'hui ne dit plus le vers comme Silvain.

C'est un pur délice de l'entendre et n'en déplaît à beaucoup, il y a des tirades fort estimables et de fort beaux vers dans la pièce.

J'ai déjà dit que la salle entière avait acclamé le grand artiste, et c'est la preuve que les spectateurs ont été empoignés par la vérité, par la simplicité, par la mesure, par le goût enfin, mis par Silvain dans cette composition, savante à force d'être naturelle, grande à force d'être simple et humaine.

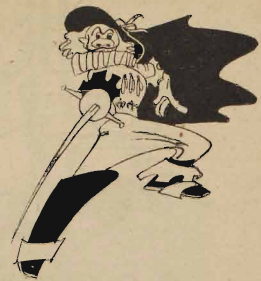
Silvain joue la pièce de Delavigne comme elle a été écrite, comme elle est jouée à la Comédie Française et comme elle doit être interprétée si on veut se conformer aux desseins de l'écrivain.

Madame Louise Silvain a été un Dauphin digne d'un tel père.

M. Jean Renaud a été plein de feu et de passion dans Nemours.

Toujours charmant Mademoiselle Berthe Belval. M. Laby a fait un excellent Ollivier le Daim. Ensemble très bon, en somme

R. C.



Coquelin dans Cyrano

Le grand artiste français soulève un délire d'enthousiasme, au temps où Rostand était à l'apogée de sa gloire.

Hier, dimanche, Coquelin a joué le 3e. et le 5e. acte de *Cyrano de Bergerac*. Il est inutile vraiment d'insister sur l'inconvénient de découper une pièce quelconque, mais à l'impossible nul n'est tenu, et il y avait impossibilité avec les éléments dont dispose le grand artiste dans sa tournée, de jouer l'œuvre entière de Rostand.

Force était donc de nous contenter de ce qu'il nous donnait.

Au reste « Cyrano » est une suite de monologues ou, plus exactement, de couplets poétiques.

Le 3e. acte, c'est le monologue éclatant du voyage dans la lune et les stances exquises du « baiser », le 5e. c'est le monologue de la lettre tachée des larmes du héros et du sang du fantoche et c'est la mort du poète spadassin, révélant le secret de son amour, soigneusement caché par le plus émouvant des scrupules.

Ce fut un triomphe sans pareil, et la salle entière prise aux entrailles par le génial artiste partait en longs applaudissements après chacune de ses admirables tirades.

Que Coquelin soit remercié pour nous avoir procuré cette sensation. Hier il s'est surpassé.

Félicitons aussi Mlle Suzanne Devoyod qui fut une gracieuse, puis une touchante Roxane. Mais restons sur les cimes où Coquelin nous a entraînés. Nous trouverons d'autres occasions de parler des artistes qui l'entourent et qui font un respectueux cortège de leur estimable talent à un tel maître.

R. C.

L'Ecole Mohamed Aly

S.A. le Khédive honore en personne la cérémonie de la pose de la première pierre de l'Ecole des Arts et Métiers de notre Ville.

Il y a des cérémonies qui empruntent leur beauté ou leur grandeur au luxe qui les accompagne: faites abstraction des fanfares, des toasts et des oripeaux et rien n'en demeure; il y en a d'autres dont la simplicité même révèle leur profonde signification. A la catégorie de ces dernières, appartient la fête d'hier dont on trouvera plus loin le compte-rendu. Nous nous bornerons à faire ici quelques considérations générales.

La présence de S.A. le Khédive, présidant la pose de la première pierre de l'Ecole Mohamed Aly, était le gage du grand intérêt que porte le souverain à tout ce qui touche, dans ce pays, à l'instruction et à l'éducation populaires.

Sur le vaste terrain où sera construite la nouvelle Ecole, à Chaby, de grandes tentes avaient été dressées, drapées de riches étoffes aux couleurs vives et ombrageant un frais massif de feuillages.

Des tribunes avaient été érigées sous les tentes, où avaient pris place les élèves des Ecoles Orwa el Woska, avec leurs professeurs, les élèves de l'Ecole des Arts et Métiers des enfants des portefaix de la Douane, les fillettes des Ecoles El Orwa el Woska, vêtues de blanc avec une écharpe rouge et verte.

Au milieu des tentes on avait érigé un kiosque pour la musique des enfants des portefaix de la Douane; tout près, était l'endroit où devait être posée la première pierre.

A droite, en entrant sous les tentes, était l'emplacement réservé à S.A. le Khédive, très bien décoré avec de riches tapis persans et des tableaux représentant les plans et le projet de la façade de la nouvelle Ecole Industrielle, élaborés par l'architecte M. G. Ramaciotti. Près du

fauteuil de Son Altesse, se trouvait un grand portrait du prince héritier Abdel Moneim.

Au dehors, il y avait une foule étonnante d'indigènes et sur tout le parcours, depuis l'Avenue Rosette, sur la route allant vers Chaby, on avait placé des poteaux avec des banderoles, des oriflammes et des drapeaux égyptiens.

Au passage de S. A. le Khédive, la foule l'acclama.

Son Altesse était arrivée à 4 heures précises, reçue par S. E. Riaz pacha, les membres du Comité de la Société el Orwa el Woska, S. E. le Gouverneur. Les accords de l'hymne Khédivial, exécuté par la musique des enfants des portefaix de la Douane, saluèrent l'entrée du Souverain.

Le Khédive était accompagné de S.E. Ahmed pacha Zeky, et suivi des membres de sa maison militaire.

Il serra la main à quelques personnages présents et se rendit sous la tente qu'on lui avait réservée.

Parmi les personnes présentes, nous avons remarqué S.A. le prince Omar pacha Toussoum, S.E. Fakry pacha, ministre de l'Instruction publique, S.E. Hussein pacha Fahmy, le gouverneur du Caire, S.E. Boghos pacha Nubar, tous les consuls présents à Alexandrie, les magistrats des Tribunaux Mixtes et indigènes, les hauts fonctionnaires de l'Etat, le général Murray, M. Graham bey, administrateur de la Municipalité, M. Ambroise Ralli, vice-président et les conseillers municipaux, MM. Schuler et Barbaza, députés de la nation française, les frères des Ecoles chrétiennes, le grand Rabbin, les clergés grec catholique, maronite, copte, etc., le cadî et les ulémas, plusieurs notables indigènes et européens, et les représentants de la presse.

On a remarqué plusieurs notabilités indigènes du Caire et des villages.

Les invités étaient reçus à l'entrée par des commissaires, membres de la Société el Orwa el Woska.

Quelques minutes après l'arrivée de Son Altesse, un élève de l'Ecole El Orwa el Woska récita à haute voix des versets du Coran. La fanfare joua ensuite l'hymne khédivial et tous les élèves, garçons et filles, acclamèrent par trois fois le Souverain Effendimez Tchock Yacha!

Les Protégés

Une grande amélioration dans l'état des détenus est entreprise aux prisons égyptiennes.

Elle incite la verve amusante du journaliste, satisfait au fond de ces nouvelles mesures.

Le Gouvernement protège les prisonniers. Non content de les loger et de les nourrir, il leur prodigue toutes ses bontés.

Déjà, les pendables ont, comme vous savez, obtenu la grâce de n'être plus peudus en public. Ce n'était pas trop, mais c'était déjà quelque chose.

Ensuite, l'«Officiel», a publié au mois de décembre dernier un avis informant le public que des offres devaient être reçues à l'administration des prisons pour la fourniture du fromage, du miel et du beurre nécessaires aux prisonniers.

L'eau et le pain ces légendaires ne sont donc plus qu'un souvenir et nos prisonniers sont invités à des repas appétissants.

Mais le gouvernement ne soigne pas seulement dans leur corps les prisonniers; il leur prêche aussi la morale.

Il a été décidé, en effet, de faire graver sur les portes de toutes les prisons et maisons de détention de l'Egypte cette maxime: « La prison est éducatrice, civilisatrice et réformatrice ».

Cette boutade d'homme libre aura certainement un effet salutaire sur l'âme de nos détenus qui sortiront de leur gôle non seulement gros et gras, mais conquis aussi par la plus saine des philosophies.

Le Problème de la Voilette

« La Réforme » fait une enquête à propos de la Voilette que nos pères, paraît-il, n'aimaient pas beaucoup... et pour cause!... Voici les trois réponses primées.

Je déclare, Monsieur, que la voilette à l'américaine est une chose exquise, à la condition qu'elle soit portée par de jeunes et jolies femmes et non par celles qui font déjà partie de l'ancienne garde.

La voilette nous donne l'avantage de voir sans être reconnues et surtout par ces lurets (*sic*) du perron.

Laissez-nous donc, Monsieur, avec nos voiles et nos illusions, et, vous, abaissez le drapeau de la rébellion.

Lucette.

Le 2 juin 1904.

Mon cher Directeur,

Depuis que je trompe mon mari, la voilette m'est d'une utilité incontestable.

Je vais librement aux rendez-vous que j'ai avec mon chéri, sans crainte d'être reconnue par personne.

Par contre, j'abhorre la voilette épaisse en ville, dans les rues principales où j'aime me faire voir et où je marche la tête haute.

Je crois qu'avec cette lettre votre enquête sera beaucoup plus avancée.

Je vous serre cordialement la main.

E. S.



LES VOILETTES

Si j'aime beaucoup la voilette
C'est parce que je suis coquette
Et qu'en me cachant à demi,
J'intrigue fort mon grand ami;

Si j'aime beaucoup la voilette
C'est pour réveiller la tempête
Qui depuis si longtemps gémit
Dans le cœur de mon grand ami;

Si j'aime beaucoup la voilette
C'est parce que mon regard jette
Un feu qui tellement séduit
Que j'en ai peur pour mon ami;

Enfin si j'aime la voilette
C'est pour pouvoir conter fleurette,
Sous un prestigieux abri,
Avec mon doux et grand ami.

Esmeralda.

Les jardins

* * *

C'est à Mehemet Aly, à son fils Ibrahim pacha, au Khédive Ismaïl et à S.A. le Khédive Abbas Hilmy, à S.A. le prince Hussein pacha Kamel, à S.A. le prince Ibrahim, à S.A. le prince Omar Toussoum que l'on doit la renaissance de l'art des jardins en Egypte.

Il y a longtemps que l'on nourrissait l'idée de créer des jardins publics à Alexandrie et si l'on recherchait dans des archives pas bien anciennes on retrouverait des projets et des propositions de MM. Jacques de Menasse, J. Lumbroso, Ambroise Ralli.

Sans faire de propositions et sans s'inquiéter des formalités administratives le Dr. Schiess bey, étant partisan de la création de jardins publics, avait trouvé la solution la plus simple de toutes; il les avait créés et autour de l'hôpital indigène il avait trouvé moyen de mettre assez d'ombre et de verdure pour attirer les enfants du voisinage.

Si personne ne s'occupait de ce que faisait Schiess bey dans son domaine

et s'il pouvait «tailler en plein drap» sans occuper de rien et de personne, il n'en était pas de même dans le reste de la ville.

L'idée des jardins au bord de la mer — un rêve de Chakour — ne fut jamais prise au sérieux, car les vents qui soufflent dans le Port Est rendent impossible toute plantation sérieuse. En revanche le projet de convertir en jardins les terrains ou une partie des terrains des fortifications à démolir entre l'hôpital indigène et Moharrem bey parut entièrement pratique et tout à fait séduisant.

M. Ambroise Ralli avait pris, il y a quelques années déjà, l'initiative de ce plan qui fut adopté par la commission municipale.

Il ne restait plus qu'à démolir les fortifications. Ce fut une affaire énorme, gigantesque, extraordinaire, phénoménale. Il y avait le concours et la bonne volonté de tellement d'employés, de tellement de ministères que de longs mois se passèrent avant que la pioche du démolisseur pût commencer son œuvre. Puis quand on eut obtenu l'autorisation, il fallut attendre que l'on vendît les pierres, puis quand on fut sur le point d'arriver à la Porte Rosette, on trouva une dernière résistance.

Les fortifications avaient un locataire — un officier de police — qui ne voulait pas s'en aller. Enfin l'obstacle disparut, c'est à dire que l'officier consentit à déménager et aujourd'hui les travaux s'achèvent sur tout le côté gauche de la porte Rosette.

Dès qu'un espace de terrain déblayé fut libre, la municipalité se mit à l'œuvre. On avait nommé un jardinier — une drôle d'histoire — on avait l'emplacement; il ne restait plus qu'à tracer le jardin et le planter.

Ce fut affreux tout d'abord. Le dessin était si élémentaire, si enfantin que le premier venu pouvait le concevoir et que tout homme de goût l'eût condamné, mais peu à peu la généreuse terre d'Egypte corrigea les



«fautes» du jardinier municipal et bientôt les arbustes et les fleurs se multiplièrent.

Et puis ces jardins, Schiess bey finit par les considérer comme une dépendance de son hôpital et il leur donna bientôt tous ses soins.

L'habile homme obtint d'abord qu'on plaçât la statue de Nubar pacha, l'œuvre de Denys Puech, au milieu de ces jardins, puis profitant d'un intérim de direction à la Municipalité il transforma ces niaises plates-bandes.



Le naufrage du « Cairo »

Deux sinistres viennent troubler la « douceur de vivre » de nos bons concitoyens de 1905; le naufrage du « Cairo » et l'incendie du « Théâtre Abbas ».

La nouvelle du naufrage du paquebot «Cairo» de la Compagnie Rubattino, au promontoire d'El Agami, a causé ce matin une grande émotion en ville.

Ce navire devait arriver de Gênes, Livourne, Naples et Messine, hier vers midi, suivant l'horaire. Mais à cause du mauvais temps, il n'a été signalé au fort de Kom el Nadoura, que vers 3 heures du soir.

L'accident

Le capitaine, arrivé à la hauteur de El Agami, ralentit la marche, pour attendre le pilote. Mais la barque du pilote n'était pas visible, et par ce gros temps, le capitaine ne voulant plus avancer, à cause de l'entrée dangereuse du Boghaz, rebroussa chemin. C'est en faisant cette manœuvre, paraît-il que le « Cairo » racla légèrement le fond. Il avait à peine eu ce choc léger, qu'un autre plus fort, arrêta sa marche. Le navire était échoué sur une série d'écueils.

C'était 9 heures du soir.

Le capitaine fit lancer des fusées demandant des secours. Une caisse fut consommée et les secours n'arrivaient pas.

En attendant une voie d'eau s'était déclarée et le navire commençait à couler doucement en se penchant sur le flanc droit, ayant la proue du côté Sud Ouest. Les pa-

quets de mer balayaient le pont et un vent froid soufflait avec violence.

On jeta aussitôt à la mer tout ce qui se trouvait sur le pont et dans la cale, pour alléger le bateau.

Les passagers, au nombre de cent environ, avaient quitté leurs cabines ou les salons; et se sauvèrent sur le pont, dans la plus grande angoisse.

A ce moment l'émotion était très grande; en vain les officiers et les hommes de l'équipage ne cessaient de reconforter les passagers et les dames surtout, leur disant que les secours allaient arriver.

Une nuit d'angoisse

Le bateau continuait à pencher. De temps à autre, les éclairs des fusées illuminaient le ciel couvert de nuages. Sur le pont, on était dans l'obscurité. En attendant l'eau montait; elle arrivait jusqu'à la taille des passagers et l'organisation des secours était impossible.

Le vent continuait à souffler avec violence.

Une embarcation du «Cairo» ayant à bord un officier et quatre hommes arriva à 1 heure à Alexandrie pour demander des secours urgents. Le sauvetage dans les embarcations du bord était impossible. C'eût été exposer à une mort certaine la plupart des passagers.

En attendant, les fusées ne cessaient d'être lancées.

Les passagers croyaient leur dernière heure venue surtout, quand, les remorqueurs des gardes côtes et ceux de l'Impresa Almagià, le «Savoia» et le «Nina» arrivés sur les lieux les premiers, restèrent impuissants, ne pouvant organiser aucun sauvetage, à cause du mauvais état de la mer et de l'obscurité.

Vers 4 heures du matin, arrivèrent sur les lieux les remorqueurs de l'Administration des ports et Phares, *Teir el Mina* et *Nour el Bahr* avec d'autres embarcations.

Ils ne purent non plus s'approcher du bateau naufragé.

Les passagers ayant l'eau jusqu'à demi corps et plusieurs jusqu'au cou, étaient dans un état désespéré.

Les officiers, malgré l'évidence du danger, se multipliaient et cherchaient à donner du courage aux passagers.

L'équipage était surmené.

Le sauvetage

Enfin, quand le soleil se leva, on commença à organiser le sauvetage des passagers, au moyen de cordes, la mer étant toujours très agitée et ne permettant pas aux remorqueurs de s'approcher du navire naufragé.

Les passagers descendirent du côté de la poupe du navire, dans les embarcations.

A 7 heures 1/2 ils débarquèrent à Alexandrie, sans aucun bagage bien entendu.

On n'a pu débarquer ni les papiers du bord, ni la poste.

La position du «Cairo» est très critique et on le considère comme une perte totale.

Aussitôt le temps rétabli on commença les opérations de sauvetage de la poste et des documents du bord.

Le capitaine et les officiers, ainsi que les hommes de l'équipage se sont

rendus ce matin, aussitôt débarqués, au Consulat Général d'Italie.

Le commandant fera son rapport sur l'accident et le remettra au Consul Général.

Interview de Novelli

Novelli se trouvait à bord du *Cairo*. Il vient d'Italie pour donner à Alexandrie et au Caire une série de représentations que nous attendons avec impatience. En ville, les affiches tendues sur les murs annonçaient pour ce soir « Un *dramma nuovo* » l'éminente pièce de Praga dont Novelli est l'interprète géral. Notre public escomptait d'avance le vif plaisir d'assister ce soir à cette première.

Son attente sera déçue. Dès que la nouvelle de l'accident arrivé au « *Cairo* » a été connue en ville nous avons pensé à Novelli.

Aussi, ce matin, dès la première heure avions-nous l'idée d'aller trouver le grand artiste.

— Je suis très touché de votre bonne pensée, nous dit-il. Je vous en remercie vivement et je reviens « *La Réforme* ». Je viens de passer par une des plus fortes émotions de ma vie...

— Le navire est donc complètement perdu !

— Complètement.

Et, ouvrant son par-dessus et nous montrant les habits qu'il a sur lui, Novelli nous dit :

— Je n'ai plus que ça. Tout est perdu. Bagages, effets rien n'a pu être encore sauvé.

— Vous ne pourrez point jouer ce soir ?

— Certainement non. Comment voulez-vous que je joue ? Je suis plus mort que vivant.

Mais le lendemain Novelli débuta quand même au « *Ziziunia* » avec des moyens de fortune, sans souffrir et jouant la pièce du début « *Alleluya* » par mémoire lui et toute sa troupe. Ce fut un triomphe de plus pour l'illustre acteur.

L'Incendie du Théâtre Abbas

On imaginerait malaisément un désastre plus complet que celui dont vient d'être victime le joli et coquet théâtre Abbas Hilmy de MM. Monferrato. Le feu, irresponsable et brutal, l'a réduit en cendres en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. L'incendie a éclaté cette nuit entre 1 h. 30 et 2 heures, on ne sait pas au juste.

Le récit des gardiens

« La représentation du *Cirque Gatti* était terminée peu après minuit. Les spectateurs étaient partis, tout avait été remis en ordre et les artistes eux-mêmes avaient regagné leurs logis. Les lumières avaient été éteintes et nous, les gardiens qui couchons la nuit dans le théâtre depuis que s'y trouve le *Cirque*, dormions déjà depuis un instant quand nous fûmes réveillés, vraisemblablement par la chaleur insupportable et la vive lumière qui s'étaient faites autour de nous : Le théâtre brûlait !... »

« Il brûlait de façon extraordinairement rapide et extraordinairement étrange. Il brûlait de tous côtés. Les flammes convergeaient vers nous de tous les coins de la salle. Les loges et le parterre pourtant brûlaient plus vite que la scène dont, comme on peut voir, une petite partie a été épargnée par les flammes. Cela est-il suffisant pour indiquer que le feu a commencé du côté de la salle plutôt que du côté de la scène ? Nous ne saurions l'affirmer et notre seule et unique pensée, sitôt comprise l'épouvantable imminence du danger, fut de nous sauver en toute hâte en sauvant le plus possible du matériel du cirque. »

« La vitesse du feu hélas ! était vertigineuse et nous permit à peine de transporter au dehors quelques caisses. Le sort des chevaux nous causait une inquiétude mortelle. Nous nous lançâmes dans l'écurie que les flammes gagnaient déjà, mais effarés par le feu, les pauvres bêtes opposèrent quelque résistance. Toutefois, nous

pûmes, non sans grand-peine, les tirer jusque dans la rue mais non point complètement sains et saufs.

« L'un d'eux a le museau brûlé de cruelle façon et a été aveuglé par les flammes. Son état est lamentable. Trois autres sont presque aveugles mais on ne désespère pourtant pas de les guérir. Les chiens ont pu être sauvés. »



Le désastre

L'aspect du théâtre Monferrato tel qu'il est actuellement, est des plus simples à décrire : il n'existe plus. Le spectacle pourtant est douloureux car l'on ne peut s'habituer à cette idée qu'un vaste édifice où hier encore, se trouvaient réunies plus de cinq cents personnes ne soit plus aujourd'hui qu'un amas de bois carbonisés et de cendres.

Le coup d'oeil qu'offrirait cette nuit l'incendie est inoubliable. Non point la banalité de flammes hautes s'élevant vers le ciel comme d'immenses langues ardentes, mais une grande fumée rouge, compacte et transparente, lourde et tourbillonnante, où éclataient de milliers d'étincelles lumineuses comme des paillettes d'or. Les maisons voisines et toute la place des consuls en étaient illuminées.

Les pompes à bras arrivèrent immédiatement sur les lieux. Les deux grandes pompes à vapeur, une demi-heure après. Elles se placèrent dans la rue Nubar Pacha, derrière le Tribunal Mixte, où se trouvent d'importantes prises d'eau. Le théâtre Monferrato a été construit en 1891.

Il avait eu lui aussi son moment de gloire. Caruso y avait chanté Tosca, Rigoletto mais il avait passé inaperçu. Il était encore tout jeune...

LA SAISON THÉÂTRALE

Gemma Bellincioni

Celle-là est une artiste dans toute la force du terme et, s'il me fallait trouver des comparaisons, c'est parmi les grandes artistes dramatiques que je les chercherais. Cette cantatrice, supérieure par le talent, est une comédienne comme cette Aimée Desclée qui créa la « Visite de Noces » de Dumas. La ligne est élégante, l'allure souple, la démarche pleine de charme, le geste large et sobre, la physionomie mobile, les yeux pleins de lumière.

Son rôle, elle le compose, elle l'interprète, elle le transfigure et elle arrive à une intensité d'expression telle, que le plus froid et le plus sceptique est conquis, ému, transporté d'admiration.

C'est la femme avec toutes ses séductions, douée par surcroît d'une intelligence supérieure.

Ce rôle de Fedora, elle en a fait une création admirable et jamais, à certains moments — comme dans ce troisième acte — comédienne n'a donné expression plus saisissante et plus douloureuse.

Gemma Bellincioni vit son rôle et elle le chante avec une perfection rare, une science des nuances infinie et dans un style délicat et pur.

Nous avons réellement éprouvé, en écoutant Madame Bellincioni, une sensation d'art dont nous garderons le souvenir. Si la perfection est de ce monde, il nous paraît que l'artiste y atteignit hier.

Le public très brillant, empoigné aux entrailles, applaudissait et acclamait Madame Bellincioni et, à la fin de chaque acte, les rappels furent interminables.

Nous entendrons encore l'adorable artiste, mais trois fois seulement nous dit-on, dans « Carmen » où nous l'attendons avec une vive curiosité, dans « Cavalleria » qu'elle a créée — comme « Fedora », d'ailleurs — et, enfin, dans la « Manon » de Massenet.

Coveille.

Coquelin Cadet

Après Coquelin aimé, Silvain, après Silvain, Novelli et après Novelli, Coquelin Cadet: avouez qu'il faudrait être difficile pour se plaindre!

Mais cette fois nous avons eu vraiment quelque chose de tout à fait inédit. Nous avons un artiste en vedette, et même deux, et même trois, et avec eux des artistes excellents, consciencieux et habiles qui forment le plus remarquable ensemble que nous ayons jamais eu en Egypte. Chacun est à sa place, chacun s'y tient, chacun y brille avec ses qualités particulières sans que personne « tire la couverture à soi », au détriment des camarades.

Les vieux parisiens ont senti qu'ils étaient presque chez eux hier soir, il y avait un peu de l'atmosphère de la Comédie au Zizinia, pour la première fois peut-être.

Quelle leçon pour: Les personnes bien intentionnées qui s'occupent de nos plaisirs artistiques!

Vous pensez bien que je ne vous raconterai pas *Mademoiselle de la Seiglière*.

Coquelin Cadet jouait le rôle que créa Regnier et que reprit Coquelin aimé, celui de l'avocat Des Tournelles. Il y est parvenu de finesse. Il est impossible aussi d'être mieux « dans la peau du personnage » et de mieux figurer à nos yeux cet homme de loi qui connut l'ancien régime, traversa la Révolution sans s'y compromettre.

Jean Coquelin jouait le Marquis de la Seiglière. C'est la première fois que je le voyai dans ce rôle et j'avoue que j'ai été agréablement surpris; je suis convaincu qu'il y a peu d'artistes qui, à l'heure actuelle, peuvent rivaliser avec lui.

Le marquis de la Seiglière est un bon vivant, fort chasseur devant l'Éternel, gai compère, prompt aux raileries mordantes, facile aux emportements d'une colère furieuse, mais ai-

sément calmée. Sa voix est sonore, mêlée de gros rires. Il est peut-être un peu bourgeois, mais la Révolution a égalisé tant de choses et même tant de gens que l'on ne peut s'en étonner.

C'est tout cela qu'est Jean Coquelin. C'est ce Marquis là qu'il a rendu si parfaitement.

Madame Moreno est une Hélène de la Seiglière touchante à souhait. Nous aurons l'occasion d'apprécier assez souvent son talent pour ne pas insister aujourd'hui. Elle a d'ailleurs conquis son public.

Après le Marquis, Mademoiselle Moreno a dit une fable de La Fontaine et Stella de Victor Hugo.

Elle y fut exquise. Coquelin Cadet a dit trois monologues. Si on avait écouté le public, nous serions encore au Zizinia.

R.C.

Après la fête:

Ainsi, nous avons banqueté. Feux d'artifice, musiques, danses, concerts, discours, chants patriotiques — nous avons fêté le 14 juillet. Il n'y a que les pays cosmopolites qui sachent donner une telle ampleur aux fêtes nationales. Chaque année Alexandria, le Caire, les autres villes d'Egypte se pavoiient et s'illuminent régulièrement et les manifestations patriotiques semblent emprunter un éclat plus vif du milieu international.

Cela ne manque pas de piquant. On assiste au concours de toutes les colonies prenant part aux plaisirs d'une seule colonie. Chacune y va de sa musique: un orchestre italien joue à l'Alhambra, un orchestre arménien au Casino, une musique militaire anglaise traverse les rues, et des musiciens internationaux s'exhibent partout. Il n'y manque que le tzigane Rigo et son violon.

Ne nous plaignons pas; une fête sans musique est un printemps sans fleurs (ô ma chère) et la musique, même la simple et forte musique militaire, est tout indiquée un jour de manifestations nationales.

Donc vive la musique... Nous en avons eu de toutes sortes et de toutes les nationalités. Le 14 juillet peut être justement considéré en Egypte comme ayant fourni l'occasion d'un accord international. Cela n'est pas indifférent à la politique mondiale.

La Fête de la Colonie Italienne à la Colonie Française

Les Français à la messe

Fraternité latine, compréhension profonde des fils d'une même race, clarté dans le jugement, enthousiasme délirant de deux peuples frères, union.

Voilà ce qu'avaient bien compris et fêté les deux grandes colonies latines de notre ville.

La minute est vraiment émouvante.

Puisse-t-elle revivre !

M. Loubet, président de la République Française, se trouve à Rome, où l'enthousiasme de la population est, dit l'agence Havas, indescriptible. La Réforme écrit :

«A Alexandrie, la Colonie Italienne a offert à la Colonie Française une fête splendide. Le succès de l'organisation a dépassé tout ce qu'on pouvait espérer. Tout était parfait, et jamais on n'avait vu fête plus belle et mieux réussie dans tous ses détails.

«Dans un toast, M. Mario Colucci a traduit en un langage éloquent, qui a été au cœur de tous et qui a soulevé des applaudissements enthousiastes, les sentiments des deux colonies :

— Buvons, a-t-il dit, à notre commun génie latin, si élevé, si ouvert à toutes les idées généreuses, si prompt à tous les plus nobles enthousiasmes, génie fait de lumière et de clarté, aussi éloigné de toute nébulosité creuse que des sécheresses d'un réalisme utilitaire.

«Buvons à nos communes aspirations, à nos traditions héréditaires, à nos souvenirs; buvons à nos poètes, à nos penseurs, à nos artistes, tous frères dans la conception d'un même idéal commun, tous imprégnés d'une même commune mentalité, et qui, issus du même sang, imbus des mêmes sources vivifiantes, n'ont cessé d'enrichir ce magnifique patrimoine commun de la pensée la-

tine, dont, à si juste titre, nous avons le droit d'être fiers.»

Une retraite aux flambeaux eut lieu à 8 heures.

«Dès 7 heures, la foule stationnait aux environs des écoles italiennes de filles, d'où devait partir le cortège, et sur tout le parcours qu'il devait suivre.

«A huit heures 10' minutes, l'on se mit en marche. Deux agents de la police montée ouvraient le cortège, puis venaient les manifestants portant en main des torches ou tenant des lampions harmonieux aux armes des différentes villes d'Italie et de France.

«L'on arriva au Consulat de France, où M. Pierre Girard, consul de France fit monter une députation de manifestants et leur offrit une coupe de champagne.

«Le cortège se dirigea ensuite vers le Consulat d'Italie où le marquis Arrigo Tacoli et M. Gaetano La Rosa, attachés consulaires remplaçant le consul ont reçu les manifestants.

«A 9 heures une grande réception était organisée au New Khédivial Hotel. A l'arrivée du gouvernement, la musique entonna l'hymne Khédivial.

«Le lendemain un vin d'honneur était offert à la Fratellanza Artigiana, où Me. Padoa bey, sollicité de plusieurs côtés, prononçait une vibrante allocution.

Un avis du Consulat de France à Alexandrie avertit les Français et protégés français qui désireraient assister à la messe solennelle de la Toussaint à l'église Ste. Catherine que des places leur seront réservées.

Je tiens d'autant plus à leur rappeler cet avis que les Français qui n'accompagneront pas le Consul à la messe seront passibles d'une amende de 30 francs.

C'est la loi, et du temps de M. Pillavoine la loi était exécutée.

On ne se souvient peut-être plus de M. Pillavoine, mais le nom de ce consul de France à Alexandrie mérite cependant d'être conservé.

Le 25 août 1819 on célébrait la fête nationale de Saint Louis, patron du roi Louis XVIII. M. Pillavoine fit circuler une invitation écrite, dans laquelle il enjoignit à tous les français et protégés de se rendre chez lui, *en habit lécent*, pour l'accompagner à la messe. Cette « injonction » et cette « décence » firent rire tous ceux à qui cet appel fut adressé et on se promit de ne pas y répondre.

Alors M. Pillavoine fit circuler une copie de l'ordonnance de 1593, que tous nos compatriotes doivent connaître, par laquelle *tous les Français qui ne l'accompagneraient pas à la messe seraient punis de trente francs d'amende*, applicable à la rédemption des captifs.

Remarquez bien que rien ne prouve que cette ordonnance de 1593, resuscitée par M. Pillavoine en 1819, ait été jusqu'ici abrogée.

On m'objectera, peut-être, qu'en 1593, il y avait des captifs tandis qu'il n'y en a plus aujourd'hui. A cela je pourrais répondre qu'il n'y avait pas non plus de captifs en 1819 et que M. Pillavoine, consul de France, n'en fit pas moins exécuter la loi et payer l'amende !

En somme, malgré les sentiments de libéralisme bien connus de notre aimable consul, nous sommes toujours exposés à l'ordonnance exhumée par M. Pillavoine en 1819.

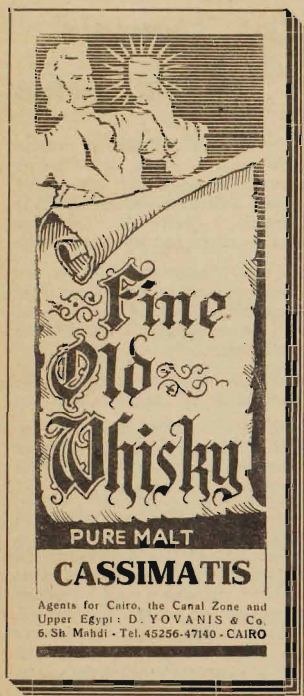
MAISON FONDÉE EN 1905



DISTILLERIE S. P. CASSIMATIS



LES DISTILLEURS LES MIEUX REPUTÉS
DANS TOUTE L'ÉGYPTE, POUR LA
BONNE QUALITÉ DE LEURS PRODUITS.



W H I S K Y

B R A N D Y

R H U M

S H E R R Y - B R A N D Y

G I N

Z I B I B

Pour vos Soirées...

Dans les Etablissements

Publics...

Partout...

*Demandez les Produits :
de la Distillerie*

S. P. Cassimatis

Alexandrie sans voitures

Comme elle est triste et vide la ville en 1906 sans voitures !



La ville d'Alexandrie sans voitures, ne présente pas un bon coup d'œil. Les piétons, plus affairés et plus nombreux, ne peuvent lui rendre la vie qui lui manque. On dirait qu'on vient de la priver d'une de ses caractéristiques les plus pittoresques. Les voitures lui donnent, en effet, un cachet particulier, car elles sont différentes, inégales, très belles ou très laides, solides quelquefois, souvent branlantes, et font, sur le pavé, un bruit assourdissant.

Les cochers sont pour beaucoup dans ce pittoresque spectacle. Coiffés de vingt façons différentes, et vêtus, disent-ils « à l'européenne » ils sont turbulents, parleurs, agités. Ils ont l'insulte et la colère faciles. Ils forment un contraste frappant avec les cochers des voitures privées, sanglés dans leur costume, droits sur leur siège, rigides et silencieux.

Plusieurs fois déjà, dans notre bonne ville, les cochers se sont mis en grève. La solidarité est, chez eux, un sentiment qui, malgré leur mauvais caractère, semble être assez développé.

Nous nous sommes rendus ce matin chez le colonel Hopkinson, commandant de la police d'Alexandrie, qui nous a reçu avec beaucoup d'amabilité.

«Vous me demandez, la cause de la grève, nous dit-il. La municipalité a porté de 50 à 150 P.T. la taxe annuelle des voitures de remise et de 50 à 60 P.T. celle des voitures privées.

«Depuis longtemps, déjà les cochers avaient protesté et avaient envoyé une commission à la municipa-

lité, mais leurs doléances n'ont pas abouti.

«D'un autre côté, le prix des fourrages augmente et les voitures de remise sont louées généralement de 12 à 15 livres par mois.

NOS AUTOMOBILES

Leur nombre augmente tous les jours et je n'en ai jamais tant vus, pour ma part, que durant la dernière grève des voitures. Bientôt, il faudra créer des routes à leur intention si l'on tient à leur présence pour se venger des arbaghis.

L'automobilisme, prévu par Robida, se réalise. Nous allons vers la locomotion sans quadrupède. Plus de chevaux, rien que des cochers. Et des cochers un peu choisis: tous gens du monde. Pour parler plus exactement, ces cochers sont des mécaniciens: c'est désormais, un état des mieux portés. Nos beaux fils de famille sont sur la grand'-route, crottés, huileux, sordides, noirs de suif et de cambouis, empestant le pétrole, car c'est le dernier cri, — après celui des écrasés. Veiller sur une tige de piston, tourner une manivelle, faire cracher une soupape, régler une conduite d'échappement, c'est l'occupation des gentilshommes dans le train — et même à fond.

Ils ne sauraient prétendre exercer ce périlleux état sans être soumis à un examen. Une commission d'ingénieurs les déclare aptes à conduire, par les villes et les plaines, des voitures à moteurs. Ils en sont très fiers. On avait des parchemins de noblesse, on s'en vantait; on a ses papiers de cocher, on s'en vante davantage.

Pour une invention charmante, elle est charmante. L'automobilisme vient à point secouer notre apathie.



La vie manquait d'imprévu, on allait son petit bonhomme de chemin, tout paisible; les sérieuses catastrophes de chemin de fer, c'était assez rare; les accidents de voiture devenaient la grande exception. Il n'y avait plus de brigands, même dans les Abruzzes. Et si quelque chemin de fer se faisait la main, ce n'était qu'aux dépens des pastourelles et des bergers. Laissez faire, voici qui nous promet des émotions: on a lâché les automobiles. Les rues en sont sillonnées. Cela file à toute vitesse dans des tourbillons de poussière ou des éclats de boue soulevés. Ça frissonne et ça pue. Et c'est laid; mais, pour dévorer des kilomètres, ça en dévore.

La maladie à la mode

Dr. Ralph lance dans la Réforme un cri d'alarme ! La spéculation sur les terrains prend des proportions effrayantes !... Le contre-coup se fera durement sentir l'année prochaine qu'on appellera « l'année de la crise ».

Tout le monde, désormais, achète des terrains et il faut être abandonné des dieux et des hommes pour ne pas posséder au moins un millier de pics dans la ville ou dans la banlieue.

Du matin au soir une armée de courtiers s'en va de bureau en bureau offrant des terrains à vendre. «C'est une affaire sûre. Dépêchez-vous de conclure, car dans huit jours on vous offrira le double!»

Quand un propriétaire veut obliger quelqu'un, il le charge de la vente de son terrain. «C'est un beau courtoise à gagner». En général le dit propriétaire a un certain nombre d'amis à qui il confie secrètement cette importante mission.

Parfois il s'agit même d'un cadeau, nous allons écrire d'une charité, et nous avons connu un courtier amateur qui a gagné 3000 Lst. en vendant des terrains dont il ignorait la situation exacte.

C'est une maladie contagieuse en diable, qui menace toutes les classes de la société. Elle est caractérisée par un symptôme essentiel, l'«Obsession» qui se porte exclusivement sur le terrain à acheter et à revendre.

Nous allons examiner quelques-uns des sujets que vous aurez l'occasion de rencontrer.

Le premier malade n'a pas acheté de terrain, mais, à une certaine époque on lui a proposé une affaire dont personne ne voulait entendre parler : un terrain vague de 3.000 pics à 5 piastres le pic, et le malheureux pleure en annonçant à ses amis et connaissances qu'il a «perdu» quinze mille livres! Le ter-

rain qu'il n'avait pas acheté a été mis en valeur pour une raison quelconque et il vient d'être vendu 15.000 livres! Ce malade appartient au genre mélancolique.

Un autre malade a acheté le terrain en question à 5 P.T. le pic, mais il a vendu avant la hausse, et il crie comme s'il avait été cambriolé par des apaches. Ce second individu est sur la voie de la folie furieuse.

Un troisième cas est encore plus curieux. Le malade a acheté un terrain très cher d'ailleurs, et il attend la hausse. La semaine dernière il gagnait déjà dix piastres par pic: il n'a pas cédé, il attend mieux. Hier on lui a offert 20 piastres de bénéfice. Pour qui le prend-on? Pour un simple gogo, sans aucun doute! Il attend, il attend encore, il attendra toujours... Le plus curieux, c'est que les acheteurs ne se présentent en

foule que dans son imagination sur-excitée.

Si le bruit se répand qu'un de ces malheureux a vendu son terrain, la nouvelle est colportée partout. X. à gagné 2.800 livres. — «Non 3.000 livres», dit un renseigné. — «Vous vous trompez, 3.500 livres», rectifie un troisième, mieux renseigné encore.

L'heureux vendeur est assailli d'offres nouvelles. «Vous avez bien commencé, continuez mon cher Monsieur, faites la boule de neige! Hâtez-vous d'employer vos capitaux».

A ce degré, la maladie est incurable.

Le terrain est une bonne affaire, par contre la maison est une tare. A quoi peut servir une maison? A loger les gens, évidemment, mais comme au train où vont les choses il nous faudra bientôt vivre sous la tente, on se garde de bâtir. Calculez les prix des terrains, ajoutez les dépenses de construction et voyez à quel taux vous devez louer pour faire rapporter 6 ou 7 pour cent à votre argent!

Si bien qu'au fur et à mesure que les terrains se vendent plus cher, les loyers augmentent, sans que la loi de l'offre et de la demande puisse avoir son effet compensateur. Les propriétaires des anciennes maisons calculent la valeur de leurs immeubles selon les prix du jour des terrains et comme ils ont très peu de concurrents nouveaux, ils ont le champ libre, et les locataires sont forcés de passer sous leurs terribles fourches caudines.

Vous-êtes vous demandé où l'on s'arrêtera?

Encore une fois, pense-t-on sérieusement que l'Égypte puisse supporter longtemps ce régime? Consultez l'histoire de toutes les villes, et vous constaterez à quel désastre ont conduit les spéculations exagérées sur les terrains urbains.

Les terrains de culture échappent certainement au krach pour cette bonne raison que les fellahs achètent des terres cultivables sans s'inquiéter du revenu qu'ils en tirent, mais lorsqu'il faudra bâtir tous les terrains urbains, quels sont les



locataires qui pourront payer un loyer minimum de 200 livres, chiffre qui tend à devenir tout à fait normal.

Le gouvernement a-t-il rempli le devoir de prévoyance et de défense sociale qui lui incombe. Sir Vincent Corbett croit-il que ses rapports élégants et pessimistes suffiront à guérir la maladie dont il a lui-même signalé les ravages?

Tous nos infortunés malades me rappellent cet excellent garçon qui par spleen s'était jeté par la fenêtre de son cinquième étage. En passant devant la fenêtre du troisième il salue une dame de sa connaissance.

— Ça va bien, lui demandet-elle poliment.

— Ça va très bien, du moins jusqu'ici, mais pourvu que ça dure!

Dr. Ralph.

même. Et ceci doit nous consoler de cela.

Cependant, est-il vrai qu'on ait l'intention de nous gâter encore davantage le coup d'œil qu'offre ce port Est par une mesure aussi inutile que saugrenue. Est-il vrai que l'on ait sérieusement envisagé l'éventualité de mutiler l'étroite jetée au bout de laquelle se trouve le fort Kaïd Bey?

Certaines propositions vont être faites — nous assure-t-on — pour la démolition ou, tout au moins, la décapitation de ce malheureux fort lourd d'histoire et criblé d'obus. La ruine le menace. L'eau le sape et le vent le démantèle. Les hommes, toujours plus pressés que la nature, voudraient accomplir en un jour l'œuvre destructrice du vent et de l'eau.

Cependant, le moins idéaliste des promeneurs qui longent tous les jours le nouveau quai ne saurait manquer d'être frappé par l'effet très joli que fait ce petit fort au bout de sa jetée.

Nous demandons qu'on l'épargne, tel quel, dans tout son délabrement, sans tenter de le restaurer. Nous demandons cela parce qu'il n'est pas juste que l'on fasse si peu de cas des rares monuments alexandrins et que nous effacions les moindres vestiges des années révolues.

Situé ainsi en pleine mer, battu parfois des vagues furieuses, le fort de Kaïd bey n'est plus un fort. Sa masse vétuste contraste avec la coupe régulière du nouveau quai. Il garde un cachet d'anachronisme original.

Toutes les villes du monde ont, ainsi, des reliques auxquelles, instinctivement, nul n'oserait toucher. Le temps se charge de les réduire en poussière. Mais les hommes ne doivent assister à cette mort quotidienne qu'avec beaucoup de tristesse et de regret.

Louis Fléri.

Simple requête

Dans cette charmante requête Louis Fléri rédacteur à la Réforme, parle du village de Mazarita ruiné par la tempête et défend, avec poésie et amour, le pittoresque fort Kaïd bey que nos édiles d'autrefois voulaient démolir...

Chaque jour, le public alexandrin apprend par son journal ou par l'intermédiaire de personnes qui se disent bien informées, que la Municipalité médite un nouvel embellissement dont doter notre bonne ville.

Les jours passent et les embellissements ne viennent pas. Cependant, nul ne désespère de l'avenir et nos enfants pourront, je crois bien, se promener dans les parcs de la Porte Rosette et assister à la tant soupirée représentation d'*Aïda* dans un Opéra réellement khédivial.

Une sage lenteur préside à l'exécution des projets municipaux. Si sage, qu'elle nous a donné, à la fin, des filtres impeccables et un nouveau quai splendide; si lente, que les pierres de la Tour des Romains démolie, gisent depuis des mois sur le chantier et attendent des jours meilleurs.

Un petit exemple vous donnera u-

ne idée plus juste de cette lenteur: au commencement de l'hiver dernier, dans le village de Mazarita, à cause d'une heure de tempête dont nos concitoyens se souviennent une maison d'un étage s'était à moitié écroulée. Des pans de murs s'émièterent, des portes roulèrent sur le sol, des persiennes restèrent en équilibre dans le cadre de leurs fenêtres préservé par miracle. Eh bien ! le spectacle n'a pas changé depuis. On peut le voir à chaque heure du jour et il se trouvera, sans doute, quelque peintre que tentera le pittoresque de cette scène. Espérons que le côté encore debout de cette pauvre maison n'aura pas l'idée de s'écrouler sur quelques passants téméraires.

Pardonnons, cependant, à la Municipalité sa lenteur en considération de sa sagesse. Et disons-nous que les embellissements d'Alexandrie viendront un peu tard, peut-être, mais qu'ils viendront tout de



L'année de la crise..

« L'année de la crise », comme on l'appellera plus tard. Mercure, dieu du commerce et des affaires n'est pas propice à ses adorateurs.

Une véritable débâcle financière emporte plusieurs fortunes solidement bâties.

Déjà en 1906, le Dr. Ralph avait lancé un cri d'alarme par un article intitulé « Terre ! Terre ! », par lequel il prévoyait que la spéculation effrénée sur les terrains — à laquelle on se livrait à l'époque — n'était que le prélude à un krach redoutable.

Effectivement, le krach est survenu en 1907.

Une faillite suit l'autre. L'anxiété et le doute dominent les transactions, suivis bientôt de la panique.

A ce grave malaise local vient s'ajouter le célèbre krach américain, et la crise étreint alors l'univers.

Liquidations... faillites... danse macabre des cours et des prix... tout dégringole....

Chez nous, des banques liquident leurs activités. C'est la Casa di Sconto... suivie d'autres maisons.... d'autres fortunes... d'autres espoirs.

La crise n'épargne rien ni personne. Le vieux théâtre Zizinia, cœur mondain de notre ville, perd lui aussi ses riches protecteurs et ses mécènes.

Alexandrie, ville de toutes les splendeurs, de toutes les manifestations d'art, de toutes les fêtes, abandonne son glorieux aspect de toujours.

Ce qu'on appelait « l'Epoque dorée du Zizinia » est passée. Elle a vécu !



Le nombre de gens qui ont prévu la crise — écrit notre rédacteur en chef — que nous subissons devient chaque jour plus grand. C'est surprenant, en vérité, mais ce qui est plus surprenant encore, c'est de penser que personne n'a songé aux moyens de préserver la place des dangers qui la menaçait. Quand on est si bien informé, on devrait faire profiter ses semblables de ses talents divinatoires !

Les Banquiers accusent les courtiers : les courtiers se

plaignent des banquiers, mais pour peu que la dégringolade continue, les banquiers et les courtiers seront également victimes de l'imprévoyance générale.

Ces récriminations réciproques, plus ou moins justifiées, sont certes instructives, et il est à espérer qu'il en résultera d'utiles enseignements, mais leur prix sera vraiment excessif, pour peu que les choses continuent à aller du train où elles sont depuis quelques jours.



La boîte à Fursy

Fursy est dans nos murs et, la preuve, c'est qu'il a débuté hier avec « sa Boîte » et qu'il a chanté une « chanson rosse » d'actualité égyptienne... sur la Crise, naturellement, et, pendant six soirées, avec un panorama entièrement nouveau pour chaque représentation, nous aurons pour nous distraire, de nos quotidiens ennuis, Fursy et sa Boîte. Heureux alexandrins, connaissez votre bonheur et accourez en foule à la Boîte à Fursy. Vous y trouverez de l'esprit toujours, du bon, du fin, du grivois et du salé.

Voici la jolie chanson rosse alexandrine qu'a chanté Fursy :

En montant sur l'Héliopolis.
 Quelqu'un le dit : que qu'tu vas faire ?
 L'Égypte n'a plus un radis,
 Dans l'amarasme sont les affaires.
 Machin lui-même n'a plus rien :
 Tu le vois, c'est la pleine crise....
 — J'arrive chez les Egyptiens :
 On ne m'a dit que des bêtises,
 Car il n'y a rien... Non vraiment rien.
 Pas la moindre crise... les affaires superbes,
 Il n'y a rien, non vraiment rien.
 Tout va pour le mieux, vraiment, tout va très bien.
 Il n'y a rien, non vraiment rien :
 (Il ne pleut jamais ; sur le sol, pousse l'herbe)
 Il n'y a rien, non moins que rien.
 Ceux qui parlent de crise, n'y connaissent rien...

Ce matin même, un acheteur
 Est venu dans Alexandrie...
 Vous le verrez... parol' d'honneur,
 Ce soir sur la photographie.
 Il est vraiment très embêté,
 Sans argent personne ne l' veut prendre,
 Malgré leur bonne volonté
 Les vendeurs n'on plus rien à vendre :
 Ils n'ont rien, non vraiment rien,
 Plus une action négociable en Bourse,
 En terrains, ils n'ont plus rien,
 On voudrait bâtir, il n'y aurait pas moyen,
 Ils n'ont rien, non vraiment rien.
 Le pauvre acheteur en sera pour sa course,
 Donc messieurs, vous voyez bien,
 Que ceux qui parlent de crise n'y connaissent rien.

Il est bien quelques créanciers
 Ne rentrant pas dans leurs créances.
 Mais y'a pas d'quoi s'en effrayer,
 Malêche.. on les paiera d'avance :
 Les débiteurs ne les paient pas
 Parce qu'ils n'ont pas de galette,
 Demain ils en auront des tas,
 Boukra... faut pas se casser la tête.
 Il n'y a rien, non vraiment rien.
 Les cotons vont bien, le marché se relève,
 Il n'y a rien, non vraiment rien.
 Ce matin, César a gagné près d'un shilling,
 Il n'y a rien non vraiment rien.
 Regardez ma salle est pleine, c'est un rêve,
 Il n'y a rien, vous voyez bien :
 Y a pas beaucoup d'argent, les affaires vont très bien :

D'puis qu'sur la terr' des Pharaons,
 On a décidé qu'une crise,
 S'vissait... Il est de bon ton.
 D'y avoir perdu mem' sa chemise.
 On ne voit que des gens ruinés.
 Des dam's cependant très bien mises,
 Qui vous dis'ent d'un air consterné.
 J'en ai' plus un' rob', c'est la crise.



Sarah Bernhardt

à Alexandrie

En disant que la Ville d'Alexandrie est emballée pour les représentations données par Sarah Bernhardt au Zizinia, je n'exagérerai en rien.

Samedi, la salle était comble, et il a fallu refuser une foule de gens qui demandaient à pénétrer dans les couloirs quitte à ne rien voir; à ne rien entendre; à 3 heures, les galeries supérieures regorgeaient d'une foule énorme; hier, à 5 heures, les portes étaient forcées et les galeries envahies. Pas une place vide dans toute la salle, et à l'orchestre, les personnes se sont tenues debout depuis l'ouverture des portes jusqu'à la fin du spectacle, dans le couloir circulaire des fauteuils. La police a dû défendre les portes contre les envahisseurs et jusqu'à 10 heures, des groupes nombreux stationnaient devant le théâtre, espérant pénétrer par quelque miracle, sans doute.

Que pourrai-je dire de Sarah Bernhardt? Tout a été dit et ce que nous écrivons sur elle a déjà été écrit et les mêmes mots, les mêmes formules reviennent invinciblement.

Ce que je recommande à ceux qui aiment le théâtre c'est d'observer de combien de détails se compose un rôle joué par la grande Sarah. La ligne encore et toujours et les attitudes ensuite. Son entrée dans la « Sorcière » au 1er acte et puis au 4me acte son attitude en face du tribunal de l'Inquisition pendant la déposition des deux malheureuses accusatrices; voilà des choses merveilleuses. Hier la mort du duc de Reichstadt, en dehors même de la parole, était un tableau dont Sarah était le centre et les yeux ne pouvaient se détacher d'elle. Et puis il y a des scènes où la grande artiste atteint au génie et pour ma part je ne connais rien de plus profondément humain que la fin du second acte et la grande scène du 4e. acte

de la « Sorcière » et le dernier acte de l'« Aiglon ». Quand une artiste donne de pareilles sensations d'art au public qui l'écoute et l'acclame elle reste grande et jeune.

La dernière soirée

La matinée donnée, hier, par Mme Sarah Bernhardt au profit de l'Association Internationale des Employés d'Alexandrie, a obtenu un vif et légitime succès.

On représentait les « Bouffons », la jolie pièce en vers de Miguel Za-



macois. Mme Sarah Bernhardt, dans le rôle du Bouffon Jacasse, a conquis, une fois de plus, le public alexandrin qui se pressait au Zizinia.

Le Bouffon Jacasse, a permis à Mme Sarah Bernhardt de nous faire apprécier le côté vif, léger, spirituel et primesautier de son grand talent. Nous garderons un impérissable sou-

venir des sensations fines et poétiques qu'elle nous a fait éprouver.

La matinée a permis à quantité d'Alexandrins qui n'avaient pu, faute de place, assister aux soirées, d'applaudir et d'admirer Mme Sarah Bernhardt.

Matinée Sarah Bernhardt

La soirée d'hier a été magnifique. D'abord par l'interprétation de Mme Sarah Bernhardt, par l'affluence extraordinaire du public et enfin par l'émotion intense, profonde, inoubliable qui a étreint cette foule composée d'éléments si hétérogènes à tous les points de vue et qui l'a soulevée d'un commun enthousiaste.

Mme Sarah Bernhardt a peut-être aussi bien joué le rôle de Marguerite Gauthier, elle ne l'a jamais mieux joué certainement. On ne peut pas aller plus loin dans l'expression de la douleur humaine. Hier soir, les quelques personnes qui faisaient des réserves ont été conquises, et ainsi se justifiait le choix de la pièce. La « Dame aux Camélias » est peut-être la pièce où Sarah Bernhardt remporte auprès des foules son plus incontestable triomphe.

La grande artiste était très bien secondée, d'ailleurs, par toute la troupe, notamment par Mlles Suzanne Munte, Saylour et Mea, et par MM. Angelo, Maxudian.

Et maintenant que Sarah Bernhardt est partie, nous pouvons dire qu'elle aura remué profondément la ville d'Alexandrie, puisque, malgré l'époque assez précoce, malgré la crise, malgré tout, elle a fait accourir des foules sans cesse grossissantes que le théâtre ne pouvait contenir. Chaque soir, il fallait des forces de police pour contenir le flot des envahisseurs, et les billets faisaient prime. Jamais on n'avait vu, de mémoire de plus vieil Egyptien, pareil triomphe, pareil empressement, pareille foule. Et c'est Sarah Bernhardt à qui nous devons ce miracle.

Madame Sarah Bernhardt s'embarque cette après-midi pour Athènes par l'« Osmanieh » de la Khédivial Mail.

Puccini à Alexandrie

Hier au soir, dans les somptueux salons du Savoy Hotel, M. le Marquis de Soragna, consul d'Italie, a offert un dîner en l'honneur du Maestro Puccini. Mme Charles Bacos en faisait les honneurs avec son charme et son élégance coutumiers.

Parmi le haut personnel du Consulat, citons: M. le Chev. Falqui Cao, consul juge; M. le Chev. Nacuz, premier interprète; M. Dolfini, vice-consul; M. Bartaazi, attaché consulaire; M. le Dr. Torella, médecin consulaire.

Parmi les invités qui entouraient M. et Mme Puccini, notons: M. le Cav. Luigi Stagni, M. Charles Bacos, M. et Mme. Charles Sofio, M. et Mme. Victor Sinano, M. le Baron et Mme. la Baronne Jacques de Menasce, Mme. Krucenizki et sa sœur Mlle Kruceniska, le Maestro Zuccani, chef d'orchestre du Zizinia, etc...

Au champagne, M. le Consul a bu à la santé du Maestro Puccini, lui souhaitant longue vie et prospérité.

M. et Mme Puccini sont partis ce matin pour le Caire. On annonce que le théâtre Khédivial de l'Opéra donnera en leur honneur une soirée de gala.

L'orphelinat Benachi

La colonie hellène d'Alexandrie a donné hier à la population tout entière de l'Egypte une leçon de choses; elle a montré une fois de plus le patriotisme qui l'anime, depuis le plus haut placé dans l'échelle sociale jusqu'au plus humble travailleur, tous vibrant au même souffle généreux et acclamant la Patrie d'une seule voix et d'un même cœur.

On avait choisi l'anniversaire de l'Indépendance de la Grèce pour la cérémonie d'hier et on a eu raison car la Grèce est grande par les œuvres de ses enfants. A Alexandrie elle peut placer au premier rang le Benachi, les Salvago, les Zervuda-

chi dont les fondations humanitaires et patriotiques seront la gloire de l'hellénisme en Egypte.

Hier à 4 heures de l'après-midi a eu lieu sur le vaste terrain de la communauté hellénique, à Chathy, l'intéressante et touchante cérémonie de la pose de la première pierre de l'Orphelinat, fondé par Mme et M. Emmanuel Benachi, près de l'Ecole des Arts et Métiers, création de M. Salvago.

Pour la cérémonie, une tente et une estrade avaient été dressées, décorées de tapis, de fleurs et de verdure, pavisées de drapeaux helléniques, égyptiens et anglais.

Cette tente était occupée par une affluente considérable de notabilités de la colonie grecque et des membres des autres colonies.

M. Michel Sinadino, vice-président de la communauté hellénique prit le premier la parole et a félicité M. Em. Benachi, pour l'œuvre philanthropique qu'il vient de fonder.

M. Benachi répondit modestement qu'il n'avait fait que son simple devoir d'homme, de citoyen et d'Hellène...

Fin d'Année

L'année 1907 a magnifiquement illustré, pour les Egyptiens, ce proverbe banal et si vrai: Tout ce qui brille n'est pas or. Que de brillantes affaires découvrent aujourd'hui leur fragilité et leur peu de valeur! Et, chaque fois que des affaires nouvelles se présenteront nous repenserons à l'année 1907 et cela nous engage-ra à réfléchir.

Seulement, il ne faut que la Providence exagère les choses. Elle a voulu nous donner une leçon et nous l'avons vaillamment reçue. Mais, cette leçon suffit. Avec la mort de 1907 il faut qu'une nouvelle période de joie, de bonheur, de prospérité s'ouvre pour l'Egypte et que l'année 1908 nous fasse oublier tous les malheurs présents.

PETIT JEAN.

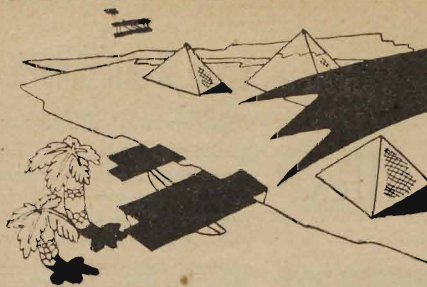
Les écoles gratuites

Israélites

La solennité à laquelle nous avons assisté hier a été réellement imposante et nous pouvons ajouter tout à fait touchante, car il s'agissait d'inaugurer les nouveaux bâtiments élevés par la Communauté israélite d'Alexandrie pour ses écoles gratuites. C'est dans les terrains attenants au temple de la rue Nabi-Daniel que les bâtiments scolaires ont été construits selon toutes les règles de l'hygiène moderne. Là près de 1000 enfants recevront au frais de la Communauté, l'instruction la plus large sous la Direction de maîtres et de maîtresses dévoués et sous la surveillance d'un comité aux larges idées de libéralisme et de progrès.

C'est M. le baron Jacques de Menasce, entouré des membres du Comité de la Communauté, qui recevait les invités. Ceux-ci étaient si nombreux qu'il nous est impossible d'énumérer toutes les personnalités connues de notre ville. Nous devons nous borner à citer M. le comte de Kozielbrodzki, agent diplomatique d'Autriche-Hongrie à Alexandrie et tout le personnel du Consulat. On sait que la communauté israélite est placée sous le protectorat de l'Autriche-Hongrie. Des drapeaux et des écussons autrichiens et à l'écusson impérial, mariés à des étendards égyptiens, décoraient d'ailleurs les nouveaux bâtiments et la tente des invités. La fanfare israélite a salué l'entrée des autorités austro-hongroises de l'hymne national.

C'est aux accents de l'hymne Khédivial que S.A. le prince Aziz Hassan et S.E. le gouverneur, accompagné de M. Beneducci, ont pris place.



La fin du "Zizinia"

En mai 1908 «La Réforme» écrit :

S'il faut en croire les personnes arrivées par le tout dernier bateau, la démolition du Zizinia n'est plus qu'une question de jours. La pioche et la pelle auront bientôt fait leur œuvre, et nous ne verrons plus, rue Rosette, s'élever cet antique monument dont il a été écrit qu'il «ne restera pas pierre sur pierre». Bien des cœurs cela est certain, se serent à cette nouvelle.

Après une brillante mais courte tournée de Sarah Bernhardt, la saison du Zizinia périclita... Le fameux Comité Artistique est touché lui aussi par la crise. On tentera une nouvelle expérience en 1909 avec l'opérette Marchetti et une tournée Gabrielle Dorziat Richepin. Mais le Zizinia a perdu définitivement son éclat. Fini l'époque d'or... — Le public boude et la salle est à moitié vide. Le Zizinia restera désormais fermé. Il sera démoli beaucoup plus tard et c'est le théâtre Mohamed Aly qui prendra sa place!

Les Alexandrins devront alors se contenter de cinémas, de music hall et du Skating Ring. Heureusement qu'un nouveau théâtre, l'Alhambra, sous la direction des Conegliano, respicndra à l'horizon...

La crise des "Tuyaux"

Le mois d'octobre donne, on le sait, le signal de la reprise des affaires. Il paraît qu'il en sera de même cette année-ci, car à la Bourse, les commentaires vont leur train. Un de nos confrères du Caire a bien voulu met-

tre en garde ses lecteurs contre les embellissements imprudents. Cela a inspiré à l'un de nos amis les réflexions suivantes qui seront certainement goûtées bien qu'elles soient légèrement irrévérencieuses envers une partie très respectable de notre public :

Il résulte qu'une nouvelle branche commerciale est sur le point d'entrer en déconfiture; il s'agit des fabricants de «tuyaux» de Bourse: «Soyez calmes, braves gens, gare aux tuyaux, — conseil notre distingué confrère, ne vous emballez pas, car l'heure est solennelle. Procédez par ordre dans vos achats, entourez-vous d'un contrôle permanent, vous verrez ainsi pleuvoir dans vos goussets des sommes mirabolantes et Baal dans son nouveau temple vous recevra avec titres et trompettes».

(1908).



Le Tremblement de terre de Messine

Grande émotion à Alexandrie

Les dépêches d'aujourd'hui sont, hélas ! encore plus navrantes que nous ne le prévoyions. Certes, hier soir, en apprenant la répercussion de la terrible secousse dans toutes les stations sismiques d'Italie, on pouvait préjuger la violence du phénomène et en prévoir les effets. Mais les nouvelles que nous recevons sont réellement effrayantes dans leur laconisme désespérant, 100.000 victimes;

C'est un deuil pour l'Italie, c'est un deuil pour le monde civilisé.

A Alexandrie, où les Italiens appartenant à la Calabre et à la Sicile sont si nombreux, l'émotion chez ces pauvres gens est profonde. On attend



avec anxiété des réponses qui n'arrivent pas, malgré les dépêches envoyées en toute hâte.

Toute la colonie italienne est prête à faire son devoir et déjà des listes circulent, mais les chiffres qu'elles portent ne sont que provisoires. Ce soir, une réunion générale sera tenue au Consulat sous la présidence du Consul p.i. M. Dolfini, pour aviser aux moyens de réunir des fonds.

En outre, un grand nombre de membres des autres colonies sont prêts à prendre l'initiative de la formation d'un Comité international où tous les concours seraient acceptés.

Malgré la situation difficile où nous sommes, chacun est prêt à faire son devoir de solidarité. Nous l'avons déjà constaté.

On attend les initiatives et partout on est prêt à les suivre.

La population d'Alexandrie ne démentira pas sa réputation d'humanité! — (1908).

R. C.

Est-ce une pièce pour jeunes filles ?

La «Réforme» écrit en février 1909 :

C'est la question que nous posent, au moment où les Compagnies de comédie vont débiter, un certain nombre de pères ou de mères de famille. Il y a longtemps que, pour notre part, nous avons pris la résolution de décliner l'honneur qu'on nous faisait, en nous prenant pour juges en une matière aussi délicate. En exposant les raisons de notre abstention, les pères de famille pour-



ront, peut-être, s'interroger eux-mêmes et répondre sans le secours d'un conseiller aussi peu autorisé.

Nous convenons, d'ailleurs, qu'un certain nombre de pièces françaises — et nous le regrettons — doivent être classées dans une catégorie spéciale. Elles n'ont pas l'excuse de l'art; elles sont purement et simplement pornographiques. Pourquoi

faut-il que ces productions malsaines soient un article d'exportation? Il est probable que les imprésarii ne nous les apporteraient pas s'ils pensaient y perdre de l'argent. Pour augmenter l'attrait de ces jolies choses, ils ont, parfois, l'idée d'afficher que l'entrée du théâtre est interdite aux jeunes filles, et du coup ils font salle comble. Il y a, partout, un public pour ce genre d'industrie.

Au fond, la réponse à la question que nous avons posée et que nous n'avons pas résolue, dépend absolument des mœurs et, par conséquent, des préjugés du milieu où l'on vit.

Les parents, si soucieux qu'ils soient de préserver leurs enfants des tableaux de la vie réelle, qui ne sont pas toujours très jolis, ni très moraux, s'imaginent volontiers que les jeunes imaginations n'ont pas travaillé, que les yeux n'ont rien vu, ni lu, et que les oreilles n'ont pas entendu. Ils se trompent ou feignent de se tromper.

Dans ces conditions, pourquoi donc demandent-ils conseil?

Nous convenons que certaines pièces du répertoire moderne ne sont pas faites pour les jeunes filles, mais dans un répertoire comme celui de notre troupe de comédie — et c'est avec une réelle satisfaction que nous le constatons — il n'y a aucune œuvre capable de faire rougir les mères qui y conduiront leurs filles. (23.2.1909).

COVEILLE.

Crise à Alexandrie

En 1909 la situation des habitants d'Alexandrie, écrit la «Réforme», et spécialement celle des colonies européennes n'est pas précisément brillante. Le nombre des employés sans place et des ouvriers sans travail augmente sans cesse, tandis que les objets de première nécessité coûtent toujours aussi cher. Les Sociétés de bienfaisance locales seront bientôt débordées et les ressources de beaucoup d'entre elles sont absorbées déjà ou bien près de l'être.

Cette crise qui a éclaté en 1907 continue à faire sentir ses effets en 1909... 1910...

Alexandrie ne se relèvera jamais de cette crise.



Il n'y a plus de gaieté

Alexandrie manque de gaieté. S'il fallait encore une nouvelle preuve du marasme général, on n'aurait qu'à jeter les yeux sur le Carnaval dérisoire qui se déroule en ce moment dans nos rues. C'est aujourd'hui Mardi gras, mais il n'y paraît guère. Une enquête rapide faite auprès des magasins de la ville, nous permet de dire, d'ailleurs, que le commerce des accessoires du Carnaval a été presque nul cette année. Ce n'est là qu'un mince détail de la crise générale, mais il a sa signification. Il nous montre, à défaut d'autre chose, jusqu'à quel point le découragement et l'apathie règnent désormais sur la vie publique des Alexandrins.

(23.2.1909).

Le premier vol d'aéroplane en Egypte

Hier après-midi, à cinq heures et quart, le premier aéroplane a accompli son premier vol en Egypte. L'appareil était monté par le baron Lierre de Caters, qui pilotait un biplan Voisin.

L'expérience qui a pleinement réussi a eu lieu au vélodrome de l'Abhassieh. L'aviateur a fait un tour de piste d'une durée de 4 minutes et 16 secondes.

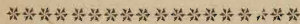
Un nombre restreint d'invités assistait à ce premier vol. Remarqué Lady Gorts, lady Hunter, Harvey pacha, De Martino pacha, M. De Martino ministre d'Italie, les aviateurs Gobron et Nieport, etc.

L'aviateur a, dans son envolée, atteint une vitesse maximum de 72 kil. à l'heure. Un procès-verbal signé par le secrétaire de la Commission d'aviation de l'Aéro-Club d'Egypte, a constaté «le premier vol accompli sur le territoire égyptien».

«On vult ici par plaisir», déclarait le baron de Caters aux spectateurs qui le félicitaient à son atterrissage. Et il ajoutait qu'il n'avait vu nulle part piste aussi favorable, atmosphère aussi appropriée. Voilà confirmée, par un aviateur expérimenté, l'opinion émise par la presse égyptienne que l'Egypte est une région rêvée pour les hommes-oiseaux.

C'est du meilleur augure pour les futures semaines d'aviation.

(1909).



Concerts d'Alexandrie

Nous avons le plaisir d'annoncer la fondation de la Société des Concerts d'Alexandrie. Cette Société a pour but d'organiser pendant la saison d'hiver une série d'auditions musicales comprenant musique de chambre, vocale et symphonique, avec le concours des artistes étrangers les plus réputés.

Le Bureau du Comité est composé de Mme L. Escoffier, présidente; MM. Eeman, vice-président; Hergault, trésorier, et R.C. Canivet, secrétaire.

Le Comité est formé de Mmes Amberson, Bargeton, Comtesse Caprara, C. Chorémi, Foster, L. Stagni, et de MM. A. Fenderl, Baron Jacques de Menasse et Nicolas Sinadino.

Les adhésions doivent être envoyées à Mme L. Escoffier.

(1909).



Les bains au Port-Est

Nous avons exposé hier la question des bains du Port-Est et nous avons exprimé l'avis que l'examen de toute concession devrait être renvoyé après la construction du brise-lames.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire aujourd'hui, le texte de la Note rédigée à ce sujet par M. l'ing. Ehrlich, le distingué conseiller municipal, et distribuée à la séance des Comités réunis qui a eu lieu le 17 novembre:

M. Ehrlich développe dans un mémoire les considérations qui suivent:

1. Notre devoir est de faire tout notre possible pour augmenter le nombre des attractions dans notre ville.

L'installation d'un établissement balnéaire dans le Port-Est, serait une attraction.

2. Dans l'intérêt de l'esthétique du Quai qui est unique dans son genre et qui nous a coûté beaucoup d'argent, il est pourtant essentiel d'abord, qu'un tel établissement présente un style digne de la beauté de notre quai-promenade, dont nous sommes si fiers, et de plus que le nombre de ces établissements soit très restreint.

(1909).



Un théâtre Municipal

Nous constatons avec plaisir que nos confrères alexandrins se joignent à nous pour réclamer de la Municipalité la construction d'un théâtre à Alexandrie.

Il a fallu la désaffectation du Zinzina pour provoquer le mouvement, mais mieux vaut tard que jamais,

et nous voilà tous d'accord sur une question d'intérêt général.

Nous savons fort bien les difficultés de l'entreprise; nous ne dissimulons pas les obstacles qui se dressent devant nous pour arriver à triompher, mais nous ne doutons pas un instant du succès si nous restons unis jusqu'au bout.

Un théâtre digne de la ville d'Alexandrie aurait pu être construit par une Société privée avec le concours de la Municipalité. Le malheur des temps a dû faire abandonner cet espoir, de telle sorte qu'il ne reste plus qu'à s'adresser à nos conseillers. — (1910).



Oh! la Bonne Comète...

Il est hors de doute, à cette heure, que la Comète s'apprête à nous jouer un mauvais tour. Le formidable appendice lumineux dont elle est douée va balayer le monde et, pour un jour, les Municipalités pourront rentrer leurs balayeurs. On n'a pas besoin d'eux dans les rues.

Un Egyptien notoire s'inquiétait, hier, de l'approche de l'astre de Halleley et demandait non sans anxiété:

— En admettant que la Comète rencontre le monde, croyez-vous qu'elle touche Alexandrie?

Il est évident que, dans l'esprit de mon brave ami, si la Comète ne touche pas directement Alexandrie, toute chance de danger se trouvera par le fait même écartée.

Que nous importe ce qui se passe aux antipodes. Qu'Alexandrie soit sauve, que la statue de Mohamed Aly ne tombe pas, que le projet du Théâtre Municipal ne soit pas compromis, et que la réception de la délirante Mme X... ait lieu comme à l'ordinaire, tout sera sauvé. Que le reste du monde s'arrange!

Est-il possible, d'ailleurs que la Comète dont on parle tant et avec tant d'impatience n'ait pas de bons côtés?

Supposons un instant que le choc final ait lieu cette nuit, à 3 heures 29 minutes 23 secondes et quart exactement. Il y aura beaucoup de morts et quelques blessés, sans compter ceux qui seront morts de peur dans l'intervalle. Eh bien, n'y aurait-il pas lieu, à certains points de

vue, de se féliciter de ce désastre qu'on pourrait qualifier de général?

Certes, oui.

J'évite les grossières plaisanteries: je ne dis rien des belles-mères, disparues, des créanciers anéantis, des huisseries réduits en miettes, de la faillite complète et générale des contraintes, profits, saisies et autres aménités dont est prodigue la Justice. Non; il y a autre chose:

Le flancé qui s'apprêtait — Dieu sait à la suite de quelles pressions inimmortables — à boire le calice jusqu'à la lie, sera très heureux de se tirer à bon compte d'un mauvais pas.

Et la Comète va faire autre chose: Elle est en train de nous donner vingt-quatre heures de répit. Elle est vraiment aimable. La vie allait son train, infatigable, et la Comète est venue nous offrir un petit entr'acte.

Les alexandrins et, surtout les alexandrins, sont émus. Il n'y a qu'une petite minorité d'entre eux qui vaquent tranquillement à leurs petites affaires. Les autres font semblant de faire leur travail, mais ils sont préoccupés, en réalité, par la pensée du désastre imminent.

— Qu'arrivera-t-il cette nuit?

Voilà ce qu'ils se demandent.

Comme nul au monde ne peut leur répondre avec précision, ils restent dans leur doute et le doute leur interdit tout emploi sérieux de leur temps: ils se reposent.

C'est ainsi que bien des petits enfants ne sont pas allés à l'école, car ils étaient pâles et ont inquiété leur maman.

C'est ainsi que bien des jeunes filles ont refusé de prendre leur café au lait. On n'a pas idée de prendre du café au lait quand la Comète arrive.

C'est ainsi que bien des gens ont renvoyé à demain les affaires sérieuses. Pourquoi s'esquinter? Il est fort possible que tout va finir cette nuit.

C'est ainsi, enfin, que de bons viveurs s'apprêtent à dîner aujourd'hui comme des princes. Dame, c'est peut-être la dernière fois. Alors, autant vaut finir en beauté.

Comme l'on voit, comme toutes les mauvaises choses, la Comète a ses bons côtés; il suffit de savoir les découvrir. Il en est d'autres, beaucoup d'autres qui m'échappent. Nous les connaissons mieux, après coup... si nous avons le loisir d'en reparler jamais.

L'Opéra Khédivial

Deux nouveautés pour Alexandrie :

«Salomé» de Strauss et «Boris Godounov» de Moussorgsky

«Salomé» de Richard Strauss a obtenu un énorme succès samedi soir. Ce triomphe, nous le reconnaissons est surtout dû aux artistes, à Madame Kruconiski, en première ligne et au ténor Grani.

Quant à la partition de Richard Strauss, elle a plus étonné que séduit les spectateurs, et le fait est qu'entendre «Salomé» le lendemain d'*André Chénier*, constitue un contraste capable de faire perdre la tête aux mélomanes, amateurs du «véritisme» italien. C'est un saut dans l'inconnu et pour beaucoup dans l'incompréhensible. Cependant, malgré la difficulté de saisir la pensée du maître et de se reconnaître au milieu des sonorités éclatantes, presque sauvages, l'œuvre de Richard Strauss ne devait pas laisser indifférents les spectateurs qui remplassaient la salle de l'Alhambra, du parterre au comble. Quel que soit l'esprit critique des Alexandrins, ils ne pouvaient ignorer que Richard Strauss est à juste titre, considéré comme le plus grand musicien de l'Allemagne contemporaine et que *Salomé* ne pouvait être jugé sur une seule audition. C'est dans cet esprit que l'on a écouté *Salomé* et nous sommes assurés que tous ceux qui l'ont entendu samedi, se presseront en foule demain, pour mieux l'apprécier.

Boris Godounov

Il était presque aussi difficile de monter «Boris Godounov» de Moussorgsky, que la *Salomé* de Richard Strauss, mais pour d'autres raisons qu'il est inutile d'indiquer et que connaissent certainement nos lecteurs. La direction de l'Opéra Khédivial a donc dû couper quelques tableaux ce qui nuit à la compréhension du drame, mais en revanche elle est arrivée à discipliner les chanteurs d'une façon remarquable, et elle a engagé pour interpréter Boris, un artiste de tout premier ordre, qui chante et qui joue le rôle en grand chanteur et en grand tragédien. Or Bo-

ris et les chanteurs, sont les deux vrais personnages de la pièce. Nous avons dit que les chanteurs étaient bons, et M. Giraldoni a personnifié le héros russe avec le même souci d'art que Monnet Sully, par exemple, dans *OEdipe-roi*. — (1910).

12 Mai 1910 :

Une revue d'un certain MAX PRIME

Hier au soir, la coquette salle de la Rue Cléopâtre, où l'on ne rencontre d'habitude qu'un public masculin, s'était fait accueillante à tout ce qu'Alexandrie compte d'élégance.

On donnait en effet au Théâtre Parisiana la première d'une revue locale d'un certain Max Prime... pseudonyme sous lequel se dissimule modestement l'un des espoirs du jeune Barreau.

Bien des alexandrins, dont les smokings étincellent dans la salle, se retrouvent sur la scène: les chasseurs de lions César A..., Guido C... et Hermann A..., les candidats heureux et malheureux à la Municipalité, Antoine A... et Georges G..., ces Messieurs du Perron du Cercle, les décaqués de la Bourse, etc., etc...

Les charmantes artistes d'Andrigo Serafini se font applaudir en détaillant des couplets pleins de sel sur l'eau du Mahmoudieh, sur le patinage, sur le cinématographe, sur les valeurs et la crise, sur les promesses de l'aviation, sans oublier le fameux théâtre municipal que la Municipalité se propose de construire... au Cimetière.

Depuis hier soir, Alexandrie compte une revue... et qui promet...

Tiendra-t-il, ou bien, après nous avoir éblouis un soir comme la fameuse comète dont sa revue «*Halley!*... *Halley!*...» a emprunté le nom, disparaîtra-t-il du firmament des étoiles de théâtre pour ne plus éclairer que le Palais de Justice?

Après SARAH BERNHARDT Alexandrie applaudit la Grande Réjane

La Vierge Folle

Les Alexandrins ont eu hier soir une bonne fortune, celle d'entendre Mme. Réjane dans le rôle de Fanny Armory, que la grande artiste n'a jamais joué à Paris. La *Vierge Folle* d'Henry Bataille, éveilla toutes sortes d'impressions, excepté l'indifférence. Ce sont de «jolies laides» ; je veux dire que la beauté n'en est presque jamais parfaite; elles vous irritent, vous déconcertent, vous ravivent à la fois; on goûte à les entendre un plaisir d'autant plus vif qu'il est mêlé d'un peu d'étonnement et d'inquiétude, et c'est peut-être de ce sentiment d'insécurité que vient leur charme. Elles ne sont pas très claires au sens banal et terre à terre du mot. Il faut pour les pénétrer pleinement un petit effort d'interprétation. Sur elles flotte comme un parfum de mystère, quelque chose comme l'énigmatique sourire de la «Joconde».

Pour représenter de pareilles pièces, il faut que les artistes qui les jouent soient de véritables interprètes et qu'ils rendent sensibles la vérité et la beauté de l'œuvre. Mme Réjane a rendu à miracle l'admirable créature qui, poussée par des forces intérieures s'élève à la pure abnégation. Elle a rendu le personnage avec plus d'humanité que la créatrice du rôle; elle est plus femme, plus vibrante, plus sensible. Un peu moins de lyrisme, mais plus de vérité. Dans la scène finale du second acte, elle a atteint au sommet du pathétique avec une sobriété de moyens extraordinaire; elle a secoué les spectateurs d'une émotion intense et belle. Dans la scène du troisième acte, si difficile, par sa sensibilité contenue et profonde, par les nuances de sa diction, par la justesse de ses gestes, par toute son attitude, elle a rendu acceptable à tous cette imolation de la femme amoureuse.

Ce furent des ovations sans fin et des rappels enthousiastes, et pour

ceux qui ne connaissent de Réjane que la superficielle et joyeuse Madame Sans-Gêne, ce fut une véritable révélation. Ce fut une joie pour nous de constater qu'une fois encore Réjane avait triomphé.

Mademoiselle Angèle Nadir a joué le rôle de Diane de Charance avec beaucoup de talent. Le rôle est difficile. Elle y a réussi.

Nos compliments à Mlle. Deschamps, une mère un peu bien jeune, par exemple.

M. Duquesne prêtait son autorité de comédien exercé au rôle du Duc de Charance, et M. Monteaux a été un très bon Gaston de Charance. M. Dorival est un abbé Roux très convaincu, et M. Severin a surmonté les difficultés du rôle d'Armory, sur lequel se concentrent toutes les objections et les résistances du public. (1910).

R. C.



Paris sous l'eau

Les désastres qui atteignent la France entière dépassent ce que l'on avait vu jusqu'ici. Paris, la capitale de tous ceux qui aiment les lettres, les arts et les sciences; Paris, ville des élégances et de la beauté est en partie sous l'eau et la voie triomphale des Champs-Élysées est inondée.

L'angoisse nous étreint en songeant à ce que nous ne savons pas encore et à tous ces drames sans horizon, qui se déroulent dans les campagnes de notre chère patrie.

A nos compatriotes d'Égypte nous n'avons aucun appel à adresser; ils sont toujours prêts, lorsqu'il s'agit d'un devoir comme celui-là; à tous ceux qui aiment la France, nous n'avons rien à dire non plus. Notre affliction est la leur, nous en sommes certains. — (1910).

S. A. le Khédivé et la ville d'Alexandrie

Une réception enthousiaste

L'arrivée du «Mahroussa»... le Khédivé à Ras el Tin. La ville pavlovév et illuminée. La réception au Palais Municipal... Paroles Khédivales.

En rentrant de son voyage au Hedjaz et en débarquant à Alexandrie, Son Altesse le Khédivé Abbas Hilmi a trouvé sa ville natale en fête. Jamais peut-être, même aux beaux temps de l'Égypte, pareille réception n'avait été faite à un Souverain.

Dans l'animation qui régnait en ville, dans la hâte fiévreuse des préparatifs, dans la bonne humeur et la gaieté qui se liaient sur tous les visages, européens ou indigènes, on sentait qu'il y avait un même courant qui entraînait cette population cosmopolite dans un même sentiment de concorde et d'union, et que ce sentiment trouvait son expression dans l'hommage de profond respect et d'enthousiasme spontané pour le Souverain.

Comme nous le disions hier, c'est la Commission Municipale qui a pris l'initiative de cette splendide réception, mais elle a eu pour l'aider la Ville tout entière.

Aussi est-ce avec un plaisir qu'il n'a pas dissimulé, que Son Altesse a accepté l'invitation de nos conseillers municipaux de se rendre au Palais de la rue Rosette. C'est au milieu d'une foule énorme que le Souverain de l'Égypte a traversé la ville, acclamé à chaque pas.

Les Colonies européennes, en collaboration avec un si bel élan et une si complète unanimité à ces fêtes qui vont se renouveler au Caire, et en s'associant à la population musulmane, ont montré que sur cette terre sacrée par son histoire, il n'y a que des Égyptiens lorsqu'il s'agit d'honorer le descendant de Mehemet Aly, fondateur de l'Égypte moderne.

Puissent ces manifestations avoir un écho dans tous les cœurs et incliner tous les esprits à l'union et à la concorde pour la grandeur et la prospérité du pays. — (1910).

Le Groupe des

« Que fait-on ce soir ? »

(en do mineur)

Ce groupe fameux se trouve, à ce début de saison, dans un navrant marasme. Sur tous les fronts se lisent la tristesse et l'ennui.

Il paraît que l'hiver ne sera pas gai à Alexandrie! C'est du moins ce qu'on affirme dans les milieux bien informés. D'abord — et ça c'est la vérité — on sent peser un vague ennui sur nos concitoyens, et surtout sur nos concitoyennes. On a lu dans les journaux que la Banque d'Angleterre avait expédié à Alexandrie 7 ou 8 millions de livres et l'on est resté froid sinon indifférent. C'est bien quelque chose, cependant. Mais les gens qui comptent se demandent quelle somme faudra-t-il expédier à Londres et à Paris pendant la saison, en outre du montant des coupons des dettes de l'Etat. Et puis, l'argent va au village; quand affluera-t-il dans les villes? Encore deux ou trois bonnes récoltes, disent les hommes d'affaires, et l'Égypte sera remise à flot.

Cependant il est indéniable que le pays se remet; il est certain que l'on n'a pas perdu confiance à Paris et peut-être même à Londres...

Alors, pourquoi cette tristesse?

Jamais l'exode des Égyptiens vers l'Europe n'a été plus général que l'été qui finit, et apparemment ni les couturières, ni les modistes de Paris n'ont augmenté leurs prix, si modérés qu'ils soient d'ailleurs

— « Jamais, me disait une excellente dame d'Alexandrie, je n'ai vu d'aussi jolies choses que cette année à Paris.

— Et les prix? »

— Très modérés, je vous assure. Aussi mon mari a voulu que je ne me prive de rien... »

Les toilettes achetées, il faudra bien les mettre. Elles ne peuvent attendre l'année prochaine.

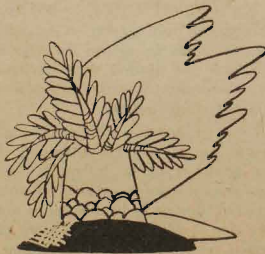
Il y a aussi les deuils, si douloureux cette année, les absences prolongées de quelques-uns, les départs définitifs... évidemment ce sont des motifs.

Mais la vie continue; elle ne s'arrête pas dans sa marche; il faut la vivre malgré tout, en dépit de tout.

Et alors je me prends à espérer que l'hiver qui vient ne sera pas plus triste que les autres. Il le serait vraiment pour notre commerce de détail, déjà si éprouvé, et pour les pauvres gens qui travaillent, si les Alexandrins ne secouaient pas un peu leur torpeur et s'obstinaient dans leur mélancolie.

Un bon mouvement, mesdames!

PHILINTE.



Ainsi va la vie...

Durant ces quelques années, qui précéderont l'autre guerre, Alexandrie fera tout son possible pour se remettre et oublier la « crise de 1907 » qui l'avait abattue. Mais ce ne sera plus le climat du Zizimia.

Les habitudes changent. Le cinéma et le music hall seront les spectacles préférés du public alexandrin... Peu à peu on oublie la splendeur des soirées de ce théâtre de la Rue Fouad, qui, faute de mécènes, restera fermé pour toujours. L'Alhambra brille déjà à l'horizon. Sur la scène du Casino Bella Vista et du Kursaal passent les plus grandes attractions mondiales.

Des troupes d'amateurs font leur apparition : L'Union artistique Française dont le siège était à la Rue Rosette, l'Egizia, la Margherita, la Filodrammatica Italiana, etc. Les veglione de l'Eschyle Arion font fureur. En 1911 il y a une grande ascension aérostatique aux Champs Elysées par une certaine Mme Mercedes... Succès d'une Exposition Panhellénique-panégyptienne (sur les quais du Port-Est)

Théâtre : Opérette Lombardo, tournée dramatique Grasso. Très belle compagnie d'Opéra avec le M^o Barone comme chef d'orchestre et Lazzaro comme premier ténor.

La Tour Eiffel est le rendez-vous des noceurs, et les jeunes filles en parlent en rougissant.

1911 : C'est aussi la guerre italo-turque et l'occupation de la Tripolitaine par l'Italie.

Les années passent...

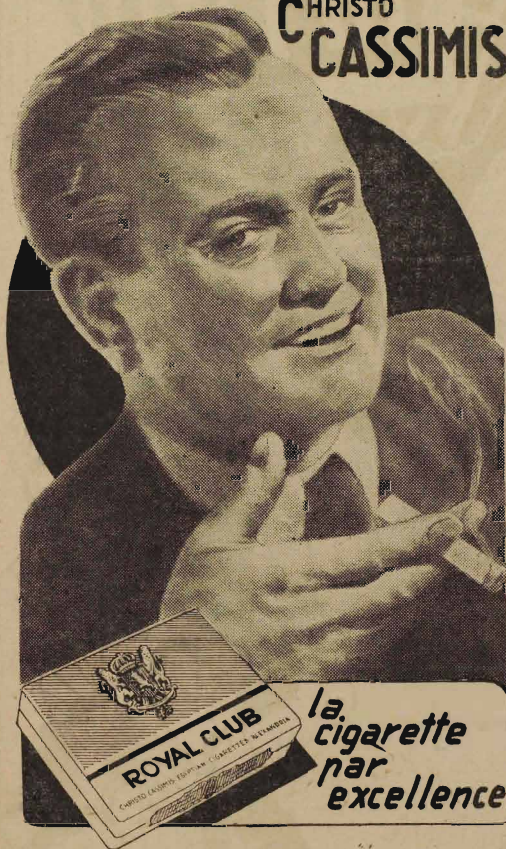
San Stefano, Skating-Ring, café-concerts, les plages... (c'est Sporting la plage en vogue). Les cinémas lancent les films en 5 à 6 parties avec accompagnement d'orchestre symphonique. Au Belle-Vue les petits bossus parisiens Léger-Lia ont un succès fou. Au Kursaal Lucette Valsy ensorcelle les cœurs avec une chanson qui fera époque « Joujou ton charme est si doux... »

On arrive ainsi à 1913. Puis 1914... et un jour on se réveille avec la guerre...

ROYAL CLUB

CHRISTO CASSIMIS

Christo Cassimis



La Firme **Christo Cassimis**, l'une des plus anciennes et des plus réputées d'Egypte, a été fondée, voilà bientôt 63 ans, en 1882.

Depuis lors, tandis que s'amélioraient sans cesse les divers aspects de ses activités grandissantes, la qualité de ses tabacs et de ses cigarettes demeurerait cependant unique, identique et d'un même et premier choix.

Considérée sur les divers marchés européens comme l'une des premières Maisons exportatrices de cigarettes égyptiennes, la Firme **Christo Cassimis** jouit d'une renommée toute particulière auprès des fumeurs d'Egypte et du monde entier.

Ses dirigeants actuels MM. Liapis, Azarias et Cassimis, continuent fidèlement les traditions qui ont permis à la Maison Cassimis d'occuper un rang privilégié auprès des connaisseurs.

Spécial (18-22)..... P.T. 7
 No. 60, ronde (18-22)..... » 5,5
 Royal Club (18-22)..... » 6

Seven Seas (20)..... P.T. 6,5
 No. 30 (18-22)..... » 5
 Phare (19)..... » 5

No. 40, type Américain P.T. 5



L'Egypte durant l'autre guerre

Le 1^{er} Août 1914, Canivet écrit : « Le drame commence ».

Le 3 Août : c'est la guerre !

Les événements se précipitent... attaque de la France, déclaration de guerre de l'Angleterre... invasion de la Belgique... L'émotion en ville est très grande...

Le *moratorium* est proclamé en Egypte. Les bourses de la Ville et de Minet-el-Bassal sont fermées.

On mobilise....

Les mobilisés français partent le 15 Août.

Ce fut une heure émouvante. Non pas cette émotion qui se traduit par des gestes nerveux, mais l'émotion grave et réfléchie des minutes suprêmes.

Nul n'a vu parmi les quinze mille personnes massées sur les quais sans un frisson intérieur, cette joie, cette hâte fébrile des réservistes de monter à bord, de mettre pied sur le sol mouvant des navires qui est déjà le sol français. Nul n'a vu sans en être touché, les femmes, les épouses, sans une larme, les yeux tournés vers le pont du navire. Une voix là-haut s'entendait dans un refrain patriotique. Parmi les femmes sur le pont ou sur les quais on vit plus d'un corsage tricolore...

L'un après l'autre les navires français hissèrent les pavillons amis et alliés, y compris la vaillante nation belge...

La musique militaire faisait entendre ses notes joyeuses et amies.

Ce fut une heure émouvante, où il n'y eut sur toutes les lèvres qu'un simple mot, grave et convaincu : au revoir !

« Alexandrie — écrit *La Réforme* en 1915 — n'a pas à se plaindre de la guerre. A des centaines ou des milliers de lieues d'ici on se bat et l'on setue. Des morts par centaines, par milliers... Mais Alexandrie ne pense guère aux choses graves. Elle vit d'une vie toute personnelle, agitée, extérieure. On parle, on bavarde, on rit. Les cafés regorgent de clients, se répandent jusque sur la chaussée. On ne voit point de visage véritablement anxieux : on ne devine pas les cœurs qui tremblent.

Là-bas on meurt, ici l'on vit. C'est la loi naturelle, n'est-ce pas ? Nous sommes loin des champs de bataille, sous un ciel trop éclatant qui finit par émousser les sensibilités. Les premiers jours — il y a presque un an — on était ému. Les hostilités qui commençaient trouvaient les imaginations sans défense. Cent morts ou cent blessés, les chiffres paraient alors plus éloquentement. Aujourd'hui on est un peu blasé. On s'habitue à tout.

Et puis on meurt si facilement. Et puis c'est tout le temps la même chose. Et puis en vérité, on est si loin.

Sans doute Alexandrie a vu des militaires, de beaux militaires ma foi, un peu de toutes les couleurs et un peu de toutes les armes.

Et depuis c'est un défilé ininterrompu de jeunes gens gais, robustes et braves. Ils animent la ville, qu'ils enrichissent du reste. Les visages un instant renfrognés, tout au début, se sont épanouis. L'or coule à pleines mains — sous la forme de banknotes — et le marasme des affaires n'est plus qu'un souvenir... »

Un rédacteur qui signe « Le passant » écrit :

On a beau dire, cette guerre a changé déjà bien des choses, non seulement dans nos habitudes, mais encore dans notre esprit, et non seulement dans les contrées directement atteintes par les événements, mais même ici où, par la grâce de Dieu, l'on vit d'une vie relativement facile et où les conséquences de la guerre sont réduites au minimum.

Sans doute, et vous le savez mieux que moi, beaucoup de personnes ont profité des événements et s'enrichissent tous les jours un peu plus. Ce sont les malins ou les veinards. Mais les autres ? Et les autres, c'est beaucoup,

beaucoup de monde, c'est vous ; c'est moi, c'est nous...

Bien des choses depuis douze mois, ont changé en nous, dans notre façon de penser comme dans notre façon de sentir et qui laisseront des traces profondes — même après la victoire. Combien nous paraissent vaines, maintenant, les agitations qui, hier encore faisaient « l'ordinaire » de notre vie. Combien, maintenant, le « factice » de cette existence inoccupée presque toute en parades mondaines ou sociales, nous paraît mesquin et méprisable. Et l'on se sent envahi de mélancolie. Et l'on se souvient, et l'on regrette. Mais de quoi se souvient-on et qu'est-ce qu'on regrette ?

Plus ça change et plus c'est la même chose. Les proverbes ont toujours raison. Dans un autre journal de 1916 nous lisons ceci à propos du cinéma.

« Le cinéma, plus que jamais, est devenu le refuge des désœuvrés de la nuit. Après tout, l'on ne s'y fatigue ni l'entendement intellectuel, ni l'entendement physique. Et c'est toujours cela de gagné. On n'est même pas obligé de regarder, bien que l'on soit venu « exclusivement » pour cela. On peut fumer et essayer de suivre le petit nuage blanc qui se perd dans l'obscurité. On peut également conter fleurette à sa voisine, même si elle n'est pas jolie, jolie... ni jeune, jeune... Il suffit qu'elle ait une voix aimable et qu'elle sache se taire quand il faut, et parler item. Et surtout, oui surtout, on peut penser à autre chose. Il n'y a rien de mieux que cela ; voyez-vous. Cela c'est le summum de la volupté, le comble du sybaritisme. »

Penser à autre chose. Que ne peut-on, toute la vie penser à autre chose. Ce qu'on serait moins malheureux. Sans doute, on peut aussi regarder les films. Neuf fois sur dix, évidemment, ils ne sont pas extraordinaires.

J'ignore vos goûts, mais je connais à peu près les miens. Le film policier est généralement invraisemblable et assommant : le gendarme a toujours raison, et ce n'est pas comme dans la vie. Le film sentimental est d'une banalité de chromo commenté par un Georges Ohnet. Le film libertin l'est si peu. Le film comique est triste à pleurer. Vous croyez que j'exagère ? Oh ! à peine.

Et cependant je m'amuse, je m'amuse comme une petite fille.

Il y a les à-côtés vous dis-je... »

A part les superproductions Gaumont, Cinés, Bertini et Pathé rien de spécial à signaler. Le Kursaal va lancer la revue des X et des Y. Cutayar Angelo va devenir champion de boxe. Ventura sera le ténor en vogue. Le Belle Vue annonce des girls affriolantes et le papillon lumineux. On patine toujours au Skating Rosette... On s'amuse comme on peut... C'est la guerre, il y a de l'argent, et Alexandrie s'en fiche !

Le « Skating Ring » de la Rue Rosette devient l'endroit select de la ville où patineront, au rythme d'une valse langoureuse, nos plus gracieuses demoiselles..

Le Jeudi 19 octobre 1916 à l'Alhambra Soirée de gala au bénéfice des œuvres françaises : *Out of Bounds* ! revue locale de Max Prime. Gros succès.

Revue alerte pleine d'esprit et de verve où l'on parlait des « roupies », des « courtiers », de « ceux qui ne partent pas », de la « censure », de « l'infortuné ramliste », des « baigneurs », du « brise-lames », etc...

L'Apothéose représentait la Paix (Mme Lambosy), La Justice (comtesse de J. Zogheb), La Victoire (Mlle Monnerat).

Parmi les principales interprètes : Mlles O Matossian, O Lusena, L. Capozzi, Piha, et MM. E. Gorra, J. Goar, M. de Eischtorff, H. de Zogheb, Tschudi, G. Sofia, N. Tagher, etc...

On trouve dans la collection de notre journal « de l'autre guerre » les mêmes mesures et effets que dans celle-ci...

- Mesures contre les accapareurs.
- Lutte contre le marché noir.
- Contre-mesures à la cherté de la vie !
- Restrictions diverses (surtout sur le sucre et le pétrole!!)
- Achat du coton par les gouvernements égyptiens et anglais.
- et « dulcis in fundo » l'apparition du papier-monnaie !

DEUXIÈME ÉDITION

Mardi 1^{er} Août 1914

LA RÉFORME

JOURNAL QUOTIDIEN, POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE

Sur la frontière de la France

L'ASSASSINAT DE JEAN JAURÈS A PARIS

L'ASSASSINAT DE JEAN JAURÈS

2^{me} Edition

LE DRAME COMMENCE

Les mobilisations générales

Le retour de Lord Kitchener

DERNIÈRE HEURE

Les évènements et précisions

Sur la frontière française

LA SITUATION

Le général Joffre

Dans les heures et dans les heures

L'Europe et la guerre

DEUXIÈME ÉDITION

Mercredi 3 Août 1914

LA RÉFORME

JOURNAL QUOTIDIEN, POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE

Un croiseur allemand bombarde Libau; la ville est en feu

LES ARMÉES ALLEMANDES ENTRENT EN FRANCE

SANS DÉCLARATION DE GUERRE

2^{me} Edition

Les hostilités sont recommencées

Contre la France

DERNIÈRE HEURE

La proclamation de la France

Le ministre de Russie à Berlin

Le général Joffre

La proclamation de la France

Le général Joffre

Les nouvelles de la guerre

La France et la guerre

Un des effets de la paix prochaine sera — écrit Georges Dumani — de nous débarrasser d'une partie de cette énorme quantité de monnaie fiduciaire qui a surgi de tous côtés comme des champignons ou de l'herbe folle. Je ne veux pas médire du papier monnaie, je ne conteste nullement les services qu'il a rendus au cours de cette guerre. Sans lui, comment les échanges journaliers auraient-ils pu s'effectuer ? Mais j'avoue que je verrai avec un extrême plaisir le retour de ces bonnes petites pièces d'or et d'argent dont nous avons été si longtemps privés.

Avez-vous remarqué ce que sont devenues certaines coupures de papier monnaie ? A force d'avoir circulé elles n'ont plus de forme, ni de couleur. Souillées, maculées, déchirées, elles ne sont même pas à toucher avec des pincettes. Si pierre qui roule n'amasse pas mousse, papier qui roule amasse, hélas ! toutes sortes d'ordures. Il devient une loque lamentable, et pour emprunter une phrase célèbre « un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans aucune langue ». Et puis, si vous croyez que l'argent n'a pas d'odeur.

Pourtant, il faut bien glisser quelque part ces horreurs, véritables nids de microbes. La première idée qui vous vient en tête, c'est de vous en défaire à n'importe quel prix, et pour cela vous faites toutes sortes de dépenses, vous vous livrez à toutes sortes d'achats inutiles ou même encombrants. Mais au bout de quelques essais de ce genre, vous vous apercevez que vous faites un formidable trou dans votre budget et qu'il est temps d'arrêter cette folle prodigalité. Tant pis pour l'hygiène. Il vaut mieux mourir de maladie que mourir de faim.

Une soirée vraiment inoubliable (Novembre 1915) organisée par l'Unione delle Donne d'Italia au Théâtre Alhambra.

Voici le compte-rendu de la « Réforme » :

On a d'abord livré le quartetto du 3ème acte de la Bohème chanté par Mme Bally, Mlle Lusena, MM. Tagher et Lopez et le quartetto du 4ème acte de Rigoletto chanté par Madame

Moss, Mlle Lusena, MM. Azzopardi et Lambidus.

Mais le clou de la soirée était une apothéose en 3 Tableaux sous ce titre évocateur « Libertatis Triumphus » imaginée, réglée et dirigée par M. E. Musarelli. Il nous serait impossible de décrire, il faut avoir vu pour se rendre compte de cette véritable création. Au reste M. Musarelli a trouvé, il faut le reconnaître, les concours les plus précieux parmi nos plus gracieuses, nos plus charmantes mondaines qui ont affronté la rampe avec une bonne grâce parfaite et un entrain qui seul pouvait donner le désir de contribuer à une bonne œuvre.

Quelles splendides toilettes ! Nous ne saurions les décrire.

Citer des noms ? Nous nous en tiendrons en nommant tout le monde. D'abord les puissances alliées : l'Italie, Mme Sofia Ravelli, la Grande Bretagne, Mme Moss ; la France, Mlle Monnerat ; la Russie, Mme Bally ; la Belgique, Mme Carver ; la Serbie, Mme Celli Enghel ; le Monténégro, Mlle Aghion ; le Japon ; Mme Gandur.

Autour de l'Italie : Mlles. Palagi, Bianchi, Miani, Calzetti, L. Toriel, O. Toriel, D. Mauri, R. Mauri, Marcenaro et Mme Milani.

Autour de la Grande Bretagne : Mme Moss, Mlles Strickland, D. Elsworth, Ainsley, Ruffer, A. Mutafoff, Bédarides, Carver, Elsworth, B. Naggiar ;

Autour de la France : Mlles Miller, Romano, Mme Adès, Mlles Lusena, Danon, Sinano ;

Autour de la Russie : Mlles Shama-Murphy.

Autour de la Belgique : Mlles Andrews, Baker.

Autour de la Serbie : Mlle Terni.

Autour du Monténégro : Mlle M. Pih.

Autour du Japon : Mlle S. Pih.

Les drapeaux : Mlles Savignon, Tuby, Ingloft, N. Mutafoff, Alderson, Arditi, L. Romano, Naggiar.

La civilisation était Mme Linithers, la victoire, la plus belle des victoires, Mme la comtesse Alexandre de Zogheb, la gloire, Mme Sevastopoulo.

M. Carloti, figurait le rôle plutôt ingrat du barbare et MM. Citti, Eichstorff, Fracca, Nahman, Sofio, Vernoni, Velissaridis, P. de Zogheb représentaient les officiers des Nations Alliées.

Au total, triomphe pour tout le monde, pour le Comité, pour les artistes amateurs, pour Musarelli, pour le Mo. Gianni Galetti et triomphe pour la charité, reine incontestée d'Alexandrie.

Malgré la guerre, Alexandrie aura une saison d'Opéra Italien sous le patronage d'un Comité composé de Mmes. Moss, Bally, Mlle Miani, MM. Jacques I. Aghion, Héralut, E. di Pompeo, Michel Sinadino, G. Tuby, N. Tagher, R. Wilkinson, Georges de Zogheb.

« Come un sogno d'or... »

O vieille rengaine de Toselli du temps de l'autre guerre qui avait touché, à cette époque, tous les cœurs... Au cinéma, dans la rue, au piano mécanique d'Athènes, à San Stéphane partout cette sérénade sucrée, triste et mélancolique résonnait toujours comme une obsession.

Puis ce fut le tour des Millions d'Arlequin, barcarole à la guimauve, molle et endormante... Un vieux tango me retourne aussi du fond du cœur avec une certaine nostalgie : Yaka-oula-yaka-toula... On jouait ça au small dance au Casino... C'était le tango de la fin... Car à onze et quart on fermait les portes... C'était la guerre... Ce qu'on appellera plus tard la grande guerre, la dernière...

« La Réforme » sous le titre *Heureux Pays* écrit :

Tandis que l'Europe entière est à feu et à sang, que les braves soldats alliés se battent pour la cause de la civilisation, et que la brute germanique multiplie ses crimes, ici règne une quiétude tellement absolue que l'on se croirait dans une autre planète.

La Muse, qui était à peine connue ici avant la guerre, semble vouloir se laisser courtiser un tantinet sur les bords du Nil et c'est peut-être à cause de cela que nous voyons fleurir un peu partout, jusqu'en la province lointaine, de petits conservatoires de musique.

Le dernier né est celui que quelques amateurs viennent de fonder à Nantah et qui compte, paraît-il, de nombreux adhérents.

L'Egypte est un pays aimé des dieux.

Les jeunes filles de ce temps-là raffolaient comme aujourd'hui des officiers anglais.

Prestige de l'uniforme. Les flirts filaient à plein voile... et chaque famille avait son officier préféré qu'elle choyait, qu'elle gâtait, qu'elle comblait d'attentions.

Il y eut naturellement des mariages, des liaisons, des pleurs et des déceptions. Ce n'était certes pas la faute des militaires mais de l'amour.

Et de la guerre. On se souvient encore de ce régiment d'élite composé de gens riches et qui portaient des noms ronflants. Des sirs, des lords, des fils de banquiers, des millionnaires. En plus ils étaient jeunes, sportifs, beaux et portaient un uniforme impeccable. Ce régiment dépendait d'un argent fou à Alexandrie et fit perdre complètement la tête aux jeunes filles, femmes mariés et autres...

Il y eut quelques dégâts. Mais ils furent vite réparés par un « cash down » qui s'éleva parfois à des milliers de livres... C'était le beau temps... Car depuis lors, il y a eu quand même dépréciation de l'article...

Attention aux bavards ! *La Réforme* les met en garde.

Nous pensions que les propagateurs de fausses nouvelles avaient jugé prudent de se taire et pendant quelque temps on ne nous signalait que des potins insignifiants.

Pour des raisons que nous devinons certaines personnes recommencèrent à se livrer à un jeu qui, nous les en prévenons, pourrait devenir dangereux pour elles. C'est du côté de Salonique et sur les mouvements des bateaux que s'exerce en ce moment l'imagination. On nous rapporte notamment une histoire concernant le commandant d'un navire bien connu à Alexandrie qui est du dernier grotesque d'ailleurs, mais qui est propagée avec une assurance déconcertante.

Que ces barvards et ces bavardes sachent bien que la patience a des limites. Il pourrait leur en cuire de continuer ce jeu. A bon entendeur, salut.

Le Carnaval est mort...

Le Gouvernorat d'Alexandrie publie un avis officiel attirant l'attention du public sur le fait que le travestissement pour le Carnaval est interdit étant donné les circonstances actuelles.

Grande soirée de gala au Chantecler. « La Traviata » avec Hesperia. Grand Orchestre symphonique du Mo. Galetti.

Une revue mondaine :

Hier après-midi (26.2-1917) dans les salons du Savoy Hotel, M. A. Joannides conviait quelques amis à assister à la représentation d'une petite revue écrite par lui et interprétée par un groupe de jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt ans. C'est dire de suite, combien la revue était jeune et combien elle fut jouée avec verve. Le spectacle était court, mais charmant. Les scènes bien venues, les allusions piquantes et les couplets d'un franc comique.

Les interprètes furent simplement exquis. Mlle Claire de Menasce est une comère qui unit à l'aisance du jeu une diction des plus spirituelles. Milles Citti, Nahman, Diab, Tréhaki, Sinano, disent, chantent et dansent avec une grâce incomparable.

L'interprétation masculine aussi mérite tous les éloges. Le compère Sofio, est déjà un vétéran de la scène ; M. Citti est d'une verve irrésistible, M. A. Suarès a le sens du comique très développé, M. Nahman est la jovialité même, M. Gérard Sofio est fort amusant et M. J. Socolis est un élégant danseur.

M. Georges de Menasce a tenu le piano avec maestria et entrain.

Bref, petite fête tout-à-fait réussie dont les échos sans aucun doute, dépasseront le cercle restreint d'hier.

On parle en 1917 de la Route de la Corniche...

On sait que la Commission municipale avait approuvé à l'unanimité le projet d'établir une route qui devait longer le littoral jusqu'à la station de Mustapha Pacha, pour se continuer plus tard jusqu'à San Stefano même. Seulement les opinions se divisèrent quand il s'est agi de fixer l'époque où devaient commencer les travaux. Finalement on adopta une formule vague suivant laquelle les travaux seraient entrepris au fur et à mesure des disponibilités existantes.

Pâques 1917...

La délicieuse journée que fut celle d'hier, jour de Pâques, fête de la résurrection et du renouveau.

Du soleil, de jolies femmes et des fleurs à foison. Nous étions presque confus de notre joie printanière en songeant à la façon plutôt rude et sommaire dont Pâques dut être célébré de l'autre côté de l'eau, dans les tranchées, au milieu du fracas de l'éclatement des obus.

Nous nous consolions, offrant ou recevant les traditionnels œufs de Pâques en songeant féroce : Ils n'en ont pas en Allemagne.

Ici la journée fut charmante, ensoleillée comme faire se doit, pleine de gaieté et d'animation.

Les rues des quartiers européens étaient pavoisées abondamment, les trottoirs mêmes paraissaient l'être, transformés qu'ils étaient en Kaleïdoscopes mouvants par les claires toilettes de nos élégantes et gracieuses concitoyennes.

Elles sont allées à la messe en très grand nombre, les dames Alexandriennes à la Messe de Pâques, qui pour beaucoup trop d'entr'elles fut une messe de deuil, qui fut aux autres une occasion plus solennelle de prier pour les chers absents et d'évoquer après la fête sacrée, la fête de leur retour.

Après l'envolée des cloches épanchant sur la ville leur carillon sonore pour annoncer le divin mystère, ce furent les visites d'usage, les échanges de compliments, cadeaux et souhaits. On a beaucoup de souhaits à faire cette année et jusqu'à une heure avancée de l'après-midi ce fut en ville un mouvement extraordinaire.

Puis ce fut le calme absolu ; tout Alexandrie s'était porté vers la banlieue et ce fut le Nouzha qui reçut le plus grand nombre de visiteurs.

Pratiquons l'économie — écrit *La Réforme* en 1917 —

J'avoue que la plupart des plaintes sur le renchérissement même des vivres sont justifiées, du moins en ce qui concerne les pauvres gens qui voient tout renchérir autour d'eux tandis que leurs salaires demeurent stationnaires, s'ils n'ont pas été diminués d'une façon inique.

Mais à côté de ceux-là, il y a un certain nombre de gens qui n'ont aucun droit à réclamer contre les restrictions, les privations, ni contre rien du tout. Ce sont ceux qui ne consentent pas à adapter aux nécessités générales leurs efforts particuliers.

Il y a enfin, ceux que la guerre a enrichis et qui ont édifié de véritables

fortunes. Ceux-là se plaignent aussi, probablement pour détourner l'attention des bénéfiques qu'ils ont faits et qui semblent un défi lancé à la misère avoisinante. Ils supputent déjà les sept vaches maigres qui vont succéder aux années d'abondance. Ils sont inquiets, préoccupés, ne s'accordent aucun répit ; la fièvre de l'or les dévore. A les voir se donner tant de peine pour être malheureux, on est porté à croire que leur sort est bien peu digne d'envie.

À lire les commentaires de certains journaux indigènes sur la question alimentaire, on croirait vraiment que la situation soit peu enviable, que la cherté soit devenue intolérable, que les choses pourraient et devraient aller autrement, qu'enfin, pour me servir de l'expression consacrée, ce soit « l'abomination de la désolation ». Evidemment, il faut faire la part de l'exagération pour ne retenir que l'excellence des intentions et le désir de stimuler le zèle des autorités.

Est-ce à dire que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Il serait naïf de le soutenir, et bien des problèmes, pour ne parler que de ceux du pétrole, du blé et de la viande, auraient pu être réglés d'une façon plus pratique et plus intelligente. Mais, en tous cas, nous ne sommes pas si à plaindre que cela, et aux yeux de bien de contrées d'Europe, l'Égypte passerait pour un pays de Cocagne.

Toutefois j'avoue, mais tout bas, que ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'assiste à la hausse inquiétante des cuirs et des souliers. Un homme de bon conseil me disait l'autre jour : « Ménagez vos chaussures au cours de cet été, vous allez les payer quatre livres. Mais le moyen de ménager ses chaussures quand, comme moi, on ne roule ni carrosse ni automobile, et que l'on fasse régulièrement ses quatre ou cinq kilomètres à pied par jour ! A moins, toutefois, qu'une bonne fée n'inspire aux arbitres des élégances l'idée de lancer la mode des sandales. OÙ serait le mal, après tout ? Nous ressemblerions à des capucins laïques ; eh bien ! au milieu de la banalité de l'habillement moderne, le spectacle ne manquerait pas de pittoresque. Et puis, vous verrez que les coquettes chercheront à tirer un parti avantageux de ce retour aux usages antiques, les charmantes *Cendrillons* ne manqueront pas de faire

valoir toutes les grâces d'un pied mignon et délicat.

Au fait, cessons de nous plaindre. Rien ne nous manque ici, tandis qu'en Europe, il faut faire la queue pour avoir un morceau de viande, le pain est mesuré, le beurre — quand ce n'est pas de la margarine — est distribué avec parcimonie, enfin la ration du sucre est fixée en France, du moins où l'on est encore mieux partagé qu'ailleurs, à un demi kilogramme par mois.

Ici, en y mettant le prix, il est vrai, on peut avoir autant de viande que l'on veut, se payer toutes les petites douceurs que la gourmandise la plus raffinée suggère. Quel homme stoïque, passant devant une pâtisserie, exhalant toutes sortes de senteurs chaudes et parfumées résisterait à la tentation de se régaler, pour le prix de cinq millièmes, d'un tas de petits gâteaux qui s'offrent pour ainsi dire, d'eux-mêmes à votre convoitise !

Décembre de 1915, 16 ou 17... ils se ressemblent tous !... Les fêtes approchent. La ville malgré la guerre connaît un mouvement fébrile. Les magasins travaillent à plein rendement. Ce grand mouvement à l'approche des fêtes est dû surtout à la présence de militaires anglais à Alexandrie. Ils sont très nombreux et tous veulent fêter, avec joie et insouciance le Christmas.

Comme aujourd'hui les établissements nocturnes et les hôtels annoncent tous, avec fracas et publicité, leurs réveillons... Orchestre, attractions, cotillons, surprises, etc... Et c'est ainsi que le Claridge's et le Savoy seront « full up » pour cette soirée mémorable... Le champagne est à 2 livres, mais qu'importe. Les affaires sont d'abord excellentes et puis il y a partout une vague de je m'enfichisme.

Les vieilles habitudes changent avec la guerre... La jeunesse ne fait plus ses réveillons en famille... C'est fini la soirée patriarcale avec les parents, l'Eglise, les voisins, la tombola et la dinde truffée. La jeunesse veut maintenant de l'extra dry, l'atmosphère du cabaret, des femmes nues, du bruit des serpents, de l'exciting... comme disent les anglais.

Tout ce qui est faux, pétillant, brillant artificiel, l'amuse et l'intéresse... Le reste c'est vieux jeu et ça fait avant-guerre. C'est depuis cette date que nous avons appris à désertir le toit familial le soir du réveillon de Noël...

A part quelques frayeurs passagères — oh bien minimes — qui étaient venues troubler sa sérénité coutumière, Alexandrie n'avait presque pas souffert durant l'autre guerre.

Elle avait cependant tremblé, pour si peu d'ailleurs, lors du sporadique bombardement de son aîné Le Caire, quand un seul avion allemand, vint lancer quelques petites bombes sur la capitale.

Une prospérité extraordinaire et un bien-être général régnaient partout dans la ville.

Elle avait alors vu croître et pousser nombre de rapides fortunes ; et ses anciennes et riches familles avaient, comme de nos jours, été contraintes de subir l'énervante et si comique prosomnie des « nouveaux riches de la guerre. »

Mais il n'y avait pas eu que des rires, de l'or et des chansons. Des mères, des veuves, des orphelins, de vieux pères pleuraient, tandis que les jazz des dancings à la mode lançaient leurs notes criardes et insolentes.

Beaucoup de nos concitoyens étaient partis pour le front. Plusieurs ne sont pas revenus. Leur lourd sommeil dans les immenses cimetières militaires est maintenant troublé par le fracas d'une nouvelle guerre.

Et pourtant, l'autre, celle qu'on avait appelé la « Grande Guerre », devait selon les promesses et les espoirs, être la « dernière. »...



La danse de l'autre guerre : le TANGO



Confidences rythmées.

C'est en 1914 environ, au début de l'autre guerre, que le tango, quittant les patios ombrageux et les cabarets bruyants de l'Amérique du Sud, avait traversé l'océan pour se répandre dans le monde entier. Paré de ses grâces langoureuses, animé de ce rythme non-

chalant qui n'est qu'une irrésistible invitation à la danse, il n'avait pas eu, en se présentant chez nous, ce qu'on appelle une bonne presse. Venant des pays ensoleillés où l'amour coule avec le sang dans les veines de leurs enfants, il abondait, en vérité, en « figures » dont le genre eût été mieux apprécié aux Folies Bergères. Néanmoins, petit à petit, il se transforma, renonça à ceux de ses mouvements qui symbolisaient avec trop de hardiesse le désir et la passion, et devint ainsi cette danse de salon dont les fervents ne se comptent plus. Ayant préféré l'élégance aux expressions aphrodisiaques, la morbidesse à la morbidité, le style aux exhibitions... plastiques, il demeure encore aujourd'hui, avec cette reine de la joie décente qu'est la valse, la danse que les honnêtes gens cultivent le plus.

D'ailleurs, peu nombreux sont ceux ou celles qui ne gardent jalousement, au fond du cœur, le souvenir exquis d'un tango dansé, quel que part, avec un être qui les a fait rêver ?



...du sentiment.



...de l'allant...

L'Avènement au Trône de S.M. Fouad 1^{er}

AU CAIRE

Ainsi que nous l'avons annoncé, une impressionnante cérémonie s'est déroulée hier matin pour fêter l'avènement au Trône de Sa Hautesse le Sultan Fouad I^{er}.

Une foule énorme évaluée à plusieurs milliers de personnes, stationnait depuis 8 heures dans les rues de la Capitale. Le parcours avait été établi: Kasr El Nil, Rond Point Suarès, rue Emad El Dine, Rue El Manakh, rue Abdine.

Les troupes anglaises faisaient la haie sur le chemin du cortège dans les rues ci-dessus mentionnées, et les troupes égyptiennes dans les rues entre le Club Mohamed Ali et le palais d'Abdine.

Une musique s'était massée près du Square Soliman-Pacha.

A 10 heures, le cortège sultanien se mit en marche. Il était ouvert par 5 agents de police à cheval, puis 25 agents de la garde sultanienne à cheval et un autre piquet de 25 cavaliers de la garde, S.H. le Sultan Fouad I^{er} dans un carrosse de gala, attelé de quatre chevaux, et entouré de 25 agents de la garde de Sa Hautesse avait à sa gauche S.E. Rouchdy pacha. Le carrosse sultanien était suivi de trois voitures dans lesquelles se trouvaient: la 1^{re} LL.EE. Ismail pacha Sirry et Ahmed pacha Helmy, la 2^e LL.EE. Yousef pacha Wahba et Abdel Khalek pacha Sarwat, et la 3^e LL.EE. Adly pacha Yéghen et Ibrahim pacha Fathy, ministres égyptiens. Le cortège était formé par un piquet de lanciers de la garde et des agents de police à cheval.

Le cortège a passé par les rues

susmentionnées pour déboucher ensuite à la Place d'Abdine.

Sur tout le parcours, S.H. Fouad I^{er} fut accueilli par les acclamations de la foule, qui applaudissait chaleureusement le nouveau Souverain. Sa Hautesse répondait gracieusement du geste aux salutations de la foule.

Le cortège arriva à 10 heures 10 à Abdine; les applaudissements furent frénétiques, pendant que les clairons de la caserne d'Abdine donnaient le signal et que la musique sultanienne exécutait l'Hymne Sultanic. Une batterie d'artillerie placée à la caserne a tiré une salve de 21 coups de canon, pendant que les agents de police et les troupes présentaient les armes. L'équipage sultanien s'arrêta à 10 h. 12 devant la grande porte du Palais et Sa Hautesse, suivie du Président du Conseil et des ministres, monta à la grande salle de réception.

Le Souverain fut reçu dans le hall du Palais par:

LL.AA. les Princes de la Famille Sultanie, le Recteur de la Mosquée d'El-Azhâr, le Président et le Vice-Président de l'Assemblée Législative, le Grand Moufti d'Egypte, le Président du Grand Mehkémeh, El-Sayed Omar Makram, El-Sayed El-Bakri, les Conseillers aux Ministères et les Sous-Secrétaires d'Etat, les Présidents des Cours d'Appel Indigène et Mixte, et les Procureurs Généraux, le Gouverneur du Caire.

Sa Hautesse reçut ensuite LL.AA. les princes, S.E. le Haut Commissaire de Sa Majesté Britannique, le Commandant des Forces Britanniques, les ministres alliés et toutes les autres personnalités dans l'Ordre officiel.

La brillante solennité n'a pris fin que vers midi.

A 11 heures, les troupes purent rejoindre, fanfare en tête, leurs casernements, donnant à la capitale un air de fête et une animation extraordinaire.

* * *

Après le passage du Souverain, les troupes anglaises continuèrent à faire la haie.

A 10 h. 10, S.E. Sir Reginald Wingate pacha, Haut-Commissaire, passa en auto pour se rendre à la Résidence. Il avait à sa gauche le Sirdar Stack pacha.

Suivaient des officiers britanniques de l'armée de terre et de mer, ainsi que les fonctionnaires de la Résidence.

A ALEXANDRIE

Hier matin, la ville a revêtu son aspect des grandes fêtes.

A la suite des instructions reçues du Caire, tous les drapeaux ont été hissés, et une grande animation n'a cessé de régner pendant toute la journée.

Les Banques, les Maisons de Commerce et les Administrations privées étaient toutes ouvertes lorsqu'ayant été informées que la cérémonie d'avènement au Trône de S.H. le Sultan Fouad I^{er} allait être célébrée à 10 h., elles fermèrent aussitôt leurs guichets.

Au Gouvernorat, un grand nombre de personnalités se pressaient dans les grands salons où S.E. Djiafar Fakhry bey, sous-gouverneur et S.E. le major Garvice bey commandant p.i. de la police recevaient les personnes qui venaient s'inscrire sur le registre du Gouvernorat à l'occasion de cet avènement.

Dans toutes les mosquées ainsi que dans les églises et les synagogues, des prières spéciales ont été dites pour la longévité du nouveau Souverain et pour que son règne soit heureux et prospère.

(Réforme du 12.10.17).

La femme Égyptienne pendant l'autre guerre

Par M^{me} SAFIA ZAGHLOUL

Safia Zaghloul! Une silhouette vêtue de deuil, un visage empreint d'une grande douceur et des yeux profonds qui reflètent la beauté d'une âme d'élite, le dévouement inlassable de celle qui fut la collaboratrice dévouée et fidèle de Saad, et à laquelle les Égyptiens donnent aujourd'hui le nom de *Mère*.

"*La Mère des Égyptiens*" nous reçut dans son salon, dont les fenêtres ouvrent directement sur le mausolée élevé à la mémoire de son glorieux époux.

Elle voulut bien nous entretenir de la femme égyptienne de 1914 à 1919, au point de vue politique, social et culturel, en insistant d'une manière particulière sur la révolution de 1919, ce mouvement dont Saad Zaghloul fut le héros.

La femme dans la politique

Les femmes égyptiennes furent héroïques. Pour la patrie, elles se levèrent en masse. Aucun sacrifice, aucun danger ne les fit reculer. Encore voilées, à cette époque, elles risquaient leur vie dans les manifestations. Elles furent sublimes de patriotisme.

La part qu'elles apportèrent à la signature du traité qui affirme nos droits à l'indépendance, est considérable.

Il y eut des mortes et des blessées et je conserve encore de vivants souvenirs des visites que je rendais aux prisonnières, dans la prison de Sayeda Zeinab.

— Le mouvement féministe égyptien n'a-t-il point pris naissance durant l'autre guerre ?

— Non. Avant de penser à nos droits, nous avons pensé à ceux de notre patrie.

La femme dans la vie sociale

— Quelle était la situation de la femme dans la vie sociale, durant l'autre guerre ?

— Nous ne vivions pas cloîtrées, comme beaucoup le supposent. Mais nous ne connaissions pas ce que signifiait un endroit public... et encore moins les cabarets Nous allions par exemple à l'Opéra à chaque nouvelle pièce. Nous recevions et rendions des visites. Quoique portant le voile, nous allions écouter les conférences. Vivant la plus grande partie de notre temps dans nos foyers, nous faisons de notre mieux pour l'agrémenter. La femme égyptienne ne vivait pas en marge de la société, mais elle n'oubliait pas que le rôle important pour elle était dans son intérieur, dans l'éducation de ses enfants.

— Quelles sont les œuvres auxquelles les femmes ont prêté leur concours, durant l'autre guerre ?

— Des œuvres de guerre, naturellement, et de nombreuses œuvres sociales. Pour notre part, nous avons créé l'École de la Femme Nouvelle.

Madame Hoda Charaoui fonda également de nombreuses institutions. Nous pourrions citer la plus récente, sa fabrique de poterie. Plusieurs dames s'occupèrent d'œuvres de bienfaisance.

— Que pensez-vous de l'évolution de la femme égyptienne pendant l'autre-guerre ?

— La femme égyptienne évolua lentement... mais sûrement ! Et je crois que si elle a pu évoluer, c'est bien parce que l'homme le lui a permis.

La femme égyptienne au point de vue culturel

— Durant l'autre guerre, la femme égyptienne était-elle aussi instruite qu'aujourd'hui ?

— Oui. (La femme égyptienne était cultivée. Mais elle n'aspirait pas à professer. Point d'avocates, ni de chimistes.

La fragilité du mariage

— Quelle différence remarquez-vous entre la vie de famille égyptienne de l'autre guerre, et celle d'à présent ?

— Une seule chose m'a frappée et elle est bien regrettable : c'est la fragilité des mariages d'aujourd'hui. Le divorce est demandé et accepté avec une facilité incroyable. Les enfants, jetés entre le père et la mère, croissent dans l'abandon.

La femme d'autrefois, en se mariant, acceptait de se sacrifier au bonheur de ses enfants. Aujourd'hui une grande dose de légèreté et de frivolité entre dans les unions conjugales et c'est ce qui leur donne leur caractère précaire. Les divergences d'opinions étaient, dans le temps, supportées de part et d'autre. On se faisait des concessions. Hélas, il n'en est plus de même aujourd'hui et voilà pourquoi le problème du divorce en Égypte, prend de plus en plus les proportions d'une véritable catastrophe sociale.

Nos mères et les femmes de notre génération avaient plus d'amour pour leur foyer et moins d'attachement au monde.

Mounirah Nassef.

MOULINS AL-MAHMOUDIEH

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE

Ex-Usines SACHS, TILCHE & Cie

308, Rue Canal Mahmoudieh, Moharrem Bey

ALEXANDRIE



Maison Fondée en 1870 - R. C. No. 20251 Alexandrie

Téléphones : 25263, 27248, 27630, B. P. 183



Le moulin à cylindres le plus moderne
produisant les meilleures qualités
de farine.

Fabrication de Téhina Blanche et Rouge,
huile de sésames ainsi que de la
Halawa, marque "EL KHALIFA"

Fabrication de boîtes et bidons
en fer blanc.

L'ARMISTICE

et l'impression en Ville

Pendant toute la journée d'hier, Alexandrie a gardé son aspect des jours de fête.

Partout, aux balcons, aux fenêtres, près des magasins, on remarquait les drapeaux alliés; le Consulat de France et les consulats alliés, le Gouvernorat, les Administrations de l'Etat et les Administrations privées, les Banques et les Maisons de commerce ont arboré leurs drapeaux.

La ville a gardé une animation extraordinaire pendant toute la journée, dans l'après-midi l'animation s'accrut davantage et vers le soir, les rues étaient littéralement envahies par les piétons.

Rue Chérif, rue Rosette et dans les principaux quartiers de la ville, la circulation a été particulièrement dense et à un moment donné elle devint presque impossible.

Malgré le temps brumeux et la pluie, les Alexandrins ont tenu à manifester leur joie en ce grand jour qui consacre définitivement la victoire des alliés, libérant du despotisme les populations pendant longtemps opprimées et attendant leur libération avec une foi indéfectible. Cette journée historique consacre également la réalisation définitive des aspirations nationales des peuples opprimés qui n'ont jamais cessé d'espérer et qui voient poindre à l'horizon l'aurore de leur libération et de celle de leurs frères demeurés, quand même, fidèles à la Mère-Patrie.

De nombreuses manifestations se sont déroulées. Un cortège intense, précédé de musiques, a parcouru les principales rues de la ville, acclamant frénétiquement les Puissances Alliées triomphantes et saluant la victoire du Droit et de la Liberté.

Les passants se joignirent aux manifestants et bientôt la rue Chérif et la rue Rosette, jusqu'à la hauteur de la rue Nabi-Daniel, devinrent noires de monde. Les hymnes alliés étaient chantés en chœur par des groupes cosmopolites et la «Marseillaise» était sur toutes les lèvres.

Dans les bars, les brasseries, les cafés, les restaurants, les chants patriotiques se succédaient et la foule ne cessait d'entonner l'Ode Sublime à la Liberté.

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, les Banques ont fermé leurs portes dès 11 heures avant-midi. Les magasins se sont empressés de suivre l'exemple; tous les bars, les brasseries et les restaurants ont reçu l'ordre de fermer à 9 heures du soir. Ce n'est que vers cette heure, que l'animation diminua d'intensité.

Détail curieux: de nombreux Tommies échangèrent des accolades avec des chaouches et leur serrèrent la main en criant: Kalasse, kawayes kitar, finish war, mafiche!

Un service d'actions de grâces pour la cessation des hostilités sera célébré demain, jeudi, 14 Novembre à 11 h. a.m. à l'Eglise St. Mark.

Une quête sera faite pour les soldats de Sa Majesté qui ont perdu la vue au cours de cette guerre.

La Municipalité d'Alexandrie sera fermée aujourd'hui à l'occasion de l'armistice.

Demain il faudra travailler...



Dans un article de fond "La Réforme" écrit :

Les heures que vit la France en ce moment ont un tel caractère que les mots et que les phrases nous échappent et nous songeons à ceux qui ayant lutté, souffert et pleuré en 1870 et en 1871 dorment leur dernier sommeil depuis longtemps déjà. Ils n'assisteront pas à la revanche à laquelle ils croyaient fermement et saintement. Ils n'ont pas vu la moisson sanglante et l'apothéose magnifique, mais quelques-uns survivent qui leur iront bientôt raconter que l'Alsace, que la Lorraine sont redevenues françaises et que l'œuvre de Bismarck est à jamais détruite.

Cette joie patriotique qui chez nous se nuance d'une sorte de pudeur laissera des traces profondes, nous n'en doutons pas. Demain il faudra travailler pour réparer, restaurer, réédifier: que les Français restent unis pour que la victoire porte tous ses fruits.

R. C.

de la "Réforme"
du
13 Novembre 1918



LEBON & C^{IE}

*Distribution du Gaz
et de l'Electricité pour tous usages*

ALEXANDRIE, 14 Rue Sidi El-Metwalli
LE CAIRE, 54 Avenue Fouad el Awal

Tarifs Spéciaux pour l'Industrie

**FOURNITURE DE COKE
ESCARBILLES-GOUDRONS ET BRAI**

Le Canal de Suez



Monument de FERDINAND DE LESSEPS

L'idée d'établir une voie de communication navigable entre la mer Méditerranée et la mer Rouge remonte à la plus haute antiquité. Mais la relation — même succincte — des divers projets conçus ou ré-

alisés au cours des âges, dépasserait les limites de ce bref exposé. Bornons-nous donc à remarquer que, si la liaison entre les deux mers par l'intermédiaire du Nil a existé, dès les temps les plus an-

ciens, si de nombreux projets de communication « directe » furent conçus au début du siècle dernier — et par Bonaparte tout le premier, lors de l'Expédition — c'est au génie d'un Français, royalement

encouragé et soutenu par les Souverains d'Égypte, que devait revenir la gloire « de rassembler les mers » suivant la belle expression de M. E.M. de Vogüé.

L'autorisation de creuser, à travers l'Isthme de Suez, un canal joignant la Méditerranée à la Mer Rouge, a été accordée par le Vice-Roi d'Égypte Saïd Pacha à Ferdinand de Lesseps, en deux actes de Concession datés du 30 Novembre 1854 et du 5 Janvier 1856.

Le 15 Décembre, 1858, la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez était constituée. Les travaux furent commencés le 25 Avril 1859, et, le 17 Novembre 1869, le canal était solennellement ouvert à la navigation maritime.

Les dimensions prévues primitivement pour le Canal, mais non encore intégralement réalisées lors de son inauguration, étaient de 8 mètres pour la profondeur et de 22 mètres pour la largeur au plafond. Depuis cette époque, le Canal, dont la longueur, y compris les chenaux d'accès en Méditerranée, a été progressivement approfondi et élargi. Les grands travaux d'amélioration entrepris depuis 1921 et achevés en 1934 ont porté la profondeur à 13 mètres et la largeur à 60 mètres au minimum sous 10 mètres d'eau.

Le Canal de Suez ouvre entre l'Europe et l'Asie une voie de communication accessible pratiquement à tous les navires du monde. Quelques navires seulement dépassent, en effet, les dimensions du plus grand navire qui ait transité le Canal, « l'Empress of Britain » jaugeant plus de 42.000 tonnes et mesurant 252 mètres de longueur et 29 m. 70 de largeur.

Le nombre des traversées, qui était de 486 en 1870, est passé successivement à 2026 en 1880, 3389 en 1890, 3441 en 1900, 4533 en 1910, 4980 en 1926, 6274 en 1929 (chiffre le plus élevé enregistré depuis l'ouverture du Canal). En diminution pendant les années 1930-1932, il a marqué une reprise sensible depuis 1933; en 1935, 1936,

1937 et 1938 le nombre des traversées a été, respectivement, de 5992, 5677, 6635 et 6171.

Le tonnage brut moyen des navires transiteurs qui était de 5595 tonnes en 1914, de 6047 tonnes en 1920, et qui depuis lors, n'a cessé de croître à peu près régulièrement, a atteint en 1930, 7628 tonnes et en 1938, 7747 tonnes.

Il faut d'ailleurs noter que c'est beaucoup moins par l'augmentation du nombre des navires que par l'accroissement de leur tonnage que s'est manifesté, depuis l'origine du Canal, le développement considérable de son trafic.

Le total des expéditions de marchandises par le Canal s'est élevé:

en 1928 à 32.622.000 tonnes.poids
en 1929 à 34.516.000 " "
en 1933 à 26.915.000 " "
en 1935 à 26.328.000 " "
en 1936 à 25.556.000 " "
en 1937 à 32.776.000 " "
en 1938 à 28.779.000 " "

Le droit de transit, qui était à l'origine de 10 francs par tonne de marchandises, a été abaissé à de nombreuses reprises, parallèlement au développement du trafic. Il est fixé, depuis le 1er Janvier 1941, à

8 shillings (L.E. 0.390) par tonne pour les navires chargés
4 shillings (L.E. 0.195) par tonne pour les navires sur lest
8 shillings (L.E. 0.390) par passager âgé de plus de 12 ans
4 shillings (L.E. 0.195) par passager âgé de 3 à 12 ans.

La navigation dans le canal s'accomplit actuellement de nuit comme de jour. Le passage de nuit — qui a commencé à être pratiqué en 1887 et qui a été depuis peu étendu aux navires-benziniens — est effectué grâce à l'emploi de projecteurs électriques portés par les navires à leur extrême avant et éclairant leur route à une distance suffisante. La durée moyenne du transit de Port-Saïd à Suez a été de 13 h. 23 en 1938; elle était de

48 h. 5 en 1870 et de 16 h. 11 minutes en 1914.

L'exploitation du Canal et des ports qui en dépendent ont eu pour l'Égypte cette heureuse conséquence d'entraîner la mise en valeur de vastes territoires demeurés entièrement désertiques jusqu'au creusement du Canal. Toute une région fertilisée par les eaux du Canal de l'Ouadi Toumilat et du canal Ismailieh, s'est couverte de cultures et de nombreux villages s'y sont créés. Nées du Canal Maritime et sur ses rives mêmes, les villes de Port-Saïd, d'Ismailieh et de Port-Tewfik, dont les noms évoquent la mémoire des Augustes Protecteurs du grand ouvrage accompli, apportent, à la vie économique et urbaine du pays une puissante contribution. Au recensement de 1937, les deux premières comptaient respectivement une population de 126.907 et 34.897 habitants. Mais ces chiffres restent aujourd'hui nettement au-dessous de la réalité, le développement de ces villes étant en progression constante.

Sur la rive orientale du Canal, en face de Port-Saïd, s'est édifiée, depuis une vingtaine d'années, la ville de Port-Fouad, la dernière née des villes du Canal. La jeune cité à laquelle le Roi Fouad avait daigné accorder son illustre patronage, a été inaugurée le 21 Décembre 1926.

Signalons pour terminer, qu'une nouvelle convention a été conclue entre le Gouvernement Égyptien et la Compagnie du Canal. Elle a été ratifiée par le Parlement Égyptien les 25 et 29 Juillet 1937 et a fait l'objet d'une loi signée par le Roi Farouk, en date du 31 Juillet 1937.

Cette convention, qui comporte notamment le versement d'une allocation annuelle de 300.000 livres au Gouvernement, la nomination de deux administrateurs égyptiens, et l'engagement de personnel égyptien, a rendu plus étroite la collaboration du Gouvernement et de la Compagnie et resserre entre eux, des liens, déjà, très amicaux.



1919 - 1939



INGT années passées à oublier une guerre et à préparer la suivante!...

Nous appellerons donc cette époque « l'entre-deux-guerres ».

L'armistice a été signé en novembre 1918. Le monde respire et s'apprête à vivre des « jours meilleurs ». L'année 1919 sera donc la première année de ces temps nouveaux, l'année de paix. Sa première aube, jour de l'an sans guerre, est fêtée à grand fracas de bouteilles capiteuses et de verres entrechoqués. La déception, qui s'attache comme une ombre aux choses de la vie, ne tarde pas à mettre son horrible nez dans la fête. La nouvelle année de paix vient à peine de commencer que déjà des luttes intestines, des désordres, des révolutions, des grèves armées ensanglantent plusieurs contrées du globe.

Pour les boursiers et les cultivateurs d'Égypte, cette inoubliable année « dix-neuf » est celle des 200 tallaris, lorsque notre coton, comme sous l'effet d'une baguette magique, se transforme littéralement en or.

Mais, à l'instar des choses magiques cette hausse ne sera qu'éphémère, et le coton redeviendra coton... à 18 tallaris.

N'empêche, la danse des livres continue.

Les années se suivent et ne se ressemblent guère.

Nouveaux riches, nouveaux pauvres voilà ce que l'on verra dans « l'entre-deux-guerres. »

Tout cela tourbillonnera aux sons criards du jazz qui vient de naître. Les « garçonnnes » montrent, elles aussi leur cou rasé de frais. On s'émancipe, on est à la page, on perd les bonnes habitudes familiales et... les bonnes mœurs. Il faut s'amuser... voilà tout !

Casino San Stefano, Savoy, Claridge, Pavillon Bleu, Pelote Basque, Côte d'Azur... Puis l'indifférence et

l'oubli étendent sur la joie et les chants leurs lourds manteaux de plomb.

Qui donc redressera les mœurs relâchées ?

La misère qui paraît active la débâche. Ciel ! le cercle est infernal, en sortira-t-on jamais ?

Le temps s'en charge.

Lentement, sournoisement, sûrement il rongé comme un vent marin toutes les nouveautés nées de la guerre. La crise achève son œuvre.

Le coton baisse... baisse... et quand le coton est malade, toute la vie d'Égypte en souffre.

Mais d'autres horizons consolateurs viennent spontanément de surgir... Les plages modernes font leur apparition, apportant leur fraîcheur nouvelle et leur rire ensoleillé.

La route de la Corniche les longe et les décore. Alexandrie construit son nouveau stade, car il va falloir se faire des muscles après toutes ces torpeurs malades du plaisir.

Quelques troupes d'opéra ou de comédie nous visitent. On reprend doucement des habitudes familiales, on recherche la douceur... la chaleur... la paix... L'on commence à prendre plaisir à la vie, à oublier les soucis, à jouir du calme reposant, et langoureusement les yeux se ferment...

... Et, un beau matin, l'on se réveille au tonnerre du canon... La guerre !



Les fêtes de la paix à Alexandrie



Dès que la nouvelle de la signature fut connue, elle se communiqua comme une traînée de poudre dans toute la ville, chacun commentant le joyeux évènement qui met fin au cauchemar qui pèse depuis cinq ans sur le monde.

Une grande animation régnait partout, et la nuit venue, les cinémas, les théâtres et autres lieux d'amusement étaient pris d'assaut. Dans quelques établissements l'orchestre attaqua la Marseillaise, le God Save the King et les autres hymnes alliés que les assistants écoutèrent debout en les applaudissant frénétiquement.

Journée de Dimanche 29 juin 1919.

Dimanche, dès la première heure, toute la ville est pavoisée. Alexandrie à l'aspect des grands jours de fête, spectacle que nous n'étions guère habitués à voir depuis la guerre. Aux fenêtres, aux balcons, aux façades des magasins, on voyait partout des drapeaux flotter joyeusement. Les Headquarters (Caracol Attarine) étaient littéralement couverts de drapeaux britanniques et alliés.

Une grande animation n'a cessé de régner pendant la journée. Dans

les rues, la circulation devenait de plus en plus difficile, surtout à la tombée de la nuit, quand un grand nombre d'établissements illuminèrent. Les cercles, les banques, les magasins et d'autres édifices publics ou privés versaient des flots de lumière sur la rue Chérif Pacha et la rue Rosette où se pressaient de nombreux curieux. Des lanternes vénitiennes, des guirlandes de lampes électriques, des motifs décoratifs variés formaient un ensemble du plus gracieux effet. D'autres rues étaient également illuminées.

Aux théâtres, cinémas et autres lieux d'amusement, même affluence que la veille et même entrain aussi. Dans les rues, l'animation était toujours aussi vive et s'est prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

La matinée de Lundi 30 juin 1919.

Ainsi que nous l'avons fait prévoir, c'est à partir d'aujourd'hui que commencent les fêtes de la Victoire. Les autorités militaires ont prévenu à temps les consulats des Puissances alliés ainsi que les principales notabilités des colonies européennes de notre ville.

Aujourd'hui est, par conséquent, considéré comme jour de fête générale.

De bonne heure, ce matin, une foule immense, évaluée à plusieurs milliers de personnes se pressait sur le quai Port-Est, en face du Consulat de France, lieu fixé pour le rendez-vous par le comité organisateur des fêtes.

A 9 h. 1/2 précises, un coup de canon est tiré du fort Kaid bey, les tambours battent au champ et aussitôt commence le défilé. Le moment est vraiment impressionnant.

En tête du cortège marchait la musique de la police égyptienne, que suivait un détachement de marins anglais et de marins français baïonnettes

au canon. Puis viennent les militaires français en uniforme et en civil avec un brassard tricolore. Des blessés français sont transportés en automobile au milieu du cortège.

A ce moment, la foule acclame frénétiquement et jette des fleurs.

Les officiers de l'armée grecque suivis des boy-scouts anglais, français et arméniens viennent ensuite.

Les élèves des écoles françaises suivent. Ils sont plusieurs milliers. Ils défilent martialement précédés de la fanfare des Frères et de nombreux drapeaux français. Chaque section d'élèves porte un drapeau.

Ont successivement défilé les élèves des Frères, des Jésuites, du Lycée Français, du Victoria Collège, des écoles grecques, etc.

Le cortège était fermé par la fanfare grecque, la philharmonique maltaise, et un détachement de la cavalerie anglaise.

Debout sur le perron du Consulat, M. Bonzon, consul général de France et le personnel du consulat, assistent au défilé qui est vraiment impressionnant.

Pendant ce temps, de nombreux avions évoluent gracieusement au dessus des assistants.

Il est impossible de décrire l'enthousiasme de la foule.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le principe a été établi que les représentants des nations alliées aient la préséance dans le cortège conformément à l'ordre chronologique de leur entrée en guerre, à l'exception des détachements de marins et de soldats qui seront séparés des Boys-Scouts, des collèges et des écoles ; c'est ainsi, en effet, que le cortège a été composé ce matin.

Une fois formé au Quai Port Est, le cortège passa par la rue Champollion, la place Mohamed Ali, la rue Chérif Pacha, la rue Fouad 1er jusqu'à la hauteur de la Municipalité où les détachements composant le cortège se sont disloqués.

Sur tout le parcours, une foule compacte acclama frénétiquement le cortège en poussant des hourrahs en l'honneur des alliés.

Le Consul Général de France pria les citoyens et Protégés français de pavoiser.

La mode et la femme

« Une trace subsistera-t-elle dans l'histoire anecdotique de ces temps troublés d'une mode féminine « de la grande guerre » ?

« Evidemment oui, et cette mode aura pour caractéristique la jupe courte et cloche : elle transforme toutes les femmes élégantes en sonnettes qui auraient pour batteurs deux petits pieds bien chaussés.

« L'institution de cet écourtement inattendu restera dans les annales couturières comme le chef-d'œuvre d'audace des dirigeants de l'opinion publique en matière de robes et de cotages.

« Faut-il rappeler les faits désor-mais historiques ?

« Avant la guerre, la mode féminine s'attachait nonchalamment au petit jeu des jupes étriquées : toutes les femmes semblaient se préparer aux grâces de la course en sac.

« La guerre éclata brusquement et dans tous les boudoirs on prit des résolutions énergiques. On jura solennellement de « ne rien se faire

réna un peu les couturiers, et ils se demandèrent pourquoi la vie qui reprenait pour tous les mondes, ne reprenait pas pour celui de la couture.

« Mais comment amener les austères patriotes à oublier leur sentiment et leur prudence budgétaire ?

« C'est alors que l'idée audacieuse surgit dans l'esprit d'on ne sait quel Machiavel du haut commandement fashionable.

« On n'aura raison, dit-il à ses collègues, de la résistance des élégantes qu'en bouleversant tellement la mode que celle d'hier devienne instantanément caduque, périmée, donc ridicule.

« Aussitôt dit, aussitôt fait ; un ordre du jour fut immédiatement proclamé qui prescrivait la grande offensive générale de la couture contre la jupe étroite et demi-longue.

« Que voulez-vous, ô vieil Horace, que fit la pauvre petite femme ?

« Qu'elle courût ? Ainsi fit-elle. Elle courut chez le bon faiseur qui, si perfidement, avait rendu impossible toute modification légère par l'ouvrière à la journée, tout arrangement provisoire par la petite couturière d'occasion.

« Le malheur, c'est que, par la faute de quelques poupées ridiculement excentriques, devenues justement la proie des caricaturistes, la mode des robes en sonnette ne passera à la postérité que sous sa forme la plus exagérée. Nos arrières-petites nièces auront l'impression d'un accoutrement grotesque, à ranger dans le Panthéon vestimentaire à côté de crinolines et des petits strapontins.

« Mais comment empêcher, si ravissant que soit une mode, qu'elle ne soit dénaturée tout de suite, par des femmes pressées de se faire remarquer coûte que coûte ? Toute mode charmante a connu ces surenchères désolantes dues à la complicité d'un couturier sans goût, d'un grand magasin vulgarisateur, ou d'une femme assoiffée d'originalité de mauvais aloi.

« En dépit de quelques femmes auxquelles il ne déplait pas de faire retourner les passants stupéfaits et narquois, en dépit de quelques vieilles gardes maquillées qui ne sentent pas l'inconvenance qu'il y a à jouer les petites filles, quand on a l'âge de composer l'Art d'être grand-mère, la

mode des jupes raisonnablement amples est une des plus jolies que nous ayons eues depuis longtemps.

« Elle est gentiment crâne, elle est sport, elle facilita la marche à une époque où les autos sont rares, enfin



elle revêt, par surcroît, un caractère de haut symbolisme avec son air de travestissement chorégraphique, dans un moment où tout le monde danse sur un volcan.»

(Novembre 1919).

Grève...

Depuis vingt jours les wattmen et les receveurs des trams de Ramleh sont en grève... Comme bien l'on pense — écrit la Réforme — cette grève a mis dans l'embarras tous les habitants de la banlieue. Les employés durent former des groupes de quatre ou de cinq pour prendre des autos. La course est de P.T. 5 par personne à partir de Sporting et de P.T. 10 au-delà de Sporting. Les patrons ont tous accepté très généreusement de payer les frais de transport de leurs employés.

Beaucoup de Ramlistes déjeunent en ville. Les restaurants regorgent de monde. On se dirait, dit le journal — à Cham el Nessim... — La plupart des élèves vont en bécane ou à pied au Lycée Français... Et même les jeunes-filles font presque toutes couragement la route « piedibus » — n'ayant plus — les pôvres — leur babour halawa... (c'est ainsi que s'appelaient en ce temps le tramway spécial des jeunes filles du Lycée.)



faire» jusqu'à la victoire finale, suivant l'exemple fameux d'Isabelle d'Autriche qui avait, comme l'on sait, fait vœu de garder la même chemise tant que durerait le siège d'Ostende.

« Après quoi, ayant le sentiment qu'elles contribuèrent à la résistance nationale, les femmes se ruèrent chez les épiciers pour faire de grandes provisions de conserves et de légumes secs.

« La bataille de la Marne, qui rendit confiance à toute la France, rassé-

La danse et la musique

Une lectrice demande à la Réforme d'insister auprès de la Direction du Casino San Stefano pour qu'on fasse danser, les après-midi, « la jeunesse sur la terrasse au lieu de l'enfermer dans la salle des fêtes. »

— Quelle profanation, répondront en chœur les habitués de la terrasse. Nous venons ici pour nous reposer et entendre l'orchestre Bonomi qui joue de 5 1/2 à 7 1/2. Hier, par exemple, il a dû bisser l'Ave Maria de Gounod. Ça c'est de la musique... et pas les danses barbares et grotesques d'aujourd'hui.

Autres temps... autres mœurs...

Car au Casino, en ce temps heureux, on ne dansait que dans la salle des fêtes. (Réservée aux jeunes filles et aux garçons de moins de 12 ans). Dans cette salle où il faisait une chaleur atroce les jeunes demoiselles dansaient entre elles le shimmy, le one step, le fox-trot, le boston et le tango... Il y avait un gramo rauque et essoufflé, un professeur de danse et des admirateurs aux portes....

C'était le beau temps, où les jeunes filles jouaient, au piano, la Prière d'une Vierge...

Plus ça change!

de MAX PRIME

Nous avons déjà dit le grand succès obtenu par la nouvelle revue de Max Prime à la répétition générale de mercredi dernier. Le public de la première a confirmé hier soir l'impression des amis et des privilégiés qui avaient assisté à la répétition, et applaudit, lui aussi, très chaleureusement l'auteur et ses interprètes.

Dire le sujet de la revue serait inutile, croyons-nous. Plus ça change et plus c'est la même chose. Max Prime a brodé sur ce thème deux actes agréables et spirituels. Il nous a promenés à travers le dédale historique de l'Égypte, et nous a montré très ingénieusement que rien n'est nouveau sur terre, qu'à l'époque des Pharaons comme à l'époque actuelle, l'Égypte se passionnait toujours des mêmes questions, que l'on s'y plaignait toujours des accapareurs et de la vie chère, que les foules étaient toujours baffouées impunément, que l'amour y a toujours fleuri, et que les rives du Nil enfin, ont été témoins d'innombrables et de glorieux épisodes militaires.

Ces évocations tantôt amusantes, tantôt langoureuses, et tantôt émouvantes, ont été rendues à merveille par la pléiade d'artistes amateurs qui nous a déjà donné « Out of Bounds », « Galette et Grattin » et tant d'autres charmantes revuettes.

Mlle Maggie Nametalla a tenu avec beaucoup de verve et de brio le rôle de la commère et a été très vivement applaudie.

Mlle Claire de Menasce a été délicieuse dans le rôle de Bobinette qu'elle a interprété avec un art charmant.

Mlles Alice Diab, Germaine Alby, Sophie Polyméris, Berthe Tilche et Titine Riquez, ont chanté à ravir de nombreux couplets et Mlles Naggiar Polyméris, Snelling, Boukland, Piha, Trehaki, Damati et Bialoly ont été tour à tour des diables enflammées, d'exquises almées et de langoureuses esclaves.

M. Charles Rossi a été un excellent compère. Son jeu naturel et sa diction parfaite lui ont valu de nombreux applaudissements.

M. Nasri Tagher n'a pas besoin d'éloges. Il s'est toutefois surpassé hier soir et le public l'a plusieurs fois ovationné.

M. Max von Eichstorff a, lui aussi, trop connu les applaudissements du public alexandrin. Il a joué avec beaucoup d'aisance le rôle de Tarbouche bey et s'y est fait de nouveau applaudir.

MM. J. de Zogheb (Junior), Nahman ; G. de Menasce, Armand Lakah, G. et R. Piha, G. Tilche, G. Arbib, R. Bassano, M. Messequa, P. Cornich, J. Sinigaglia, A. et Ch. Rossano, G. Pilavachi, D. Monferrato, H. Soria et E. Capozzi ont, eux aussi, contribué au succès de la soirée et ont été vivement applaudis.

M. Gianni Galetti a enfin dirigé l'orchestre avec sa maestria accoutumée, et le public de la répétition, comme de la première, a tenu à lui manifester tout particulièrement ses sympathies. — (10 octobre 1919).

Août 1919

1^{er} août : cinquième anniversaire de la grande guerre... Sous le titre « La question de Dantzig » (on dirait un titre de la « Réforme » de 1939) nous lisons : « L'administration du territoire a été confiée à trois commissions de délimitation. En ce qui concerne Memel il a été décidé que

les troupes allemandes évacueraient la ville. Les roumains, se méfiant des bolcheviks hongrois, occupent Budapest. Une dépêche en dernière heure dit que la situation du bolchevisme russe est très précaire, que les alliés avancent vers Onega, que Léline se retirerait du pouvoir et que Trotzky offrirait la paix aux alliés... (quel canard).

Des désordres très graves ont eu lieu à Liverpool. La foule pille les magasins. Grèves en Espagne, en Allemagne, en Italie. Grève des cheminots anglais. Partout désordres et mécontentements. Et nous ne sommes qu'au lendemain de la paix.

Réouverture de la Bourse des Cotons à Alexandrie. M.J. Gandour président de la Commission, prononce une petite allocution, où après avoir rappelé les temps critiques que la Bourse a eu à traverser, fait des vœux pour l'avenir. Après quoi une bou-



teille de champagne fut ouverte et au asperga immédiatement le sable de la corbeille intérieure. Un coup de cloche. Ouverture : 58 tallaris et demi pour l'échéance Janvier.

On s'embrasse à la corbeille.

« La Réforme » nous met en garde contre le mois d'août qui est un mois rouge. En effet, le 1^{er} août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Le 3 août 1914 l'Angleterre, déclare la guerre à l'Allemagne. Le 10 août 1914 la France déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. Le 27 août 1916, l'Italie déclare la guerre à l'Allemagne, et le 30 août de la même année la Turquie déclare la guerre à la Roumanie. Ouf... que de guerres, que de guerres. (En effet... en août 1939...)

Voyons maintenant ce qui se passe en ville.

Un concert d'Arigo Serato que la presse considère avec Isaie comme un des plus grands violonistes de l'histoire.

Le M^o Bonomi joue pour la première fois à San Stefano « la Pavane pour une infante défunte » de Ravel. Au Belle Vue la revue Chin Chin avec la belle Liliane et la belle Miranda. Au Cosmograph « Bout de Maman », 150 tableaux, 2000 mètres et 5 parties avec la plus émouvante des étoiles de cinéma : Mary Pickford. Il y a aussi les courses au Sporting, l'apéro chez Baudrot (plus ça change, et plus c'est la même chose) et le grill de San Stefano. Au club du premier étage, le samedi soir, le jeu fait rage. Il y a eu un banco de 1000 livres!

Mais l'« event » de la semaine c'est l'ouverture de la Bourse. Le coton devient le leit-motiv à la mode.

Les jobbers se retrouvent, discutent et attendent le soir l'Amérique. Ce qu'elle fluctuait, mon Dieu à ce temps-là l'Amérique.

Voici quelques clôtures de New-York de ces temps héroïques et glorieux, où notre chère Bourse avait du cœur et de l'argent. Lundi 80 de hausse. Mardi 175 de baisse. Mercredi 25 de baisse. Jeudi 80 de hausse. La danse des dollars !

Les mobilisés rentrent...

Les mobilisés rentrent... la presse s'en occupe :

« Ceux d'entre eux qui occupaient des postes au Gouvernement les retrouveront assurément. Peut-on cependant dire que ce sera aux mêmes conditions que s'ils n'étaient pas partis ? Evidemment non. Les absents ont toujours tort.

« Déjà, le Gouvernement Egyptien a bien voulu admettre que l'absence de ses fonctionnaires mobilisés comptât pour la retraite. Ne serait-ce pas de toute équité de leur compléter leurs appointements ? ».

Le Casino

Les alexandrins et surtout les belles alexandrines continuent à faire la « navette » sur la terrasse du Casino San Stefano.. Les élégantes d'ailleurs exhibaient leurs jolies robes en organdi (c'était la mode) et faisaient les doux yeux aux jeunes dandies...

Puis le soir, à la sortie, c'était la grande cohue...

On prenait les tramways d'assaut.

Et sur le chemin du retour, sur l'impériale d'un tramway essoufflé et asmathique, les jeunes gens chantaient aux étoiles...

« C'est la valse brune
Des chevaliers de la lune
Chacun avec sa chacune... »

Chansons

La sérénade à ma belle... Epoque quasi romantique où au clair de lune on croyait encore aux chansons d'amour... Et où la jeune fille entendait,



le cœur battant, derrière une fenêtre, monter vers elle la rengaine douce, tendre, nostalgique d'une mélodie à l'eau de rose...

« ... Quand nous étions petits
Nous avons fait des songes
Adorables mensonges
Depuis longtemps partis... »

Mais le plus joli rêve
C'est le rêve d'amour
Que l'on fait sur la grève
À l'heure où meurt le jour.

La fête du nouvel an a été marquée par un temps splendide et une grande animation. Dans les rues, la circulation est très active. Dans les magasins, c'est un va-et-vient continué de clients qui n'oublient pas que le premier de l'an est le jour des cadeaux, pour la plus grande joie des enfants, et celui des grandes personnes aussi.

Sur tous les visages enfin, c'est l'allégresse et la confiance. Où sont les premiers janvier mornes et silencieux de la guerre ?

L'année 1920, commencée sous d'heureux auspices, s'annonce pleine de promesses.

Encore une nouvelle page que s'ouvre au livre du Destin !

Le Shimmy

Au fond, tout cela est la faute du shimmy. Jusque dans le noble et grave tango s'est glissé cette secousse, ce tremblement, cette hâte. C'est proprement une hérésie.

Le shimmy est comme un flacon de pickles. Rien n'est plus délicieux que de s'aiguiser l'appétit avec ces condiments à l'emporte-pièce. Mais un monsieur qui en mettrait dans tous les plats passerait, avec juste raison, pour un piètre gourmet. Les danseurs qui introduisent des effets de shimmy dans la valse me font penser à des dîneurs qui mettraient de la moutarde sur leur tranche d'entrecôte. Ça peut encore aller. Mais ceux qui en introduisent dans le tango me font grincer des dents, au même titre que des convives qui ajouteraient du poivre de Cayenne aux entremets.

A vrai dire, ce n'est même pas le shimmy qu'ils mêlent au tango. Non. Mais leurs jambes ont pris l'habitude de certains fléchissements, de certaines détentes et leurs bustes celle de certaines attitudes dont il reste je ne sais quoi dans n'importe lesquelles de leurs chorégraphies. Et c'est extrêmement choquant.

Je livre ces intéressantes réflexions aux connaisseurs sans me risquer à émettre une opinion quelconque. D'autant plus qu'il y a tant d'amateurs à Alexandrie que je serais impitoyablement rabroué si je me permettais d'émettre une opinion. Je dois avouer cependant que j'avais un faible pour le shimmy. Il m'apparaissait que l'on ne ferait pas mieux et que nous avions atteint le sommet de l'art chorégraphique. J'ai perdu mes illusions...



Les Ambassadeurs de la Pensée Française

L'Égypte a reçu la visite d'un académicien, M. Henry Bordeaux, des deux frères Tharaud et d'un publiciste M. Raymond Recouly. Espérons que nous y gagnerons de beaux livres et de brillants articles.

M. Henry Bordeaux n'est pas seulement un romancier, c'est un historien. Pendant la guerre il était officier d'Etat major du général Nivellet et du général Pétaïn. M. Jean de Pierrefeu, dans son livre intitulé *G.Q.G. secteur 1*, parle ainsi de son collègue au service d'information : « Pendant ce temps le capitaine Bordeaux, entre deux tournées sur le front qu'il sillonnait sans cesse, assistant les PG. de régiment au départ des vagues d'assaut, visitait les officiers de troupe aussi bien que les Etats-Majors, sans souci du danger et d'une intrépidité paisible qui frappait d'admiration nos officiers informateurs. »

Nous croyons que les frères Tharaud ont, eux aussi, passé par l'état-major du général Pétaïn. Ils ont débuté, en littérature dans les *Cahiers de la quinzaine*. Péguy écrivait d'eux : « Les contes et les nouvelles des Tharaud ont une sorte de force brève et de brièveté forte, telle qu'elle ne supporte absolument plus aucun voisinage. » C'est aux *Cahiers de la quinzaine* qu'avait paru la première édition de *Dingley, l'illustré écrivain*, qui, retouché par les auteurs, obtint le prix Goncourt.

Les Alexandrins s'amuse

Nous voici en pleine période de fêtes, car en Égypte la période fériée dure de la Noël catholique au jour de l'an grec. Pour ne pas déroger à la tradition, le public qui s'amuse n'a pas manqué de réveiller, de danser ou d'essayer sa chance aux cartes. Au demeurant, tout s'est passé le plus joyeusement du monde, sauf qu'il a dû y avoir pas mal de personnes ayant gagné la migraine — soyons polis — à vouloir fêter la naissance du Juste ou celle de la nouvelle année.

Il est à remarquer cependant que le jeu, cette année, a été moins en faveur que les années précédentes. Est-ce l'effet de la crise ? Ou bien les Alexandrins se seraient-ils assagis ? Cruelle énigme ! Mais en revanche, la danse a eu de très chauds partisans. Nos dansings à la mode ont fait florès et leurs recettes ont été brillantes. On s'est amusé ferme, à tel point qu'on a assisté à un petit pugilat en règle, spectacle d'autant plus piquant et imprévu que les antagonistes étaient deux représentantes du sexe qu'on est convenu d'appeler beau.



Si vous me demandez la cause de ce crépage de chignons, je vous répondrai que ce fut une chanson, une simple chanson, car si ailleurs, tout finit par des chansons, en Égypte, souvent, les chansons finissent par des pugilats. Et l'on dit que la musique adoucit les mœurs ! En dépit de cet incident, le plus grand entrain n'a cessé de régner, le cotillon fut très réussi, on distribua diverses surprises, entre autres, des automobiles blindées, mais celles-ci n'eurent pas à intervenir dans le pugilat.

Autre incident dans un dancing voisin. Cette fois, le héros appartient au sexe fort. N'a-t-il pas eu la fantaisie de se parer des traits d'Eve et de vouloir donner le change sur son sexe ? Il est vrai que c'était l'heure où l'on oublie sa raison au fond d'un verre. Comme il prenait son rôle trop au sérieux on le pria poliment de prendre la porte. Et l'on dit que les Alexandrins manquent d'esprit d'invention !

(17.1.21)



Autour de la Mode

Que de changements depuis 1919 ! Un quart de siècle a suffi pour bouleverser de fond en comble les lois du vêtement :

« Par ces temps de vie chère, écrivait alors l'un des collaborateurs de la Réforme, le prix des tissus a déterminé les grands couturiers à lancer des modes, dont le moins qu'on puisse dire, est qu'elles frisent l'invraisemblance. Des cols de plus en plus échançés, des jupes de plus en plus courtes, des étoffes d'une transparence aérienne et qui ne font que souligner ce qu'elles prétendent cacher, des bas d'une ténuité telle qu'ils ressemblent à de véritables toiles d'araignées : il n'est pas d'audaces qui aient arrêté les arbitres des élégances féminines, il n'est point de fantaisies qui n'aient été adoptées immédiatement par nos mondaines « dernier cri ».

Comme le remarque un homme d'esprit, certaines tenues de soirée ne comportent aujourd'hui que deux bretelles et deux jarretelles.

C'est trop ou trop peu.

En vertu de la loi de la vitesse acquise on arrivera bientôt peut-être à rejeter tout ornement inutile et à se contenter, comme les nègres qui dansent la « bamboula », de la simple feuille de vigne.

On connaît la boutade de ce diplomate distingué, que l'on pressait vivement, dans une soirée, de faire un tour de valse avec une jeune femme exquise d'ailleurs, mais dont le décolletage se prolongeait jusqu'au bas du dos : « Moi, je voudrais bien, mais je ne trouve nul endroit pour appuyer ma main. » — (1922).

Les découvertes de Lord Carnarvon

La loi sur les fouilles.
Quelques précisions.
Une curieuse anecdote.

Les fouilles entreprises par lord Carnarvon et M. Carter, suivies des découvertes qui viennent d'être mises à jour dans la Vallée des Rois, ont excité l'opinion publique à un tel point que nous avons cru intéressant de donner à nos lecteurs quelques renseignements précis sur ce sujet.

La presse mondiale a longuement parlé de ces importantes découvertes ; les journaux indigènes ont fait naître, cependant, une grande confusion dans les esprits et ont été jusqu'à attribuer à Lord Carnarvon l'intention de s'emparer des trésors qu'il a découverts à Louxor. D'autres affirment que ces trésors seront partagés entre le gouvernement égyptien et le Lord. Rien de plus inexact.

Voici, en attendant, une curieuse anecdote sur lord Carnarvon que nous relate un grand quotidien anglais.

Comment Lord Carnarvon a-t-il eu l'idée d'entreprendre ces fouilles ?

Lord Carnarvon faisait, un jour, une excursion en motocyclette lorsque, soudain, il perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Blessé à la jambe, il dut garder la chambre pendant quelques jours et son médecin lui conseilla de passer un court séjour dans un pays chaud.

Où aller ? En Egypte. Qu'y faire ?

A cette question, un sien ami du British Museum l'engagea à aller à Louxor et à consacrer son temps à fouiller la terre. La Vallée des Rois qui — comme son nom l'indique — renfermait les tombes des rois de Thèbes en face de Louxor, était une contrée facilement accessible et riche en antiquités ; le gouvernement égyptien ne s'opposait pas, du reste, à autoriser les savants et les missions scientifiques à entreprendre des fouilles. Le problème était donc résolu.

— Le sort en est jeté, dit Lord Carnarvon, et il arriva, voilà près de quatorze ans, en Egypte. Il obtint du gouvernement l'autorisation nécessaire et se mit au travail.

S'étant introduit le premier dans la pièce, M. Carter nous annonça après quelques minutes que nous nous trouvions, sans aucun doute, dans la tombe du roi.

Je le suivis alors avec précaution et quelles n'avient été mon impression et mon émotion, en pénétrant, il y a à quelque temps, dans les deux premières chambres, les sentinets que j'ai éprouvés en entrant dans la tombe inviolée du Pharaon, ont été certainement plus intenses.

Marchant du côté droit du sarcophage, nous découvrîmes deux grandes portes fermées avec des loquets et soutenues par de magnifiques gonds en bronze. Ayant ouvert l'une d'elles, un bruit effrayant en résulta et nous nous trouvâmes devant un second sarcophage, entièrement doré. Entre ces deux merveilleux sarcophages, plusieurs bibelots en albâtre, d'un art indescriptible et d'une beauté incomparable étaient entassés. Parmi ces objets, il y avait surtout une petite cruche émaillée, avec une ouverture en forme de chat à langue rouge dont je ne pouvais détacher les yeux. Nous ne pûmes ouvrir complètement les portes pour voir tous les objets qui s'y trouvaient, mais nous pûmes, toutefois, admirer les dessins et les inscriptions dorées qui couvraient le sarcophage.

La seconde porte ne fut pas ouverte. Mais ce qui nous parut important c'était de voir les portes intérieures, scellées et retenues par des ficelles. Les sceaux étaient intacts et il était certain que le momie du roi devait être là.

Cette découverte est, d'après moi, la première de son genre. Jusqu'ici, les momies royales qu'on a découvertes étaient dans des cachettes ou volées de leur tombe. Dans la tombe de Ramsès IV, par exemple, cinq sarcophages couvraient le cercueil royal. Mais, il ne nous est pas permis de prophétiser à ce sujet. L'espace entre les murs de la chambre et le sarcophage étant très étroit, nous ne pûmes passer que du côté où se trouvent les portes dont nous venons de parler et il nous fut loisible de découvrir, en passant, grâce à nos lampes électriques, les avirons noirs préparés à l'usage du roi dans les eaux de l'aulel. Nous vîmes aussi une grande statue, mais il faudrait des mois pour pouvoir examiner en détail tout ce qui se trouve dans cette pièce.

Au bout de cette chambre, une grande ouverture conduit à une seconde chambre dans laquelle un spec-

taele inoubliable nous attendait. L'imagination est incapable de se représenter la beauté et la majesté de ce spectacle. Toute description ne peut qu'en être superficielle, et bien au-dessous de la vérité. Ce qui attira d'abord mes yeux, ce fut un objet dont rien de pareil, ni en Egypte ni ailleurs, ne peut être comparé à sa beauté. Il est probable que ce cercueil qui contient divers objets avait appartenu au roi, ainsi qu'un « canope » renfermant les viscères et le cœur de Tout-Ankh-Amon. Sur le haut du cercueil, le serpent sacré est dessiné. Sur les quatre côtés, il y a quatre statues représentant des divinités d'un travail très beau et très fin. L'une d'elles surtout n'a pas de paille dans l'œil oriental. On dirait que ces statues défendent avec leurs bras élevés le contenu du « naos ». Les traits de leurs figures expriment la vie d'une façon exceptionnelle, la hauteur de ce « naos » merveilleux est de cinq pieds et demi. Il est entièrement couvert d'or. D'autres objets admirables se trouvent dans cette pièce, notamment un coffret d'ébène d'un art somptueux et incrusté d'or, ainsi que d'autres coffrets tels qu'on n'en rêvait pas l'existence dans ces jours lointains, car ce sont autant de chefs d'œuvre de finesse et d'habileté technique.

Il est impossible, sans les voir, de se rendre compte de leur beauté. Une trentaine d'autres cercueils, dont quelques uns de grand format, sont encore là, complètement fermés. Dans l'un d'eux, nous découvrîmes deux statues qui doivent représenter deux lieutenants du roi, dans l'autre, deux statues représentant le roi sur un léopard. J'avoue que je me répéterai en disant que tous ces objets découverts dépassent par leur beauté tout ce que nous avons trouvé jusqu'ici et je suis certain que le public, en les voyant reconnaîtra cette vérité.

Il est hors de doute que quand nous transporterons chacun de ces cercueils nous découvrirons de nouvelles merveilles. Mais il nous faudra beaucoup de soins et de patience pour arriver à la Momie Royale.

Personne, au cours de ce siècle, n'a pu voir une momie royale que d'autres mains n'avaient pas déjà touchée. Nous nous attendons donc à trouver le pharaon étendu dans son cercueil avec ses bijoux royaux, son sceptre et sa couronne. Les savants archéologues égyptiens qui étaient avec nous, ont affirmé qu'ils n'avaient pas rêvé de voir ce qu'ils ont vu.

Dimanches d'autrefois

Les plaisirs qu'offrait le Casino faisaient autrefois le charme du Dimanche à Alexandrie. Dès dix heures du matin, chapeaux canotiers et ombrelles en coupole projetaient une ombre nette dans l'allée centrale sablée de rose. A l'entrée, une haute affiche dressée sur chevalet apprenait aux arrivants qu'Edgardo Bonomi allait diriger l'ennème Concert Symphonique de la saison. Pour assister à cette solennité hebdomadaire tout Alexandrie devenait mélomane. Vers onze heures les musiciens se massaient sur le plateau ; derrière eux un mur dont la partie supérieure s'incurvait en forme de coquille diffusait le son jusque sur l'esplanade. Les instruments s'accordaient avec des dissonances au milieu desquelles glissait parfois en avant-coureur un thème qui allait revenir dans la suite du programme. — Mon père commandait un « mazgran » et, en attendant les trois coups discrets sur le pupitre du chef d'orchestre, discutait avec tel autre habitué le dernier feuilleton d'Henri Bergasse dans « l'Orient Musical ».

Au delà de l'esplanade la mer se brisait contre une falaise, modeste rocher sans prétention qui ne s'était pas opposé à l'aménagement de deux bains publics en face du Casino. Au Bain des Dames, les sportives portaient un costume dont la sphéricité annonçait, vingt ans à l'avance, la découverte de la mine magnétique. A vrai dire peu de nageuses osaient prendre leur bain le matin : il eût été très mal porté de se baigner à l'heure du Concert Symphonique.

Mais, à cinq heures, le concert de musique légère (Les Roses d'Is-pahan, Les Millions d'Arlequin) pouvait être plus facilement négligé, bien que l'on y fit parfois entendre des

sélections d'opéra. Nul, en effet, ne se fût avisé de penser à cette époque que l'opéra put être un genre factice ou désuet, et l'on se baignait à cette heure-là parce que l'on n'avait pas encore inventé de prendre son bain au crépuscule. Puisque les jeunes gens des deux sexes ne pouvaient plonger du haut du même tremplin, se rencontraient-ils, au moins, au large ? S'ils se sont risqués à cette audace, ils n'en ont sans doute jamais fait l'aveu. Une telle question ne se pose, du reste, qu'aujourd'hui à mon esprit. Pour l'enfant que j'étais alors, les barrières qu'élève la société autour de l'impatience rageusement réfrénée des jeunes demeuraient invisibles, et la vue des couples qui esquissaient sur la piste du hall les premiers tangos à la mode et les spectateurs d'âge mûr qui déploraient en les regardant l'immoralité née de la guerre ne pouvait pas me déssiller les yeux.



J'aurais été peut-être mieux éclairé par les séances de cinéma qui se donnaient en plein air dès la nuit tombée ; mais, chez les Dames de Sion, Mère Rosa, de bienfaisante mémoire, avait « expressément défendu d'aller au cinématographe » ; je m'inclinai devant ce veto. Une telle mesure était sage, car les années de l'après-guerre, où se déchaîna une

telle frénésie de plaisir, furent aussi marquées, étrange paradoxe, par le goût des films désespérés et morbides. Ce n'étaient que tragédies familiales, histoires d'emmurés vifs, chutes sans rédemption. Parfois l'écran s'éclairait d'un visage d'enfant : Jackie Coogan, ce premier Mickey Rooney, Betty Balfour, sœur aînée de Shirley Temple.

Entre la fin du concert de musique légère et le début de la représentation cinématographique, il se passait une curieuse cérémonie qui avait pour les Alexandrins l'importance d'un rite. Tous les habitués du Casino sortaient sur l'esplanade qu'ils se mettaient à arpenter de bout en bout depuis l'aile gauche de l'hôtel jusqu'à l'autre extrémité où s'alignaient les fauteuils du cinéma. Tout en causant, le poing appuyé sur leur canne, ces messieurs regardaient ces dames dont la toilette était passée au crible de cent yeux. Les jeunes filles, à cette époque, portaient des bas de coton blanc et des souliers noirs à barrette ; leurs cheveux étaient ramenés sur leur corsage en deux tresses parallèles ; la France triomphait aux Traités de Paix, la mode venait des Vosges et j'avais appelé mes poupées Alsace et Lorraine.

Les soirs de Carnaval, Pierrots, Colombines et Arlequins se capturaient l'un l'autre au lasso fragile des serpents. Une génération qui s'appliquait à étudier les problèmes nés de la guerre préférait se réfugier dans le monde irréel de la commedia dell'arte. On ne posait pas seulement un masque sur les visages, mais aussi sur les cœurs pour ne pas en voir l'authentique angoisse et sur la face mystérieuse de la vie de crainte d'y voir une exigence. — « Pourquoi n'y a-t-il plus aujourd'hui de Carnaval, demandais-je quelques années plus tard à Morraine, à l'âge où, devenue adolescente, j'aurais aimé me joindre à la fête. — « Parce que maintenant c'est tous les jours Mardi

Gras, me répondit-elle. A partir de la crise, ce devait être aussi assez souvent le Mercredi des Cendres.

La vérité est que le Carnaval ne peut exister que si l'on y croit. Pour que la farce soit divertissante, il faut que chacun entre dans le jeu, jette sa poignée de confettis et lance son éclat de rire. Le monde de San Stefano s'amusait parce qu'il avait foi dans le plaisir qui, comme l'amour, n'offre à chacun que ce que chacun lui apporte. — De même, ce qui était important pour les promeneurs de l'esplanade, c'était moins faire parade de leur élégance que de participer à un sentiment d'optimisme général. Les promenades cessèrent lorsqu'on se fût rendu compte que la colombe de la paix tenait dans son bec un brandon allumé.

Après le coucher du soleil, la foule commençait à s'écouler. La terrasse n'était bientôt plus éclairée que par les lumières du hall. A l'intérieur, le jazz-band, nouveauté singulière, pouvait continuer à faire mugir le piston de ses saxophones, comme éclate la sirène d'un bateau qui détache ses amarres. — Le silence était à portée de la main ; sur la grève étroite deux amoureux perdaient dans une étreinte la notion du réel. Au bord de la mer brillait le feston blanc d'une vague.

J'ai voulu revoir le Casino. Vaine recherche du temps perdu. Les jours de sa grandeur n'existent que dans le souvenir des Alexandrins qu'ites ont vécus ; il ne sauraient être évoqués, par ce « Naval Hospital » décrépît où des marins convalescents regardent, comme du pont d'un cuirassé, disparaître un soleil inconnu de mon enfance. Ce n'est pas celui qui allumait une étincelle au bout de la baguette d'Edgardo Bonomi. L'autre soleil était plus clair et plus gai ; il est mort avec San Stefano et nous ne pouvons plus le regarder se coucher qu'en nous.



Au temps du Shimmy et des garçonnes..



La jeune fille modèle¹⁹²⁴

(Construction en série)

Toutes les jeunes filles modernes se ressemblent. Modèle 1924. Construction en série. Type standard : garçonne. Cheveux coupés, nuques rasées, figures fardées, silhouettes fines, jupes courtes, démarche langoureuse, mouvement rythmique des hanches. — Mêmes goûts, mêmes penchants, même idéal. Jazz, flirt, shimmy, charleston. Moralité douteuse. C'est la guerre, voyez-vous, qui a créée, avec les dancings, les idées modernes, les danses obscènes, les livres à la Paul Margueritte, cette petite chose, insignifiante pas méchante, mais toute vibrante de vie qu'est la jeune fille, modèle 1924, construction en série...

(René - 1924)



Souvenir de Mascagni



Cette photo, représente Pietro Mascagni en compagnie du ténor Lazaro (assis).
Debouts : le M^o Del Cupolo et feu Bracalé, l'impresario bien connu.

Comme Richard Strauss, Puccini, Saint-Saëns, et tant d'autres compositeurs d'opéras, Mascagni n'a pu se soustraire au charme que l'Égypte exerce, même à distance, sur les êtres imaginatifs, donc artistes, et il y est venu à son tour.

C'était vers la fin de l'année 1925. Aux abords du Quai No. 6, dans l'enceinte douanière d'Alexandrie, une foule considérable s'était assemblée pour voir de près l'auteur de *Cavalleria rusticana* touchant, pour la première fois de sa vie, le sol égyptien. On avait néanmoins l'impression que cette foule commençait à donner des signes d'impatience car Mascagni tardait à faire son apparition. Les Autorités consulaires italiennes, la Presse et quelques rares privilégiés se trouvaient déjà à bord depuis une demi-heure et le bruit s'était répandu

qu'ils n'avaient pas encore été reçus par l'illustre voyageur. La faute en était à une épingle à cravate que le Maestro ne réussissait pas à trouver ! Mascagni, malgré l'âge avancé, n'avait pas changé de caractère : nerveux, pointilleux, revêché parfois, il ne faisait pas cas des lois de la politesse. Il fallait de la patience. Le public des différents pays, le traitant en idole, lui avait donné de mauvaises habitudes. Aussi, ce matin-là, il ne sortit pas de sa cabine avant qu'il n'eût déniché — grâce à Donna Lina, sa femme — le bijou disparu.

Mais il en faut peu pour qu'un bourru capricieux passe d'un état d'âme à un autre tout à fait opposé. Il avait suffi que la foule se mit à crier et à applaudir, il avait suffi que la fanfare des Pères Salésiens emplît l'air des phrases solennelles de l'*Hym-*

ne au Soleil, une des pages les plus inspirées de son *Iris*, pour que Mascagni souriât et s'émût.

Du débarcadère aux portes de la Douane, il fut l'objet d'une manifestation inoubliable.

C'est l'impresario Bracale qui avait fait venir Mascagni en Égypte avec l'engagement de diriger quelques opéras à Alexandrie et au Caire. Bracale connaissant les exigences du compositeur, avait formé une troupe respectable. Le ténor Lazaro en était la vedette. Et c'était au jeune et talentueux M^o Del Cupolo que revenait l'honneur de manier le bâton de chef d'orchestre quand Mascagni éprouvait le besoin de se reposer pendant quelques jours.

L'inauguration de la saison eut lieu, au Théâtre Mohamed Aly, avec un concert symphonique. Salle comble. Les alexandrines les plus élégantes, par leurs bijoux et leurs toilettes, ajoutaient à l'atmosphère de la soirée un faste pittoresque et rutilant. La *Symphonie pathétique* de Tschaiïowsky, vivifiée par les gestes de Mascagni, fut un chant plein d'éloquence et de tendresse. C'est en interprétant cette partition que le compositeur italien mit à nu sa personnalité musicale. Sans trop se soucier des détails, souvent même malmenant le sens de l'équilibre, il se révéla tel que nous le connaissons par ses opéras : lyrique, fougueux, agressif. Il n'était pas un chef d'orchestre de grande classe et, cependant, il réussissait à enthousiasmer le public. Ce succès fut suivi d'un triomphe lorsque, après quelques jours, il dirigea — pour la première fois en Egypte — *Il piccolo Marat* qui, à cette époque, était le dernier de ses opéras, *Cavalleria*, qu'il anima d'un feu magique, lui valut d'autres lauriers. La façon dont il nous présenta le *Barbier de Séville* n'était pas — croyons-nous — celle que Rossini eût aimée.

Mais ce n'était pas le chef d'orchestre que le public alexandrin honorait : il rendait hommage à l'auteur de *L'amico Fritz*, *d'Iris*, *d'Isabeau*, de *Maschere* et surtout de *Cavalleria*.

Le Caire, après Alexandrie, prodigua son admiration à l'hôte exceptionnel.

Mascagni, profitant de son séjour parmi nous, ne manque pas de visiter nos monuments et nos antiquités. Il pousse ses pèlerinages jusqu'à la Haute-Egypte. Il en revient les yeux pleins de soleil et d'images prodigieuses.

Il en revient l'âme pleine d'une joie indéfinissable. Il dit à la Presse combien il est heureux d'avoir découvert, même en retard, la Vallée du Nil et ses multiples enchantements.

Avant de rentrer en Italie, il est reçu au Palais d'Abdine. De son entretien avec l'Auguste Souverain (le très regretté Fouad Roi 1^{er}) il emporte un souvenir ineffaçable. Il est particulièrement ému d'entendre Sa Majesté lui dire : « J'aime votre musique, Maestro, parce qu'elle sort du cœur et ne cherche que les cœurs ». C'est — affirmait-il — le compliment le plus touchant qui lui eût été jamais adressé.

JEAN-ATHOS

La Colonie Grecque d'Alexandrie

La colonie grecque d'Alexandrie est la plus ancienne de la ville, puisque c'est elle qui a fondé la grande cité égyptienne dont le phare, une des merveilles du monde, et la bibliothèque ont porté autrefois très haut la renommée. Tout parle de la Grèce à Alexandrie. Alors qu'à partir du Caire, on remue à chaque pas les souvenirs de l'époque pharaonique ; il n'y a point un mètre carré de terre à Alexandrie qui ne rappelle le temps des Ptolémées. On creuse aujourd'hui des lignes de tramways qui mettent à nu des poussières de propylées, de vases étrusques et de stèles de marbre. Sur ces souvenirs lointains, la colonie grecque moderne a fondé une œuvre bien vivante et bien moderne.

Les Grecs sont réunis en communauté et cette communauté, qui n'a rien d'officiel, administre un véritable budget d'Etat. Les Hellènes sont venus en très grand nombre en Egypte au cours de ce dernier siècle. Les uns sont restés pauvres, d'autres se sont élevés au sommet de la fortune. C'est dans le commerce du coton que les Grecs ont surtout réussi. Les plus anciennes et les plus importantes maisons d'exportation, comme la maison Benachi, sont dirigées par des Grecs. Ce n'est qu'après eux que les principales maisons anglaises et étrangères se sont fondées.

Pour en revenir à la colonie grecque, celle-ci ne s'est point seulement a-

donnée au commerce, mais aussi à l'agriculture et à l'industrie. Une grande partie des propriétés possédées par les Européens sont dirigées par des nazirs (intendants) grecs. De même bien des usines d'égrenage de coton ont des ingénieurs grecs et les chounahs (entrepôts de coton) des comptables de cette nationalité. Les Grecs ont donc joué un rôle important en Egypte soit dans le haut commerce du coton, soit comme chefs de service, et on n'a jamais eu à se plaindre d'eux.

La communauté hellénique d'Alexandrie, la plus puissante de toutes les colonies grecques, est actuellement présidée par M. Michel Salvago, qui est un grand ami de notre pays. Son beau-père, M. Benachi, ancien maire d'Athènes, a été un des soutiens les plus efficaces du parti vénizéliste. C'est grâce à lui et à ses amis que les premiers contingents grecs ont été levés pour aller combattre à Salonique à côté des Alliés, malgré l'opposition de Constantin.



Le cinquantenaire des Tribunaux Mixtes

De bonne heure, ce matin, un service d'ordre impeccable a été organisé Place Mohamed Aly, aux alentours du Palais de Justice, pour la célébration de l'anniversaire du cinquantenaire des Tribunaux Mixtes.

Dès 10 h. 30 les magistrats et les personnalités ont commencé à affluer. On a noté l'arrivée de S.E. Tewfick Nessim pacha, directeur du Cabinet Royal, représentant S.M. le Roi, S.E. Ahmed Ziwer pacha, Président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères, S.E. Zulficar pacha, ministre de la Justice, S.E. Saroit pacha, M. H. Gaillard, M. Neville Henderson, représentant Lord Lloyd, Haut Commissaire Britannique, des magistrats de la Cour et des Tribunaux, du Procureur Général, M^e De Semo, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats, des membres du Barreau, etc., etc.

La Réforme écrit :

L'institution des Juridictions Mixtes en Egypte a permis à ce pays d'évoluer dans tous les domaines de la justice, de l'économie et de l'industrie. En célébrant le Cinquantenaire de ces Juridictions, on ne fait que commémorer le réveil de l'Egypte sous le règne d'Ismail le Magnifique, secondé par son ministre, Nubar pacha.

Le nom de ces deux illustres personnages restera étroitement lié à l'institution des Juridictions Mixtes, au relèvement du peuple égyptien et à la prospérité de l'Egypte.

En 1857, Nubar pacha adressait au Souverain un memorandum dans lequel il proposait un projet de réforme judiciaire qui, tout en s'inspirant de l'esprit des Capitulations, réglait les privilèges des Etrangers et donnait ainsi à l'Europe toutes les

garantie qu'elle était en droit de demander.

Ce projet n'ayant pas été accepté par les Puissances, Nubar pacha entreprit une campagne, dans la presse européenne, en faveur de son œuvre et, en 1869, une commission internationale se réunit au Caire et examina un nouveau texte qui substituait au chaos des juridictions égyptiennes une seule institution régissant à la fois les Etrangers et les Egyptiens et où la majorité des magistrats devait être européenne.

Quelques mois après, Nubar pacha parvint à faire adopter ce projet par les représentants des Puissances européennes et fit élaborer un Code où on mit en harmonie le Droit musulman avec les principales dispositions du Code Napoléon.

La guerre franco-allemande arrêta la ratification du projet. Cependant Nubar pacha ne désespéra pas et il attendit. En 1871, il reprit ses démarches, mais, cette fois, il se heurta à l'opposition de la Sublime Porte. Sur l'avis du Khédive Ismail, il se rendit à Constantinople et réussit à aplanir toutes les difficultés. Entretemps, le gouvernement français prépara un contre-projet qu'il soumit à l'examen des Puissances. Au mois de Février 1873, Nubar pacha, présenta aux dites Puissances le projet définitif de l'Organisation Judiciaire et des six Codes qui devaient être appliqués par les nouveaux tribunaux.

Au mois de juin 1875, le Khédive Ismail donna, en son palais de Ras el Tine, une grande réception en l'honneur de la nouvelle magistrature ; il exprima officiellement sa satisfaction de voir son règne illustré par une réforme aussi bienfaisante.

Enfin, le 1^{er} janvier 1876, Riaz pacha, ministre de la Justice, inaugura les travaux du Tribunal de Première Instance d'Alexandrie.

Les Tribunaux de la Réforme avaient été créés à titre d'essai, pour une période de cinq années, mais les services qu'ils ont rendus à l'Egypte et aux Etrangers facilitèrent le renouvellement de leurs pouvoirs d'abord d'année en année, puis par période quinquennale et enfin pour une durée indéterminée.

Jusqu'en 1912, on provoquait la réunion de conférences internationales pour approuver les lois et projets que le gouvernement égyptien voulait appliquer aux Etrangers. En 1912, la Cour d'Appel Mixte fut investie de certains pouvoirs qui en firent une assemblée législative mixte.

Il serait long de relater les services rendus par les Juridictions Mixtes, non pas aux Etrangers seulement, mais aux Egyptiens aussi. Il suffit de dire que la création de ces tribunaux a encouragé les capitalistes, les commerçants et les industriels étrangers à venir s'installer en Egypte et à employer leurs capitaux et leur activité au relèvement de ce pays hospitalier qui doit la réalisation de la réforme judiciaire au ministre clairvoyant d'Ismail le Magnifique : à Nubar pacha.

En commémorant aujourd'hui la création des Tribunaux Mixtes, nous sommes fiers de souligner la collaboration des magistrats et des avocats européens. Cette collaboration fit de ces tribunaux une institution à laquelle s'applique parfaitement cette phrase d'une lettre que le Khédive Ismail envoya de Naples, en 1880, au Sultan de Turquie :

« Sous mon règne, l'Egypte a inauguré chez elle, après de longues résistances, sa Réforme Judiciaire qui a préparé, pour l'avenir, les moyens d'établir l'harmonie d'une bonne justice dans le contact des deux Civilisations de l'Orient et de l'Occident ».

(27.2.1926),

L'Opéra Royal à l'Alhambra
présente une nouveauté pour Alexandrie :

"Marouf" de Rabaud

Le sujet est tiré d'un conte des Mille et une Nuits. Marouf, savetier du Caire, n'est pas heureux avec sa femme. Alors, une nuit, il décide de partir. Il s'en ira tenter sa chance ailleurs. Il arrive à Kaitan où il se fait passer pour un riche et puissant propriétaire d'une immense caravane de mille chameaux. Le Sultan lui donne sa fille en mariage, Marouf a enfin trouvé le bonheur. Mais les jours passent et la caravane n'arrive pas. Alors, le Sultan furieux de s'être laissé mystifier condamne à mort le pauvre savetier. Mais juste au moment où il va être exécuté — dans le lointain — apparaît comme une vision de rêve la caravane libératrice. Et tout finit par s'arranger comme dans les contes du pays fantasque et éblouissant de la blonde Shéhérazade.

H. Rabaud connaît bien son métier. Sa musique, fortement influencée par l'art moderne, est riche, vigoureuse, descriptive. L'instrumentation est pleine de lumières et de couleurs, évocation éblouissante de ce conte fantasque des Mille et une Nuits. L'orchestre commente, souligne, développe continuellement l'action, parfois d'un trait net et précis, parfois avec douceur et sensibilité. Beaucoup d'harmonie colorisée, de subtilité dans la phrase, de l'autorité dans le développement de l'idée, de la sincérité dans le descriptif.

La facture de Marouf est solide et très bien construite. On reconnaît tout de suite la technique et l'habileté que possède le compositeur, la connaissance parfaite qu'il a de l'orchestration, et la façon vraiment intelligente de suivre toutes les phases de l'action, en arrivant toujours au maximum de l'effet.

L'interprétation a été excellente. Le ténor Charlesky possède de solides qualités : timbre de voix chaude, clair dans le registre aigu, style impeccable. Il n'aurait pas dû, seulement, chanter le premier acte avec

tant de force. Les douces cantilènes orientales ne demandent pas un tel déploiement de voix.

Mme Bugg, jolie femme vraiment séduisante dans le rôle de la princesse du pays des rêves et de l'amour — sut donner à l'héroïne des contes

de Shéhérazade une expression douce, langoureuse, caressante... Voix souple et colorée.

Bien, tous les autres interprètes qui collaborèrent à la réussite de cette soirée.

L'orchestre sous la savante et précise direction du M^e Padovani fut à la hauteur de sa lourde tâche.

Mise en scène et décor très riches.

Malgré l'éblouissante partition de Henri Rabaud — et malgré une interprétation de tout premier ordre, le public fit un accueil plutôt froid à Marouf. Décidément, l'alexandrin devient très difficile... — (23.3.26).

RAVELIN

S.M. le Roi à Alexandrie

Sa Majesté le Roi est arrivé à Alexandrie. La ville est en fête; les rues sont pavoisées; la population indigène et les colonies européennes ont manifesté leur dévouement au Souverain par de chaleureuses ovations.

Tel est l'aspect de la seconde capitale de l'Égypte en ce jour. Il serait superflu de dire que c'est là un témoignage irréfutable de l'attachement des Alexandrins au Trône d'Égypte. Tout ce qu'on aperçoit et tout ce qu'on entend n'est que l'écho sincère du sentiment populaire.

L'arrivée du Souverain à Alexandrie nous rappelle plusieurs choses d'une grande signification : le rétablissement du régime parlementaire, la collaboration des députés avec le ministère au relèvement intellectuel, économique et politique de la Jeune Égypte; l'examen des réformes à introduire dans toutes les branches de l'administration; la bonne entente qui régit entre l'Égypte et les Puissances étrangères, y compris la Grande Bretagne. En un mot, la présence de Sa Majesté le Roi à Alexandrie est un signe de la tranquillité générale et de l'apaisement des esprits après deux ans de luttes intestines auxquelles le Souverain a su mettre fin par un acte royal digne du fils d'Ismaïl le Magnifique.

L'arrivée dans notre ville de S.M. le Roi Fouad, nous rappelle à nous Alexandrins, certains gestes royaux qui se sont imprimés dans tous les cœurs. Faut-il signaler les dons généreux du Souverain en faveur des écoles de notre ville? Faut-il rappeler avec quelle bonté Sa Majesté a permis aux sociétés de bienfaisance d'associer les indigents qu'elles entretiennent aux joies populaires? Faut-il enfin souligner le sentiment de dévouement qui s'est déchainé, le mois d'octobre de l'année dernière, à l'occasion des manifestations grandioses qui ont eu lieu pour fêter l'anniversaire de l'avènement au trône du Souverain?

Il serait certainement trop long de retracer, ici, en détail, l'œuvre du Souverain. C'est pourquoi nous nous limitons à dire que Sa Majesté le Roi contribue au relèvement de l'Égypte et qu'il achemine son pays, avec clairovoyance et fermeté vers l'indépendance complète.

Il n'est donc pas étonnant de constater que toute la population indigène et toutes les colonies européennes se sont unies, en un même sentiment, pour acclamer le Souverain d'Égypte.

À ces manifestations populaires, à ces acclamations unanimes, nous nous associons de tout cœur.

(10.7.26.)

LA REFORME

تصريح من قبل عمدة مدينة قنطرة (قنطرة) وفي عهد الملك محمد علي باشا
 في يوم الاثنين الثاني عشر من شهر ربيع الأول سنة 1245 (في شهر ديسمبر سنة 1830)
 بعد ان كان في عهد الملك محمد علي باشا في عهد الملك محمد علي باشا
 في عهد الملك محمد علي باشا في عهد الملك محمد علي باشا

فعل
 Le...
 de Bahong

توا

(Traduction)

Cette pierre la premiere de l'Hôtel de Ville de Port Fouad,
 a été posée le 16 Janvier et 23 Décembre 1830
 par Sa Majesté le Roi Fouad 1^{er}, en la 11^{ème} année de Son Règne,
 Son Excellence Aliy Yehya Pachas étant Premier Ministre d'Egypte
 Monsieur C. Fournier étant Président de la Compagnie Universelle des
 Canal Maritimes de Suez, les Membres du Conseil d'Administration du
 Port Fouad étant présents

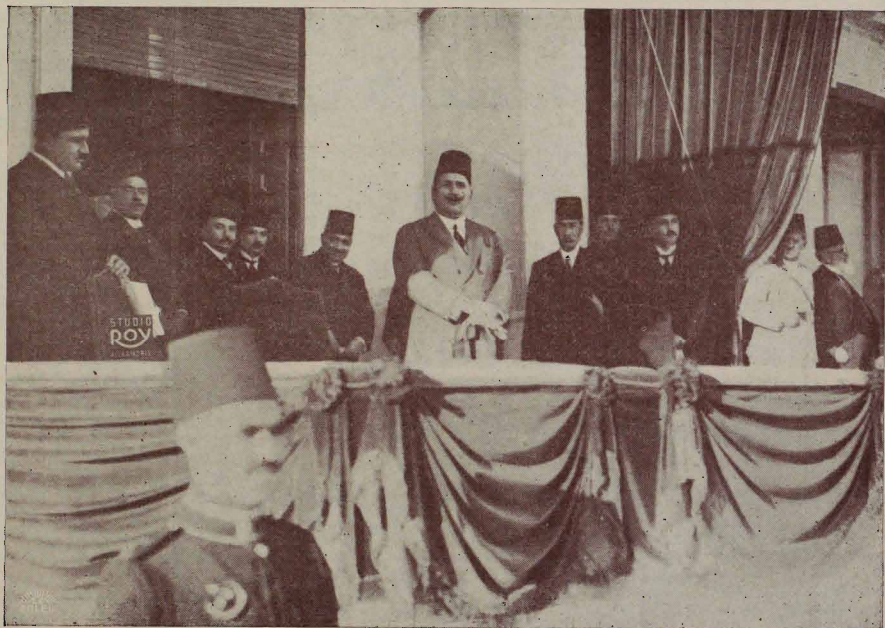
Fouad

Les Membres du Conseil d'Administration de Port-Fouad
 Commissaires du Gouvernement : | Jomail Panygy
 | Fikar Duttou
 Commissaires de la Compagnie : | Ch. de Lorraine
 | L. de Pansier

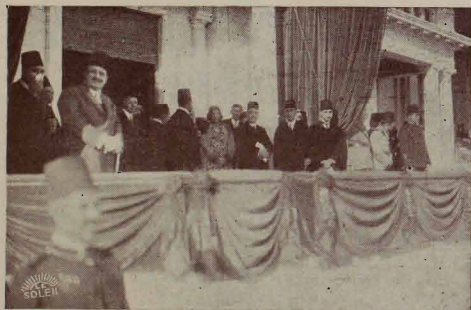
Milio Daica Graphique

FAC SIMILÉ DU PROCÈS-VERBAL D'INAUGURATION

Inauguration du Stade Mu



S.M. FOUAD 1^{er} à la tribune royale.

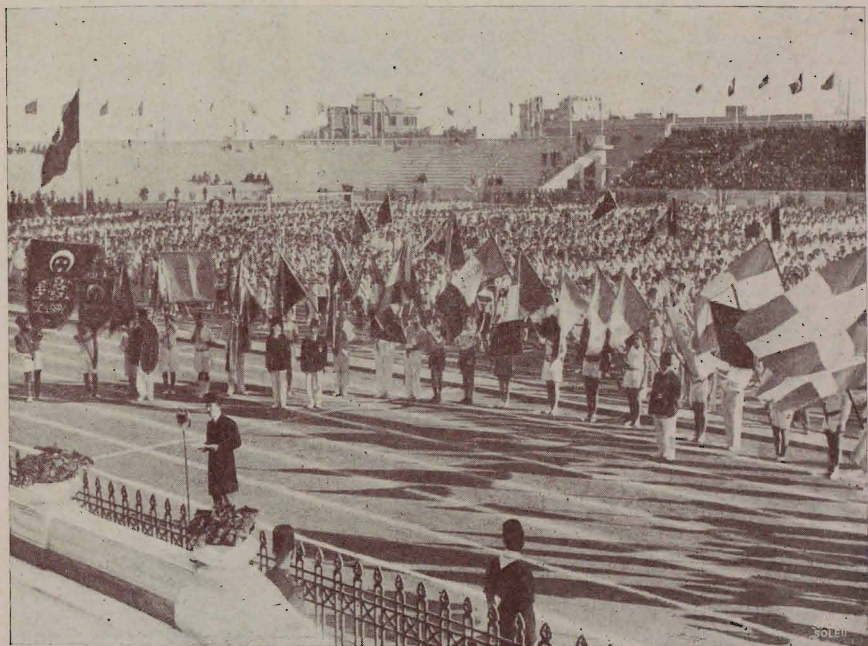


S.M. le Roi FOUAD 1^{er} assistant au défilé des sportifs qui fut une parade de toutes les forces juvéniles d'Alexandrie précédée des drapeaux des groupes respectifs.

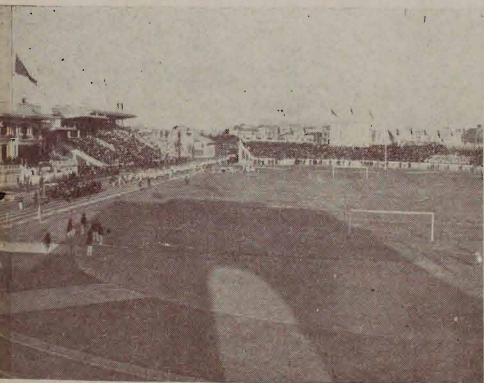


Le Stade bondé de public pendant l'Inauguration.

municipal : 17 Novembre 1929.



S.E. HUSSEIN SABRY pacha, Gouverneur d'Alexandrie, prononçant le discours d'inauguration



historique cérémonie de son inauguration.



Une vue générale des tribunes qui constitue une belle réalisation architecturale due au talent de l'architecte Nichossoff.

Fouad

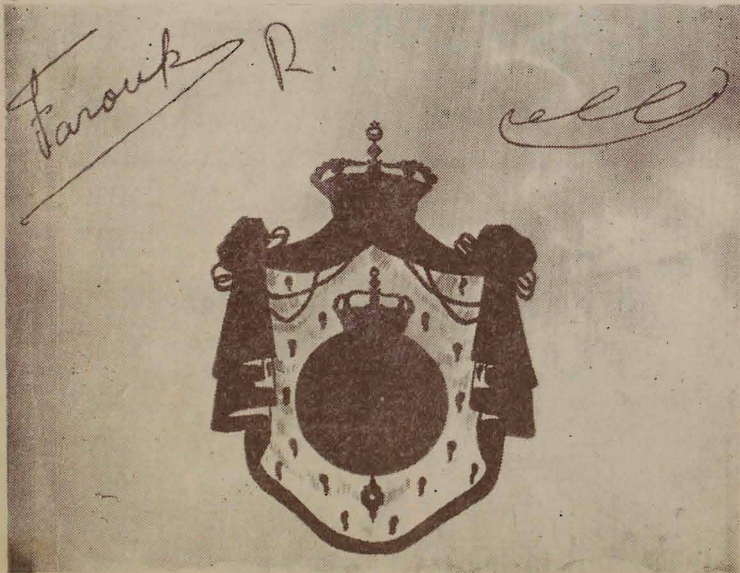
قله

مضامین

حضرة صاحب الجلالة الملك فؤاد الاول

يوم الاثنين 15 نوفمبر 1927 حين زيارته المدينة بيقين منها بمناسبة عودته من رحلة التعمير في أوروبا

Signature du Roi Fouad dans le Livre d'Or de la Municipalité à l'occasion de la visite de Sa Majesté, retour de son premier voyage en Europe, le 14 Novembre 1927.



La signature du Roi Farouk dans le Livre d'Or de la Municipalité d'Alexandrie.

La conférence de Rabindranath Tagore

Une assistance nombreuse et choisie était réunie, hier soir, dans la salle de l'Alhambra pour entendre le célèbre poète mystique, Sir Rabindranath Tagore parler de la « Philosophie de l'Inde ».

A six heures précises, l'illustre conférencier fit son entrée, sur la scène du théâtre, salué par les applaudissements nourris de l'assistance. Le poète fut présenté par M. H.E. Barker, qui, dans une courte allocution, lui souhaita la bienvenue au nom du public alexandrin.

Sir Rabindranath Tagore se leva ensuite pour parler. Mais, à ce moment, un certain nombre de ses compatriotes s'approchèrent et couronnèrent de guirlandes la tête vénérable du philosophe. Lorsque les applaudissements que ce geste avait soulevés dans la salle se furent calmés, le conférencier demanda aux assistants la permission de faire sa conférence assis parce que, a-t-il dit, indépendamment de la fatigue qui résulte de parler debout, cette position lui paraissait trop élevée et attirait trop l'attention sur sa personne. Il s'assit donc à côté de la table, bien en vue, et commença à parler, en un anglais simple et impeccable, sur la philosophie du peuple indien. La place nous manque pour résumer comme il convient cette conférence qui a été écoutée avec un intérêt intense par les auditeurs.

Nous n'en indiquerons donc que le thème développé par le conférencier et qui est celui-ci : « Les idéaux du peuple indien ne sont pas d'ordre académique, mais essentiellement pratique. Il ne raisonne pas ni ne suit la logique, mais il possède une vision spirituelle qui lui permet d'entrevoir la vérité en toute chose ».

A la fin de sa conférence, Sir Rabindranath Tagore a donné lecture d'un certain nombre de ses poèmes qu'il a lui-même traduits du bengali en anglais. Après quoi, et pour en faire sentir à son auditoire toute la cadence musicale, le poète en a fait une seconde lecture dans le texte original.

Ces deux lectures ont été accueillies par une véritable ovation.

(29.11.26).

S.M. Fouad 1^{er} inaugure Port-Fouad

Port Fouad ajoute une page glorieuse à l'Histoire de l'Egypte. Tous ceux qui ont eu le privilège d'assister à l'inauguration de cette nouvelle ville en garderont un souvenir impérissable.

Sa Majesté le Roi Fouad 1^{er}, accompagné de S.E. Tewfik Nessim pacha, chef du Cabinet Royal, de S.E. Hassanein bey, Premier Chambellan, et des fonctionnaires supérieurs de la Cour, est arrivé à Ismailia, d'où le yacht royal Mahroussa voguera vers Port-Fouad.

Une tente immense et splendide est dressée dans la ville. S.E. Adly Yeghen pacha, les ministres et les membres du Conseil d'administration de la Compagnie du Canal y reçoivent le Souverain, cependant qu'une

foule énorme acclame frénétiquement S.M. le Roi et la Famille Royale.

Sa Majesté prend place dans la tente, et donne la parole à M. Edgard Bonnet, vice-président du Conseil d'Administration de la Compagnie du Canal qui prononce un vibrant discours de circonstance. Il est suivi par S.E. Adly Yeghen pacha qui prononce en arabe une allocution où il glorifie l'œuvre grandiose de l'Austro-Souverain, puis un discours au nom de S.M. en réponse à M. Bonnet.

M. le Comte de Sérionne lit le procès-verbal de la Cérémonie, puis S.M. le Roi prend une truelle et un marteau en argent et pose la première pierre de l'Hôtel de Ville.

La ville de Port Fouad est fondée.

(20.12.1926).

Le « MAHROUSSA » a levé l'ancre ce matin S.M. le Roi est parti pour l'Europe.

Le départ de S.M. le Roi pour l'Europe constitue, à plusieurs points de vue, un véritable événement.

Toutes les dispositions nécessaires ayant été prises en vue du départ du Souverain, Sa Majesté a tenu, hier après-midi, à 6 h., une grande réception sur le quai royal de Ras el Tine.

Il est impossible de rendre compte, en détail, de ce que fut cette réception; grandiose et solennelle, elle témoigna à Sa Majesté du loyalisme indéfectible de la nation et des sentiments de respectueuse affection que Son patriotisme éclairé a su inspirer à tout le pays.

Le port a présenté, pendant toute la journée d'hier, une animation extraordinaire. Toutes les embarcations, grandes et petites, décorées de drapeaux, sont venues se grouper dans les environs du Palais. Les bateaux étaient également décorés et ce fut une journée de grande fête. L'immense quartier de Ras el Tine regorgeait d'une foule particulièrement enthousiaste : partout des musiques, des défilés de scouts et de toutes les organisations ouvrières.

Un grand nombre d'Ulémas, de sénateurs et de députés, de hauts fonctionnaires et de notables égyptiens et de toutes les colonies sont venus, dans l'après-midi, du Caire et de la

Province pour assister à la réception royale.

A 6 h. 15, le quai royal de Ras el Tine était littéralement noir de monde; on remarquait la présence de LL.AA. les princes de la famille royale, des Nabis, de S.E. Saroit pacha, président du conseil et des ministres, les dignitaires de la Cour, les membres du corps diplomatique et consulaire, les anciens ministres, les gouverneurs d'Alexandrie et du Caire, le commandant p.i. de la police, les représentants des différentes communautés et des clergés, le Président de la Bourse des Marchandises et les Directeurs des Banques et des Grandes Maisons de commerce, le Directeur général de la Municipalité et les membres de la Commission, les magistrats des tribunaux mixtes et indigènes, les hauts fonctionnaires des administrations de l'Etat, ainsi qu'un grand nombre de notables égyptiens et européens.

Après avoir serré la main aux Princes, aux ministres, aux anciens ministres et aux personnalités, Sa Majesté, saluée par une ovation indescriptible, prit place dans le lunch du « Mahroussa », en compagnie du grand chambellan et arriva à bord du yacht royal à 6 h. 40.

Dans un autre lunch, ont pris place S.E. Hussein Sabri pacha, gouverneur d'Alexandrie et le kaimakam Remanda bey, commandant p.i. de la police; dans une troisième embarcation, on notait le lewa Sadek pacha Yéhia, aide de camp en chef de Sa Majesté, et Mahmoud Hamdi el Dib bey, directeur général p.i. de l'administration des ports et phares.

La Réforme présente à l'Auguste Souverain ses souhaits les plus respectueux pour un bon et heureux voyage. — (24.6.1927).

La Mort de S.E. Zaghloul pacha

La nouvelle de la mort subite de Zaghloul pacha s'est répandue à Alexandrie mardi soir, vers minuit; elle jeta la consternation dans toutes les familles.

Aussitôt, les musiques cessèrent de jouer, notamment à San Stefano, et les spectacles furent interrompus.

Hier matin, dès la première heure, des groupes innombrables se sont formés dans les différentes parties de la ville; la mort de ce grand patriote était le sujet de toutes les conversations.

Toutes les administrations de l'Etat, le Palais de Justice, les postes de police, les administrations privées, les Banques, la Bourse Royale, les Maisons de commerce, et tous les magasins mirent leurs drapeaux en magasin.

Par le premier train, S.A. le prince Omar Toussoum est parti pour le Caire; sont également partis: Zaki Aboul Seoud pacha, ministre de la justice, Osman Moharrem pacha, ministre des wakfs, les sénateurs et les députés d'Alexandrie, les membres du comité du wafd, les membres de la Commission Municipale, notamment Saïd Télémat bey, Dr. Ibrahim bey Abdel Sayed, Hussein bey Chérine Zaki Sourour, Major Thompson, M. Rolo, M. Nicolaou, Zanani pacha.

Le directeur général p.i. de la Municipalité, a adressé au nom de la ville d'Alexandrie, une dépêche de condoléances à Mme Vve Zaghloul pacha, à Fathallah Barakat pacha et au Parlement. Toutes les communautés ont envoyé leurs délégués au Caire et ont adressé des dépêches à la Maison du Peuple. — (25.8.1927).

Pose de la première pierre de l'Université Egyptienne

L'Université Egyptienne du Caire, gloire de tout le Moyen-Orient, vient d'être fondée.

La Réforme rend compte de la pose de la première pierre de la cité universitaire :

Protecteur des sciences et des lettres Sa Majesté le Roi Fouad I^{er} continue l'œuvre du Prince Fouad. Avec une sollicitude admirable et une attention de tous les instants, il réalise aujourd'hui l'idée de 1906, comme il avait conduit, jadis, les premiers pas des fondateurs de l'Université.

On avait nettement le sentiment d'un symbole au moment où le grand souverain de l'Egypte cimentait hier la première pierre de l'édifice. Et dans le court moment de recueillement qui précéda et suivit cette cérémonie, la pensée de l'assistance — qui rassemblait tout ce que le Caire compte d'intellectuels et d'hommes politiques — allait vers ceux qui n'avaient vu que le commencement de la réalisation d'une idée qui leur était chère.



Sur le nouvel emplacement de l'Université qui est située, comme on le sait, dans le grand jardin d'Ourman à Guizeh, une tente immense avait été dressée pour recevoir les invités dont le nombre s'élevait à un millier.

Les invités commençaient d'arriver à 10 h. 30. Quelques instants avant

l'arrivée du Roi qui était attendu à 11 h. 30, on remarquait les personnalités suivantes : Abdel Khalek Saroit pacha, président du conseil; Mustafa El Nahas pacha, président de la Chambre; Adly Yeghen pacha, ancien président du conseil; Mohamed Tewfik Nessim pacha, chef du Cabinet du Roi; les membres du gouvernement, Mahmoud Fakhy pacha, ministre d'Egypte à Londres; les anciens ministres parmi lesquels nous avons noté Issa pacha Helmy, Ahmed Mazloum pacha, Mohamed Tewfik Rifaat pacha, Yussef Aslan Cattaoui pacha et Ahmed Zulfikar pacha; les sous-secrétaires d'Etat actuels et un grand nombre d'autres personnalités civiles, militaires et religieuses, et tout le corps diplomatique étranger au grand complet.

A son arrivée, Lord Lloyd, Haut-Commissaire de Sa Majesté Britannique, alla serrer la main de Saroit pacha qui conversait avec Adly pacha.

Vers 11 heures on entendit au dehors de longues ovations et des applaudissements. Ces signes de joie annonçaient l'arrivée du Roi. Quelques secondes après le Souverain faisait son entrée dans la grande tente, suivi de Saïd Zulfikar pacha, grand chambellan, et Sadek Yehia pacha, aide de camp en chef. Le Roi se rendit à la tribune d'honneur, puis le ministre de l'instruction publique monta à la tribune et prononça un magnifique discours où il fit l'histoire de l'Université et rappela la part prise par ses premiers fondateurs assistés et aidés par le Prince Fouad, aujourd'hui Roi d'Egypte.

Ce fut ensuite le tour du recteur Loutfy El Sayed bey qui prononça un discours appelé à demeurer dans les annales littéraires de ce pays comme un chef-d'œuvre d'éloquence.

Le Roi fit alors sa signature au bas de trois parchemins comportant la date et l'historique de la fondation puis Sa Majesté cimentait de sa main la première pierre. — 6.2.928

“L’Italice” représente pour la première fois à Alexandrie

PELLEAS ET MELISANDE

de DEBUSSY

LA PARTITION.

De la réaction wagnérienne naquit la musique de Debussy. A la puissance du compositeur allemand, Debussy répondit par une musique, sans emphase, et sans grande ampleur. Des images musicales, impressionnistes, si l'on veut, mais brèves. L'idée passe vite et sans jamais se développer, dans tous ses thèmes.

Debussy n'aime pas les grands motifs de l'école romantique. Dans un enchaînement essentiellement harmonique ses images s'éclaircissent et meurent avec rapidité.

L'épanchement de Debussy est discret. Il n'aime pas pleurer à haute voix. Et sa musique est sobre, sans éclat, avec une sorte de poésie plastique. « Nul plus que lui n'a subi l'influence des poètes » a dit Claude Marjac.

L'oreille habituée à l'opéra du genre romantique semble contrariée par cette musique si modeste, sans thèmes ni leit motiv... Les sentiments sont si instantanés qu'ils n'ont pas le temps d'arriver au cœur...

Et ce manque de mélodie, cet enchevêtrement d'accords, ces dissonances, toutes ces différentes tonalités donnent à l'ensemble l'impression de ce manque de continuité, qui est d'ailleurs la base et le charme de la musique de Debussy. Toute sa poésie, en effet, émane de ses juxtapositions de sons, de ses récitatifs lyriques, et de toutes ses phases qui n'ont jamais le temps de se faire comprendre, de se développer, et que son imagination musicale emporte, de nouveau dans un tourbillon de rêve... Et cet épanchement, sincère, entrecoupé de sanglots et d'espoirs, cet épanchement silencieux, sans grands gestes, ni bruits à son charme et sa propre beauté. Et nous, qui aimons le soleil, la lumière et la mélodie, nous nous sentons quand même troublés par cette musique à images rapides toutes baignées d'ombres... grises.

L'INTERPRÉTATION.

Le M^o Capuana, en collaboration avec les artistes de l'Opéra Comique, de Paris, a été le grand animateur de cette belle manifestation artistique. Son orchestre, très souple, se plia facilement à toutes les exigences de la musique de Debussy. Sa direction précise, fut d'une délicatesse toute nuancée, sobre et émouvante. Le M^o Capuana a une âme d'artiste, d'un très grand artiste.

Mme Yvonne Brothier, admirable interprète de l'œuvre de Debussy, fut une Mélisande exceptionnelle. Elle chanta délicieusement, avec une rare sensibilité, avec une expression douce, poétique, pure. Une expression de rêve.

La douleur est traduite, sans gestes ni effets, mais simplement... Avec une âme délicate et sensible de petit oiseau... Elle a d'ailleurs réalisé son personnage avec une réelle sobriété émouvante. Sa voix est fraîche, riche et claire. La diction est merveilleuse.

Legrand interpréta le rôle de Pelleas, avec toute la tendresse voulue. Sa voix d'une très juste et belle musicalité, possède un timbre chaud et vibrant. Le duo d'amour du 4^{me} acte avec Mélisande a été d'ailleurs rendu avec un charme étrange par les deux artistes.

M. Louis Cazaux (Le Seigneur Gollaud) fit apprécier un organe généreux de baryton, une articulation claire et nette, un jeu de scène intelligent. Louis Cazaux est lui aussi un artiste de valeur. Il fut vivement applaudi dans son rôle qu'il chanta avec une belle autorité et ampleur.

Constantino Percy mit facilement en valeur, dans le rôle ingrat d'Arkel, sa voix grave, puissante et d'un très bel accent dramatique. Constantino Percy est un artiste d'avenir. Bien aussi Carlo Ulivi, Enrica Carabelli et Enrica Alberti.

L'ensemble fut excellent. L'orchestre au-dessus de tout éloge. L'exécu-

tion fidèle et dans le vrai style de Debussy. Sobriété dans le chant, les gestes, l'ambiance et les décors. Sobriété dans tout. La mise en scène vraiment fait honneur à Vincenzo Sorelli et au directeur U. Bassi, deux très vaillants artistes. Bonne la collaboration du chef machiniste : A. Bonnisacci.

LA CRITIQUE AU FOYER

La « masse » du public, habituée au bel canto a été, hier soir, frappée par cette manière hardie de Debussy. Trop de récitatifs. Trop de thèmes entre-coupés, tourmentés, juxtaposés. Trop d'enchevêtrements de sons. Et surtout pas de mélodie.

Mais nous n'allons, certes pas, prétendre vouloir faire ici la critique de Debussy. Loin de là, la tâche serait trop ardue. Et ridicule. Nous n'y avons d'ailleurs jamais pensé. Contentons-nous de noter quelques réflexions, prises au vol, au foyer pendant l'entr'acte :

— Sujet morne, sans soleil, musique incompréhensible, sans aucun sentiment...

— Que M. Debussy nous fasse cadeau et de grâce d'une seule mélodie. Une seule...

— Puccini où es-tu donc ? Et Bizet ? E tutti quanti ?

— Tous ces récitatifs sont monotones, sans vie et sans couleurs... Tout est superficiel, travaillé, imaginaire.

— C'est de l'algèbre récitée avec accompagnement d'orchestre, en sourdine.

Entendons maintenant, l'autre son de cloche :

— Cela nous repose de plusieurs opéras avec ses grands motifs, ses leit motifs, ses romances, et ses sérénades. Cela nous repose aussi de l'emphase prétentieuse, éloquent, du hurlement des cuivres et du roulement des tambours de l'école wagnérienne...

Debussy : c'est le vrai poète musical.

A chacun sa vérité — voilà tout.

Debussy restera encore, et pour longtemps, un musicien d'élite...

(2.3.1928).

RAVELIN

Au Palais d'Abdine

Une députation Française remet à S. M. le Roi FOUAD I^{er} son épée d'Académicien

Cabinet du Grand Chambellan

Sa Majesté le Roi a reçu au palais d'Abdine une députation française composée de S.E.M. Henri Gaillard ministre de France, M. le Marquis de Vogué, président du conseil d'administration de la Cie du Canal de Suez, M. Sommier, notable de France, M. E. Miriel, président du conseil d'administration du Crédit Foncier Egyptien, M. René de la Bruyère,

Sire,

« Les Français dont les noms couvrent les pages de ce livre d'or sont en Egypte ou en France les témoins et les admirateurs de l'œuvre que Votre Majesté a entreprise dans tous les domaines où pénètre la science humaine; ils ont cru qu'il ne serait pas téméraire de leur part d'ajouter leur modeste suffrage à celui de l'Institut de France et pour donner une forme concrète à leurs sentiments, ils prient Votre Majesté de daigner accepter de leurs mains l'épée que la tradition attache au côté des Académiciens.

« L'idée qui les a inspirés et que l'art du maître Falize a traduite dans le langage des symboles s'accorde, ils se plaisent à l'espérer, avec la pensée même de Votre Majesté.

« L'évocation du passé n'a pas seulement pour objet de rendre hommage à la grandeur des siècles disparus, elle ne prend sa signification complète que lorsqu'elle inspire les efforts du présent et prépare les réalisations de l'avenir. Hier, aujourd'hui et demain, ce ne sont pas trois actes séparés dans la pièce que joue l'humanité sur la scène du monde, c'est comme dans la vie de l'homme, l'enchaînement des âges qui se transmettent de l'un à l'autre l'héritage de leurs expériences et de leurs aspirations. N'est-ce pas là, Sire, la haute portée des toutes les initiatives que Votre Majesté a prises soit par des créations comme l'Université égyptienne, la Société d'Economie Politique, de Statistique et de Législation, l'Institut d'Hydrobiologie, l'Institut d'Entomologie, soit par l'impulsion nouvelle donnée à la Société de Géographie, soit enfin en provoquant ces congrès où se débattent les plus graves questions soumises aux investigations de l'intelligence humaine.

« À cette œuvre, la science française ne pouvait rester indifférente; elle se croit autorisée à rappeler la part qu'elle a prise depuis plus de cent ans à la reconstitution de l'ancienne Egypte; elle croit pouvoir revendiquer aussi sans excès orgueil le mérite des travaux qui ont fait de l'Egypte moderne, par le Canal de Suez, un des principaux carrefours du commerce du monde; elle sait gré à Votre Majesté de lui avoir continué une confiance dont elle ne se croit pas indigne et d'avoir fait appel à quelques uns des siens pour contribuer à la formation de l'Egypte de demain.

« Telles sont, Sire, les pensées que Votre Majesté voudra bien lire dans les images qui ornent cette épée; qu'Elle daigne y trouver aussi notre hommage respectueux et les vœux que nous formons pour le succès de ses efforts et pour la prospérité de son règne. » — (5.1.1929).

Discours de S.M. le Roi.

Sa Majesté a répondu dans les termes suivants :

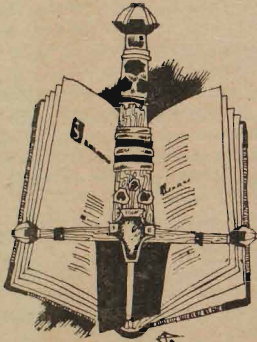
Monsieur le Président,

« En recevant de vos mains le présent qui consacre la haute distinction que m'a conférée l'Institut de France et dont j'ai été vivement touché, je tiens à dire que je n'évoque pas sans émotion l'accueil si chaleureux que m'a réservé, l'an dernier, votre cher pays. Je ne suis pas moins sensible à voir aujourd'hui figurer côte à côte sur le livre d'or des souscripteurs tant de noms de Français de France et de Français d'Egypte continuant une longue tradition. Ils se sont réunis pour m'exprimer en un hommage délicat et sous une forme particulièrement gracieuse un attachement dont mon pays a déjà de plusieurs d'entre eux de précieux témoignages dont je me plais à les remercier.

« Il m'est agréable, monsieur le président, que les uns et les autres vous aient choisi comme interprète. La Compagnie du Canal de Suez demeure sur le sol d'Egypte, une des créations les plus glorieuses du génie humain et un des titres de la France à la sympathie si ancienne et toujours vive de l'Egypte ».

A une heure, Sa Majesté a bien voulu retenir les membres de la députation à déjeuner à la table royale.

(7.1.1929).



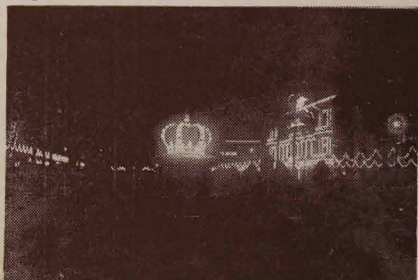
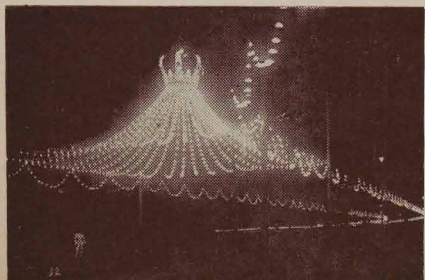
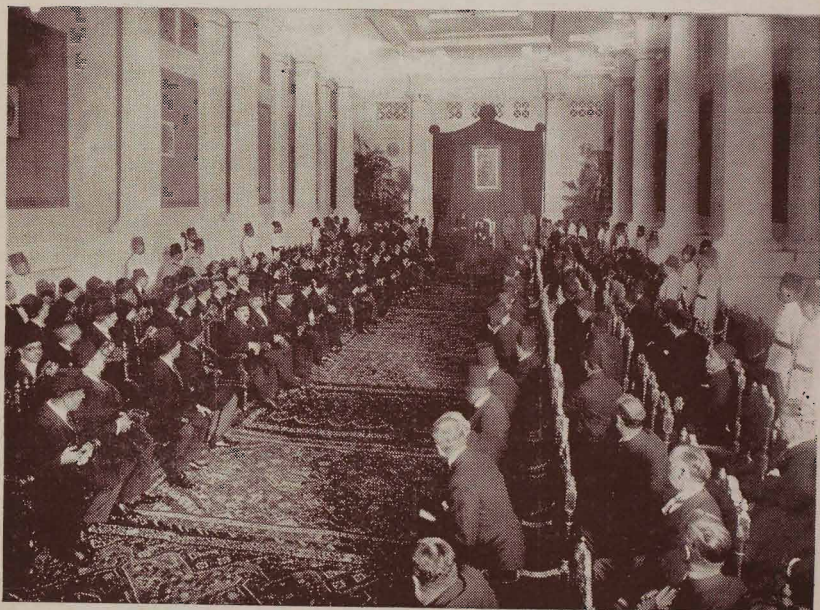
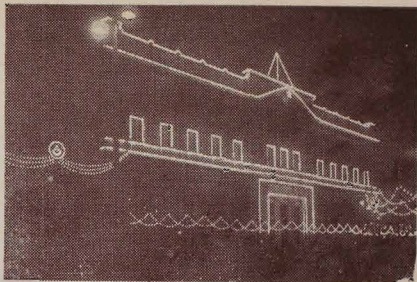
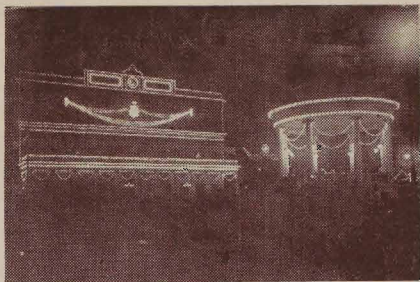
administrateur de la Land Bank à Alexandrie, M.P. Vallois, M. J. B. Bougier, M. J. Desvernois, M. V. Mathieu, députés et anciens députés de la nation française au Caire et à Alexandrie, M. Homolle, secrétaire général de la Cie du Canal de Suez et M. le Baron de Benoist, agent supérieur en Egypte de la dite compagnie.

La députation a pour mission de remettre à Sa Majesté l'épée d'honneur de membre de l'Institut de France ainsi que le livre d'or. — (5.1.1929).

Discours de M. de Vogué.

M. le marquis de Vogué, au nom du comité d'initiative, a prononcé l'allocution dont la teneur suit :

Anniversaire de S.M. le Roi FOUAD I^{er}



Le départ de S.M. le Roi pour l'Europe

Les Princes, le Président du Conseil, les Ministres, le Gouverneur et une foule enthousiaste saluent le Souverain.

Sous une immense tente, on remarquait la présence d'un grand nombre de notables égyptiens, européens et de plusieurs députations venues de la Province.

A 2 heures de l'après-midi, S.M. le Roi, accompagné de S.E. Tewfic pacha Nessim, directeur du Cabinet Royal, a quitté le Palais de Montazah pour se rendre au Palais de Ras el Tine. Sa Majesté a été reçue par Leurs Altesses les Princes de la Famille Royale, le Président du Conseil, les Ministres, le Gouverneur et le Commandant de la police.

A 3 heures, le Souverain a pris le launch du Palais et s'est rendu à bord de l'« Ausonia ». Les Princes, le Président du Conseil, les Ministres, le Gouverneur et le Commandant de la police suivirent Sa Majesté dans d'autres launches de l'Administration des Ports et Phares.

A bord de l'« Ausonia », S.M. le Roi a été salué par le Marquis Paterno di Manchi, Ministre d'Italie, par le Comte Della Croce, consul général d'Italie, par le Comm. Capua et le Cav. Battaglia, les aimables agents de la Sitmar et par le Directeur de la Sûreté.

Le pavillon royal flottait gaiement sur le mât du bateau pendant que la musique de la garde saluait le Souverain par l'hymne royal et que les détachements d'agents de police rendaient les honneurs militaires.

S.M. le Roi, saluait cordialement, avec cette exquise amabilité de l'Auguste Souverain, toutes les notabilités venues pour exprimer à Sa Majesté, leurs vœux et leur indéfectible attachement.

A 3 h. 30, le Président du Conseil et les Ministres prirent congé du Souverain qui dut revenir trois fois sur le pont pour répondre aux ovations enthousiastes de toute l'assistance qui joignait aux applaudissements chaleureux et prolongés, les cris de « Vive le Roi Fouad », « Longue vie au Roi ».

Lorsque l'« Ausonia » leva l'ancre, l'enthousiasme atteignit son comble

et 21 coups de canon furent tirés pour saluer Sa Majesté.

Le croiseur « Emir Farouk » précéda l'« Ausonia » d'une demi-heure tandis que le bateau était escorté de deux unités de l'Administration des Gardes Côtés.

Ajoutons que S.M. le Roi est accompagné de S.E. Hafez Afifi bey Ministre des Affaires Étrangères, du Dr. Mohamed Chahine pacha, de Ahmad Mohamed Hassanein Bey, Premier Chambellan, de Samir Zulfikar bey, Ibrahim Khairy bey, J.D. Gall bey, Abdel Wahid Talaat bey de Daniel Afifi Eff. — (31.4.1929).



Le retour Triomphal

L'hommage de l'Égypte à son Souverain.

Il y avait, sur le ciel hésitant, comme une promesse de joie neuve ; le soleil fusait en rayons d'argent, irradiant l'horizon d'un lumineux bonheur et le fleuve des robes et des galabieh qui coulait entre les rives géométriques du quai de la Reine Nazli avait des remous aux reflets ardents qui en égayaient le cours agité.

Tout Alexandrie, tout le Caire, toute l'Égypte glissait ainsi, vagues frémissantes, vers la coupole de Ras el Tin éclatante de blancheur rigide, brochant à la mer ardoisée une interminable bordure aux plis vivants multicolores.

Des guirlandes de fleurs et d'ampoules festonnaient l'air entre les oriflammes, qui peuplaient le ciel de verdure, tandis qu'à terre les automobiles faufilaient la trame de la route de leurs lignes vernies aux éclats de cuivre.

Comme un éventail aux multiples branches, qui se referme — lentement — elles se rejoignaient sous l'étroite entrée du portique monumental, filtrées goutte à goutte dans un brouhaha de cris, d'explosions et de clack-sons, pour s'évaser à nouveau dans la cour fraîche de verdure où pépiait la chanson assourdie des moteurs.

Une vibration brisa la rumeur : le canon. Instantanément comme au signal magique d'un metteur en scène invisible, la foule s'immobilisa. On eut dit que ce premier choc avait figé, d'un déclic, cette bruyante agitation ; les regards, troublés, se fixèrent sur le large où le souverain débarquait, une émotion respectueuse étreignit les visages en feu. On sentait que, là-bas, venait de se produire un événement unique, qu'une haute figure dont la noblesse et la taille ne se mesurait plus aux dimensions ordinaires, venait d'apparaître au seuil de l'Égypte dont le ciel luisait, soudain, plus clair et plus clément.

Les turbouches et les turbans, sur les faces mates ou bruniées s'inclinaient automatiquement et pour un hommage de quelques instants, les lèvres refusèrent toute parole.

Sire, quand, quelques minutes plus tard, sous la tente de pourpre et d'or qui magnifiait votre retour, j'ai vu passer les délégations, quand durant des heures, j'ai vu défiler ces longues théories d'hommes, accourus de centaines et de centaines de lieues, sous un soleil accablant, pour se pencher une seconde devant Votre Majesté, j'ai compris de quel prestige, irrésistible et vainqueur, s'aurole la personne royale et comme, inconsciemment, le plus obscur des sujets sans même vous avoir entrevu jamais, en subit au fond de son être et de son village lointain, l'empire fait de charme, d'éclat et de grandeur...

Les plaisirs — si plaisir il y a — que l'exercice de sa souveraineté peu conférer à un roi sont alourdis par bien des ombres et bien des revers fastidieux. Sa Majesté se fit un devoir de supporter vaillamment l'hommage innombrable de son peuple.

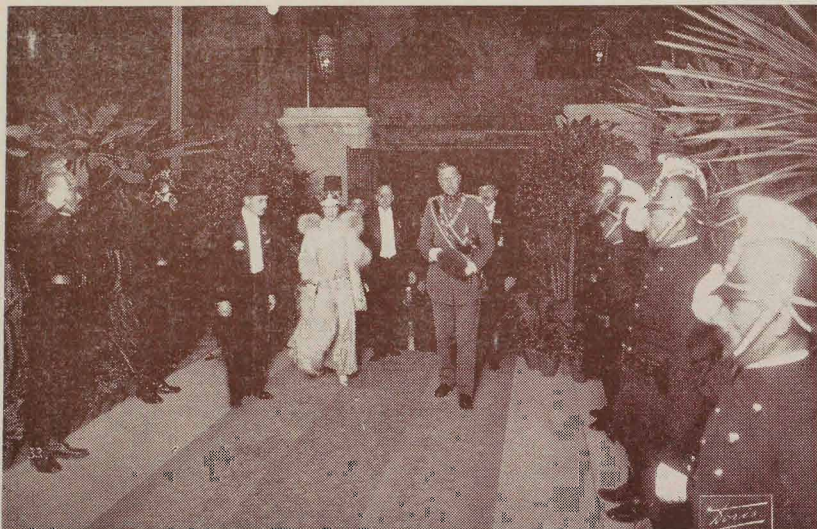
Après une journée de mer, les soucis et les fatigues qui sont le corollaire de toute traversée, Elle tint à ne frustrer d'aucun témoignage de Son affection vigilante, cette foule dont elle sentait vers Elle monter la confiance.

Sur le quai, à Mazarita, la plus élégante des enceintes avait été édifiée. Un portique aux arcades ogivales et aux grêles colonnades dressait ses parois rouges bordées de lumières autour d'un vaste enclos garni de chaises.

Un millier de personnes s'y pressa bientôt : toutes les autorités et notabilités que renfermait Alexandrie en cette journée mémorable.

Le décor était prestigieux ; la pourpre et l'or de ses sièges rutilants, la splendeur du tapis qui conduisait,

La visite de LL. MM. le



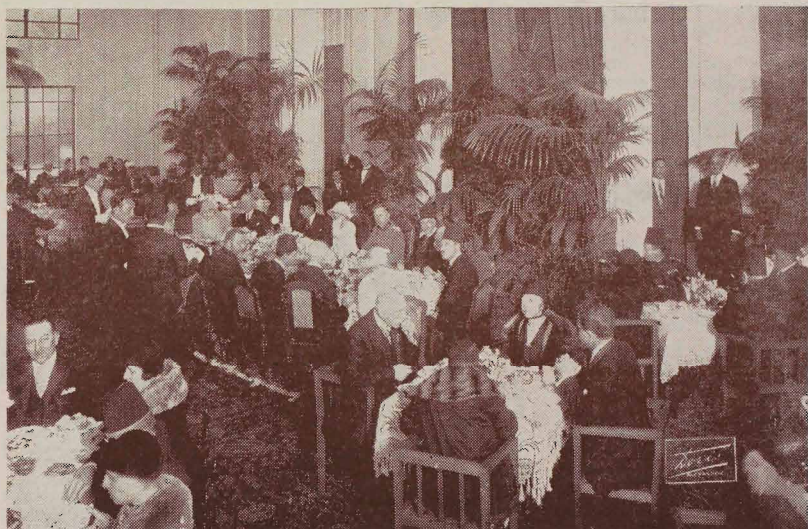
L'arrivée des Souverains au Palais Antoniadis.



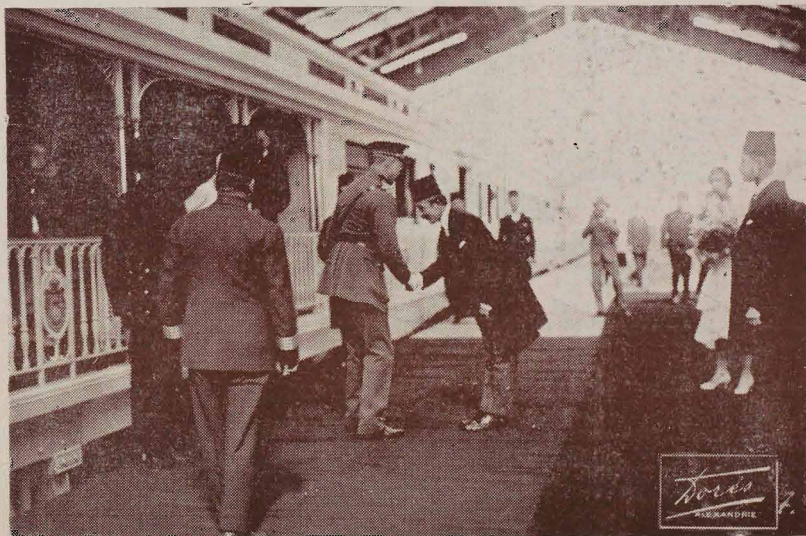
La visite à la Colonne de Pompée.

Roi et la Reine des Belges

-14
ars
930



Le thé au Casino Nouzha.



A la Gare ; le départ pour la Capitale.

Dimanche

25 mai 1925

... Au premier sourire du beau printemps d'Égypte, au mois des fleurs et de l'amour, une nouvelle étoile se lève au firmament du journalisme :

La "REFORME ILLUSTRÉE" paraît.

Dès le premier exemplaire, la formule vivante, qui fera le constant succès de cet hebdomadaire de la jeunesse, se dessine nettement.

Collaborent à ce premier numéro :

M. Hector Klat qui signe Hector Kirine, M. Maurice Bibas sous le délicieux pseudonyme de Petit-Jean, et M. René Avellino, le sympathique Ravelin, qui donnera au journal naissant une impulsion magnifique.

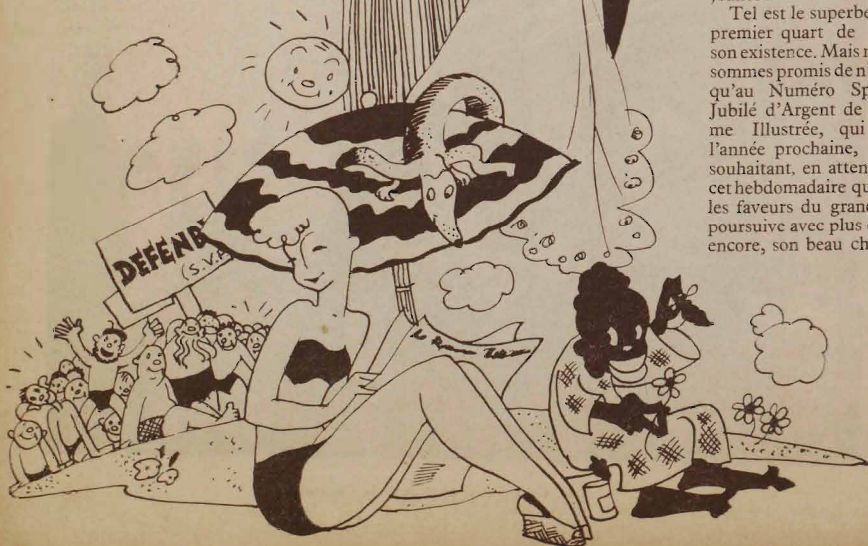
Donc, la « Réforme Illustrée » vient de naître. Elle se développera à vue d'œil.

Productions innombrables... concours variés à l'infini... illustrations choisies... dessins et caricatures... diversité... bonne humeur... esprit



subtil et fin... nouveauté... tirages records... faveur accrue d'un public d'élite... et de jeunes !

Tel est le superbe bilan du premier quart de siècle de son existence. Mais nous nous sommes promis de n'en parler qu'au Numéro Spécial du Jubilé d'Argent de la Réforme Illustrée, qui paraîtra l'année prochaine, tout en souhaitant, en attendant, que cet hebdomadaire qui a toutes les faveurs du grand public, poursuive avec plus de succès encore, son beau chemin.



Le deuil de "LA REFORME"

La Mort de Raoul Canivet



Quelques détails sur sa carrière.

Raoul Canivet est mort !

Telle est la triste nouvelle, ou plutôt le malheur, qui nous a été annoncé hier après-midi et qui nous a plongés dans une douleur dont il nous est impossible de décrire la profondeur.

Sous le coup des grands malheurs, on sent la plume s'arrêter sur le papier et la mémoire faire complètement défaut. On ne se souvient plus de rien. Seule, la vénérable figure de celui qui vient de disparaître — et qui fut, pour la France, un citoyen dévoué et, pour l'Egypte, un ami sincère — apparaît aussitôt et on y remarque ce sourire magique qui signifiait, pour ceux qui travaillaient avec lui, plus qu'un encouragement : une juste appréciation des efforts déployés et du devoir accompli.

Raoul Canivet est mort !... Mais son œuvre — grandiose et méritoire — reste vivante ; on en relève les traces ineffaçables dans toutes les branches de la sociologie et du journalisme, aussi bien en France où il a lutté et triomphé qu'en Egypte où ses souvenirs demeureront impérissables.

Les intellectuels et les sociologues de la vieille école égyptienne — qui avait atteint son apogée entre 1895 et 1914 — trouvèrent, dans l'érudition de Raoul Canivet, tout ce qu'il leur fallait pour développer leurs connaissances et les harmoniser avec les doctrines modernes. Ecrivain de talent, orateur éloquent, conférencier habile, il abordait les sujets économiques

les plus difficiles, les problèmes politiques les plus compliqués et les questions sociales les plus épineuses. Parfois même, pendant que l'auditoire était sous le charme de sa parole claire et précise, il attaquait, hardiment et résolument, le fond des questions les plus délicates pour en faire ressortir tout ce qu'elles présentaient tantôt de logique et tantôt d'illogique, soucieux qu'il était d'éduquer ses auditeurs et de faire éclater la vérité que certaines théories, modernes ou anciennes, tentaient d'étouffer.

D'autre part, lorsqu'il abordait une branche quelconque de la sociologie, il recevait toujours des félicitations chaleureuses — marquées par des applaudissements frénétiques — que lui adressait un auditoire d'élite à la tête duquel se trouvaient toujours Menasce, Campos, Padoa, Camerini, De Semo, Latis, Schiarabati pacha, Luzzatto pacha, Valensin pacha, Schiess pacha, Legrand, Coluccibey, Goussio, etc., etc. Et qui mieux que Raoul Canivet — le sociologue et l'enfant de la Révolution Française, pouvait parler, avec autorité, des problèmes de la sociologie ? — C'est pourquoi, lorsque ce grand Français était désigné pour prendre la parole dans une réunion privée ou dans un meeting public, on se disputait les billets d'entrée nécessairement très limités... Et tout le monde en sortait ébloui et convaincu... On disait même qu'il hypnotisait son auditoire ! C'était vrai, en quelque sorte, puisque, grâce à sa parole claire et à ses arguments solides, il ne laissait aucun doute planer sur le sujet qu'il traitait.

Les relations qu'il a entretenues — dès son arrivée en Egypte — avec la fine fleur de l'élite alexandrine — européenne et égyptienne — lui assurèrent aussitôt une situation des plus enviables, à laquelle, du reste, sa science et sa franchise le destinaient. Ces relations lui permirent de connaître la ville et tous ses besoins pour les défendre avec l'ardeur et le désintéressement qui demeureront, à jamais, un exemple et une leçon.

Se voyant entouré de personnalités éminentes et charitables, il en profita pour doter la ville de certaines institutions qui y faisaient défaut. C'est ainsi que, sur son initiative ou avec sa collaboration, l'Université Popu-

laire, le Conservatoire de Musique, la Ligue contre la Tuberculose, l'Association des Secours d'Urgence, et tant d'autres institutions humanitaires et sociales prirent naissance, l'une après l'autre, dans les bureaux mêmes de « La Réforme ». Toutes ces institutions existent encore : elles rendent à la population des services inestimables et constituent le plus beau monument en l'honneur de celui que nous venons de perdre et qui, pour encourager la bienfaisance, avait combattu l'envoi des couronnes et institué les donations qui perpétuent la mémoire des morts et soulagent, en même temps, la misère des déshérités de la fortune. Il fut le créateur en Egypte de cette rubrique qui, depuis lors, a rapporté des centaines de mille livres aux œuvres charitables.

Mais Raoul Canivet ne fut pas seulement un grand sociologue et un homme d'initiative : il fut aussi, à travers toute sa vie, soit en France, soit en Egypte, un Patriote dans toute l'acceptation du terme.

Nous ne parlerons pas du rôle que le jeune officier — alors médecin — avait joué durant la guerre de 1870 et après cette guerre, dans la politique de la France. Peu de personnes en sauraient parler avec précision ; mais nous pouvons dire qu'il fut l'ami et le collègue de plusieurs grandes personnalités françaises qui avaient joué — ou qui jouent encore — dans la politique française, un rôle de premier ordre. Raoul Canivet fut, en effet, l'ami intime de Poincaré, de Clémenceau, dont il fut le secrétaire, de Jules Marty, de Calmette, d'Adrien Hébrard et de l'élite politique et intellectuelle française.

Aussi, lorsque la Grande Guerre éclata, en 1914, les Français d'Egypte et les ressortissants des Puissances alliées et amies trouvèrent en Raoul Canivet, dont la confiance dans le triomphe final de la cause sacrée des alliés était inébranlable, un adversaire acharné des défaitistes qui, aussi bien en France qu'en Egypte, tentaient de démoraliser leurs concitoyens. Il consacra alors sa plume et son éloquence à démolir leurs arguments et à ranimer la confiance générale dans l'issue d'une guerre déclenchée pour priver le monde des libertés sacrées que la Révolution Française lui avait assurées.

Passons, maintenant, au journaliste que nous avons connu, avec lequel nous avons collaboré pendant de longues années et qui a honoré cette profession, un peu méconnue en Egypte.

Dès son arrivée en Egypte vers 1895, Raoul Canivet tenta de collaborer à la rédaction d'un journal alexandrin de langue française, mais voyant que les conditions qu'on voulait lui imposer étaient incompatibles avec ses espoirs, ses idées et ses connaissances, il préféra garder son indépendance et l'acquiesça, ainsi « La Réforme » qui paraissait alors une fois par mois sous la Direction de Dervicjan bey. Et immédiatement, il annonça la publication de « La Réforme », devenue le principal journal quotidien, politique, financier et littéraire.

C'était, de sa part, et à cette époque-là surtout, une hardiesse qui força l'admiration du public alexandrin. Des amis se groupèrent autour de lui et les Bureaux de la « Réforme » devinrent, aussitôt, le lieu de rendez-vous journalier de tout ce que la ville comptait d'intellectuels, de sociologues et de journalistes.

Beaucoup de gens doutaient de la réussite de cette entreprise hardie et coûteuse ; mais Canivet était convaincu qu'avec le temps et grâce à la ligne de conduite qu'elle devait adopter, « La Réforme » se ferait une situation solide. Ce qu'il avait prévu, se réalisa quelque temps après, si bien que lorsque l'affaire Dreyfus revint sur le tapis, « La Réforme » publia deux et trois éditions par jour, et ce succès, acquis grâce au talent de Raoul Canivet et à ses écrits vifs, mais toujours fondés et motivés, provoqua plusieurs incidents qui consacrèrent une fois de plus, le triomphe de ses opinions et de sa force morale.

En effet, il y avait dans les articles de ce grand journaliste on ne sait quoi de si ardent et de si agréable pour ses amis, et de si hautain et de si menaçant pour ses adversaires qu'on ne savait vraiment d'où lui venait ce mélange de qualités qui faisaient honneur au journalisme égyptien.

« La Réforme » devint donc, ce qu'elle est aujourd'hui — et ce qu'elle sera toujours — l'organe des causes justes et le porte-parole de toutes les victimes des injustices humaines.

Etendant son champ d'action dans la Presse, Mr. Canivet fonda le « Journal du Caire » qui continue à paraître

dans la capitale et auquel il a consacré plusieurs années de son activité.

Cheikh Aly Yousséf, Moustapha Kamel et le Dr. Farès Nimr — qui étaient les directeurs du *Moayad*, du *Leaba* et du *Mokattam* respectivement, et partant les dirigeants de l'opinion égyptienne de 1895 à 1980 — trouvèrent en la personne de Raoul Canivet, l'écrivain indépendant, le journaliste intègre et l'arbitre suprême dont ils avaient besoin, si bien que lorsqu'ils entreprirent la tâche de fonder le premier syndicat de la Presse égyptienne, ils arrêtèrent leur choix sur le Directeur de « La Réforme » pour le présider. Mais les violentes polémiques ne tardèrent pas à « tuer » le nouveau syndicat dans son berceau et à souligner la valeur réelle du grand Français qui avait su, malgré l'adversité qui divisait les trois journalistes, les grouper, ne fût-ce que pendant quelque temps, autour d'une même table pour discuter de la même question.

Depuis lors, c'est par l'entremise de « La Réforme » que Moustapha Kamel et Wissa Wassef s'adressaient aux colonies européennes pour les édifier sur la portée des revendications égyptiennes.

En outre, lorsqu'en 1906, le Consulat de Russie réclama l'extradition des quatre réfugiés politiques russes, — condamnés à mort par le gouvernement tsariste — Raoul Canivet se mit à la tête du mouvement entrepris en faveur de ces réfugiés. Le comité organisé, dans ce but, demanda aussitôt au gouvernement égyptien le rejet de la note russe et la libération des détenus.

Il y eut, ensuite à la Bourse Royale, un grand meeting à l'issue duquel un cortège se forma, ayant à sa tête Canivet, Campos, Menasce, De Semo et tout ce que la ville comptait d'intellectuels ; il se rendit au gouvernement pour présenter au Gouverneur les desiderata des protestataires ; mais le gouvernement égyptien, sur la demande de lord Cromer, refusa de libérer les détenus.

Une bagarre éclata, aussitôt, au Boulevard de Ramleh et la foule attaqua, à coups de pierres, le Consulat de Russie. Le lendemain, cependant les quatre détenus furent dirigés vers Port-Saïd... Mais Canivet et ses collègues avaient fait leur devoir, car il s'agissait d'empêcher l'Egypte de contrevenir à ses traditions en aidant le gouvernement russe à exécuter des innocents qui servaient leur pays.

Voyant que la Municipalité d'Alexandrie était envahie par une anarchie sombre, il s'y attaqua directement et résolument, si bien que les autorités compétentes finirent par y mettre un peu d'ordre en abolissant le droit d'octroi qui était la cause de cette anarchie. Malgré cela, Canivet rendit un chaleureux hommage à l'œuvre de Chakour pacha qui tout en considérant Raoul Canivet comme un adversaire loyal, avait appris à l'aimer et à l'estimer.

Enfin, lorsque le mouvement national égyptien éclata, en 1919, « La Réforme », sous l'intelligente direction de Raoul Canivet et dans le but de concilier les revendications égyptiennes avec les intérêts des Colonies européennes, appuya les premières demandes de Zaghioul pacha et de ses collègues et s'assigna ainsi la ligne de conduite qu'elle a suivie jusqu'ici et qu'elle suivra toujours.

Durant sa carrière journalistique, Raoul Canivet prit, des hommes d'Etat les plus marquants, des interviews retentissantes. La plus importante fut celle que le Prince Hussein Kamel, alors président de l'Assemblée Législative, avait accordée à « La Réforme » au sujet de la concession du Canal de Suez.

Voilà un aperçu succinct de la vie, en Egypte, de Raoul Canivet qui fut, pour la France un citoyen dévoué, pour la colonie française d'Egypte, un guide éclairé, pour les colonies européennes un défenseur intègre, pour l'Egypte et les égyptiens un ami sincère et, pour nous, qui avons collaboré avec lui, un directeur affable et un père vénéré.

Nous nous souviendrons toujours de ses sages conseils et de son extrême affabilité; nous nous souviendrons toujours qu'il fut, pour nous, un guide dévoué et un inspirateur éclairé. Nous l'avons perdu pour toujours et cette perte nous est des plus cruelles et des plus douloureuses.

Adieu, Canivet...

Vous avez le mérite de la France et de l'Egypte. Et c'est tout ce que nous pouvons dire sous le coup de l'affliction qui nous brise le cœur.

... Nous partageons la douleur de Madame Canivet, veuve éplorée et compagne dévouée, de son fils Me Maurice Canivet, de la Colonie Française et de tous ceux que cette mort met en deuil. — (23.9.31).

D. RALPH.

Le Grand Concours d'Automobiles au Casino San Stefano

Le grand concours d'automobiles, sous le patronnage du Royal Automobile Club d'Egypte a eu un succès dépassant toutes les prévisions.

Grâces en soient rendues à M. Oscar Geyer, animateur de toutes les belles manifestations, et à Mr. A. Comanos, organisateur idéal et inlassable des concours d'automobiles.

Cette soirée a attiré une foule très nombreuse parmi laquelle on a remarqué S.E. Sedky pacha, Président du Conseil, ainsi que tous les Ministres, S.A. le Prince Toussoum, S.E. Saïd Zulficar pacha, le Dr. Chahine pacha, la kaimakam Fitzpatrick bey, commandant de la police p.i., et kaimakam Jays bey, etc., etc...

Le Comité, sous la présidence de S.A. le prince Djemil Toussoum était composé de S.E. Tewfwick, Doss pacha, de S.E. Hussein Sabri pacha, de M. Ahmed bey Seddik et de MM. Jack Goar, E. Constantinidis, de A. Chawarbi bey et de M. A. Comanos.

Dans les loges et les fauteuils, nous avons noté plusieurs personnalités des plus en vue de notre ville. Un public vraiment d'élite. Nos élégantes, dans leurs si jolies toilettes, donnaient une atmosphère de grâce et d'élégance à cette belle soirée mondaine et sportive...

Le concours commença par l'enclos.

Premier prix : Mr. Attia.

Second : Mr. Demirdjian.

Mr. Zacher semblait gagner facilement mais malheureusement, au dernier moment son moteur s'arrêta...

Au concours de la bascule, c'est Mr. Onsi, qui gagne. Second Mr. Attia.

Démarrage : 1. Mr. Zacher ; 2. Mr.

R. Perera.

Le démarrage pour dames conductrices est enlevé dans une forme éblouissante par Mlle Mohsen pacha ; seconde : Mme R. Avellino.

Concours très drôle et amusant, celui des poulets. Premier : Mr. Goar. Second : Mr. A. Herman.

La soirée s'est terminée par un grand concours de super-élégance Autos-Pyjamas.

Cinq concurrentes se sont présentées au suffrage du public. Des femmes charmantes, des pyjamas suggestifs, des autos somptueuses. Les concurrentes rivalisèrent de grâce, de goût, et d'élégance...

Mme Marino, pyjama bleu vert en crêpe satin et en dentelles, présentait une auto bleue d'une ligne et d'une élégance admirables.

Mlle Amina El Baroudy, sur une impressionnante automobile noire, portait un pyjama en satin noir, brodé de boules blanches et dont le bas du pantalon était orné de fourrures. Grand chapeau en satin noir garni de rubans argentés.

Mme Naus, pyjama à traîne en satin blanc garni de fourrures blanches, sur l'auto de M. Barsoum.

Mme Naggiar, pyjama en satin noir garni de rouge.

Mlle Adda Guedeonoff, pyjama gris beige garni de rouge.

Le vote fait par le public donna le résultat suivant :

- 1) Mlle Baroudy ;
- 2) Mme Marino ;
- 3) Mme Naggiar.

S.E. Sedky pacha et Mme Chawarby bey, distribuèrent les différents prix aux heureux gagnants, et la soirée, qui fut un triomphe d'élégance, se termina tard dans la nuit, avec naturellement de la danse, du jazz, et du champagne. — (9.9.31).

RENÉ.

Un peu d'histoire.

Le renflouement de la flotte de Bonaparte

On s'agite beaucoup depuis quelques temps à propos du renflouement de la flotte française coulée à Aboukir au cours de la célèbre bataille navale du 1^{er} août 1798.

Un premier concessionnaire, évincé au profit d'un concurrent très appuyé, intente un procès au Gouvernement lui réclamant quarante ou cinquante mille livres de dommages-intérêts.

L'heureux bénéficiaire de la concession est en pourparlers avec la Société qui a récupéré l'or de l'épave de l'*Egypt* pour s'assurer son concours.

Un éminent prélat traite déjà l'acquisition de colonnes d'or d'une grande valeur religieuse et historique qui se trouveraient dans l'un des vaisseaux.

Le gouvernement étudie s'il renoncera ou non à la clause stipulant le paiement des droits de douane sur les objets qui seront récupérés et introduits dans le pays.

De nouvelles sociétés font des offres et attendent avec impatience afin qu'elles soient examinées, l'expiration du délai accordé au concessionnaire actuel pour commencer les travaux.

On s'agite beaucoup, mais toute cette agitation est-elle justifiée ?



Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.
FLORIAN.



Rappelons, tout d'abord, la composition des escadres en présence et leurs forces.

L'escadre anglaise se composait de 14 vaisseaux (13 de 74 et 1 de 50 soit 1012 canons). Quoiqu'elle ait été fort épouillée, elle fut en état de reprendre la mer, au complet, après avoir réparé ses avaries.

L'escadre française se composait de 13 vaisseaux (1 de 120, 3 de 80 et 9 de 74) et de 4 frégates (3 de 40 et 1 de 36) soit en tout 1182 canons.

2 vaisseaux, le *Guillaume Tell* (80) et le *Généreux* (74), et 2 frégates de 40, la *Diane* et la *Justice*, seule échappèrent au désastre et appareillèrent pour Malte, le 2 août à midi, sous les ordres du contre-amiral Villeneuve.

9 vaisseaux tombèrent au pouvoir des Anglais. Desquels, 6 furent réparés et emmenés comme prises : 2 de 80, le *Franklin* et le *Tomant* ; 4 de 74, le *Conquérant*, le *Spartiate*, l'*Aiglon* et le *Peuple-Souverain*. Les 3 autres, de 74, le *Guerrier*, l'*Heureux* et le *Mercur*, qui ne parurent pas susceptibles de réparation, furent brûlés.

Les Anglais ayant mis près de 15 jours à réparer leur flotte et leurs prises, il est à présumer, qu'avant de mettre le feu à ces 3 vaisseaux, ils en enlevèrent tout ce qui était utilisable et dont ils devaient avoir besoin pour remettre les autres en état.

1 vaisseau de 74, le *Timolon* et 1 frégate de 40, l'*Arthémise* furent échoués et brûlés à la côte par leurs équipages.

Outre 1 frégate de 30, la *Sérieuse*, qui fut coulée, il ne reste donc que le navire amiral, l'*Orient*, vaisseau de 120, le plus important de l'escadre.

Mais l'*Orient* prit feu à 9 heures du soir, et à 10 heures et quart l'incendie s'étant communiqué aux poudres, il sauta. L'explosion fut tellement épouvantable qu'un morne silence lui succéda, les deux armées, comme frappées de stupeur suspendirent le combat pendant une demi-heure. Les témoins parlent de « vaisseau changé en volcan », et de « membres fracassés du navire mêlés à des lambeaux humains lancés à cent mètres d'élévation ». La carcasse de l'*Orient* doit donc être déchiquetée et calcinée et plutôt dispersée.

On espère peut-être récupérer le trésor de guerre de la flotte. Il existe



cependant plusieurs lettres, entr'autres une de Jaubert, ordonnateur en chef de l'escadre, à Menou, du 30 messidor-18 juillet, et l'autre du 5 thermidor-23 juillet) qui témoignent que l'armée navale était dans le plus complet dénuement et que ses caisses étaient vides.

Quant aux trésors saisis à Malte (les fameuses colonnes d'or que veut acquérir le chef d'une communauté religieuse en faisaient peut-être partie), ils se trouvaient à bord de la frégate la *Courageuse* qui n'était pas à Aboukir. D'ailleurs par un ordre signé de Bonaparte et daté du Caire, le 9 fructidor an VI (26 août 1798) le général en chef nommait une commission chargée de les estimer et de les diviser en 4 classes : objets susceptibles d'être vendus à l'encan et pouvant être achetés, soit par les officiers de l'armée, soit par les habitants du pays ; objets propres à faire des présents aux chefs turcs, et enfin objets qu'il pourrait être utile d'envoyer en France.

A part quelques poutres noircies et pourries, un peu de ferraille rouillée dans la vase, il ne doit rien rester de la flotte française dans la baie d'Aboukir.



Qu'importe, comme l'homme exquis que fut mon professeur le Père Faivre, à qui je ne pense jamais sans émotion, l'écrivait dans sa petite brochure sur *Canope Menouthis Aboukir* : « Elle a encore le charme des souvenirs... La brise, la lumière, la mer et le ciel lui restent toujours ; et c'est un enchantement. » — (30.8.32).

MAX DEBBANE

LUIGI PIRANDELLO

Invité par le Lycée Français d'Alexandrie à donner une conférence dans notre ville, Luigi Pirandello, un des auteurs dramatiques les plus illustres de notre temps, s'en vint parmi nous en 1932. Depuis lors il voyagea beaucoup, mais l'impression qu'il reçut de son séjour en Egypte ne le quitta pas jusqu'au moment où la mort, en 1936, le surprit à Rome travaillant à une nouvelle pièce, restée inachevée. Pirandello était une personnalité extraordinaire. Avec lui, c'est l'esprit le plus curieux d'Italie qui a disparu. Ses funérailles, sans foule et sans éclat, selon sa volonté, avaient été aussi, un peu, les funérailles du paradoxe et de l'humour. La critique, par ailleurs, est d'accord pour affirmer qu'il marque une date dans l'histoire du théâtre contemporain. Il partage avec Bernard Shaw le mérite d'avoir chassé de la scène internationale romantisme et vérisme pour y substituer une psychologie mêlée de scepticisme et d'ironie. L'intrigue, dans toutes ses pièces, n'est qu'un prétexte alors que chez ses prédécesseurs et ses contemporains elle est tout. C'est l'analyse des sentiments qui l'intéresse ; c'est la découverte de la nature humaine qui le passionne ; c'est le rapport, surtout, entre ce qu'on est et ce qu'on paraît qui constitue l'essence même de son art. Il appartient, donc, au petit nombre d'auteurs qui ont donné au théâtre ce qui, depuis longtemps, lui manquait : la cérébralité. Grâce à lui et à quelques autres, la littérature dramatique, élargissant ses frontières, lançant un défi audacieux au goût du public, s'attaque aux problèmes de l'esprit qui, au fond — fallait-il tant de temps pour le comprendre ? — représentent la synthèse même de la personnalité humaine.

Pirandello occupe, ainsi, une place éminente parmi les réformateurs du théâtre. Son passage parmi nous ne saurait être, par conséquent, oublié, d'autant plus qu'il y a treize ans, dans la salle du Lycée Français, il nous avait expliqué de vive voix ses idées sur l'art, la morale, et la vie. C'est de cette précieuse leçon que nous voulons nous ressouvenir, aujourd'hui, car, entre toutes les re-



connaissances, celle qui a trait aux choses du cerveau est certes la plus noble.

J. A.

Superproduction de diplômés.

Régulièrement, depuis quelques années, la presse arabe traite la question des jeunes égyptiens diplômés qui ne trouvent pas de travail — et s'efforce de lui trouver une solution. Jusqu'à présent toutefois il ne nous a pas été donné de lire une suggestion vraiment pratique pour remédier à un mal qui ne fait que s'aggraver. Chaque année, les facultés aussi bien que les écoles supérieures distribuent un nombre plus grand de diplômés. Mais personne n'a l'air de s'intéresser au sort de ces centaines de jeunes gens, qui, leurs études terminées, se trouvent brusquement en contact avec la vie. La faculté de Droit, notamment, fournit plus de licenciés en droit que le barreau et la magistrature n'en peuvent absorber. La carrière d'avocat est la plus encombrée qui soit en Egypte... après le fonctionnarisme. D'autres commencent à l'être également. Il se forme ainsi dans le pays un prolétariat intellectuel dont on ne saurait trop souligner le danger à tous les points de vue.

Ce mal n'est d'ailleurs pas particulier à l'Égypte.

Si l'on croit les journaux de Chine, le conseil politique du gouvernement de Nankin vient de proposer au comité central exécutif une mesure rigoureuse. Si son projet est adopté, aucun étudiant ne sera plus admis cette année aux Universités, sinon dans les écoles et facultés de médecine et d'agriculture, seules utiles, pour l'instant, aux besoins du pays. Mesure radicale sans doute, mais apparemment nécessaire. Il y a en Chine, actuellement, des milliers d'étudiants qui, sortis des facultés de droit ou des écoles techniques, ne savent pas comment gagner leur vie. On en voit qui sont tireurs de pousse, d'autres que la misère a réduit au suicide. Beaucoup de ces mécontents deviennent des révoltés. On peut les excuser, mais il faut faire le possible pour que leur armée déjà trop nombreuse n'augmente pas.

En France, même pléthore. D'après les dernières statistiques, l'Université de Paris comptait, l'an passé, près de trente mille étudiants dont huit mille cinq cents pour le droit, quatre mille pour les sciences, sept mille pour les lettres. Tous sans doute ne deviendront pas licenciés ou docteurs. Il faut pourtant que le nombre des reçus s'accroisse, dans une certaine mesure, avec celui des candidats. Pour beaucoup donc le diplôme ne sera qu'un leurre. Quant aux autres, qui ne l'obtiendront pas, ils auront plus de difficultés encore à trouver une situation. C'est un problème d'autant plus troublant que les règlements ne permettent pas de refuser l'inscription à qui est muni du baccalauréat ou d'un certificat équivalent.

En Allemagne, le même mal sévit avec encore plus de force.

Les journaux allemands publiaient, dernièrement, des chiffres d'après lesquels il y aurait en ce moment soixante mille membres des professions libérales sans situation. Ce nombre risquerait d'augmenter d'année en année de vingt cinq mille. D'autre part, d'après les mêmes statistiques, neuf cent mille jeunes gens de quatorze à vingt ans sont sans travail, et sur les cent vingt à cent trente mille qui ont quitté l'école, l'année passée, quarante pour cent seulement ont pu être mis en apprentissage. Les autres sont venus grossir l'armée des chômeurs. Sur ce nombre, une petite minorité — ceux qui ont

travaillé quelques temps — touche une indemnité de chômage de 8 marks 15 par semaine. Les autres sont à la charge de leurs parents, très souvent sans travail, eux aussi, ou très pauvres. On ne peut s'étonner que cette jeunesse soit à la merci de la propagande des partis extrêmes, de la section d'assaut qui lui offre un uniforme et un morceau de pain, du Front Rouge qui l'enverra dans une réunion publique casser la figure aux Hitlériens. La plupart ne sont ni nazis, ni communistes, mais passent d'un parti à l'autre. Ils sont désaxés, arrachés à la vie régulière, prêts à toutes les violences en politique comme dans la vie privée. C'est un grave danger pour l'Allemagne.



Nous n'en sommes pas encore là, heureusement, en Égypte. Mais si l'on n'y prend garde, les mêmes causes ne pourront que produire les mêmes effets. Il est encore temps d'aviser. Sans doute, le champ est encore vaste pour créer du travail à la jeunesse égyptienne qui sort des écoles. L'agriculture a besoin d'une élite instruite. Dans le domaine de l'industrie, il y a encore beaucoup à faire. Dans la médecine aussi, quand on songe surtout à l'état de l'hygiène dans le pays. C'est donc une question de canalisation, si l'on peut ainsi dire. Le gouvernement devrait y penser le plus tôt possible. Il faudrait rendre les examens, à tous les degrés plus sévères. Il faudrait surtout développer, chez les jeunes gens, l'esprit d'initiative. C'est ce qui manque le plus en Égypte. — (10.12.1932).

ACHILLE SEKALY.

Une visite à l'Hôpital "Al Moassaf"

Vous ne pouvez exprimer le sentiment que vous ressentez à la vue de cet immense chantier, de cette gigantesque construction aux multiples façades, aux étages élevés. Vous êtes saisi d'étonnement en examinant les nombreux appareils qui ont été spécialement importés des diverses contrées européennes, afin d'assurer aux malades tout le confort nécessaire. Vous ne pouvez réprimer un transport de joie, en admirant ce chef-d'œuvre dont la construction est due à la bienveillance du public qui s'empresse toujours d'acheter les billets de loterie.

L'hôpital a deux grandes façades. L'une comprend l'entrée Royale, dont le couloir mène au Salon Royal spécialement aménagé pour l'inauguration qui en sera faite par S.M. Le Roi, et conduit aussi à la grande salle du Conseil d'Administration. Ce couloir de trente mètres de long sur dix de large sera d'une superbe beauté, décoré avec des carreaux faïences. Le long des murs de ce couloir figureront des peintures représentant les grands savants qui se sont occupés du progrès de la médecine.

Ce sera, sans conteste le plus grand hôpital d'Alexandrie. (1932).





VISITE
DE
LEURS MAJESTES LES SOUVERAINS D'ITALIE
A LA VILLE D'ALEXANDRIE
LES 7. 8. ET 9 MARS 1933

BANQUET
A
L'HÔTEL DE VILLE

Horacio M. de S. L.

Elena

María de Jesús

La Visite des Souverains Italiens



L'arrivée des Souverains



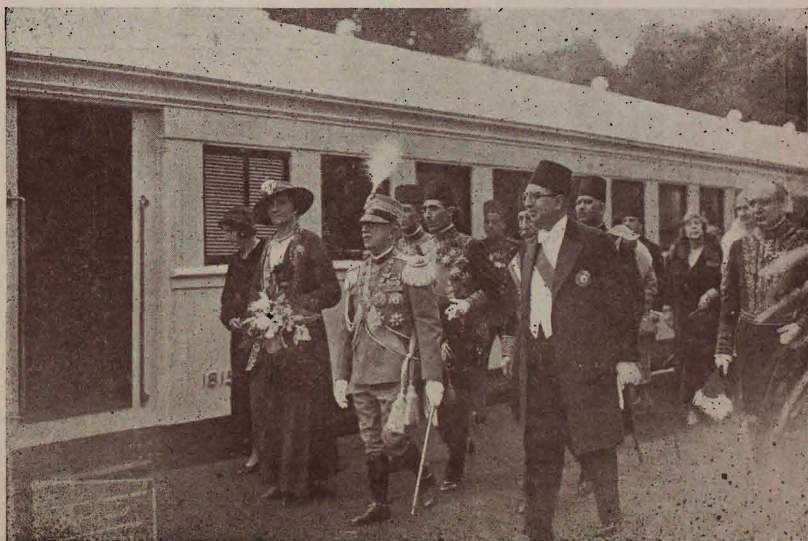
La visite royale à la Colonne de Pompée.

M. Evaristo Breccia, Conservateur du Musée gréco-romain, accompagnant le Roi Victor Emmanuel.

à Alexandrie (février-mars 1933)



Le thé au Jardin Antoniadis.



Les Souverains à la gare d'Alexandrie avant leur départ pour la Capitale.

APRÈS-GUERRE



RECONSTRUCTION